gaudet tentamine virtus
Ex libris, F. Legge.

COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

CONTES ROMANS

DE

L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE

TOME I

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

841.1(620)
AME
Réserve

COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES



CONTES ET ROMANS

DE

L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE

PAR

E. AMÉLINEAU



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

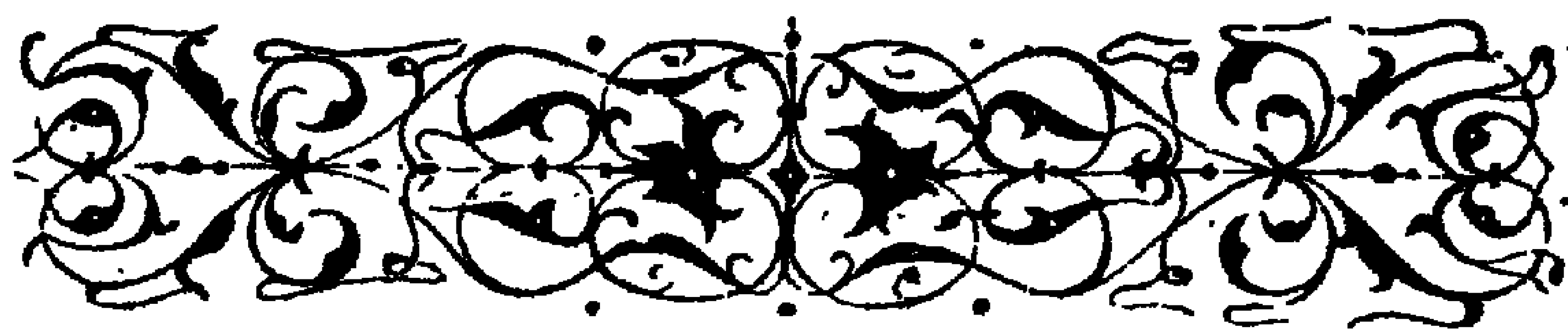
28, RUE BONAPARTE, 28

1888



11210

Résumé



INTRODUCTION

Depuis *plusieurs années, l'attention de tout un groupe de savants s'est portée sur les littératures populaires : le mouvement a été général en Europe et la France se devait à elle-même de ne pas rester en arrière. On a recueilli déjà un certain nombre, je dois même dire un nombre considérable de contes, de romans populaires, de traditions, de chants, originaires de toutes les parties du globe. On a pensé avec une évidente raison que dans cette littérature populaire devaient se retrouver les idées les plus anciennes, les croyances primitives des diverses nations qui peuplent le monde. Cette littérature, ordinairement conservée dans des langues peu parlées ou des dialectes peu connus, tend de jour en jour à disparaître sous l'action de la civilisation mo-*

derne. Les langues officielles tuent les langues particulières ou les dialectes ; la diffusion de l'instruction, l'élévation graduelle du niveau de l'esprit humain font peu à peu disparaître la crédulité qui est la condition première de la conservation des légendes populaires. Ce qui f isait les délices de notre enfance sera de lus en plus regardé par les enfants des générations futures, comme des contes d ma grand'mère l'Oie, *contes à dormir debout ; on ne les transmettra plus et, comme avant tout, la littérature la plus populaire a été orale, tous les renseignements si curieux qu'on y trouve seront à jamais perdus pour l'histoire des idées humaines. C'est pour conjurer ce danger que les savants adonnés aux mythologies et à la littérature populaire ont entrepris de recueillir, partout où elles se trouvent, les œuvres sorties des entrailles mêmes de l'humanité. Les succès obtenus sont déjà grands ; ils iront toujours se développant à mesure que la collecte aura été plus fructueuse. Par la comparaison de ces diverses littératures entre elles, comme couronnement de l'œuvre, l'œil du critique et du philosophe plongera jusque dans les temps les plus reculés et pourra discerner ainsi quelles ont été les premières idées qui se firent jour dans le cerveau humain sur les questions les plus obscures, mais les plus captivantes pour*

l'esprit d'un mortel. Sans contredit, à l'époque où nous vivons, les littératures populaires nous arrivent sous un costume qui est loin d'être le costume primitif; mais il est toujours possible de retrouver sous les oripeaux de théâtre le cœur qui bat ou l'esprit qui pense.

C'est en vue d'aider, pour ma faible part, à obtenir ce résultat général que je publie aujourd'hui un certain nombre de contes ou de romans qui ont eu vogue dans l'Égypte chrétienne. Depuis bientôt une dizaine d'années, j'ai entrepris toute une série d'études se rapportant à l'histoire de l'Égypte chrétienne. J'étais loin de me douter, lorsque j'abordai ces études avec une jeune et téméraire confiance, de la multiplicité et de la complexité des questions qu'elles comportaient. Je croyais, sans doute comme bon nombre d'autres, que l'histoire de l'Égypte chrétienne se trouvait tout entière dans les œuvres des patriarches illustres qui s'assirent sur le siège d'Alexandrie pendant les IV^e^ *et* V^e^ *siècles. Je devais être vite détrompé par l'étude des manuscrits indigènes. Ces monuments sont en nombre considérable : rarement l'esprit humain fut plus fécond qu'en Égypte depuis la fin de la persécution de Dioclétien, c'est-à-dire depuis l'an 310 de notre ère, jusqu'aux années qui suivirent le célèbre concile de Chalcédoine, c'est-à-dire jusque*

vers la fin du ve *siècle. C'est en effet dans ce cours de deux siècles que fut écrite la grande majorité des œuvres qui composent la littérature copte. Comme il arrive souvent en pareille matière, en étudiant ces œuvres d'un peuple dégénéré, je n'y trouvai point ce que je cherchais, et je trouvai ce que je ne cherchais pas. J'y ai en effet, entre autres choses, rencontré des contes et des romans et j'avoue en toute sincérité que mes recherches avaient un tout autre but ; mais de renseignements historiques, je n'en ai trouvé que peu ou point. La traduction et l'étude des ouvrages qui jusqu'ici ont passé pour historiques, m'avaient donné l'éveil, lorsque je tombai enfin sur des récits qui ne portaient aucun cachet historique, mais qui avaient en revanche toute la physionomie d'œuvres de pure imagination. Je fus quelque temps avant de me rendre à l'évidence, tellement j'étais pénétré de la plus sainte vénération pour tous ces antiques habitants des déserts de Nitrie ou de la Thébaïde; cependant il fallut bien me rendre enfin à cette évidence de plus en plus impérieuse, sous peine de forfaire à ma conscience scientifique.*

Je n'étonnerai personne, j'espère, en écrivant que les Coptes ont eu leurs contes et leurs romans. Il y a quatre ans, lorsque M. Maspéro écrivit l'introduction qu'il a mise en tête de

ses Contes égyptiens, *il disait : « La découverte en 1852 d'une sorte de nouvelle égyptienne, analogue aux récits des* Mille et une nuits, *fut une surprise réelle pour la plupart des savants de l'Europe. On s'attendait bien à trouver dans les papyrus des hymnes à la divinité, des poèmes historiques, des écrits de magie ou de science, des lettres d'affaire, une littérature sérieuse et solennelle ; mais des contes? Les hauts personnages dont les momies reposent dans nos musées, avaient un renom de gravité si bien établi, que personne au monde n'avait jusqu'alors osé les soupçonner d'avoir lu ou composé des romans, au temps où ils n'étaient encore que momies en espérance »* [1]. *Cette surprise, dont parle M. Maspéro, put bien être celle du premier moment ; elle ne saurait être celle de la réflexion. Les Égyptiens ne pouvaient guère échapper à l'une des lois qui a présidé à l'enfance de tous les peuples : ils devaient avoir des contes et des romans comme tous les peuples en ont eus. La surprise réelle était que ces contes et ces romans nous fussent parvenus en un tel état de conservation. La littérature populaire, comme je l'ai dit plus haut, est surtout orale ; l'Égypte l'avait écrite, ou pour mieux dire, les*

1. Maspéro, *Contes égyptiens*, Introd., p. I.

scribes, instruits et habiles écrivains, l'avaient ornée à leur guise. Sans contredit, il y a eu en Égypte de graves personnages : on ne se représente guère les Pharaons constructeurs des pyramides de Gizeh ou de Saqqarah, comme des rois plus amis des plaisirs que des fortes pensées religieuses qui ont présidé à la construction de ces étonnants monuments. Cependant, je ne doute pas que Khéops, Khéphren et Mykérinus, pour les appeler par leurs noms les plus connus, n'aient été de leur temps et de leur race. Or, leur race, la race égyptienne a été l'une des plus enjouées, des plus puériles qui aient passé sur le globe. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, les Égyptiens ont été de grands enfants, fort amis du plaisir et de la joie, sociables à un degré éminent, et, par conséquent, très avides de toutes les récréations que fournit la société. Il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil, même rapide, sur les peintures ou les sculptures qui ornent les tombeaux des dynasties les plus reculées, pour être persuadé que ce jugement repose sur de solides données. Les grandes aventures ont toujours tenté ce peuple, et il faut avouer que longtemps ses aventures ont été brillantes ; mais la réalité n'a jamais été assez brillante pour lui, il lui a toujours fallu le condiment de l'exagération la plus naïve ou

du surnaturel le plus puéril. On a fait grand cas, on fait encore grand cas aujourd'hui, et avec raison, des grandes inscriptions dites historiques ; mais a-t-on bien une seule de ces inscriptions ayant trait à des évènements vraiment importants, que l'on puisse, en toute sûreté de conscience, qualifier d'historique, au sens précis que nous attachons à ce mot ? Je n'en suis pas certain. Malgré les dates les plus précises et les comptes les plus exacts, la plus grande partie de ces inscriptions est poétique, par conséquent imaginaire : la mention des évènements est seule le plus souvent historique, les détails ne le sont pas. Déjà M. Maspéro a fait la lumière pour un certain nombre de ces morceaux réputés historiques et qui n'étaient que de simples récits légendaires ou fantastiques, œuvres, je le répète, de pure imagination. Ces sortes de récits, les Égyptiens les ont employés dans leurs œuvres historiques les plus sérieuses et ont toujours regardé cette manière d'écrire, non seulement comme la plus en rapport avec leur caractère, mais encore comme la meilleure.

Les antiques habitants de la vallée du Nil devaient donc avoir une littérature populaire, toute remplie de contes et de légendes. Aussi l'ont-ils eue et des plus curieuses. Qui pourrait dire jusqu'à quelle époque il faut la faire remonter ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Aventures de Sinouît *ont été composées vers l'époque de la douzième dynastie, c'est-à-dire il y a environ cinq mille ans*[1]. *Depuis lors jusqu'à l'époque romaine, la vogue dont les productions littéraires jouissaient en Égypte, ne s'est pas démentie : le conte des* Deux frères, *celui du* Prince Prédestiné, *et les autres, recueillis par M. Maspéro, sont là pour le prouver. A l'époque ptolémaïque on transcrivait le roman de Setna ; plus tard encore, d'autres récits qui avaient toujours le don de charmer les grands seigneurs comme les gens du peuple. Déjà, après la conquête perse, Hérodote avait recueilli bon nombre de ces récits qui, grâce à lui, nous sont parvenus dans toute leur fraîcheur native. Depuis la conquête arabe, le goût des contes ne s'est nullement perdu en Égypte : il suffit, pour en donner une preuve irréfragable de citer les* Mille et une nuits *et nombre d'autres poèmes, d'une incroyable étendue, que les derniers venus ont toujours pris soin d'allonger. Même aujourd'hui, à cette époque, de décadence pour l'Égypte, malgré le vernis de civilisation européenne qui lui a été donné, le conteur de café ou de place publique est toujours assuré de*

1. Maspéro, *Contes égyptiens*, p. 100-101.

réunir autour de lui un nombreux auditoire. Il en était de même au temps où le Christianisme était le plus florissant en Égypte; au commencement du v^e^ *siècle, un auteur copte des plus sérieux, s'il y en eut, reprochait à ses religieux d'être trop portés à certains actes répréhensibles, trop avides de certaines nouvelles mondaines; il citait en exemple le conteur des rues ou des carrefours qui n'avait qu'à s'asseoir et à accorder son instrument pour être aussitôt entouré.*

Puisque le goût des contes est toujours demeuré si vif en Egypte, il serait bien étonnant que la race égyptienne pure, la race copte, ait perdu ce goût en vieillissant. Pour les peuples comme pour les hommes, la vieillesse ramène toujours certains goûts de la jeunesse; enfants et vieillards prennent un plaisir égal aux récits d'autrefois. Quelques-uns des contes antiques de l'Egypte sont restés gravés dans la mémoire du peuple copte; les célèbres moines de la Thébaïde en faisaient leur lecture favorite [1] *et les imitaient dans leurs œuvres* [2]. *Qui pourrait*

1. C'est dans la tombe d'un moine que le roman de Setna a été trouvé.

2. Visa, moine auteur, écrivant la vie de son père Schnoudi imite par deux fois le conte *Des deux frères*. Les circonstances du récit sont tellement analogues, qu'il n'est guère possible de douter de l'imitation. Cf. E. Amélineau: *Monuments pour serv. à l'hist. de l'Eg. chr.* Introd. p. LXXI-LXXII.



croire dès lors que cette race copte, grande liseuse, poursuivie par le besoin d'écrire, portée par son tempérament national aux œuvres de l'imagination la plus déréglée, ait pu délaisser les traditions de ses ancêtres après s'être convertie au christianisme à tel point que de renoncer à l'un de ses plaisirs invétérés? Il serait moralement impossible de croire à un tel changement, quand même on ne saurait de source certaine que, par un phénomène vraiment remarquable, la race copte au lieu de se convertir au christianisme en abandonnant l'antique religion de ses pères et des pères de ses pères, convertit au contraire le christianisme à la religion égyptienne, si je puis parler de la sorte. Aussi les Coptes ne se sont-ils pas fait faute d'écrire des contes et des romans : comme chez leurs ancêtres, on ne trouve dans leurs œuvres les plus historiques que de purs romans bâtis sur l'histoire; de même, à côté de ces œuvres, on trouve un nombre prodigieux de contes, de légendes, de romans, tous sortis du calame égypto-chrétien. Jusqu'ici l'attention des savants ne s'est nullement portée sur ces sortes d'œuvres : je crois être le premier à m'en être occupé. Les contes ou romans que je publie ont tous été recueillis par moi dans la Basse et la Haute-Egypte; la plupart sont une traduction de l'arabe, d'autres une tra-

duction du copte. Sans doute quelques-uns de ces contes ou romans doivent se trouver dans les bibliothèques de l'Europe; mais jusqu'à ce jour, ils sont passés inaperçus. Il y en a un grand nombre à la Bibliothèque nationale *de Paris : dans le catalogue des manuscrits arabes fait par M. de Slane, ils sont tous désignés par le mot* histoire; *comme ce mot est susceptible de bien des sens, je ne sais si M. de Slane avait découvert la véritable nature de ces récits. Quoiqu'il en soit, que d'autres aient ou non reconnu le genre littéraire auquel se doivent rattacher ces œuvres du génie copte, c'est bien la première fois qu'on en donne une traduction.*

La publication de cette traduction serait, je crois, une œuvre assez inutile si le lecteur n'était pas guidé dans sa lecture par un certain nombre de considérations préliminaires qui lui déblaieront le chemin, d'ailleurs assez pénible. Les habitudes intellectuelles de la race copte sont tellement en dehors des nôtres, qu'il me semble indispensable de traiter ici toutes les questions d'authenticité, de composition, d'utilité, etc., qui peuvent se poser après une telle lecture. Il est inutile de publier un livre, si ce livre défie la lecture. Une publication quelconque doit toujours emporter avec soi sa raison d'utilité. L'auteur d'un ouvrage

doit, avant tout, viser à ce que son livre soit le plus utile possible à la classe des lecteurs auxquels il le destine. Ce sont ces raisons qui me font écrire cette introduction.

I

La première question qui se pose au sujet des récits de pure imagination que je publie est celle-ci : Ces contes et ces romans sont-ils bien égyptiens? Je n'hésite pas à répondre affirmativement, et je crois avoir de bonnes raisons de mon affirmation.

J'ai déjà dit que tous les contes ou romans qui composent ces deux volumes ont été recueillis en Egypte. Si quelques-uns se retrouvent dans les diverses bibliothèques d'Europe, ils se rencontrent tous dans des manuscrits rapportés d'Egypte par les voyageurs et les savants. C'est donc une première présomption en faveur de leur origine.

J'ai dit aussi plus haut que les contes ou romans qui font l'objet de cette publication, avaient été traduits les uns de l'arabe, les autres du copte. Pour ces derniers, la question d'origine semble bien claire, à moins que l'on ne pense que les œuvres

coptes n'aient été traduites d'une autre langue, c'est-à-dire du grec, question que je traiterai plus loin ; pour les autres, le dialecte arabe dans lequel ils sont écrits est le dialecte chrétien d'Egypte, avec tous ses idiotismes et ses mots coptes passés en arabe ; l'origine semble donc aussi évidente en ce cas que dans le premier. En outre, je crois que tous les récits que je publie ont été traduits du copte. Pour les uns, la chose est indéniable puisque certains passages de ces récits nous sont parvenus dans les parchemins coptes de la bibliothèque de Naples et de la Bibliothèque nationale à Paris. Deux passages du Martyre de Claude d'Antioche *se trouvaient dans un parchemin de Naples et je les ai publiés moi-même l'année dernière dans le volume offert à M. Leemans de Leyde, avant d'avoir retrouvé le récit entier dans la traduction arabe* [1]. *De même, dans un nombre considérable de fragments coptes que j'ai achetés l'année dernière au Caire pour la Bibliothèque nationale de Paris, j'ai retrouvé nombre de petits fragments contenant divers passages des récits populaires que j'avais traduits de l'arabe, entre autres, la légende de la sainte*

1. Cf. *Etudes dédiées à M. Leemans : Martyre d'Apa Claudios.*

Euphémie[1]. *Ces mêmes fragments m'ont démoutré aussi que la plupart de mes contes sont des récits détachés d'un cycle dans lequel on avait groupé toute une série de légendes ou de simples anecdotes, comme j'aurai l'occasion de le prouver au cours de cette introduction.*

Si donc l'on s'en tenait à la langue dans laquelle nous est parvenue une œuvre littéraire pour en connaître avec exactitude l'origine première, il n'y aurait aucun doute à entretenir sur celle des récits que je publie. Mais en pareille matière, on se heurte toujours à une objection qui se présente d'elle-même, celle d'une traduction. Vu l'espèce, on a souvent accusé les Coptes de n'avoir guère fait que traduire les œuvres grecques. Il serait beaucoup plus juste d'accuser les Grecs d'avoir traduit les œuvres coptes et de les avoir altérées. Tout ce que nous connaissons jusqu'ici de l'histoire intérieure de l'Egypte chrétienne, de ses martyrs, de ses moines, nous le connaissons par les auteurs grecs, et ces auteurs n'ont fait qu'analyser et souvent dénaturer les ouvrages originaux. On pourra s'en convaincre facilement, maintenant que les actes des martyrs d'Egypte et les œuvres monastiques sont en cours de

1. Je n'ai pas présentement ces parchemins sous la main, mais ils seront publiés sous peu, dès que j'aurai pu les copier et les traduire.

publication[1]. *Je dois cependant reconnaître que les coptes ont traduit en leur langue certains ouvrages grecs ; mais la plupart de ces traductions ont été des traductions d'actes conciliaires ou d'œuvres oratoires, entre autres, des Homélies de saint Jean Chrysostôme, de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, en y ajoutant quelques œuvres de leurs patriarches. Les œuvres de ces derniers ont même dû être toutes traduites en copte pour pouvoir être lues à la grande masse des chrétiens d'Egypte qui ne comprenaient pas le grec ; mais la presque totalité de ces traductions a disparu. Je ne connais, jusqu'ici, qu'une seule œuvre grecque purement littéraire qui ait été traduite en copte, c'est le roman d'Alexandre dont on a découvert un passage dans des fragments de parchemins achetés ces dernières années pour la Bibliothèque nationale de Paris*[2].

Quoique la chose ne fût pas impossible, il serait cependant assez étonnant, d'après ces observations, que les Coptes eus-

1. Les *actes des Martyres d'Egypte* sont publiés présentement chez M. Leroux, par M. Hyvernat ; les œuvres monastiques le sont par moi-même dans les *Mémoires de la mission du Caire*, chez le même éditeur.

2. Ce fragment vient d'être publié par M. Bouriant dans le *Journal asiatique* ; mais je dois dire qu'une partie de ce fragment ne se retrouve pas dans l'œuvre du pseudo-Callisthène et il se pourrait très bien que les Egyptiens eussent complété leur roman de leur propre fonds.

sent emprunté leurs contes et leurs romans aux auteurs grecs et se fussent contentés de les traduire. Mais il devient tout à fait impossible de croire à une pareille traduction et à un pareil emprunt lorsqu'on examine ces contes ou romans en eux-mêmes et qu'on les soumet à une sévère analyse. D'abord, rien n'y sent la traduction dans ceux qui sont écrits en copte ; dans ceux, au contraire, qui ne nous sont parvenus qu'en arabe, tout y dénote la traduction du copte. En outre, dans ceux dont la scène est placée en Egypte, les notions géographiques y sont d'une telle exactitude, qu'il semble tout à fait impossible qu'un auteur grec eût pu avoir une connaissance aussi exacte et aussi détaillée de la géographie de l'Egypte. Certains traits n'ont même aucun sens pour tout autre auteur qu'un auteur copte. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les Coptes ont toujours considéré la ville d'Alexandrie, malgré les prérogatives attachées au siège archiépiscopal, comme une ville grecque étrangère à leur pays ; ils disaient communément qu'il fallait quitter l'Egypte pour se rendre dans la ville d'Alexandrie ; de même, on quittait Alexandrie pour se rendre en Egypte. Par contre, dans les récits où la scène est placée en dehors de l'Egypte, les notions géographiques sont tellement confuses, qu'on

n'en peut tirer aucun renseignement précis. Rien ne le montre mieux que le Martyre de saint Georges *et les* Neuf merveilles *qui en sont la suite. Saint Georges est censé mourir en Perse par l'ordre du roi Dacien, assisté de soixante-dix-neuf autres rois mandés par lui-même pour être présents au beau spectacle d'un martyre; au milieu de la narration, l'auteur oublie que la scène se passe en Perse et parle des soixante-dix-neuf rois d'Egypte qui entourent le roi Dacien. De même, dans les* Merveilles de saint Georges, *il est continuellement question d'une église bâtie en l'honneur de ce saint; cette église est regardée comme située tantôt en Palestine, tantôt en Syrie; de quelque côté qu'on s'y rende, même de Jérusalem ou de Perse, on s'y rend par mer, comme on le faisait d'ordinaire en partant d'Egypte. Et nombre d'autres anomalies géographiques dont le lecteur fera de lui-même l'observation.*

Les mœurs et les coutumes ne sont pas moins égyptiennes. On n'en sera pas surpris pour les récits où il s'agit de personsonnages coptes vivant selon les coutumes de leurs ancêtres; aussi, l'on y trouve tout ce qui, dans la vie ordinaire du peuple, se passe maintenant en Egypte comme cela se passait aux temps de l'empire pharaonique. Rien n'est changé. Mais je n'ai pas besoin de m'arrêter longtemps

sur de pareilles ressemblances; il importe beaucoup, au contraire, que l'on retrouve ces mêmes usages et ces mêmes mœurs dans les récits dont les évènements se passent hors de l'Egypte. Si l'auteur du récit de la Captivité de Babylone *est amené à parler de ces fameux hymnes que l'on exécutait dans le temple de Jérusalem, il en parle tout naturellement comme des chants qu'il pouvait chaque jour entendre exécuter par les chanteurs de sa race. Lorsque Salomon veut bâtir le temple de Jérusalem et que tous les outils des ouvriers se brisent à cause de la dureté de la pierre, s'il a besoin d'un morceau de bois merveilleux pris au jardin d'Eden, il emploie pour se le procurer le ministère d'un animal fabuleux éclos dans l'imagination des auteurs égyptiens, le fameux* rokh *que l'on rencontre aussi dans les* Mille et une Nuits *jouant un rôle analogue. Si Nabuchodonosor emmène les Juifs à Babylone, il leur met des entraves comme chaque jour le fellah égyptien entrave ses vaches et ses buffles lorsqu'il les mène paître le* bersim. *L'épouse de Nabuchodonosor use envers son mari des appellations tendres qui ont toujours été en usage dans la vallée du Nil et lui dit :* Mon frère, *tout comme les épouses égyptiennes dès la plus haute antiquité. Pour aller en Mésopotamie, les Juifs ont des chaussures*

d'halfa, parce que l'halfa était très commun en Égypte au IV^e *siècle, ainsi qu'on le peut voir dans la vie de Pakhôme. Enfin, il n'est pas jusqu'à certaines expressions de nature essentiellement égyptienne que l'on ne retrouve appliquées en ces récits dont les évènements se déroulent en dehors de l'Egypte. Tous les égyptologues connaissent cette expression :* la terre entière, *si souvent employée dans le* Conte des deux frères *et ailleurs, dans les monuments même les plus sérieux, pour désigner l'Egypte : on la trouve dans le récit de la* Captivité de Babylone *pour désigner la Judée, preuve convaincante que ce récit a bien été composé en Egypte.*

Les contes et les romans lus par les chrétiens d'Égypte ont donc été composés dans la vallée du Nil. Pour peu que mes lecteurs aient quelques notions des ouvrages de l'ancienne Égypte, des contes publiés par M. Maspéro et des œuvres coptes proprement dites, vies de moines ou actes de martyrs, ils reconnaîtront de suite la plus étroite parenté entre ces récits et les autres. Tout autre est la question de savoir si dans les contes et romans de l'Égypte chrétienne, il n'est entré que des éléments égyptiens. Il sera évident, au premier coup-d'œil, qu'il n'en a pas été ainsi. Les coptes ont pris leur bien un peu partout, en l'habillant tou-

jours à la mode égyptienne. On rencontre dans ces contes des situations qui rappellent de suite certaines légendes ou certains mythes connus de tout le monde. Le récit de la Captivité de Babylone *rappelle, en un certain endroit, la* Belle au bois dormant, *avec cette différence qu'Abimélek ne dort que soixante-dix ans, la durée de la captivité, pour s'éveiller au retour de Jérémie, tandis que la princesse dont le fuseau a percé la main dort pendant tout un siècle. L'auteur de l'histoire d'*Arménios, roi de Tyr, *connaissait sans doute le mythe d'Œdipe; car la fille de ce roi, après avoir été violée par son propre frère, devient l'épouse de son propre fils qui a délivré sa ville d'une attaque ennemie, en allant à la recherche de ses parents qui l'avaient exposé sur le fleuve; tout comme Œdipe en voyage arrive devant Thèbes qu'il délivre du sphinx et épouse sa mère Jocaste. L'auteur du* Martyre de saint Georges *connaissait certainement l'Iliade, car il y fait allusion à l'épisode où le Scamandre sort de son lit. Je ne parle pas, et pour cause, des innombrables apparitions, des enchantements plus nombreux encore, des pierres qui volent dans les airs non moins que les pièces de bois ou les monnaies d'or et d'argent, des génies, des dragons, c'est l'acces-*

soire obligé de toute narration populaire. On en trouvera dans les contes de l'Égypte chrétienne un nombre suffisamment grand pour contenter l'appétit le plus immodéré.

II

Ce qui prouve encore bien davantage l'origine des contes et des romans *de l'Egypte chrétienne, c'est le caractère qui leur est propre. Je ne crois pas me tromper en disant que, dans aucune littérature, les œuvres populaires n'ont eu un tel cachet d'authenticité originelle, non pas que je veuille attribuer aux coptes des qualités que malheureusement ils n'ont jamais eues et n'acquerront jamais; mais sans contredit aucun peuple n'a pensé comme celui-là. Une seule autre race, après sa conversion au christianisme, semble avoir agi comme la race copte et dans le même sens, c'est la race bretonne, ou, pour mieux dire, la race celtique. Malgré moi, tant le rapprochement s'imposait, ma pensée était sans cesse ramenée aux légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne, lorsque je traduisais et transcrivais les récits chrétiens de la vallée du Nil. A peine*

convertis au christianisme, les Égyptiens firent un amalgame vraiment fort curieux des dogmes de leur ancienne religion et de ceux de la nouvelle qu'ils avaient embrassée plus par mode, par attraction magique et superstitieuse, par opposition politique et nationale que par conviction, puisqu'ils n'en comprirent jamais les croyances [1]. *Aussitôt, pour mettre d'accord leurs œuvres et leur foi, ils revêtirent d'apparences chrétiennes toutes les légendes, superstitions, opérations magiques en cours dans leur pays, sans s'occuper davantage si une telle transformation était licite. Le procédé était commode et peu coûteux : au lieu de noms de génies, de dieux, d'esprits malfaisants, selon la langue égyptienne, on mit des noms d'anges, de saints, de prophètes, de démons, selon la langue grecque ou la langue hébraïque, et tout fut dit. On ne mit plus en scène Râ, Thoth, Anubis et tous les autres dieux du panthéon populaire de l'Egypte avec leurs suites de bons ou de mauvais génies ; on les remplaça par Jésus le Messie, par ses apôtres, ses martyrs, par les prophètes de l'Ancien-Testament, par*

1. Ceux de mes lecteurs qui voudront se rendre compte de ce phénomène religieux vraiment fort curieux, n'auront qu'à se reporter aux deux articles que j'ai publiés sur ce sujet dans la *Revue des Religions*. Nov.-Déc. 1886 ; janvier-février 1887.

*Satan et les innombrables légions de diables ses enfants, par Michel et toutes les milices célestes. Comme avant sa conversion, l'Egypte avait mis à toute heure tous ses dieux à contribution pour la préserver de tous les dangers des jours néfastes, elle mit de même en réquisition Jésus et ses anges pour les choses les plus ordinaires de la vie, dès qu'elle fut convertie au christianisme. Je ne sache pas que jamais bon génie ait été plus occupé que l'*Ange du Seigneur, *comme disent les Coptes; si quelque jour l'ennui naquit au ciel, ce dut être pour ce pauvre ange en se voyant à chaque instant du jour ou de la nuit obligé de répondre aux appels réitérés de moines paresseux. De même en Basse-Bretagne on sut mêler Jésus-Christ en personne avec l'inséparable saint Pierre à toutes les actions de la vie la plus commune, alors qu'ils faisaient leur tour de Basse-Bretagne : les contes et les légendes proprement celtiques revécurent presque toutes sous une forme chrétienne. On donna des noms d'amitié, des épithètes sonores et louangeuses aux saints dont on avait à se louer, de même qu'en Egypte; on prodigua les injures et les surnoms malsonnants au diable et à tous ses mauvais génies, de même aussi qu'en Égypte. Il y a cependant une différence immense entre les deux littératures.*

L'imagination celtique est extraordinaire, et non moins extraordinaire l'imagination copte; mais malgré cette ressemblance, il y a dans les œuvres celtiques une pudeur de jugement, si j'ose ainsi m'exprimer, un sentiment du goût qui font totalement défaut dans les œuvres coptes. Le conteur celte a les qualités de son origine hindo-européenne: le conteur copte a tous les défauts de son origine khamitique. Le premier, dans ses plus aventureux écarts, sait conserver une sorte de juste milieu qu'il ne peut pas dépasser; le second ne connaît aucune limite, plus son œuvre dépasse toutes les bornes de la vraisemblance, plus il se croit ingénieux et rempli de talent, et, ce qui est plus grave, plus il le persuade à son auditoire et plus il a de succès. Le celte est naïf, il s'ouvre à peine à la civilisation; le copte est raffiné, il touche à la décrépitude et à tous les défauts qu'elle comporte.

Nul exemple ne saurait mieux faire voir à la fois la parité et la disparité des œuvres celtiques et des œuvres coptes que les légendes où l'on voit le héros se mettre à la recherche du paradis. Dans les contes celtiques, on n'envoie au paradis que les enfants, les innocents, les malheureux qui ne sont pas coupables; on se contente de leur indiquer le chemin en leur disant d'aller toujours tout droit devant eux

jusqu'à ce qu'ils soient arrivés, et ils finissent toujours par arriver, sans quoi le conte serait de toute impossibilité. Chez les Coptes, ce sont surtout les moines qui vont au paradis, et ils y vont quand ils veulent ; le tout, c'est de savoir le chemin. Ce chemin n'est pas si facile qu'en Basse-Bretagne; il ne suffit pas d'aller tout droit devant soi, il faut suivre tel chemin, se rendre à tel montagne, la gravir, aller vers le Nord, tourner ici, se retourner par là. Après toute une série de tours et de détours, dont on s'acquittait d'ailleurs le plus facilement du monde, on arrivait frais et dispos et l'on entrait tout simplement, comme chez soi, sans être obligé de heurter à la porte et de répondre aux questions quelquefois embarrassantes et bourrues du portier grognon qui se nomme saint Pierre. On y allait pour son plaisir, pour entendre chanter les anges, pour y passer la nuit du samedi et la journée du dimanche : le paradis était un lieu de villégiature monacale, où l'on retrouvait ses connaissances, où l'on prenait part aux festins des élus sans que les célestes habitants y trouvassent à redire. On pouvait même y emmener ses amis, et tel moine de ma connaissance avait pris la douce habitude de s'y rendre toutes les semaines. Les célèbres moines, Pakhôme et Schnoudi, y allaient comme de simples frères et on

leur faisait les honneurs des jardins paradisiaques : Schnoudi y euvoyait même l'un de ses enfants lui chercher des pommes quand il ne se sentait pas la force de faire le chemin. Cependant pour d'aussi saintes gens, ce chemin était plus facile que pour les moines du commun : l'ange du Seigneur *les y enlevait et les ramenait sur terre en un clin d'œil, sans que la vitesse du déplacement leur fît perdre la respiration. Mais c'était là, il faut l'avouer, chose rare et réservée à l'élite des moines. Le plus grand nombre devait aller à pied. Il n'y avait pas possibilité de s'égarer, tellement le chemin était minutieusement connu. Si quelque désespéré de cette vie désespère encore de son bonheur futur, il n'a qu'à étudier le chemin du ciel dans les œuvres coptes : il est sûr de parvenir à la Jérusalem céleste et d'y trouver, dans des demeures lumineuses, à l'ombre des arbres chargés de fruits, près des bassins toujours frais dont ne pouvaient se passer les jardins égyptiens, bon souper, bon gîte et tous les plaisirs délicieux, sinon délicats, que la ville divine réserve à ses habitants bienheureux. Un Européen y serait peut-être un peu dépaysé d'abord, mais on peut se faire à tout, même au ciel chrétien de l'Egypte.*

On peut déjà entrevoir le caractère des contes et des romans de l'Égypte

chrétienne. Ce sont, avant tout, des œuvres religieuses. *Je prie mes lecteurs de ne pas s'effaroucher de ce mot et de ne pas préjuger, d'après lui, de la valeur et de l'intérêt de pareilles œuvres. L'expression du sentiment religieux est tout aussi curieuse à étudier que celle de n'importe quel autre sentiment humain. D'ailleurs, il suffit de gratter tant soit peu le Copte moderne pour voir apparaître l'Egyptien antique. Il semble bien, en effet, que dans l'ancienne Egypte, dans les classes les plus élevées de la société, tout autant peut-être que dans les classes les plus basses, la vie entière ait eu la religion pour raison principale et suffisante; car la vie présente n'était que la préparation à cette autre vie bien autrement importante dont le sort se décidait dans la salle de la Double-Justice en présence d'Osiris et de ses quarante-deux assesseurs. C'est pour cela que la religion et les dieux étaient mêlés à toutes les actions de la vie. Cela n'empêchait nullement d'ailleurs Egyptiens et Egyptiennes de se passer tous les plaisirs de la terre, permis ou défendus, de faire « de bons jours », selon leur expression; la vie réelle n'en marchait même que mieux au milieu de toute cette fantasmagorie. Il en fut de même pour les chrétiens des rives du Nil : leur accession à la religion chré-*

tienne ne leur fit point abandonner les habitudes de leurs ancêtres, être plus tempérants ou plus chastes. Tant qu'avait duré l'ancienne religion, on avait eu à son service les livres sacrés de Thoth, les incantations magiques, les amulettes, pour se préserver du mal dans cette vie et dans l'autre ; lorsque les Coptes eurent adopté la religion du Christ, ils ne furent pas moins bien partagés, ils eurent la Loi et les Prophètes, les Psaumes, le Nouveau-Testament, Evangiles, Epitres et Apocalypses, et, non contents des livres canoniques, ils se forgèrent un immense arsenal de prophéties, d'évangiles et d'apocalypses apocryphes auxquels ils ajoutaient autant de confiance et attribuaient autant de vertu qu'aux autres. Qui pouvait les empêcher d'agir de la sorte? Est-ce que le génie égyptien ne valait pas le génie juif? à leurs yeux, il valait cent fois plus. S'il suffisait de mettre en tête et au cours de leurs livres : Dieu m'a révélé ceci ou m'a fait connaître cela ; parbleu, ils le mettront aussi, cela n'est pas bien malaisé. Et il ils le firent. Aussi pouvaient-ils dormir tranquilles, assurés de leur salut éternel. Si le grand ennemi du genre humain ou quelqu'un de ses séides s'emparait de temps en temps de leurs personnes, par quelque bonne maladie,

la guérison n'était pas difficile à obtenir; on n'avait que le choix, se coucher sur le tombeau d'un martyr, avaler de l'eau qui avait servi aux ablutions des prêtres à la messe, se frotter de l'huile de la lampe allumée devant l'autel, manger du pain bénit, etc. L'effet était immanquable. On pouvait donc prendre assez gaiment la vie, se permettre bien des choses qui n'étaient pas précisément très morales ni très licites; on devait seulement avoir soin de tenir sa pensée fixée sur la ville d'en haut, *sur cette cité permanente dont parle l'apôtre saint Paul. Les moines étaient encore mieux partagés : leur habit leur assurait le salut; l'important était d'en être revêtu au moment de la mort. En vain les âmes plus éclairées ne cessaient de répéter que Dieu voyait le fond du cœur, jugeait d'après les actes et, le mot était déjà inventé, que l'habit ne faisait pas le moine, on ne prêtait qu'une oreille distraite et méfiante aux objurgations qui rentraient dans la charge du supérieur, et chacun se laissait vivre le plus doucement qu'il pouvait, s'accordait tous les plaisirs permis ou défendus, même les plus honteux, s'efforçant seulement de ne pas se laisser découvrir, car alors on l'aurait impitoyablement chassé, et il aurait perdu tout espoir de salut.*

Pour arriver à tenir l'esprit sans

cesse fixé sur cette Jérusalem céleste, dont l'obtention était la chose la plus importante de la vie, il n'y avait nul moyen plus commode et plus plaisant que d'écrire des récits où l'esprit pouvait se complaire et l'âme s'édifier tout à la fois. Ces récits, on le comprendra aisément, ne pouvaient être autres que chrétiens, mais chrétiens à la mode égyptienne. Ceci explique parfaitement que dans toute la littérature copte, si l'on en excepte quelques parchemins médicaux, on ne rencontre pas une seule œuvre dont le but avéré ne soit avant tout chrétien. Les incantations magiques elles-mêmes, toujours si chères au peuple d'Egypte, avaient pris une couleur chrétienne, grâce à la christianisation des génies évoqués. Il ne sera donc étonnant pour personne que dans un grand nombre de contes ou de romans sortis du cerveau copte, les évènements se passent également au ciel et sur la terre. L'auteur était même beaucoup plus à l'aise pour dépeindre ce que personne ne pouvait voir et contrôler. Quand les choses se passaient sur terre, il devait toujours, même dans les plus grands écarts de son imagination, ne fausser en rien la peinture des mœurs et des usages de la vie ordinaire; s'il l'eût fait, on se fût moqué de lui au lieu de l'admirer. Mais quand les descrip-

tions portaient sur des choses qui échappaient à la vue et au contrôle, il pouvait se donner libre carrière, inventer les monstres les plus fantastiques, les objets les plus invraisemblables, il était sûr d'obtenir créance et d'être admiré par ses lecteurs ou ses auditeurs. En général les auteurs orientaux, les Arabes comme les Coptes, n'ont jamais su ce que c'était que décrire exactement un objet ou une personne, ils ont toujours été frappés par certains côtés particuliers et jamais par l'ensemble: leur description du monde réel s'en ressent; au contraire, s'ils sortent une bonne fois du monde réel, rien ne les arrête plus, ils peignent avec la plus grande minutie les objets les plus impossibles à concevoir. Cette manière est surtout remarquable chez les auteurs coptes : jamais ils ne sont plus à l'aise que dans les cieux ou dans les enfers, ils décrivent alors avec une abondance effrayante de détails et ne font pas grâce de la moindre absurdité. C'est en cela qu'ils font consister leur triomphe. Ils savent beaucoup mieux ce qui se passe au ciel et dans les enfers, que ce qui se passe sur la terre : ils peuvent vous dire à une heure près quel exercice spirituel ou corporel on fait dans le ciel à tel moment, si les bienheureux sont à table ou à l'office, s'ils sont à la promenade ou en visite, quel livre de l'Écri-

ture ils lisent, quels hymnes ils chantent ; de même, ils vous peindront les enfers, leurs tourments et leurs gouffres, de manière à susciter la jalousie de Dante Alighieri lui-même ; longtemps avant lui ils ont imaginé ses cercles réservés à tel ou tel crime, ils savent quelquefois jusqu'au nombre des damnés qu'il y a dans tel abîme, ils ont fait connaissance avec les génies qui président aux châtiments et se sont fait conter par le menu tout ce qui les intéressait. On ne saurait exiger d'eux davantage, et nous devons leur savoir gré de nous avoir si bien renseignés.

III

Le caractère égypto-chrétien des contes et romans coptes ainsi déterminé, il serait intéresssant de pouvoir arriver à connaître quels ont été les auteurs de ces œuvres et à quelle époque on peut en faire remonter la rédaction. Mais c'est là une question bien difficile, sinon impossible à résoudre, car les données précises font presque complètement défaut. Il est bien plus facile de connaître quel est le scribe qui a copié telle ou telle œuvre, que d'en savoir l'auteur ; car à la fin des manus-

crits le scribe a pris soin de se nommer et de se recommander aux prières et à la pitié des lecteurs.

En règle générale, les écrits coptes sont presque toujours attribués à un auteur désigné par son nom. Je croirais même volontiers que primitivement les œuvres étaient toutes signées, si j'ose le dire ; ce n'est que par l'éloignement du temps que certaines œuvres ont perdu le nom de l'auteur auquel on les attribuait, et aussi sans doute par l'incurie des copistes. Il est toutefois surprenant que dans les œuvres de pure imagination, contes ou romans, chaque récit porte ordinairement un nom d'auteur. Ainsi le récit sur la Conversion de la ville d'Athènes *est attribué à Donatios, premier évêque de cette ville ; l'*Histoire d'Aour *est due à un évêque de Fayoum nommé Isaac ; celle d'Arménios, roi de Tyr, à un certain Toussima évêque de Tarse ; le* Martyre de saint Claude d'Antioche *à Constantin évêque d'Assiout, celui de saint Georges à Syncratos, l'un de ses serviteurs, et les* Merveilles de saint Georges *à Théodose évêque de Jérusalem, sans compter les récits qui sont désignés par le nom même de celui qui les raconte, comme la* vision *du patriarche d'Alexandrie, Timothée. Ainsi, si la mention de l'auteur suffisait pour nous assurer que tel ou tel récit est bien son œuvre, nous n'aurions au-*

cune difficulté à résoudre le problème posé ; mais je dois me hâter de dire que la mention d'un auteur en tête d'une œuvre ne signifie d'ordinaire absolument rien. J'ai fait observer ailleurs[1] *que pour ne pas être suspecte aux lecteurs, toute œuvre nouvelle devait se présenter avec un certificat d'origine, en quelque sorte estampillée au nom d'un homme connu ou recommandable par son titre seul. Parmi les noms d'auteurs que je viens de citer, il y en a évidemment qui sont tout à fait arbitraires ; il peut cependant y avoir dans certaines œuvres des noms qui soient vraiment ceux des auteurs, comme j'aurai l'occasion de le faire observer bientôt. Rien ne valait d'ordinaire un auteur qui pût se dire témoin oculaire ; alors, le récit était personnel et emportait l'emploi continuel du pronom de la première personne : il n'y avait en ce cas, pour les lecteurs ou auditeurs, aucune raison valable de douter de la véracité de l'auteur, puisque cet auteur avait vu de ses propres yeux ce qu'il racontait. Si l'auteur ne se donnait pas comme témoin oculaire, il devait au moins nommer la personne qui l'avait renseigné et le nom de cette personne de-*

1. Cf. *Voyage d'un moine égyptien dans le désert* dans le *Rec. de trav. rel. à l'arch. et à la phyl. égypt. et assyr.* p. 27-28 du tirage à part.

vait être connu : c'était d'habitude le nom d'un moine célèbre par sa sainteté et ses mortifications, quelquefois celui des colonnes de l'édifice monacal, Antoine, Macaire ou Pakhôme : c'est la manière dont ont été composées la plupart des œuvres monastiques, telles que le Jardin des moines, *les* Apophthegmes des Pères du désert; *les* Vies des Pères *appartiennent au contraire plus généralement au premier ordre d'auteurs et sont l'œuvre des disciples préférés des moines dont on écrit la vie. Cependant il pouvait arriver, et il arrivait souvent, que la nature du récit ne comportait ni témoin oculaire, ni témoin auriculaire; alors les auteurs coptes recouraient à un troisième moyen qui n'était pas d'un emploi plus difficile que les deux autres, ils inscrivaient tout d'abord en tête de leurs œuvres le nom d'un personnage connu, ou tout au moins celui d'un personnage dont la dignité était une garantie pour la crédulité du lecteur. Pouvait-on raisonnablement douter qu'un évêque, un patriarche se fusssent amusés à conter des fables? Evidemment non. Cette manière d'agir était le mot de passe qui permettait d'arriver au cœur des lecteurs ou des auditeurs, le* Sésame ouvre toi, *qui faisait ouvrir toute grande la porte de leur esprit crédule. Un auteur qui eût manqué à ce* truc *préliminaire eût été jugé du pre-*

mier coup : les Coptes n'accordent leur confiance qu'à bon escient et aux personnes qui la méritent, et non au premier faquin venu à qui il passe par la tête d'écrire des sornettes. Ce qu'il y a de plus curieux et de plus amusant en tout cela, c'est que tout se passe avec le plus grand sérieux de part et d'autre et qu'il est assez difficile de dire quel est le plus dupé, de l'auteur qui écrit ou du lecteur qui accepte l'œuvre. L'un et l'autre, à mon sens, croient fermement ce que l'un raconte et l'autre lit. De là est sortie cette quantité innombrable de livres nommés aprocryphes, condamnés par le pape Gélase ; ils ont fait le bonheur des premiers siècles chrétiens qui ont suivi l'ère des persécutions. L'Occident en les acceptant a été moins pardonnable encore que l'Orient qui les a fabriqués.

Si les noms placés en tête des œuvres coptes ne peuvent guère servir qu'à égarer celui qui cherche à trouver la vérité, on peut cependant, en comparant certaines données, en rapprochant l'époque chrétienne de l'époque pharaonique et de l'époque présente, arriver à déterminer avec assez d'exactitude quels ont été les auteurs de cette littérature vraiment extraordinaire. Tant que l'ancienne religion vécut et fut florissante, la littérature était monopolisée dans le sens le plus strict du mot par la corporation des

scribes, par cette simple raison que pour apprendre à écrire il fallait passer par l'école et devenir scribe. Tous les monuments de l'ancienne littérature égyptienne le prouvent surabondamment et c'est, aujourd'hui, chose tellement reconnue par les savants, qu'il devient complètement inutile d'insister davantage sur un pareil sujet. De même, à notre époque, à l'heure présente où j'écris, quoique les goûts littéraires soient clair-semés dans la vallée du Nil, c'est encore le pays musulman où non seulement on s'occupe le plus de sciences religieuses, mais encore celui où l'on s'adonne le plus à la littérature profane. Les scheikhs musulmans ont remplacé les scribes pharaoniques ; mais les coutumes sont restées les mêmes. Si quelque composition littéraire a maintenant de la vogue, on peut être presque assuré qu'elle est l'œuvre d'un scheikh qui lutine encore la Muse sans la connaître. Quand le scheikh a composé son œuvre, les paroles tout d'abord, la musique ensuite, il fait venir les chanteurs les plus renommés, il leur apprend l'air et les paroles ; ceux-ci se chargent de faire connaître l'œuvre en la chantant dans les cafés, depuis les cafés les plus fréquentés où les plus nobles musulmans se donnent rendez-vous jusqu'au réduit le plus caché où les buveurs et fumeurs de haschisch s'efforcent d'échapper aux regards de la police

qui, d'ailleurs, ferme les yeux. A travers plus de soixante siècles de distance, il y a donc parité de coutumes, et c'est une preuve péremptoire que la tradition ne s'est pas interrompue. J'en conclus qu'il en a été de même à l'époque exclusivement chrétienne. Le point difficile est de savoir quelle fut dans la société égypto-chrétienne la classe qui succéda aux scribes des Pharaons. Je ne crois pas me tromper en disant que ce fut le clergé, et dans le clergé principalement les moines. Les preuves de cette assertion sont assez nombreuses. Tout d'abord en Egypte, comme plus tard dans l'Europe entière, les monastères possédèrent tous une école et devinrent des centres intellectuels où les écoliers des villages allaient parachever leur instruction. Sans doute il y avait alors, comme il y a encore aujourd'hui, des écoles suivies et florissantes dans les principales villes; mais alors aussi, comme aujourd'hui, elles étaient sous la tutelle du clergé. On y apprenait les connaissances nécessaires au commerce et à la vie commune; mais dès que l'on voulait s'élever d'un degré dans l'échelle de la science, il fallait s'adresser aux écoles monastiques. On rencontre dans les œuvres coptes des faits assez nombreux qui viennent à l'appui de mon sentiment. C'est dans le monastère de son oncle que Schnoudi apprit ce qu'il sut :

si, en réalité sa science fut minime, on ne peut nier cependant qu'il connut une foule de choses que ses contemporains ignoraient ou dédaignaient, et surtout qu'il acquit une admirable connaissance de sa langue, et qu'à cet instrument usé il sut faire rendre des sons merveilleux. C'est dans un monastère qu'au VII^e^ *siècle. Pisentios, évêque de Keft, apprit à lire les anciennes écritures de son pays et qu'il parvint à pouvoir déchiffrer couramment les papyrus démotiques où l'on inscrivait les noms des momies qui peuplaient les tombeaux. C'est dans les monastères de la Haute-Egypte, surtout dans ceux de Schnoudi et de Pakhôme, que l'on cultiva avec le plus d'amour cet art splendide de la calligraphie égyptienne et que l'on écrivit ces beaux parchemins qui font encore notre admiration et qui nous ont conservé les productions intellectuelles de ce peuple étrange. C'est enfin dans ces mêmes monastères, et dans ceux de Nitrie, que l'on composa presque tous les ouvrages coptes qui nous sont parvenus. Il semble que de très bonne heure le clergé séculier tourna le dos à la science et se contenta de savoir ce qui lui était nécessaire. Si l'on en juge par ce qui existe de nos jours, c'était fort peu. Après la conquête musulmane, les couvents devinrent les seuls dépositaires de là science traditionnelle et c'est là*

qu'on fit la traduction arabe des ouvrages coptes, à mesure que l'usage de la langue nationale se perdait.

Je suis donc d'ores et déjà en droit de conclure que les moines ont écrit la plupart des œuvres coptes en général, des contes et des romans en particulier. On connaît les noms d'un certain nombre d'auteurs, ce sont tous des noms d'évêques ou de moines, ce qui revient au même, puisque les évêques étaient pris dans les monastères. Pour ce qui est de la littérature populaire, un nom est parvenu jusqu'à nous, c'est celui d'un certain Paphnuti, ou comme nous disons Paphnuce. Ce Paphnuti [1], *au témoignage des auteurs grecs ou de l'auteur du Synaxare composa beaucoup d'ouvrages pour l'édification des moines. Il nous en est parvenu au moins un. C'est ce* Voyage d'un moine dans le désert *que j'ai publié* [2] *et dont une partie se trouve traduite dans les* Vies des pères du désert *sous le nom de* Vie de saint Onuphrius. *C'est un véritable conte dans le genre de celui qu'a publié M. Golenischeff sous le titre du*

1. Ce nom signifie : celui qui appartient à Dieu ou le divin.

2. Quand j'ai publié ce *Voyage*, je ne savais pas ce qu'était ce Paphnuti, et les hypothèses que j'avais indiquées n'ont aucun fondement. Ce n'est qu'en traduisant le Synaxare que je suis arrivé à savoir quel était ce Paphnuti, inconnu d'ailleurs.

Naufragé; [1] *mais le voyage se fait par terre et non par mer, il a pour but de retrouver et d'admirer les serviteurs de Dieu qui se trouvent dans le désert et non de remplir une mission ou de faire du négoce en se rendant aux mines de* Honhen. *Une autre œuvre qui lui ressemble est un voyage entrepris par Sérapion pour aller à la recherche d'un solitaire nommé Marc, qui avait vécu isolé dans une montagne du Soudan, jusqu'à l'âge de plus de cent ans et qui avait passé quatre-vingt-quinze ans sans voir un seul homme. Je serais assez tenté de croire que ces deux œuvres sont authentiques et qu'elles sont vraiment dues à deux moines, dont l'un se nommait réellement Paphnuti, et l'autre Sérapion. En outre, la prédilection avec laquelle on choisit les moines comme les héros des récits légendaires montre bien la provenance de ces récits. Quand ils ne sont pas martyrs, tous les principaux personnages sont moines ou finissent par se faire moines. S'il est impossible de faire un moine du héros, on le fait agir comme un moine : ainsi Claude d'Antioche, quoiqu'il soit de sang royal et homme de guerre, se conduit et prie comme un moine, aux mêmes heures que les moines. Ce n'est pas, de*

1. Golenischeff : *Sur un ancien conte égyptien*, 1881.— Cf. Maspero : *Contes égyptiens*, p. 137-148.

la plus exacte vraisemblance; mais la dignité de l'état monacal en était rehaussée. Pour toutes ces raisons donc, je crois que la plupart des auteurs des contes ou romans de l'Egypte chrétienne sont des moines; quant à savoir le nom de ces moines, c'est tout autre chose; le problème me semble insoluble, et d'ailleurs la solution en importe peu.

L'époque à laquelle toute cette littérature a été composée ne peut non plus s'indiquer d'une manière précise. Le fait déjà mentionné, que la plupart des récits qui ne nous sont parvenus dans leur intégrité que dans la traduction arabe se trouvent à l'état fragmentaire dans des parchemins coptes dépareillés, coupés ou cassés, prouve que cette littérature a été composée primitivement en copte. Ces parchemins qui proviennent tous de la Haute-Egypte, sont du même style et du même genre d'écriture que certains autres qui contiennent des œuvres dont la date est parfaitement fixée. Ainsi, les fragments de parchemins qui renferment certains passages de la vie complète de Pakhôme, en dialecte sahidique, fragments achetés l'année dernière pour le compte de la Bibliothèque nationale, sont datés et proviennent d'un manuscrit qui dut être une copie de l'original, copie faite peu après la mort de Pakhôme La date est même triple : la plus ancienne

n'est pas en deçà du VI^e^ *siècle et Pakhôme était mort vers le milieu du* IV^e^ *siècle Je ne veux pas dire cependant que tous les récits que je publie sont d'une date aussi reculée: quelques-uns doivent être plus modernes; mais je ne crois pas qu'ils aient été composés après la première moitié du* VII^e^ *siècle. En effet, dans les premières années du* VII^e^ *siècle, l'Egypte est envahie par les Perses; à peine les Perses ont-ils été chassés que les Arabes apparaissent et l'Egypte est définitivement conquise. De cette époque date la décadence complète de la race copte: elle lutta sans doute encore longtemps avant de se laisser absorber par les vainqueurs qu'elle avait appelés à son secours, et elle a si bien lutté que toutes les persécutions n'ont jamais pu en venir complètement à bout; mais elle n'eut plus dès lors cette paix intérieure nécessaire pour la culture et l'amusement de l'esprit. Les vexations des empereurs ou des gouverneurs grecs, aussi grandes qu'elles aient été, ne sont pas comparables à celles qui suivirent la conquête arabe, malgré la clémence relative des premiers gouverneurs de l'Egypte. En outre, quoique la race copte, sans doute par sa grande habitude des révolutions politiques, semble assez indifférente aux changements de gouvernement, les luttes continuelles, les guerres sanglantes dont depuis la conquête*

musulmane l'Egypte devint le théâtre et l'enjeu, apportaient nécessairement un grand trouble dans les relations quotidiennes de la vie. Maintenus à la tête de l'administration égyptienne sous presque tous les régimes, les Coptes avaient assez à faire de se maintenir dans les bonnes grâces de leurs maîtres à chaque instant renouvelés [1] *afin de conserver leur position et leur fortune, et ne pouvaient s'accorder les loisirs de la composition littéraire. Quant aux moines, leurs monastères devinrent le point de mire de toutes les cupidités vagabondes, sémitiques ou autres; on les savait riches, on les pillait sans le moindre scrupule. Sous les empereurs grecs, les moines luttaient à forces pour ainsi dire égales; sous la domination musulmane, ils apprirent la servitude et durent s'apercevoir qu'ils n'avaient pas gagné au change.*

C'est donc entre le milieu du IVe *siècle et le milieu du* VIIe, *durant une période de trois siècles, et surtout dans la première moitié de cette période que je*

1. L'histoire d'Egypte sous les différentes dynasties musulmanes est tellement confuse et touffue qu'on n'en possède guère encore que le gros des évènements. Sous les premières dynasties ce n'est qu'un changement continuel de gouverneurs, quand les gouverneurs ne cherchent pas à se rendre indépendants; puis vient le gâchis le plus sanglant où l'Egypte est perpétuellement conquise et reconquise.

place la composition ou pour mieux dire la rédaction des récits populaires de l'Egypte chrétienne. Je ne veux pas prétendre cependant que les Coptes n'eurent plus d'auteurs après la première moitié du VII^e^ *siècle ; mais la grande activité littéraire a cessé; les auteurs coptes pour employer une figure qui leur était chère, ne naviguent plus sur la haute mer; il ont fait naufrage et du naufrage il n'est échappé que de rares épaves. Il me serait plus facile d'indiquer avec plus d'exactitude à quelle époque remontent tous ces contes si, dans chaque œuvre en particulier, il se trouvait certains traits qui pussent aider à établir une chronologie quelconque; mais ces traits font totalement défaut ou sont tellement rares qu'il devient impossible d'en faire usage.* L'histoire *d'Aour a certainement été composée après la construction, dans le Fayoum, du monastère de Naqloun ; mais outre que j'ignore complètement en quelle année a eu lieu cette construction, je ne sais pas le moins du monde où est située la montagne de Naqloun et toutes mes recherches à ce sujet ont été couronnées de l'insuccès le plus complet. Il n'y a guère que le* martyre de saint Georges, *qui présente un indice chronologique. Saint Georges est continuellement appelé dans le récit* Galiléen, le grand Galiléen ; *ce mot semble bien indiquer que le récit est postérieur au*

règne de Julien l'Apostat, car c'est cet empereur qui mit surtout en vogue l'appellation de Galiléen *pour désigner le Christ et ses disciples; d'un autre côté, le récit ne saurait être postérieur au concile de Rome en 495, puisqu'il est rangé au nombre des livres apocryphes condamnés par le pape Damase dans ce concile.*

A ces différentes questions d'origine se rattache la question de genre. Les auteurs coptes ne se sont pas contentés de bâtir toutes leurs œuvres sur un plan unique, de les tailler toutes sur le même patron; ils ont cherché à diversifier le plus possible leur littérature et à lui donner toutes les formes qu'ils avaient à leur disposition. Au fond, ces récits varient peu entre eux, et de même la forme; il n'y a de différence que dans la manière dont la narration est présentée ou encadrée Certains récits ont la forme de la narration ordinaire, d'autres sont racontés comme une vision, d'autres se présentent comme une autobiographie, d'autres enfin comme un discours. Cette dernière forme semble avoir été particulièrement chère aux Coptes, car c'est peut-être celle que l'on rencontre le plus fréquemment. On en pourrait conclure que le genre oratoire fut souvent employé par les Coptes et cependant je ne peux me résoudre à le croire. Les Coptes me paraissent

avoir toujours ignoré l'art du discours tel que nous l'entendons, ou s'ils l'ont connu, il faut avouer que cet art est tombé en complète désuétude. Les plus célèbres de leurs moines, si l'on en excepte Schnoudi, n'ont guère prononcé que de courtes exhortations, réduites presque toujours à de courtes sentences où l'on croyait cacher beaucoup de sens et qui souvent n'en avaient aucun. Pour Schnoudi lui-même, ses discours sont très courts, et le plus souvent ses célèbres exhortations à ses moines sont rédigées sous forme de lettres. Je crois cependant, car la chose est expressément dite dans ses œuvres et dans sa vie, que Schnoudi adressait fréquemment la parole à ses moines; mais les discours que nous avons de lui ont été rédigés après coup, ce qui n'a pas empêché l'auteur d'y renfermer tout le feu qui dévorait son âme. Les Coptes et les Orientaux en général parlent avec trop d'ardeur pour avoir la parole longue, ils sont vite épuisés: en outre, la forme qu'ils cherchent de préférence à donner à leur pensée, celle d'une sentence courte et profonde, est impropre au discours et aux développements qu'il comporte; au lieu d'aller pas à pas à un but bien marqué, comme dans les admirables discours des orateurs grecs ou latins, le parleur oriental va droit à son but, commence souvent par où il devrait finir et vou-

drait même avoir fini avant d'avoir commencé. S'il est en proie à un mouvement passionné, il ne parle que par exclamations, il hausse le ton, il presse la parole, et naturellement il est bientôt à bout. La seule chose qu'il sache bien faire, c'est conter, conter à sa manière nasillarde et chantante, en s'accompagnant d'un instrument de musique. Aussi dans les récits qui se présentent à nous sous une forme oratoire, le discours proprement dit est très court, ce n'est qu'un cadre de rhétorique sacrée [1] *où l'on place le récit qui est toujours le long morceau : la rhétorique de l'auteur ne consiste qu'en une suite de sentences très communes, souvent sans lien entre elles, placées au commencement et à la fin du récit, comme un exorde ou une péroraison au commencement et à la fin d'un véritable discours. Une autre forme aussi très en vogue parmi les auteurs coptes est la forme apocalyptique : l'apocalypse de saint Jean, qui n'était d'ailleurs pas la première, leur avait fait une forte impression; aussi, ils n'eurent garde de laisser cette forme sans usage. On trouvera dans le cours de ces deux volumes deux récits qui sont présentés comme des visions.*

1. J'ai déjà développé une partie de ces idées dans mon mémoire sur un *évêque de Keft au VII^e siècle,* publié dans les *Mémoires de l'Institut égyptien* tome II. Cf. tirage à part, p. 7-8.

D'après l'étendue des récits, les diverses œuvres que renferment les deux volumes que je publie, peuvent se diviser en contes simples d'assez petite étendue, ou en romans. On a souvent appelé le conte des Deux frères *le* roman des Deux frères; *à plus forte raison peut-on sans autre évidence donner ce nom à certains récits beaucoup plus étendus que l'on trouvera plus loin. Il semble même, toujours d'après l'étendue des récits, qu'il y eût en Egypte toute une série de contes anecdotiques, résumés des contes plus soignés et capables d'être confiés à la mémoire des enfants ou des hommes sans grande intelligence. On trouvera ainsi toute la série des tons dans cette gamme de narrations populaires, depuis la simple anecdote jusqu'au grand roman d'aventures. J'ai, à dessein, réuni dans ces deux volumes tous les genres de contes ou de romans que je connais jusqu'ici, afin que le lecteur puisse se faire une idée aussi exacte que possible de cette littérature populaire, qu'on lisait jusque dans les églises en guise de sermon. Je n'ai pas la prétention de renfermer dans ma présente publication toutes les légendes ou œuvres romanesques écloses du cerveau égyptien, ni même toutes celles que je connais : je ne sais si une publication complète de ces sortes d'œuvres serait utile, en tout cas elle n'est pas possible en ce*

moment. J'ai fait un choix. Peut-être un jour donnerai-je une suite à ces premiers volumes. J'aurais aimé dès maintenant à réunir ici tout un cycle de narrations tournant autour des mêmes personnages; mais je n'ai pu me procurer le cycle complet, je ne sais même pas s'il existe. On en trouvera comme un spécimen dans les différents récits qui ont trait à l'archange Michel.

D'ailleurs, si l'on en excepte les grands archanges Michel, Gabriel, Raphaël et Uriel qui avaient chacun leur cycle, les romans cycliques ont pour héros principaux des martyrs célèbres; et puisque je viens d'écrire ce mot de héros de roman appliqué à des martyrs, je dois entrer en quelques explications, afin de ne pas trop scandaliser les âmes naïves qui s'imaginent que la seule mention d'un saint dans le martyrologe romain est un gage d'authenticité pour les actes qu'on colporte sous son nom.

Je n'ai aucunement l'intention de prétendre qu'il n'y a point eu de martyrs en Egypte, je suis même persuadé que l'Egypte est le pays qui fournit le plus de martyrs à la religion chrétienne pendant la persécution de Dioclétien; je ne veux pas non plus avancer qu'on n'écrivit jamais en Egypte des acta Martyrum. *Je pense seulement que si j'avais à publier les actes des martyrs d'E-*

gypte [1], *je ne mettrais jamais en tête de ma publication* acta sincera Martyrum, *comme l'a fait Dom Ruinart. J'établis même une grande différence entre les récits qui concernent les martyrs indigènes et les martyrs exotiques : des premiers on peut tirer quelques renseignements historiques, quoi qu'ils soient minimes ; les seconds ne sont que de purs romans bâtis de toutes pièces par l'imagination égyptienne sur le nom d'un personnage ayant réellement existé ou supposé* [2], *ce qui ne l'a nullement empêché de forcer l'entrée du calendrier et du martyrologe* [3]. *C'est à cause de cette différence que je n'ai fait entrer*

1. J'ai déjà dit plus haut que les *Actes des martyrs d'Egypte* étaient actuellement en cours de publication; mais cette publication de M. Hyvernat ne comprend que les actes du Vatican et de la Propagande Il y en a une foule d'autres, et je possède moi-même trois ou quatre fois autant de ces actes que n'en peuvent avoir les deux bibliothèques citées.

2. Je n'ai pas le loisir, et ce n'est pas ici le lieu de faire une démonstration qui demande de longs développements, mais j'espère avoir l'occasion de la faire bientôt.

3. Le cas est arrivé tout au moins pour saint Onuphre dont j'ai parlé plus haut. Ce saint n'est connu que par le *voyage* de Paphnuti ; or, ce voyage n'est qu'un conte Les auteurs grecs ont emprunté le nom aux Coptes. Comme ce nom s'écrivait en copte Benofer, que le *b* se prononçait comme notre *v*, et que les Grecs n'avaient pas de *v* ; ils ont sans doute transcrit le *b* par *u*, et ont écrit Uenofer. Certainement les Latins ont écrit par un *v*, mais comme le *v* et l'*u* se faisaient de la même manière, on a transcrit Unophrius, qui est devenu plus tard Ounophrius et Onophrius Comme je le crois, ce saint n'a existé que dans l'imagination de Paphnuti.

dans ce recueil que des martyres *de saints personnages étrangers à l'Egypte et dont l'un me semble n'avoir jamais existé, du moins si j'en juge par les indications que contient l'œuvre copte. Quand à l'autre, le culte que de très bonne heure on lui rendit dans l'église orientale est sans doute une preuve de son existence ; mais je n'ai nul doute sur la question de savoir si le saint Georges réel ressembla au saint Georges de la légende.*

Je ne me cache pas le péril que j'affronte en donnant ici le martyre de saint Georges, *comme un pur roman ; mais je me mettrai à couvert sous le décret du pape Damase et, si ce décret ne suffit pas à me protéger au point de vue historique, j'invoquerai l'aide du célèbre Baronius qui s'est trouvé fort scandalisé de ce que contenaient ces* actes *de saint Georges. Ce saint est certainement l'un des plus populaires en Egypte, son nom est fréquemment porté par les Coptes et ses merveilles, je veux dire celles qu'on lui attribue, sont innombrables. C'est pour ces raisons mêmes que j'ai choisi son* martyre *pour le faire entrer dans un recueil de contes et de romans : j'ai voulu, comme on dit vulgairement, prendre le taureau par les cornes. Quiconque se donnera la peine de lire ces prétendus actes adoptera, je crois, sans peine mon*

avis. Il est rare de rencontrer un récit plus invraisemblable et qui défie davantage la crédulité humaine en général, et chrétienne en particulier. En son genre, c'est un chef-d'œuvre. Il est cependant du plus haut intérêt critique, car, à mon avis, c'est le prototype de tous les actes qui ont été faits depuis et, c'est à ce roman, que saint Georges doit sa célébrité [1]. *Pour l'Egypte, la chose est certaine; mais cette célébrité ne tient pas à certaines causes qu'on lui a assignées, et l'on s'est souvent trompé en mêlant le nom de saint Georges à des explications de mythes ou de peintures auxquelles il n'a rien à voir. On voit souvent dans les églises coptes modernes ou sur les murs des monastères, dans un lieu très apparent, représenté un cavalier bien assis en selle sur un cheval aux naseaux fumants, tenant une lance à la main : au-dessus du saint, on lit, en lettres coptes ou arabes, une inscription qui doit se traduire : saint Georges. Le même tableau se retrouve non moins souvent avec l'adjonction d'un dragon à la tête simple ou multiple, selon l'inspiration de l'artiste ; on en a conclu que le cavalier était le même. On s'est*

1. Quand ces volumes paraîtront, la publication du texte copte avec une dissertation préliminaire sera en cours d'exécution.

trompé, le cavalier n'est plus saint Georges, mais saint Michel. La légende de saint Georges, tuant le dragon, est inconnue aux Coptes, et c'est à tort qu'on a profité de cette légende pour écrire que les Coptes avaient identifié Horus et saint Georges: c'est saint Michel qui avait été identifié avec Horus, vengeur de son père; c'est saint Michel qui tuait le dragon infernal et ceux qui survenaient sur terre. On pourra s'en convaincre en lisant ces récits, de même qu'on remarquera l'absence totale de dragon dans le martyre *de saint Georges : la légende de saint Georges et du dragon est une légende grecque ajoutée après coup : les Syriens qui ont peint les tableaux que l'on trouve dans les églises égyptiennes connaissaient cette légende et, en voyant sur les antiques tableaux des Coptes, la lutte du redouté saint Michel avec le dragon, ils ont confondu l'archange et le soldat* [1]. *Saint*

1 Les peintures coptes sont byzantines C'est des Grecs que les Coptes apprirent à peindre leurs saints, parce que leur art national ne leur offrait rien de semblable, et qu'ils préférèrent prendre un type tout fait. Plus tard, les moines peignirent sans doute eux-mêmes ces panneaux de petite dimension, dont quelques spécimens sont encore conservés dans certains monastères. Depuis la conquête musulmane, ils ont dû perdre l'usage de peindre eux-mêmes leurs saints, car maintenant, lorsqu'on fait décorer les murs des monastères riches, on emploie des artistes syriens. C'est un fait que je tiens de la bouche du supérieur du plus riche monastère d'Egypte.

Georges a d'ailleurs à son actif assez de merveilles pour qu'on ne lui en prête pas; mais le proverbe se trouve justifié une fois de plus : on ne prête qu'aux riches. Je suis persuadé, pour ma part, qu'il ne m'en voudra pas de rendre à saint Michel ce qui, en Egypte, appartient à saint Michel; je lui concède volontiers qu'il a tué tous les autres dragons du monde, et je n'enlève, à sa vaillance, que les dragons égyptiens; je regrette d'y être contraint par l'amour que je professe pour la vérité.

IV

Maintenant que toutes les questions précédentes sont élucidées, il ne sera pas mauvais, je pense, d'expliquer, avec quelques détails, la manière dont les auteurs coptes composaient leurs récits, de montrer quels ressorts ils employaient de préférence et quel but ils cherchaient à obtenir.

Si jamais, dans aucune littérature, auteur a fait fi des règles les plus élémentaires de la composition, tout en en recherchant avidement les avantages, c'est bien l'auteur copte. Il ne suit que son imagination. L'habitude héréditaire de vivre

dans un monde imaginaire, surnaturel et non réel, toutes les fois qu'il lâchait la bride à sa pensée, lui a rendu toute autre manière de composer impossible. Son choix n'est plus libre, et quand même il aurait conservé sa liberté d'élection, il ne choisirait pas une autre méthode de composition. Dans le récit, tout est sacrifié pour lui à l'élément d'imagination invraisemblable ; les détails des événements ne sont présentés que comme un accessoire, accessoire indispensable, il est vrai, mais peu susceptible d'ornements. Il est fort heureux cependant qu'une trame aussi surnaturelle qu'on puisse la rêver demande toujours un minimum d'événements ordinaires ; mais c'est une nécessité vraiment malheureuse pour l'auteur copte. S'il pouvait nager en plein éther, volatiliser en quelque sorte ses pensées et ses sentiments, il le ferait volontiers. Aussi l'on ne doit point s'attendre à trouver chez lui des trames savamment ourdies, des événements combinés avec art ; les ressorts qu'il emploie sont de la plus commune vulgarité ou de la plus invraisemblable, de la plus surnaturelle fantasmagorie. Comme je l'ai déjà dit en passant, son plus grand triomphe c'est d'étonner ses lecteurs ou ses auditeurs, de leur faire voir et penser des êtres et des choses qu'ils n'auraient jamais vus et pensées sans lui. Je le répète,

il n'est pas libre d'agir autrement, car il est l'héritier inconscient de nombreuses générations de scribes et d'auteurs qui tous ont fait comme lui. Les apparitions célestes, la magie, les influences des mauvais génies, l'intervention des animaux ont été des moyens employés par ses ancêtres ; il les emploiera aussi. Pour être vieux, ces ressorts n'en sont que meilleurs ; ils ont du moins en leur faveur l'expérience d'un long usage. Les contes et les romans des temps pharaoniques ont toujours mis en scène les rois les plus puissants de l'Egypte : le roman copte ne manquera pas à cette tradition. Sans contredit, il ne mettra pas en scène les rois égyptiens qui n'existent plus et que l'auteur n'a connus que d'après la personne de cet impie Pharaon qui osa résister à Moyse et dont Dieu endurcit le cœur ; mais il a à sa disposition tous les noms des rois que contiennent les Ecritures sacrées : des uns il fera ses héros de prédilection, des autres il peindra le plus noir portrait, selon que les livres juifs les auront loués ou maudits. Il a de plus les empereurs romains qui ont persécuté l'Eglise chrétienne, et sous le titre de rois il englobera les empereurs romains, les rois de Perse, les gouverneurs de l'Egypte et jusqu'aux proconsuls des autres provinces de l'empire des Césars ; il lui restera encore les empe-

reurs byzantins. Il ira même plus loin et osera ce que ses ancêtres n'ont jamais osé, du moins d'après les œuvres que nous connaissons jusqu'à présent, il mettra en scène comme héros principaux les plus grands personnages des cieux, Jésus-Christ lui-même. D'un autre côté, Satan et ses anges ne manquent jamais d'intervenir au bon endroit. Un conte vraiment copte ne peut guère se passer de personnage diabolique; mais à une condition, c'est que l'action se déroule après la venue de Jésus-Christ. Si le récit porte sur des faits antérieurs à la venue de Jésus-Christ, le diable ne se montre pas.

Puisque je parle de l'intervention divine ou diabolique dans les contes et romans de l'Egypte chrétienne, je ne dois pas oublier de mentionner la liberté avec laquelle les auteurs coptes traitent les livres saints que nous sommes habitués à regarder comme la base de l'édifice chrétien. En Occident, les auteurs chrétiens ont coutume de montrer leur respect pour les Ecritures saintes en en faisant un monument à part dans la multitude innombrable d'ouvrages en circulation parmi le genre humain. Les livres sacrés sont réputés l'œuvre de Dieu même, de près ou de loin on n'y saurait porter une main sacrilège, non plus que sur l'arche des anciens temps; on ne peut

*ni les imiter, ni les traiter légèrementt Les Coptes sont sans doute tout aussi persuadés que les chrétiens d'Occideni de la divinité de l'Ancien et du Nouveau-Testament; mais ils ont une manière particulière de manifester leur respect. Ces livres sont pour eux le modèle le plus parfait de tout ce qu'on peut écrire; ils ne sauraient donc mieux faire que de rendre leurs propres œuvres semblables aux œuvres divines, autant que cela est en leur pouvoir. Aussi ils ne reculent pas devant le pastiche le plus grossier. Parmi les contes que je publie, il y en a un, l'*Histoire de la captivité de Babylone, *qui, du commencement à la fin, est le pastiche le plus lourd qu'on puisse rêver des prophéties de Jérémie. Dans tout le commencement, fort ennuyeux d'ailleurs, le prophète ne fait que prophétiser au roi Sédécias la colère de Dieu et la venue du terrible roi de Babylone, Nabuchodonosor. On pourrait croire que trouvant le sujet tout traité d'avance et, à mon avis, beaucoup mieux traité qu'un Copte pouvait raisonnablement espérer de le faire, l'auteur de cette histoire aurait emprunté mot pour mot le récit des rapports du prophète et du roi hébreux; mais une telle manière eut manqué de sel et eut peu servi à montrer les qualités brillantes de l'auteur qui a préféré tout tirer de son cru. Nous n'y avons certes pas ga-*

gné. Il prête à Dieu des paroles étonnantes de naïveté et même de cruauté ; il fait agir le prophète Jérémie, et en cela il ne s'éloigne pas trop de l'histoire, comme l'ennemi le plus acharné de sa patrie ; il entasse invraisemblances sur invraisemblances, prodiges sur prodiges, fait agir le soleil, s'ouvrir les pierres, résonner les lyres à une distanee qui n'est pas moindre que celle de Babylone à Jérusalem, etc. ; et de tout cet amalgame résulte un récit des plus curieux pour un esprit sérieux et investigateur. Dans d'autres récits, l'auteur ne se contente pas d'inventer des paroles qu'il prête à Dieu, il cite à faux les paroles de l'Ecriture et les détourne de leur sens : peu lui importe que ses citations soient fausses, le principal c'est d'en faire. Quelquefois un texte mal compris de l'Ecriture et détourné de son sens obvie de propos délibéré lui sert de sujet pour tout un récit : c'est le cas pour le roman où l'on raconte comment le royaume d'Israël fut transporté en Ethiopie. C'est assurément chose nouvelle en histoire ; mais l'Ecriture ne dit-elle pas que la reine de Saba se rendit à Jérusalem pour admirer la sagesse de Salomon, et que l'eunuque de la reine Caudace fut baptisé par le diacre Philippe lorsqu'il s'en retournait en son pays ? Il n'en faut pas davantage pour prouver à qui sait lire, et les Coptes

le savaient, que toutes les prérogatives attachées à la royauté d'Israël furent transportées au roi d'Ethiopie, né de la reine de Saba et du roi Salomon. L'habileté du conteur se montre dans les faits intermédiaires. Je crois que ce roman n'est pas le moins divertissant. On m'objectera peut être que c'est là prendre de grandes libertés avec les textes sacrés; j'en conviens, mais c'est sans doute la vraie liberté des enfants de Dieu. A quoi eût-il donc servi d'être chrétien, si l'on n'eût pu en user à son aise avec la religion chrétienne, son Dieu, ses saints et tout ce qu'elle comporte de mystérieux et de surnaturel?

En agissant ainsi, l'auteur avait un double but, faire montre de sa science et preuve de son originalité. Au fond, sa science nous touche peu, puisqu'elle est presque toujours frelatée et sujette à caution; quant à l'originalité, on ne peut nier qu'en son genre elle ne soit curieuse; on pourrait seulement souhaiter qu'elle eût été plus soutenue. En examinant en effet à fond cette prétendue personnalité des auteurs, on s'aperçoit bien vite qu'elle est seulement apparente. J'ai montré ailleurs [1] qu'un auteur copte était peu soucieux de ce que nous nommons la pro-

1. Cf. *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, p. 29 du tirage à part.

priété littéraire; si dans un ouvrage antérieur aux siens il trouvait quelque épisode qui lui convint, sans plus de scrupule, il le faisait entrer de force ou de gré dans son œuvre. Le procédé n'était peut-être pas très correct, mais il obtenait son effet, l'auteur passait pour un malin et pour un spirituel personnage; c'était le principal. Cette manière de faire se retrouve jusque dans les ouvrages qui devraient avoir un caractère sérieux. Dans les Vies des Pères, *il n'est guère de miracle extraordinaire qui ne soit attribué à tous les grands moines, sans doute afin que dans le ciel il ne put y avoir entre eux ombre de jalousie. Dans les* Actes des Martyrs, *on trouve un fait fort curieux. L'auteur inconnu des* Actes *apocryphes de Saint-Ignace d'Antioche lui fait faire une réfutation en règle du polythéisme; l'auteur des* Actes *d'un certain* Pisoura, *évêque égyptien, avait trouvé cette réfutation si belle, qu'il la met dans la bouche de son héros répondant au* præses *Culcien. Dans les œuvres moins relevées, c'est-à-dire dans les contes ou romans populaires, il y avait certains thèmes faciles, sur lesquels on pouvait exécuter toutes les variations capables de montrer aux yeux les plus prévenus la virtuosité de l'auteur. On en trouvera plusieurs exemples dans le présent ouvrage; je me permettrai d'attirer*

l'attention de mes lecteurs sur l'un d'eux, à savoir la position difficile où se trouve la femme sans mari. Dans le premier conte où il s'agit d'une femme sans mari, où la veuve a pris la résolution de ne pas se marier, dans la Légende de sainte Euphémie, *Satan, l'éternel corrupteur des âmes pures, prend l'apparence d'une bonne sœur et va proposer un riche parti à la veuve Euphémie. « Pourquoi est-tu restée ainsi veuve? dit Satan; en tout endroit où il n'y a pas d'homme, il n'y aura pas de bénédiction. Si tu veux contenter Dieu de tout ton cœur, je te donnerai un bon conseil qui sera fort agréable au Seigneur ».Ce bon conseil, c'est que la veuve doit se remarier, et, comme la fausse religieuse a, je ne sais comment, un gendre qui vient de perdre sa femme, homme très en vue dans le palais d'Honorius* [1]*, elle le lui offre et lui montre une foule de cadeaux. Dans ce passage, le thème seul est donné. Les variations se trouvent dans un autre passage du même récit : « Tu sais. mon seigneur, dit Euphémie à son mari, qu'après ta mort je mangerai mon pain dans les soupirs et dans les larmes; car la femme, après la*

1. La scène se passe à Constantinople, mais les Coptes n'ont jamais fait grande distinction entre Areadius et Honorius. Ces deux empereurs succédaient à Théodose qui avaient régné à Constantinople, ils avaient donc pu y régner aussi.

mort de son mari, n'a plus d'espoir ni de vie, elle ressemble à un corps sans âme. L'apôtre Paul le dit : « L'homme est la tête de sa femme. » La femme qui n'a pas de mari ressemble à une barque sans pilote qui la puisse diriger adroitement et l'empêcher de faire naufrage. » Ce passage était trouvé si beau qu'on l'a souvent reproduit en d'autres récits.

Le peu de scrupule des auteurs coptes ne doit pas seul être mis en cause dans ce pillage littéraire : messieurs les copistes ne s'accordaient pas de moins grandes libertés. Quand quelque passage leur plaisait, ils faisaient comme avaient fait les auteurs eux-mêmes. En outre, il est à peu près inouï de rencontrer deux manuscrits du même ouvrage qui soient exactement semblables. Je ne veux pas seulement parler ici des fautes qui échappent à la fragilité humaine en général et à l'inattention des copistes en particulier, mais de changements apportés au texte primitif de propos délibéré, et dans nul autre but que d'orner ce qui semble ne pas l'être assez. Cette malheureuse coutume est restée vivante jusqu'à nos jours : le dernier copiste venu enchérit toujours sur son prédécesseur et le corrige à son gré. L'année dernière, j'en fis moi-même l'expérience : ayant eu besoin de faire copier quelques œuvres à la bibliothèque du patriarche copte au

Caire, mon copiste, jeune homme fort intelligent d'ailleurs et trop intelligent pour la circonstance, me demanda le plus tranquillement du monde, si je ne désirais pas que ces choses-là fussent mises en meilleur style. J'eus toutes les peines du monde à le convaincre qu'il devait bien s'en garder. Suis-je plus assuré pour cela d'avoir les textes originaux? Non, car d'autres copistes étaient passés par là et avaient dû agir comme le mien se proposait d'agir.

Je dois dire qu'en agissant ainsi les auteurs et les copistes coptes avaient le même but : ils voulaient arriver à plaire. Le plus souvent les changements ou les interpolations que je signale consistent en un seul mot, mais ce mot semble donner une nuance plus délicate au récit. Pour ceux qui n'en ont pas été témoins, il est presque incroyable combien les Egyptiens de notre époque, Arabes ou Coptes, sont sensibles à l'emploi de certains mots : quand les expressions usitées sont poétiques et rares, c'est une frénésie d'applaudissements, d'éjaculations gutturales à nulle autre pareille. Souvent l'expression employée n'a aucun sens, fait même contre-sens avec ce qui précède ou ce qui suit : le conteur n'en a cure, et les auditeurs de même. J'ai entendu citer avec admiration l'exemple d'un jeune écrivain qui, chaque jour,

passait plusieurs heures à chercher des termes rares, inconnus, et qui le jour même les employait bon gré mal gré dans son journal. Souvent il ne les comprenait pas lui-même, mais cela lui importait peu. Ce singulier goût est à la fois affaire d'oreille et de préjugé : affaire d'oreille, parce que la langue arabe est la chose la plus musicale du monde pour une oreille arabe, et que peu importe que l'intelligence soit blessée si l'oreille est satisfaite ; affaire de préjugé, parce qu'on part toujours de ce faux principe que celui qui sait les mots les plus rares est le plus savant et le plus intelligent. Ce goût des mots rares est éminemment copte, même dans les ouvrages coptes : pour s'en assurer on n'a qu'à ouvrir les œuvres de Schnoudi ; la traduction en est presque impossible à cause de la quantité incroyable de mots nouveaux qu'on y trouve. Il faut avoir vu les Coptes raconter ou entendre un roman pour comprendre jusqu'à quel point est poussé cet amour de l'extraordinaire en toute chose. Le conteur parle tranquillement, sans avoir l'air de prendre garde à ceux qui l'écoutent ; mais du coin de l'œil, il les surveille et suit une à une les émotions qui se reflètent dans leurs yeux et sur leur visage. Les auditeurs boivent les paroles du conteur, leurs yeux semblent rivés à sa bouche : tous les sen-

timents évoqués par le récit se font jour sur leur figure: de petits tremblements des mains, de légers soubresauts du corps montrent, le plus souvent au milieu du silence, combien ils sont captivés, et, lorsqu'arrive un passage palpitant, ou l'un de ces mots rares dont je parlais tout à l'heure, leur enthousiasme éclate : Allah! allah! Dieu! Dieu ! s'écrient-ils, et c'est le mot le plus fort qu'ils aient trouvé à employer. C'est vraiment un spectacle fort curieux et fort instructif : ce n'est certes pas le moins amusant auquel il m'ait été donné d'assister dans les monastères coptes.

L'intérêt général du récit n'existe pas pour les Coptes, il existe pour chaque phrase en particulier et pour chaque épisode du récit : ce serait une trop grande fatigue pour eux que de concentrer leur attention sur un récit tout entier, comme nous le faisons. Leur contentement se compose d'une foule de petits contentements partiels qui s'unissent les uns aux autres par juxtaposition : ce n'est pas ce plaisir un dans sa cause, graduel dans son intensité, que nous éprouvons à l'occasion d'un récit bien mené. Cette différence explique fort bien, à mon avis, que les auteurs égyptiens en général se préoccupent si peu de cacher le dénouement du récit jusqu'à la fin. Dans le conte des Deux Frères *et*

dans celui du Prince Prédestiné, *certains évènements sont annoncés avant qu'on ne les raconte sans le moindre souci de l'intérêt : de même dans le* conte de Satni. *Chez les Coptes la manière ne diffère point : Jésus-Christ prédit à saint Georges qu'il mourra et ressuscitera trois fois, que son martyre durera sept ans, avant que le récit n'en soit fait : de même les magiciens du Pharaon lui recommandent d'envoyer des messagers dans la* terre entière *afin de trouver la belle personne dont une boucle de cheveux, apportée par le Nil, parfume les vêtements de sa Majesté; mais ils lui recommandent d'en envoyer spécialement au* Val de l'Acacia *où habite la dite beauté. Satan, qui a cependant la réputation d'être habile et rusé, menace Euphémie de revenir la tenter au moment où elle s'y attendra le moins, et afin qu'elle soit mieux surprise, il lui indique le jour; pour peu il lui indiquerait aussi l'heure et la minute. Je pourrais citer une foule d'autres cas semblables, comme celui d'Abimelek à qui l'on prédit qu'il dormira soixante dix ans, qui les dort, en effet, mais qui ne sait aucunement que cela lui est arrivé. Si je ne me trompe, ces faux avertissements sont à l'adresse des auditeurs et non du personnage auquel on les donne : c'est une manière de les inté-*

resser par avance à ce qui suivra. Sans contredit, c'est une méthode un peu puérile, les enfanls racontent de la même manière; mais comme je l'ai dit en commençant, la race égyptienne s'est toujours montrée puérile, même dans les plus grandes choses qu'elle ait accomplies. Cette puérilité se manifeste encore plus clairement dans les paroles que l'auteur prête aux personnages qui ne lui sont pas sympathiques. La race égyptienne a toujours haï ses conquérants et ses oppresseurs : habituée à porter le joug, elle ne manifeste pas sa haine au dehors, elle la concentre, et cette haine n'en devient que plus vive. Les Coptes n'ont pas dégénéré, ils détestent également tous ceux qui ont été leurs maîtres, chrétiens ou musulmans; obligés de cacher leur haine pour ne pas s'attirer trop de persécutions et de coups, ils lui ont donné libre carrière dans leurs récits. Tout ce qu'il y a de plus stupide, de plus ridicule, de plus grotesque, de plus bête en un mot, qu'on me passe l'expression, est mis dans la bouche des ennemis. L'auteur leur prête tous les vices et toutes les sottises; aussi finissent-ils toujours par être la dupe des personnages sympathiques. Le malheureux Satan a le premier rang, car à tout seigneur, tout honneur; Dioclétien est le mieux partagé ensuite, puis viennent

la foule des tyranneaux au petit pied. A mesure que le cours du récit amène les paroles auxquelles je fais allusion, le visage des auditeurs exprime le plus profond mépris; si quelqu'un de ces personnages détestés avance une proposition évidemment fausse, comme il ne manque jamais de le faire, on lui crie qu'il est un menteur, on le bafoue, on le tourne en ridicule; les plus sages se contentent d'exprimer leur mépris par un pli plus sévère et plus dédaigneux de leurs lèvres. On applaudit au mal qui leur arrive. Les endroits où doivent se produire de semblables manifestations sont toujours malicieusement soulignés par le conteur ou le lecteur; et dans les récits où est introduit un semblable personnage, il est rare qu'on ne trouve pas de pareils passages. Malgré moi, en traduisant et en transcrivant les contes que je publie, il me semblait assister à la scène qui doit se passer lorsqu'on les raconte ou qu'on les lit. Dans le martyre de saint Georges, *en particulier, il y a un passage où saint Georges est invité par le roi Magnence à faire un miracle, moyennant quoi Magnence embrassera la foi chrétienne; saint Georges, cela ne lui coûte guère, fait le prodige demandé et aussitôt Magnence s'écrie : « qu'Hercule est puissant pour faire de semblables prodiges! » Il me semble voir*

et entendre ce qui doit se passer et se dire lorsqu'arrive ce passage : les malédictions doivent pleuvoir et le mépris se montrer sous toutes les formes. Par un artifice contraire, les héros sympathiques rusent avec leurs adversaires, promettent de faire des choses défendues ; naturellement le persécuteur ou l'ennemi se laisse prendre, il y a même toujours dans le récit un comparse qui a l'air d'ajouter foi et qui fait des reproches ; les auditeurs sourient alors, ils branlent la tête et se font signe les uns aux autres pour se dire que vraiment ce saint Georges ou tel autre sont de rusés gaillards. Saint Georges se livre, en effet, à une petite comédie de ce genre à laquelle le roi Tatien et ses courtisans imbécilles sont seuls à se laisser prendre. Plus les situations de ce genre sont fréquentes, plus l'auteur est assuré d'obtenir un grand succès. Cependant la haine ne dure pas plus longtemps que le récit ; à la fin même du récit les personnages antipathiques finissent d'ordinaire par se convertir. Arien lui-même, le grand persécuteur de l'Egypte sous Dioclétien, n'échappe pas à la conversion, et son martyre n'est pas le moins intéressant des contes de ce recueil, si l'on cherche les idées d'un peuple plus que son amusement personnel.

Il me faut maintenant parler de tout

un autre ordre de situations avidement recherchées par les auteurs coptes en vue du succès, car ils savaient par expérience que rien n'était plus alléchant pour leurs auditeurs : je veux parler des situations où hommes et femmes se trouvent en présence. Sans prétendre que l'Égypte a été plus corrompue que d'autres pays, il faut avouer que les mœurs y ont toujours été assez libres. Les contes de l'ancienne Égypte ne nous présentent guère que des femmes qui sont tout autre chose que des modèles de vertu. Filles de Pharaon, filles de prêtres, simples paysannes, elles ne se faisaient pas faute de suivre leurs penchants naturels, même dans ce qu'ils avaient de plus déréglé. S'il fallait ajouter une foi entière à ces contes, les parents n'auraient pas tenu plus que de raison à la vertu de leurs filles, puisque Chéops ordonnait à sa fille de se prostituer à quiconque voudrait fournir une pierre pour achever sa pyramide, et que Rhampsinite se servait du même moyen pour découvrir quel était l'adroit voleur de son trésor. Sans aucun doute il y a exagération ; mais on devine cependant que la liberté des mœurs devait être fort grande et que les lecteurs égyptiens aimaient déjà les situations scabreuses et les récits croustillants. Si l'on en juge par la littérature populaire copte, ce goût n'a fait qu'augmenter. Le nombre

est très grand des récits où les femmes se donnent à qui veut les prendre. Les auteurs coptes furent même plus hardis que leurs ancêtres, autant que nous pouvons en juger par les contes que nous possédons; ceux-ci en effet n'osèrent pas prendre des courtisanes comme héroïnes de leurs récits, ce qu'ont très bien fait leurs descendants. Les Coptes avaient à leur service un principe d'une merveilleuse commodité : la fin sanctifiait les moyens. Une courtisane était-elle prise du désir de se rendre à Jérusalem pour se convertir et n'avait-elle pas les moyens pécuniaires nécessaires au voyage? Rien n'était plus facile, elle se créait des ressources en exerçant son honnête métier sur le pont du navire et sous la tente du campement. Le type de la femme de Putiphar et de celle d'Anoupou était devenu classique en Égypte : on le retrouvera chez cette femme de marchand qui veut à toute force se donner à l'associé de son mari : moins poli et non moins vertueux que Joseph et Bitiou, le marchand en question commence par des reproches et finit par un coup de poing. Certaines saintes pécheresses et pénitentes, comme Thaïs, Marie Égyptienne et les autres, qui sont entrées dans le calendrier catholique, ne doivent probablement leur existence qu'à l'imagination des auteurs coptes. Cependant dans cette littérature populaire, il

y a des femmes honnêtes et je n'ai aucune peine à croire que les femmes honnêtes, les bonnes mères de famille, fussent en majorité dans l'Égypte chrétienne. Si l'on trouve tant de courtisanes ou de mauvaises femmes dans cette littérature, c'est que les moines qui la composèrent en grande partie cherchèrent tout à la fois à montrer la puissance de la grâce divine et à se donner l'excitation d'un conte où les situations étaient plutôt irritantes que calmantes.

On ne saurait expliquer autrement le nombre vraiment très grand de ces sortes de récits. Dans les contes et romans de ce recueil, on trouvera assez fréquemment encore de semblables situations; mais j'en connais un bien plus grand nombre d'autres. L'auteur poussait la peinture libre jusqu'à la dernière extrémité et je veux en citer quelques exemples. Un vieux moine, ayant entendu parler de la beauté d'une célèbre courtisane, quitta sa cellule et se rendit chez elle. La fille n'eut point de répugnance à faire entrer le vieillard. Celui-ci, à peine entré, la prie de passer dans l'appartement le plus retiré : elle va faire sa toilette, revient toute parée de bijoux. Ensemble ils se retirent, s'assiéent sur le lit, et, au moment où l'auditeur peut s'attendre aux derniers excès, le moine commence un sermon qui convertit la fille. En renversant les rôles, une cour-

tisane ayant appris la vertu d'un célèbre moine, jura de le faire pécher. Elle fit un paquet de ses plus beaux habits et de ses bijoux, se revêtit de vêtements pauvres et se rendit à la caverne du solitaire. Celui-ci était humain; devant cette femme qui lui fit une touchante peinture de ses malheurs, il sentit son cœur s'adoucir et reçut la tentatrice. La courtisane l'envoya bientôt hors de la grotte et pendant qu'il était absent, elle changea de costume et se couvrit de bijoux. Bientôt après le moine revint et n'en put croire ses yeux : la dame le caressa et lui apparut soudain dans un appareil encore plus simple et touchant que celui d'une beauté qu'on arrache au sommeil. Le moine demanda un répit avant de consentir, sortit, alluma du feu et y plongea son pied. La courtisane ennuyée de son retard sortit à la porte et vit ce qu'il faisait. Naturellement elle se convertit aussi.

Tous les hommes n'étaient pas aussi vertueux. Le sage Salomon lui-même ne résista pas à la tentation de voir la jambe de la reine de Saba; il est vrai, que cette reine avait un pied de chèvre. Mais ce pied de chèvre ayant disparu, la passion ne sortit point du cœur du roi, et le stratagème qu'il employa pour obliger la vertueuse reine à l'aller trouver dans son lit pendant la nuit, n'est rien moins qu'honnête. J'ai déjà parlé de ce frère

qui, en revenant de souper avec ses vizirs, se jette sur sa sœur et, comme le dit brutalement le texte, fait son affaire avec elle. *Le magicien Ebraschite ne résiste pas non plus à mettre à mal la fille de son roi. Les moines succombaient comme de simples mortels. Un jeune solitaire de grande vertu avait acquis une si grande réputation de sainteté, qu'un fellah lui amena sa fille possédée d'un démon. Le saint jeune homme eut bientôt fait d'avoir chassé le diable; mais le rusé Satan ne fit sans doute que changer de place. L'heureux père, voyant sa fille guérie, aurait pu l'emmener; mais il se dit que la guérison pouvait n'être que momentanée et qu'elle serait plus certaine s'il laissait sa fille passer la nuit dans la grotte du solitaire. Quoiqu'il n'y eut aucun mal à craindre de la part d'un aussi saint personnage, le père avec sa fille laissa son jeune garçon, afin de prévenir toute calomnie. Mais il advint que pendant la nuit, le sang du jeune homme s'échauffa, il se jeta sur la fille, assouvit sa passion; puis, la passion assouvie, il tua à la fois jeune fille et jeune garçon afin qu'ils ne pussent dévoiler son crime. En d'autres occasions, les femmes endossent des habits d'hommes et se rendent dans les cellules des moines, vivent maritalement avec eux pendant nombre d'années et finalement tout le monde se convertit afin de faire*

mieux éclater la puissance de la grâce divine. Les moines aimaient assez les contes où les femmes s'habillaient en hommes pour se faire moines. La mort venue, quand on dépouillait le cadavre pour l'ensevelir, on découvrait la pieuse fraude, et les frères accouraient à l'envi repaître leurs yeux du spectacle de tant de sainteté. L'histoire des deux filles de l'empereur Zénon est un modèle du genre : je l'eusse volontiers publiée, mais je n'en ai encore qu'un résumé. L'aîné des filles de cet empereur, s'étant échappée du palais impérial, se rendit à Scété sous des habits d'homme, fut confiée à un vieillard pour « être rendue parfaite en son adoration », sans qu'on s'aperçut qu'on avait affaire à une femme. Au bout d'un certain nombre d'années, la cadette devint possédée du démon ; et, comme tous les médecins et moines de l'empire n'avaient pu la guérir, l'empereur Zénon l'envoya à Scété avec une lettre pour les saints moines de ce désert afin qu'elle fut guérie par leurs prières. Malgré leur vif désir de plaire à l'empereur, les vieillards de Scété eurent beau prier pour la jeune fille, ils échouèrent et ne purent la guérir. Quelqu'un suggéra alors l'idée de confier la jeune fille à un moine presque aussi jeune, mais dont la vertu était supérieure à tous les doutes, puisqu'il était eunuque. C'était la fille aînée de Zénon, et on lui confia en effet sa

sœur. Celle-ci se trouva sans doute plus à l'aise avec un jeune moine qu'avec un vieux. Les deux habitants de la cellule devinrent bientôt intimes, ils partagaient la même natte et, pendant la nuit, l'aînée couvrait sa sœur de carresses, la serrait contre son sein, pleurait sur son cou, plus qu'elle ne priait. Le régime était sans doute meilleur, car la jeune possédée guérit et, quoiqu'elle éprouvât beaucoup de peine à la pensée de quitter son jeune sauveur, il lui fallut se résigner à retourner vers Constantinople. L'empereur Zénon, charmé de revoir sa fille guérie, lui demanda comment s'était opérée cette miraculeuse guérison. La jeune fille raconta qu'on l'avait mise dans la cellule d'un jeune moine qui l'embrassait, qui lui faisait partager son lit et la serrait la nuit, bien fort contre sa poitrine. Zénon fut quelque peu scandalisé et offensé à la pensée qu'un moine avait pu coucher avec sa fille ; il écrivit aux vieillards de Scété qu'on lui envoyât le jeune moine. Le reste se devine : le jeune moine se fait connaître, il obtient de retourner finir sa vie à Scété où personne ne connut son sexe, car elle avait obtenu qu'on ne la dépouillât pas pour lui faire sa toilette funèbre.

Je le répète, les moines se délectaient et se délectent encore à ces récits : leurs yeux deviennent brillants, leurs lèvres s'épaisissent, leur corps tout entier

éprouve un tressaillement nerveux dont ils ne sont pas les maîtres. En les voyant ainsi, je me suis souvent dit que ces braves gens éprouvaient ce que la théologie appelle une délectation morose. En cette circonstance, ils ne disent plus un mot, ils savourent leur plaisir en silence. Ce silence n'est rompu qu'à la fin du récit, alors que l'artifice littéraire est découvert ; mais la peinture a obtenu son effet. Il faut cependant savoir gré aux auteurs coptes, à ces moines qui n'avaient pas encore dépouillé tout à fait le vieil homme, de n'avoir pas sali leur littérature par le récit de ces crimes ignobles et contre nature qu'on rencontre à chaque instant dans les œuvres historiques, sodomie, infanticide, etc. Ce n'est pas une moindre preuve que cette littérature était avant tout une littérature romanesque, tout entière destinée à l'amusement des lecteurs. Les moines ont eu ainsi une certaine pudeur dans leurs œuvres, bien qu'il n'en gardassent souvent aucune dans leurs actions.

Je ne dois pas oublier de faire observer le pathos dans lequel tombe et se complaît l'auteur lorsqu'il fait parler ses héros sur certaines questions qui dépassent son savoir, ou lorsqu'il se donne le luxe de leur faire prononcer un petit discours. Il lâche alors la bride à toute sa faconde, tire de son plus riche écrin

les citations scripturaires les plus invraisemblables en l'espèce et se pavane avec fierté au milieu de tant de clinquant. Le martyre de saint Georges *en contient un curieux exemple. Après être mort trois fois, Georges promet au roi Tatien d'adorer Apollon. Le roi n'en peut croire ses oreilles, il demande pardon au martyr et le conduit dans son palais. Il pousse la galanterie jusqu'à l'introduire dans la chambre de sa propre femme, la reine Alexandra ; puis il se retira, dit l'auteur, les laissant seuls et ferma la porte, parce qu'il était nuit. Georges, au lieu de courtiser la reine se met à prier. Ici je traduis textuellement : « Alors le saint Georges ploya les genoux, il se mit à prier Dieu en disant : O Dieu, mon Dieu, il n'y a point de Dieu qui te ressemble : tu es le Dieu qui fait les prodiges. Pourquoi les nations ont-elles élevé la voix contre toi, et les peuples médité de vaines paroles? Tous les rois de la terre avec leurs magistrats se sont réunis à la fois dans un même lieu, ils ont parlé contre le Seigneur et son Christ. — La reine Alexandra prit la parole et dit au saint : Monseigneur Georges, je t'entends avec plaisir et je désire que tu parles. Quels sont ceux qui ont élevé la voix? quels sont ceux qui ont médité? quel esl le Christ? Enseigne-le moi, afin que je le sache. — Le saint*

Georges prit la parole en disant : Puisque tu demandes à connaître le Christ, écoute, ô Alexandra! Lorsque le Seigneur créa le ciel et la terre, lorsqu'il eut pris de la terre argileuse, il créa l'homme semblable à lui, à son image et à sa ressemblance. Comme il avait fait de la chair avec de la terre, de même il en fit des nerfs, il en fit de la peau, les organes de la vision, tous les autres membres de l'homme. Il fit les yeux et les paupières, il fit une langue et une gorge, il fit les mains et tout ce qui entoure l'homme. Ce qui meurt n'est-il pas de la terre! Dieu le Christ s'est revêtu de chair en la vierge sainte Marie, et s'est fait homme. C'est Dieu qui m'a ressuscité d'entre les morts pendant que j'endurais les souffrances pour son saint nom, ainsi que pour son père plein de bonté et pour l'Esprit Saint. C'est pour Adam, ô reine, que Dieu a créé le soleil et la lune qui éclairent, les étoiles et tout le reste. » Voilà pourquoi votre fille est muette : si après cette explication, la reine ne sait pas quels sont ceux qui ont élevé la voix et ceux qui ont médité, c'est qu'elle était dure d'oreille et d'intelligence. Il faut croire que la malheureuse l'était, car elle dit au saint : « Explique-moi ces paroles. — Le saint Georges lui dit : C'est l'idolâtrie qui règne aujourd'hui dans le monde; on rend un culte

aux idoles et non à Dieu; on adore les œuvres des mains humaines, les idoles sans âmes, on injurie le créateur de toutes choses. — La reine lui dit : Les démons ne sont donc pas des dieux? — Le saint Georges lui dit : Oui, ce sont des démons. — La reine lui dit : De quelle manière a été créé le monde? — Le saint Georges prit la parole, il lui dit : Ecoute-moi, ô reine Alexandra. Le prophète David dit : « O toi qui es assis sur les Chérubins, révèle-toi, montre ta puissance, viens nous secourir » ; il dit encore : « Il est descendu comme la pluie sur une toison, » c'est-à-dire en la bienheureuse vierge Marie. D'un autre côté, le prophète Habacuc s'écrie en disant : « Seigneur, j'ai entendu ta voix et j'ai été rempli de crainte ; j'ai considéré tes œuvres et j'ai été stupéfait. » Lorsque le prophète disait ces paroles, en vérité il savait que le Seigneur Jésus le Christ descendrait dans le monde; il craignit, il vit que Dieu s'était fait homme pour notre salut, pour nous sauver du diable, l'ennemi de toute vérité qui a séduit les quatre-vingts rois. » Voilà comment le monde a été créé; cette fois-ci l'explication était lumineuse et la reine devait être contente ; aussi répond-elle : « Vraiment, tu parles bien et tu as persuadé mon cœur ! » Mais comme on ne dort point, quand on a tant d'esprit, et que

toutes ces hautes conceptions n'ont pas laissé que de la fatiguer un peu, la reine prie son maître de la laisser se reposer et dormir jusqu'au matin.

En terminant ces observations, je ne dois pas oublier la passion merveilleuse que les Egyptiens de toutes les époques ont eue pour les jeux de mots. Malheureusement la plupart de ces beautés nous échappent : la traduction arabe en a dû faire disparaître le plus grand nombre, et nous ne pouvons pas nous vanter de connaître assez les délicatesses et les finesses de la langue copte pour apprécier les autres. Il faut donc le plus souvent renoncer à admirer l'esprit des auteurs coptes lorsqu'il se fait jour par des calembours et autres manières tout aussi spirituelles. Est-ce une grande perte? Qui pourrait le dire?

V

J'ose croire qu'après ces considérations et les exemples qui les accompagnent, le lecteur sera préparé à entreprendre la lecture des contes et des romans que je publie. Je ne lui dissimule pas que cette lecture lui sera peu attrayante s'il ne cherche que son amusement; sous ce rap-

port, nous avons d'autres goûts et d'autres exigences que les Coptes. Mais l'amusement d'un lecteur oisif n'est pas le but que j'ai voulu atteindre par cette publication : j'ai surtout voulu contribuer de ma quote-part à la connaissance de la race copte en particulier et de l'humanité en général. Si donc les répétitions ennuyeuses, les développements diffus, les figures de mauvais goût, les réflexions absurdes à notre manière de voir, les situations grotesques, ne rebutent pas le lecteur, il peut ouvrir ces volumes et les parcourir; s'il ne cherche que le fond des choses sans se laisser arrêter par la forme, je crois que cette lecture ne sera pas sans profit pour lui. Il apprendra à connaître une race vraiment fort curieuse à l'observation psychologique et morale, car elle s'est peinte dans sa littérature comme nulle autre race ne l'a fait.

Afin de mieux atteindre le but que je me suis proposé, j'ai traduit ces contes et ces romans en serrant mon texte le plus près que je pouvais : la traduction me semble exacte. Il eut été facile de supprimer certains tours, même certaines phrases qui n'ajoutent absolument rien au sens et qui ne font que retarder la marche du récit; mais je crois qu'en agissant ainsi, j'aurais trahi mon texte, car je n'aurais pas donné une idée plus fidèle de mes contes et romans que l'on

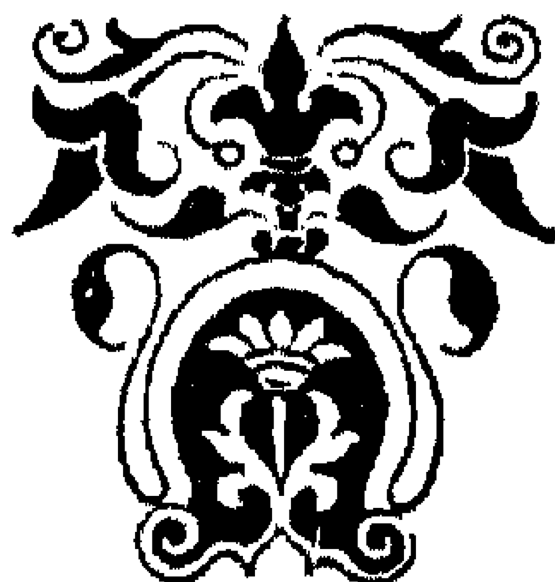
a une idée fidèle des Mille et une Nuits *arabes, lorsqu'on a lu l'adaption française qui en a été faite dans la première moitié de notre siècle. Ce n'eût pas été servir les intérêts de la véritable science, et j'ai trop d'amour pour cette science si difficile à acquérir, pour la vêtir d'autres ornements que ceux qui sont les siens. J'ai, je crois, fait des phrases françaises de tournure et d'expressions; quand cela m'a été possible, j'ai allégé les constructions, mais jamais de manière à leur donner un air par trop différent de celui qu'elles doivent avoir. J'aurais voulu donner à mes récits cet air de naïveté enfantine qui se trouve dans presque toutes les littératures populaires, que l'on observe aussi dans les anciens contes égyptiens, quoiqu'on y remarque déjà ce besoin de quintessence que ce peuple a toujours affectionné; mais je regrette de dire que cela m'a été le plus souvent tout à fait impossible, car j'avais affaire à un peuple vieilli, tombé dans la plus profonde décadence et ayant tous les défauts littéraires de la décadence. Le moyen, en effet, de présenter d'une manière naïve des prédications comme celles que saint Georges fait à la reine Alexandra, des amplifications aussi mauvaises que certaines pages que le lecteur trouvera de lui-même sans que j'aie besoin de les lui indiquer. L'auteur copte ne connaît pas*

la naïveté littéraire, je n'avais donc pas à lui en attribuer.

Je laisse aux mythologues et aux mythographes le soin de rechercher quelle est dans les Contes et Romans de l'Egypte chrétienne la part du folk-lore en général : ils y sont mieux préparés que moi et ils le feront avec plus de profit. Je serai trop heureux si mon travail peut leur être de quelque utilité. J'espère aussi qu'il pourra servir à l'histoire des idées en général et surtout des idées religieuses dans l'Egypte chrétienne. J'en ai déjà moi-même tiré un certain parti dans mon étude sur les Croyances populaires de l'Egypte chrétienne : *ce parti peut encore être amplifié. Peu à peu on parviendra ainsi à voir le christianisme égyptien sous son véritable jour et à mieux apprécier le rôle qu'il a joué dans l'histoire générale de la religion chrétienne. Cette étude est vraiment digne de l'attention des historiens et des philosophes; elle a le don de me passionner au plus haut degré, et j'avoue en toute franchise, que j'aime cette race copte pour le plaisir qu'elle me donne, sinon pour ses qualités naturelles. L'histoire de ses souffrances m'a toujours causé une grande impression, et le spectacle de son courage m'a toujours ému. J'espère donc qu'à mesure qu'on connaîtra mieux son histoire, ses idées et ses mœurs, on por-*

tera sur elle un jugement moins sévère que celui dont on la charge habituellement, et que d'autres éprouveront à l'étudier le plaisir que j'y prends moi-même.

Bruxelles, 14 novembre 1886.





CONTES ET ROMANS
DE
L'EGYPTE CHRÉTIENNE

I

COMMENT SE CONVERTIT LA VILLE D'ATHÈNES

AU NOM DU PÈRE, DU FILS, DU SAINT-ESPRIT, DIEU UNIQUE : AMEN.

Copie du discours prononcé par notre père anba Donatios, le premier évêque de la ville d'Athènes, consacré comme tel de la main de l'apôtre Paul. Ce père saint composa ce discours au sujet des vertus et des merveilles qui s'opéraient dans l'église bâtie au nom de l'archange Michel et à

l'occasion du grand nombre d'idolâtres qui avaient embrassé la religion chrétienne.

Une nuit, raconte Donatios, j'eus un songe, comme si je me fusse trouvé dans la ville de Balbek [1] où je vis le Sauveur Jésus sur la croix. Pendant que je réfléchissais à cette vision, il me sembla voir un homme lumineux sous l'apparence d'un général d'armée, tenant un sceptre d'or à la main. Je demeurai tout stupéfait. Ma stupéfaction augmenta encore lorsqu'il m'appela par mon nom et me dit : « Me reconnais-tu, Donatios ? » — « Non, lui répondis-je. » — « Je suis, me dit-il, Michel, le chef des célestes milices. Quand tu seras levé demain matin, va trouver l'apôtre Paul, fais ce qu'il te dira et tu seras sauvé. » A peine eut-il dit ces mots qu'il disparut. Dès que le matin eut paru, j'allai trouver l'apôtre et je lui racontai la vision que j'avais eue. Il me baptisa au nom de la Trinité sainte, moi et tous ceux qui se trouvaient avec moi. Après nous avoir donné

1. Ville de Syrie, célèbre par les immenses ruines que tout le monde connaît. Je ne sais trop pourquoi elle est mentionné ici où l'on s'attendrait plutôt à trouver mention de Jérusalem.

les saints mystères, il nous consacra tous, moi évêque, et de mes compagnons les uns prêtres, les autres diacres. Il m'ordonna ensuite de construire une église au nom de l'archange Michel, et je n'apportai aucun retard dans l'exécution de son ordre. Dès lors les idolâtres se mirent à entrer en foule dans la foi au Messie; de jour en jour le nombre en allait croissant à cause des miracles qui s'opéraient dans cette église.

Il y avait une jeune femme nommée Sophie, qui habitait dans la rue même où avait été bâtie l'église. Son mari, nommé Arcadios, était idolâtre. C'était aussi un très riche commerçant. Un jour, après avoir acheté les marchandises dont il avait besoin pour son commerce, il se résolut de partir pour un pays très éloigné; il appela sa femme et lui dit : « Prends bien soin de tout ce qui se trouve dans notre maison. » Elle lui fit observer que le Dieu des chrétiens s'intéressait à ceux qui l'adoraient et qu'il exauçait les prières qu'on lui adressait. Il en convint avec elle. « Si tu veux, reprit sa femme, j'irai trouver Donatios qui intercèdera pour nous près de son Dieu afin qu'il nous accorde un enfant. » — Le mari répondit : « Tiens la chose

tout-à-fait secrète; autrement les idolâtres s'emporteraient contre nous et nous mettraient à mort. » A partir de ce jour ils prièrent constamment le Seigneur et l'archange Michel d'exaucer leur demande. Quelques jours après, une lumière éblouissante illumina toute la maison. L'archange Michel leur apparut et leur dit : « Écoute, Arcadios, vous aurez un garçon qui, comme vous, recevra en héritage la Jérusalem céleste. Pars maintenant et reviens en paix. » Peu de temps après, voyant sa femme enceinte, le marchand partit pour le pays de Fareskour où il gagna beaucoup d'argent par son commerce.

Lorsque Sophie fut sur le point de mettre au monde le fruit qu'elle avait conçu, elle resta deux jours en travail d'enfant. La nuit où elle allait enfanter, elle eût un songe et vit à ses côtés l'archange Michel qui la signa du signe de la croix et disparut de devant elle. A son réveil, elle s'écria : « Le Dieu des chrétiens m'a envoyé son ange pour me délivrer de cette souffrance ! » A peine eût-elle prononcé ces paroles qu'elle mit au monde un enfant mâle et se leva aussitôt, comme si elle ne venait pas d'accoucher, tellement son travail lui avait été facilité.

Elle m'envoya à moi, le pauvre Donatios, cinq mille dinars [1], afin que je lui apprisse le nom qu'elle devait donner à l'enfant qui lui était nouvellement né. Je lui fis répondre de le nommer Michel. Elle obéit et lui donna ce nom béni. Lorsque l'enfant eut atteint son quarantième jour, elle vint me trouver à l'église : je fis tenir prêt le baptistère saint et je la baptisai, ainsi que son fils, au nom de la Trinité sainte. Après avoir reçu les saints mystères, elle resta sept jours dans l'église, toute joyeuse et contente.

La nouvelle de la conversion de Sophie se répandit bientôt dans toute la ville. On disait que Sophie, la femme d'Arcadios, s'était faite chrétienne, elle et son petit enfant, pendant l'absence de son mari. On apprit la chose au gouverneur et aux principaux d'entre les adorateurs des idoles. Le gouverneur ordonna de la lui amener à son tribunal. Là, elle se mit à implorer Dieu et à prier l'archange Michel de venir à son aide. Elle leva ensuite les yeux au ciel et vit l'archange

1. Le dinar, dont la valeur a été variable, devait valoir environ 15 francs à l'époque où ces contes ont été composés : cela faisait une somme de 75,000 fr.

Michel qui lui présentait deux couronnes en lui disant : « Courage, Sophie ! n'aie pas peur, tu viendras bientôt dans le royaume des cieux. » Le gouverneur idolâtre, Castor, lui dit : « Est-il vrai, Sophie, que tu as abandonné nos dieux pour entrer dans la religion chrétienne et que, sans la permission de son père, tu as rendu chrétien l'enfant que tu as amené ici ? » Cette femme digne d'envie lui répondit à haute voix : « En effet, j'ai embrassé la religion du Messie, le fils du Dieu vivant. » Aussitôt le gouverneur ordonna de forger trois longs clous, longs comme trois broches, de jeter la pauvre femme sur son dos, de lui placer son enfant sur la poitrine et de les clouer ensemble. Dans ce supplice ils rendirent tous les deux leur âme entre les mains du Seigneur, et ils achevèrent leur martyre au même moment. Aussitôt l'archange Michel apparut à la foule entière, présenta un habit royal dans lequel il reçut les deux âmes pures [1]. A ce specta-

1. Cette phrase est tout-à-fait conforme aux idées religieuses des Coptes sur la sortie de l'âme : on trouve la doctrine exposée tout au long dans la *Vie* de Saint-Pakhôme que je publie en ce moment à la librairie Leroux.

cle un grand nombre d'idolâtres crurent en le Seigneur, le Messie.

Cependant le jeune [1] Arcadios, le mari de cette sainte femme, ne savait rien de tout ce qui avait eu lieu. Après avoir ramassé le prix des marchandises qu'il avait vendues, ce qui faisait une grande somme, il voulut retourner dans son pays. Lorsqu'il fut en pleine mer, un grand vent d'orage souffla si fort contre la barque où il se trouvait avec d'autres qu'ils furent sur le point de faire naufrage. Le jeune marchand en fut bien triste, il se disait : « Pourquoi suis-je donc malheureux sur mer cette fois-ci ? » Pendant qu'il était en proie à cette pensée, l'archange Michel se montra dans les airs sous la forme d'un généralissime et lui dit : « N'aie pas peur ! Je suis avec toi ? » — « Qui es-tu et quelle est cette grande gloire qui t'entoure ? » lui répondit Arcadios. — « Je suis Michel qui intercède près de Dieu, reprit l'archange.

1. On s'attend assez peu à cette épithète ; mais les conteurs coptes réservent à chaque instant de pareilles surprises au lecteur ou à l'auditeur : ils ajoutent sans cesse quelque nouveau trait à la peinture, si peinture il y a, des héros de leur récit, si bien que l'on ne connaît guère ce héros qu'à la fin du récit.

C'est moi que vous aviez chargé, toi et ta femme, de demander au Seigneur de vous accorder une part dans le royaume des cieux. Sophie a eu un enfant: ainsi qu'elle l'a voulu, je l'ai portée, elle et son enfant, devant le trône de Dieu; bientôt j'en ferai autant de toi. » — Arcadios répondit : « Je serai donc sauvé de cette mer furieuse, monseigneur? » — L'archange répondit : « Tu es sauvé, va en paix. » Sur le champ le vent s'apaisa, l'agitation de la mer se calma et le bateau navigua paisiblement jusqu'à ce que le marchand fût arrivé dans son pays.

Lorsqu'il eut débarqué sain et sauf dans le port avec ses marchandises, il conçut une grande joie. Dès qu'il eut appris ce qui était arrivé à sa femme et à son enfant, il vint en toute hâte me trouver, moi Donatios, pour me demander des nouvelles de son épouse. Je lui appris ce que je savais et lui dis qu'elle avait, avec son enfant, reçu la couronne de la vie éternelle. De son côté il m'apprit ce qui lui était arrivé sur mer et me dit que l'archange Michel lui était apparu. Il distribua ensuite la moitié de son bien entre les pauvres et les indigents, fit présent de l'autre moitié à l'église de l'archange Michel et se

fit baptiser au nom de la Trinité sainte. Dès lors il continua de servir dans l'église et souventes fois, à cause de ses jeûnes et de ses nombreuses prières, il vit l'archange Michel qui lui parlait bouche à bouche. Il ne cessa d'agir ainsi jusqu'au jour de sa mort, si bien qu'il mérita le royaume des cieux par l'intercession de l'archange pur, Michel. A sa mort, on vit l'archange Michel porter son âme vers le ciel au milieu d'une grande gloire. Un nombre infini d'idolâtres se convertirent et embrassèrent la foi du Messie. Lorsque je vis la grande foule qui venait me chercher dans l'église pour se faire baptiser, j'allai avec elle vers un lac situé au nord de la ville. L'eau de ce lac était salée et d'une odeur fétide; mais Dieu m'inspira de les y baptiser. Lorsque j'eus prié et versé dans le lac un peu d'huile de Galilée [1], cette eau se changea aussitôt en eau douce d'un parfum très agréable : elle fut plus tard une source de guérisons et de merveilles. Ainsi je les baptisai

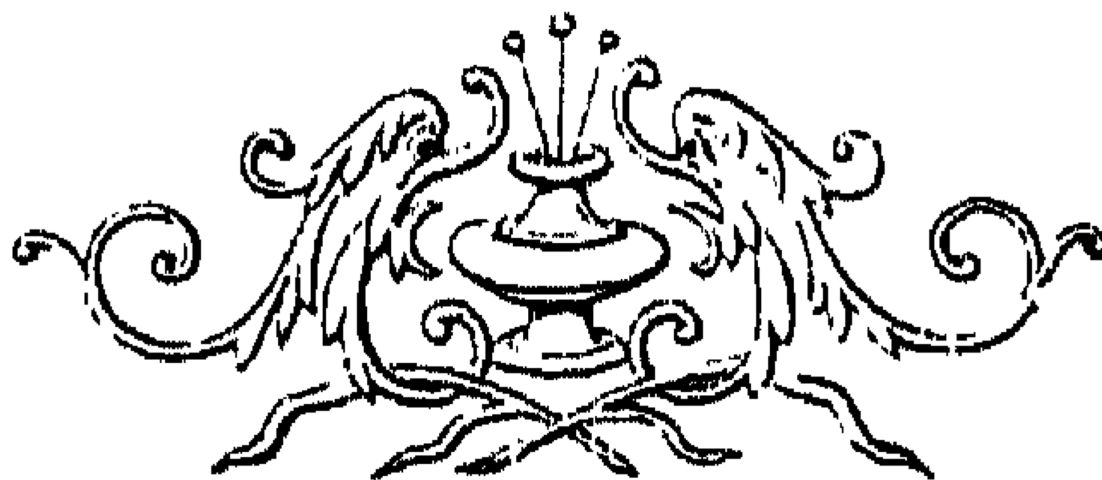
1. Il s'agit sans doute du baume de Galilée. On sait que le baume entre encore aujourd'hui dans la composition du saint Chrême dont l'église catholique se sert dans la collation du baptême.



dans ce lac, le jour de la fête de l'archange Michel, qui est le douzième jour du mois de Hathor [1]. Ils reçurent les saints mystères avec une grande joie. Quelque temps après, voyant les miracles qui s'opéraient près de ce lac, j'y fis bâtir une fontaine à cause de la multitude des fidèles qui s'y rendaient chaque jour.

Et voici que je vous ai appris, ô peuple qui aimez Dieu, la cause pour laquelle les habitants d'Athènes se convertirent à la foi du Messie par l'intercession de l'archange Michel. Que sa prière soit éternellement avec nous : *Amen.*

1. C'est-à-dire le 9 novembre. Dans le calendrier catholique de l'Occident, la fête de l'archange Michel se célèbre le 29 septembre.





II

VISION DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

RACONTÉE PAR LE PATRIARCHE TIMOTHÉE

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, UN SEUL DIEU : AMEN.

Discours prononcé par notre père vénérable, celui qui fut revêtu de l'Esprit-Saint, anba Timothée, patriarche d'Alexandrie. Il a composé ce discours pour la fête de l'archange Michel, le douzième jour de Paoni[1], *afin de montrer la grande faveur qui lui avait été faite de la part du Seigneur. Que la paix de Dieu descende sur vous tous, ô frères, et sur le copiste. Amen.*

1 C'est une nouvelle fête en l'honneur de l'archange Michel : elle avait lieu le 6 juin. D'après certains documents, il semblerait que le douzième jour de chaque mois fût consacré à l'archange Michel.

Écoutez, ô frères, ce qui m'est arrivé à moi, Timothée, le serviteur de Jésus le Messie. J'allai un jour à Jérusalem pour me prosterner devant la croix sainte, le sépulcre de vie de notre Sauveur et les endroits bénis par lesquels il a passé. J'entrai ensuite dans la maison de Prochore [1], disciple de Jean l'évangéliste. Après avoir beaucoup cherché, j'y trouvai un livre écrit de la main de Prochore. Dans ce livre, je lus cette grande consolation racontée par l'évangéliste Jean : « Un jour que je marchais en compagnie de l'ange de Dieu qui m'instruisait de tous les mystères célestes au sujet de ceux qui sont dans les tourments, il me fit voir une torture épouvantable. D'un lac très profond, plus large que toutes les mers réunies, j'entendis un bruit comme celui des eaux qui tombent d'une grande élévation. Je priai mon guide de m'apprendre quelle était cette fosse si profonde d'où sortait une grande quantité de fumée et de flammes qui s'élevaient jus-

1. Ce Prochore est censé avoir écrit une vie apocryphe de saint Jean. Les Coptes, pour cette raison, l'ont toujours tenu en grande estime. Les fragments thébains de la Propagande nous ont conservé quelques passages de l'œuvre apocryphe Ils viennent d'être publiés par M. Guidi.

qu'à trois cent milles, de me dire quels étaient ces lions, ces serpents de feu, ces vers qui étaient aussi grands que des vipères, en un mot toutes ces sortes d'insectes montant et descendant par milliers sur le corps des pécheurs qui sont dans la Tyr de l'abîme [1]. — L'ange me dit : « O Jean, ami de Dieu, cette torture que tu viens de voir fait souffrir les pécheurs beaucoup plus que toute autre torture. Ce lac peut contenir le monde entier : la profondeur en est infinie. Ces vers que tu as vu tomber sur les pécheurs les font descendre à une profondeur de trois cents jours avant d'atteindre le fond ; puis ils les font remonter, comme avec une poulie à laquelle tous les pécheurs seraient attachés. » Et moi, le pauvre Jean, lorsque je vis cela, je pleurai amèrement sur la perdition des pécheurs. L'ange, en me voyant pleurer, me dit : « Ne pleure pas, Jean l'ami de Dieu ; tu verras bientôt une grande joie, grâce à l'archange Michel, dont la faveur est grande près du Seigneur. » Cependant l'archange Michel descendit du ciel monté sur sa barque de chérubins, escorté de tous les

1. Cette expression est une réminiscence biblique.

anges, des saints, des plus grands parmi les prophètes et les martyrs : ils étaient tous enveloppés d'une gloire indescriptible. L'archange s'avança ainsi jusqu'aux pécheurs que l'on torturait. Aussitôt le feu s'éteignit, les flammes et la fumée cessèrent de monter, les animaux et les insectes disparurent. Cela fait, l'archange plongea son aile droite dans le lac, il y fit monter un grand nombre d'âmes qu'il déposa à terre. Il plongea la même aile une seconde fois dans le lac et y fit monter des âmes plus nombreuses encore que la première fois. Aussitôt les Chérubins, les Séraphins, tous les saints qui le suivaient se prosternèrent devant lui, le priant de plonger son aile dans le lac une troisième fois. Il condescendit à leur prière et fit monter sur son aile miséricordieuse un nombre infini d'âmes. Aussitôt les anges et les saints les prirent, les lavèrent dans l'eau de la grâce, les parfumèrent du parfum de la joie et les présentèrent à l'archange Michel. Celui-ci les présenta à son tour devant Dieu. Sur le champ une voix sortit de derrière le voile[1] et dit : « Par l'intercession de l'ar-

1. Ce voile qui cache Dieu est un souvenir du voile qui

change Michel, de ma mère la Vierge sainte, en un mot de tous mes anges et de tous les élus qui ont exécuté sur terre la volonté de mon père, introduisez ces âmes dans le Paradis des faveurs et du repos éternel. »

A ce spectacle touchant, j'admirai la miséricorde de Dieu, je glorifiai le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ainsi que la pitié de Michel, le pur archaage. L'ange me dit ensuite : « Sache, ô ami de Dieu, qu'il arrive ainsi chaque année au douzième jour du mois de Paoni qui est jour de fête en l'honneur de l'archange Michel ; car Dieu l'a nommé chef des milices célestes, d'abord à cause de la grande victoire qu'il a remportée sur l'ennemi de Dieu, ensuite parce qu'il rendit vaine la force de Satan lorsque les Juifs crucifièrent le Sauveur. Il s'en était tellement attristé que le ciel et la terre ne purent supporter sa tristesse. Au moment où le Sauveur sortit du tombeau, c'est lui qui roula la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ; c'est lui qui annonça la bonne nouvelle aux saintes femmes;

séparait le saint du Saint des saints dans le temple de Jérusalem, ou mieux encore du voile qui, dans les temples égyptiens, était tendu devant le *naos* où était placé le symbole de la divinité.

c'est encore lui qui arrêta Satan et lui enleva ce qu'il avait pillé après s'être sauvé de la Géhenne et qui le présenta ainsi devant le Sauveur. Pour le récompenser, Dieu lui a accordé le grand pouvoir de sauver ceux qui sont dans les tourments : il l'a nommé chef des milices célestes, et enfin, le douzième jour du mois de Paoni, il lui permet de monter la barque des chérubins et, escorté par tous les anges, d'aller près des âmes condamnées aux tourments. Il arrive ainsi près d'elles et les fait monter sur son aile comme tu l'as vu et contemplé. Il fait d'abord monter les âmes nombreuses des pécheurs qui firent un peu de bien aux pauvres en souvenir de la résurrection de notre Sauveur qui eut lieu un dimanche, quand bien même en ce jour elles n'auraient fait l'aumône que d'un morceau de pain ou d'un verre de vin. Il porte aussi secours à ceux qui ont fait miséricorde aux pauvres en son nom, ou en celui des martyrs et des saints. En un mot, l'archange Michel intercède pour ceux qui ont enduré quelque chose pour le nom du Messie et il les retire à jamais de la torture. L'archange Michel ne cessera de faire ainsi chaque douzième jour du mois de Paoni jus-

qu'à la fin des temps. Le dimanche, l'archange Michel paraît devant le voile de Dieu ; il se prosterne et prie pour l'eau du Nil qui est la vie des hommes et des animaux. Pendant trois jours, il reste ainsi étendu jusqu'à ce que Dieu ait pris pitié des hommes et de tout ce qui vit sur terre. Le douzième jour du mois de Paoni, tous les anges et tous les saints se réunissent en dehors du voile de Dieu. Aussitôt l'archange Michel sort vers eux, revêtu de son vêtement de faveur et de miséricorde ; il leur annonce que Dieu a pris pitié du monde et lui a accordé la robe de l'allégresse. Les assistants sont alors rassurés sur leur Nil et se livrent à des transports de joie à cause de la grande faveur qui a été faite au genre humain. Tu vois maintenant, ô Jean ami de Dieu, combien sera heureux celui qui célèbre la fête de l'archange Michel, ou même celui qui fait seulement miséricorde en son nom. De même si quelqu'un a soin de faire copier un livre où sont racontées ces histoires et en fait présent à une église quelconque ; si l'on allume un flambeau, qu'on brûle de l'encens ou qu'on fasse une offrande au nom de l'archange Michel, il ne l'oubliera pas et n'abandonnera ce-

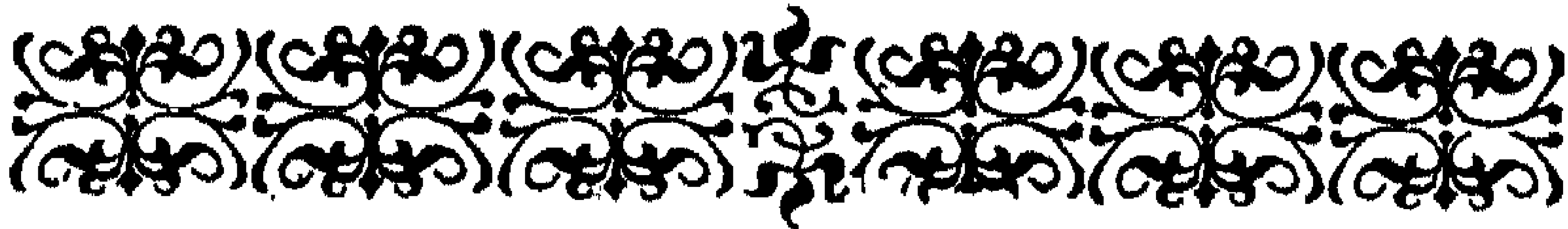
lui qui lui est dévot. Si quelqu'un est négligent et qu'il fasse la charité aux pauvres selon ses moyens, Dieu lui accordera miséricorde; quand il sera mort et aura été jeté dans l'enfer, Dieu l'en sauvera par l'intercession de l'archange Michel. Maintenant, ô Jean ami de Dieu, si quelqu'un prend soin d'écrire ce miracle et garde le livre en sa maison, ni peste, ni famine, ni autre chose semblable n'osera y entrer. Quiconque écrira ces paroles avec une vraie foi et les attachera au cou de ses bestiaux, aucun animal, ni rat, ni sauterelle, ni grillon, ni ver ne pourra nuire à ses bêtes ou à ses champs; il ne sera jamais dans le besoin, ni lui, ni ses descendants, jusqu'à la quatrième génération, et cette copie lui servira d'arme et de bouclier. Si l'on écrit ces formules magiques sur le seuil de sa porte, aucun rival n'aura le pouvoir de le passer. Mais que celui qui les écrira prenne garde de les écrire dans un livre sale ou impur, car la vertu de ces paroles est grande et merveilleuse. Voici quelles sont ces paroles saintes; quiconque les écrira avec foi obtiendra ce qu'il désire : ôxs, ôme, aig, unx, ehpe, rna, ehm, mon, phkg, bu, lb, mle, psk, az, ehma, rig, aps, kd, ba, pskb, upd, aps, fz, ulb, upa, psla, ehb, rle, aô.

Voilà ce que me raconta l'ange, puis il me conduisit sur la montagne des Oliviers. Là il me quitta et remonta vers les cieux. Pour moi, j'admirai beaucoup ce que j'avais vu, je glorifiai Dieu et l'archange Michel [1].

Voilà le récit que j'ai trouvé dans la maison de Prochore disciple de Jean l'Évangéliste. De là je retournai à Alexandrie dans la paix de Dieu. Et maintenant comme nous avons entendu cette grande promesse de Jean l'Évangéliste, nous ne devons pas négliger notre salut, mais faire l'aumône aux pauvres et aux besogneux, au nom de l'archange Michel, afin d'échapper aux tourments et de trouver enfin miséricorde près de Dieu C'est grâce à l'intercession de cet archange que nous avons le Nil, la pluie, la rosée, la croissance des plantes et la beauté du climat. C'est encore grâce à lui que nous avons les joies du vin, de la charité et de la miséricorde. Si tu veux que le nom de Michel te serve de défense contre tous les malheurs et toutes les tentations, écris-le dans tous les

1. Ici finit le récit du livre que Timothée trouva dans la maison de Prochore, et le pseudo-patriarche parle alors pour son propre compte.

coins de ta maison, en dedans comme en dehors. Pour rendre ta table bénie, tu n'as qu'à faire graver ce nom dessus et même jusque sur les plats. Grave le nom de Michel sur le verre dans lequel tu bois, tu auras une joie sans ivresse ni vertige; car l'on doit boire du vin pour être joyeux et non pour être ivre. Qui peut avoir autant de force et de sagesse que le juste Noé? Cependant il s'enivra et tomba à terre. Je dois vous dire enfin que le vin a été créé à cause de son utilité et non pour procurer l'ivresse, ce qui est une pensée diabolique. Du reste vous avez dû le remarquer aussi bien que moi : si l'on s'enivre, on insulte les hommes, on commet des fornications et toutes les actions mauvaises, on court les rues et les ruelles comme des fous. Voilà quelle est la conséquence de l'ivresse : elle produit la perte et la confusion. Non, mes chers enfants, fils de l'Église apostolique, pareille conduite ne nous convient point du tout : mais nous devons maintenant prier l'archange Michel d'intercéder pour nous près de Dieu, afin que Dieu prenne pitié de nous, nous pardonne nos péchés et nous bénisse tous. *Amen*.



III

LÉGENDE DE LA SAINTE EUPHÉMIE

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, UN SEUL DIEU : AMEN.

Discours prononcé par le saint Anastase, évêque de l'île de Turquie [1], *dans lequel i exalte la grandeur de l'archange Michel et raconte la grande merveille qui fut opérée en faveur de la sainte Euphémie et les deux histoires merveilleuses qu'on doit lire le douzième jour du mois de Paoni. Que l'intercession de l'archange Michel soit avec nous tous et avec l'humble copiste : Amen* [2].

1. Les Coptes n'ont jamais eu de notions bien précises en fait de géographie, et je ne sais trop quelle est cette île de Turquie dont la mention pourrait indiquer une date approximative.

2. Ce préambule est suivi d'un exorde moral que j'ai omis à dessein, comme rempli de lieux communs qui n'ont rien à faire ici.

Il y avait sous le règne du grand roi Honorius, un grand émir, nommé Aristarque, qui avait une femme bénie et pure, nommée Euphémie. Tous les deux marchaient sans reproche dans les voies de Dieu, aimant les pauvres, compatissants et modestes. Ils avaient été baptisés de la main de notre père Saint Jean Bouche d'or. Ils avaient conçu une grande affection et une foi vive pour l'archange Michel ; non seulement ils célébraient sa fête le douzième jour de chaque mois, mais ils fêtaient aussi le souvenir de Notre Dame la vierge pure, le vingt-et-unième jour du mois, et la naissance de Notre Seigneur Jésus le Messie, le vingt-neuvième jour du mois. Aristarque, cet homme courageux, ce vase d'élection ne cessa d'agir ainsi tous les jours de sa vie jusqu'à ce qu'il fût parvenu au terme de ses actions honnêtes et que Dieu voulût le transporter de ce monde périssable dans le royaume des cieux.

Comme il était tombé malade d'une fièvre violente, il appela sa femme bénie Euphémie, et lui dit : « Tu vois, ma sœur [1], que

1. Cette expression touchante a toujours eu cours en

j'ai fini mon temps sur terre; la mort s'est approchée de moi, je dois quitter le monde pour prendre le chemin qu'ont suivi mes aïeux. Je te dis et t'assure que la meilleure et la plus sûre recommandation dont on puisse s'entourer vient de la charité, de la miséricorde et de l'aumône; car l'Écriture le dit: « La miséricorde se fera reconnaître au jour de la résurrection. » Je t'en conjure au nom de Dieu : ne cesse de faire aucune des pratiques que je faisais, surtout au jour de la fête de l'archange Michel, le douzième jour du mois, afin qu'il intercède pour nous près du Seigneur qui nous pardonnera nos péchés. » — Euphémie, la bénie, répondit en disant : « Vive le Seigneur, je n'omettrai rien de ce que tu m'as recommandé; mais, je t'en prie, fais-moi faire sur un tableau un portrait de l'archange Michel que je placerai dans ma chambre, afin qu'il me protège et me rende forte contre les coups de Satan, lorsque tu seras sorti du corps. Tu sais, mon Seigneur, qu'après ta mort je mangerai mon pain dans les soupirs et dans les larmes; car

Égypte, depuis les temps les plus antiques et les Coptes l'ont pieusement conservée.

la femme, après la mort de son mari, n'a plus d'espoir ni de vie, mais elle ressemble à un corps sans âme. L'apôtre Paul le dit : « L'homme est la tête de sa femme. » La femme qui n'a pas de mari ressemble à une barque sans pilote pour la diriger adroitement et l'empêcher de faire naufrage. Maintenant donc, ô mon frère et mon maître, accorde-moi ma demande. » En entendant les paroles d'Euphémie, la femme fidèle et sage, Aristarque, le généralissime, conçut une grande joie et envoya chercher aussitôt un peintre habile. Celui-ci se mit à l'œuvre, fit sur un tableau le portrait de l'archange Michel, le dora d'une couche d'or pur et le garnit de pierres précieuses. Le peintre apporta le portrait à l'émir [1], qui en fut très content, fit appeler sa femme bénie et lui en fit présent. La femme dit alors : « O mon Seigneur, que ta pitié se repose sur moi : accorde-moi une seconde demande, confie-moi à l'archange Michel pour qu'il me garde nuit et jour jusqu'au moment de ma mort. » A ces paroles d'Euphémie, la femme bénie,

1 Ce titre est un anachronisme fréquent ; mais les Coptes n'ont jamais eu grand souci de ces sortes de fautes.

l'émir Aristarque pleura amèrement, il leva les yeux au ciel et fit cette prière : « O archange Michel, chef des milices célestes et lumineuses, toi qui à chaque instant te tiens debout devant le Seigneur afin d'intercéder pour le genre humain ; toi qui as fait périr le serpent et la méchante vipère ; toi qui as rejeté dans la fournaise le rusé Satan, c'est à toi qu'aujourd'hui je confie ta servante Euphémie afin que tu la gardes, que tu la protèges contre les ruses et les fourberies de l'ennemi. Je viens donc maintenant te prier et implorer ta pitié, afin que tu la reçoives sous ta garde et que tu la secoures promptement : elle n'a d'autre refuge que Dieu et toi. » Lorsque Euphémie la bénie eut entendu cette prière, elle se réjouit grandement et affermit de plus en plus sa foi dans le Messie et dans l'archange Michel. A partir de ce moment, elle sut que Satan ni ses ruses ne pouvaient rien contre elle. Elle prit ensuite le tableau, le plaça dans sa chambre et tint un flambleau allumé par devant, nuit et jour : elle lui brûlait de l'encens, le baisait, se prosternait devant lui une fois par jour pour lui demander le salut de son âme. Peu de temps après, Aristarque mourut et

on l'enterra dans l'intérieur de l'église.

L'honnête femme Euphémie ne manqua jamais de pratiquer la charité, de jeûner, de prier, d'exercer la miséricorde, de donner des banquets au nom des saints martyrs et de faire l'aumône aux pauvres et aux besogneux. Satan, l'ennemi du bien, voyant les bonnes actions de cette femme, ne put les tolérer et il résolut de lui faire perdre la récompense qu'elle avait méritée près de notre Dieu, Jésus le Messie. Il prit un jour l'apparence d'une vierge consacrée à Dieu et se fit accompagner de deux autres religieuses qui n'étaient que deux autres Satans. Elles s'arrêtèrent devant la maison d'Euphémie et frappèrent à la porte. L'une des servantes d'Euphémie étant sortie vers les trois religieuses, celles-ci lui dirent : « Va dire ceci à ta maîtresse : Il y a à la porte des religieuses qui désirent te voir. ». La servante alla rapporter à sa maîtresse ce qu'on venait de lui dire. Euphémie permit aux religieuses d'entrer et, lorsqu'elle les eut examinées, elle les traita convenablement, car elles portaient sur leurs figures une fausse modestie et leurs têtes étaient humblement baissées. Elles se placèrent à côté de la chambre dans laquelle

se trouvait le portrait de l'archange Michel. Euphémie, qui ne savait pas qu'elle parlait à Satan, dit à la sœur : « O ma sœur d'amitié, entre dans cette chambre pour y faire ta prière, afin que ta bénédiction y descende. Je jure par le nom de Dieu et de l'archange Michel que depuis la mort de mon mari nul, parmi les hommes, n'est entré dans ma chambre. » — Satan lui répondit : « Pourquoi as-tu agi de la sorte? En tout endroit où il n'y a pas d'homme, il n'y aura pas de bénédiction. Si tu veux, ajouta Satan, contenter Dieu de tout ton cœur, je te donnerai un bon conseil qui sera fort agréable à Dieu. » — Euphémie lui demanda : « Lequel, ô ma sœur? » — La fausse religieuse lui dit : « Je connais un grand émir, le plus grand qui soit dans le palais d'Honorius le roi : il s'appelle Héraclius. C'est mon gendre et sa femme est morte dernièrement. Lorsqu'il a su que ton mari était mort, le désir lui est venu de t'épouser et il t'a envoyé par moi des présents nombreux. » Elle se mit alors à montrer à Euphémie une grande quantité d'or, de bagues précieuses, de perles et de joyaux indescriptibles. Tout cela n'avait aucune réalité et n'était que pure illusion et

fantasmagorie. La brave Euphémie lui répondit : « Je ne peux rien faire sans l'ordre de mon intendant. » Satan reprit : « Où est cet intendant ? » — « Il est dans ma chambre, répondit Euphémie, *il* me tient compagnie nuit et jour. » La religieuse répartit : « Tu prétends que nul d'entre les hommes n'entre chez toi et voici qu'un homme est dans ta chambre ! Tu as donc menti ! L'Écriture dit, continua la religieuse, que celui qui observe la loi, mais en néglige un seul iota, sera responsable comme s'il eût violé toutes les lois. Dieu déteste les menteurs. Désormais, quand même tu me donnerais toutes tes richesses, je ne laisserai point mon gendre se marier avec toi. » — La brave Euphémie dit en souriant avec une sagesse toute spirituelle : « O ma sœur chérie, je ne veux point me marier, quand même tu me donnerais toutes les richesses de la terre. Je ne pourrais jamais manquer à l'engagement passé entre moi et mon mari Aristarque. Je ne permettrai jamais à un homme de me toucher, et je veux paraître pure devant le Seigneur. Sache que mon conseiller n'est pas de ce monde ; mais il est si puissant qu'il sait ce que pensent les hommes, et si l'ennemi at-

taque quelqu'un d'entre eux et que celui-ci implore le secours de mon conseiller, il lui vient en aide jusqu'à la mort. Si tu le veux, ajouta la brave femme, j'intercèderai pour toi près de lui afin qu'il te protège jusqu'au jour de ta mort. » — « S'il en est ainsi, répondit Satan, montre-le-moi. » — Euphémie dit alors : « Lève-toi, tourne ton visage du côté de l'Est, prie le Seigneur, demande-lui de te pardonner ce que dans ta pensée méchante tu as attribué à mon gardien, et dis ainsi : O mon Dieu, pardonne-moi ce que j'ai dit au sujet de cette femme et du conseiller auquel son mari l'a confiée ; je ne dirai plus de mal sur son compte et je te bénirai, ô Dieu, jusqu'à l'éternité. Quand tu auras dit cela, je te le montrerai et je te laisserai jouir de sa vue. » — Satan répondit : « Ceux qui m'ont revêtu de cet habit religieux m'ont recommandé de ne pas lever les mains pour prier en d'autres lieux que dans mon monastère, de ne rien manger ni boire dans les maisons des laïques. » — « Tu as dit tout-à-l'heure, reprit Euphémie, que celui qui n'accomplit pas la loi en sera responsable, et le Seigneur, à lui soit la gloire ! a dit dans son saint Évangile :

Dans quelque maison que vous entriez, dites : Paix soit aux habitants de cette maison, et s'il y a quelqu'un digne de recevoir votre prière, elle se reposera sur lui, sinon votre salutation retombera sur vous. De même il ordonne de prier dans tous les chemins où l'on passe. Paul l'apôtre a dit aussi : Priez sans relâche et remerciez Dieu à chaque instant. Tous les saints n'ont cessé de prier Dieu jour et nuit. Donc si tu aimes Dieu, et si ton cœur ne renferme point de tromperie, lève-toi, allons prier ensemble; je te montrerai ensuite mon gardien fidèle. Nul ne le peut voir que celui qui fait de bonnes actions. »

Satan, voyant qu'Euphémie l'avait réfuté et confondu sur tous les points, changea d'apparence et se montra sous une forme effrayante. La vaillante femme l'ayant vu sous cette forme épouvantable s'écria du haut de sa voix en disant : « O mon Seigneur, chef des milices célestes, viens à mon secours en ce moment difficile! Tu sais, ô archange, que mon mari Aristarque m'a confiée à toi pendant qu'il était encore vivant, afin que tu me gardes, me diriges et me sauves de tous les maux ». Satan fut

alors rempli d'une grande frayeur. Euphémie signa son visage du signe de la croix sainte, et dit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu! » Satan s'évanouit aussitôt et se dissipa comme une noire fumée. Il reparut ensuite sous l'apparence d'un nègre, long, barbu comme un bouc, ayant les yeux rouges comme du sang et dont les cheveux ressemblaient aux soies du sanglier. Il tenait à la main une épée nue. En le voyant ainsi, Euphémie fut prise d'un grand effroi, elle entra en toute hâte dans sa chambre, prit le tableau où se trouvait le portrait de l'archange Michel, le pressa contre son sein et s'écria : « O pur archange, Michel, prête-moi secours et sauve-moi des griffes de ce méchant Satan. » Satan était à la porte de la chambre et ne pouvait pas y pénétrer à cause de la gloire de l'archange Michel qui la remplissait. Il mit son doigt dans son nez et s'écria : « Que pouvais-je faire autrement, ô Euphémie? Pour te séduire et te corrompre, je suis entré près de toi sous l'habit monacal; mais je n'ai pu réussir dans mon dessein, tu m'as échappé grâce au tableau que tu tiens à la main. C'est moi

qui ai fait révolter le peuple juif contre le Messie, si bien qu'on l'a crucifié. Je croyais ainsi l'avoir vaincu; mais malheureusement il m'a dompté par le moyen de sa croix. C'est moi qui suis entré dans le serpent, qui ai séduit Adam et Ève; je les ai arrachés à leur félicité et les ai fait obéir à mes ordres. C'est moi qui ai séduit les enfants de Caïn jusqu'à ce que Dieu se fût mis en colère contre eux et les eût fait périr par le déluge. C'est moi qui ai ordonné aux habitants de Sodome et de Gomorrhe de pratiquer le crime, afin que Dieu fût irrité contre eux et les fît périr par le feu et par le souffre. C'est moi qui ai fait que les Israélites ont adoré les idoles au point que Dieu fut mécontent et les fit emmener prisonniers par Nabuchodonosor dans la ville de Babylone. En un mot, je suis la cause de tous les péchés que commettent les hommes. Si parfois je me trouve sans force contre quelqu'un, je fais tomber sur lui un sommeil pesant, afin qu'il ne puisse prier Dieu et obtenir le pardon de ses péchés. Je tends aussi des pièges aux hommes : s'ils ne sont pas pris dans l'un, ils le seront certainement dans l'autre; je fais tout mon possible pour me saisir de chacun

au moment où l'on commet le péché. » Il continua de dire ensuite : « O Michel, j'ai abandonné le ciel et la terre pour ne pas voir ton visage, et voici que ton portrait sur ce tableau vient de m'épouvanter. C'est toi qui t'es emparé de ma place, qui t'es saisi de la femme que j'avais en ma puissance et toute ma gloire t'a été donnée. Dès lors je me suis mis à parcourir les airs en volant pour m'emparer de tous les hommes et les entraîner avec moi dans l'abîme, l'un par la fornication, l'autre par la calomnie, celui-ci par l'envie, celui-là par la désobéissance, cet autre par le meurtre ou le faux témoignage, par la plaisanterie ou par le vol. Quand je vois, continua Satan, que je ne peux rien contre quelqu'un par le moyen du péché, je l'accable sous la pesanteur du sommeil et ne le laisse faire aucune prière. Maintenant, ô Michel, c'était un morceau de bois qui m'avait tout d'abord découragé ; aujourd'hui, c'est encore un morceau de bois, sur lequel est représentée ton image, qui m'a fait perdre ma force et m'a empêché d'en arriver à mes fins avec Euphémie. » Satan se tourna ensuite du côté d'Euphémie et lui dit : « Voici ce que je dois faire avec toi, puisque tu m'as courageuse-

ment combattu. Je disparaîtrai momentanément; mais je reviendrai plus tard vers toi sans que tu me reconnaisses : ce sera le douzième jour du mois de Paoni. Ce même jour, Michel, avec toutes les milices célestes, sera devant le trône de Dieu le Père, le maître universel, pour le prier de faire monter les eaux des fleuves, de faire descendre sur terre les pluies et les rosées. Il restera trois jours et trois nuits prosterné devant Dieu, maître de l'univers, pour lui demander de prendre en pitié le genre humain et d'exaucer sa prière. C'est en ce moment que je viendrai vers toi avec toute ma puissance, je t'enlèverai ce tableau que tu tiens à la main et je le briserai en mille morceaux sur ta tête pour t'apprendre que tu ne pourras jamais me résister. »

A ces mots, la sainte Euphémie prit le tableau dans sa main et se mit à courir derrière Satan pendant qu'il s'enfuyait devant elle au milieu d'une grande confusion. Elle se mit ensuite à faire des prières et des implorations nombreuses au nom de l'archange Michel, à partir du jour où Satan l'eut quittée jusqu'à celui où il devait revenir. Lorsque la fête de l'archange fut proche, cette

femme bénie prit soin de préparer les offrandes et autres choses semblables dont elle avait besoin pour célébrer la fête. Le matin du douzième jour de Paoni, pendant que cette pieuse femme implorait le Seigneur et priait l'archange Michel de la garder, de lui donner assistance contre tout mal et de la sauvegarder des pièges de l'ennemi, tout à coup Satan, l'ennemi de tout bien, se présenta à elle sous la forme d'un ange immense aux longues ailes, ceint d'une ceinture d'or autour de ses flancs, ayant sur la tête une couronne incrustée de pierres précieuses, tenant à la main droite un sceptre d'or qui n'était pas surmonté du signe de la croix sainte. Dès que son regard tomba sur lui, la pauvre et sainte femme fut prise de peur. Satan s'approcha alors d'elle et lui dit : « La paix soit avec toi, ô femme bénie devant Dieu et devant ses anges! La paix soit avec celle dont les offrandes et les aumônes sont montées devant Dieu comme un parfum d'agréable odeur! Sache, Euphémie, que le méchant Satan ne peut plus rien contre toi. Crois-moi, femme honnête, je viens de sortir de devant Dieu le Père, le maître de l'univers, j'ai vu près de lui tes prières et ta charité,

je les ai laissées qui brillaient comme le soleil et Dieu m'a envoyé vers toi pour te l'apprendre. Si tu m'écoutes, tu obtiendras une grande célébrité. L'Évangile dit : L'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Écoute donc ce que je vais te dire; c'est dans ton intérêt et si tu me désobéis, c'est comme si tu désobéissais à Dieu lui-même. » La pieuse Euphémie répondit : « Que t'a dit le Seigneur afin que j'obéisse à ses ordres? » Satan reprit : « Dieu m'a chargé de te dire d'épargner tes biens, de cesser ces aumônes et œuvres de miséricorde; car tu les fais pour sauver l'âme de ton mari qui a déjà reçu en héritage le royaume des cieux. Ce que tu as fait jusqu'ici suffit : épargne donc un peu, sans quoi tu te trouveras dans le besoin après quelque temps, car Satan viendrait ruiner tes biens par envie de tes bonnes œuvres, comme il l'a fait autrefois pour Job, cet homme juste. Il lui porta envie, lui envoya des ulcères, tua ses enfants et ruina tous ses biens. Il fit de même avec Tobie et le rendit aveugle. Ton mari Aristarque est mort sans laisser d'enfants; hâte-toi donc d'épouser un autre homme : peut-être auras-tu des enfants qui hériteront de tes biens quand tu mourras et qui perpétueront

pendant leur vie le souvenir de leurs parents. Si tu m'en crois, tu épouseras le seigneur Arius qui a réuni tant de richesses pour s'emparer de l'empire grec. »

Euphémie vit aussitôt que celui qui lui parlait n'était autre que Satan. Elle lui répondit : « Dans quel livre Dieu a-t-il ordonné de ne pas faire l'aumône, de laisser de côté les prières, les offrandes et les jeûnes ? Quand a-t-il prescrit à la femme d'épouser deux hommes ? Je te dis que tout livre qui vient de Dieu doit conseiller la pureté, l'abandon du monde, l'application aux jeûnes, aux prières, à la charité, à la miséricorde envers les pauvres, les indigents et les besogneux, chacun selon son possible. L'Évangile dit encore : Prenez pitié d'autrui afin qu'on prenne pitié de vous. Il dit aussi : La miséricorde se retrouve au jour du jugement. Et toi, tu m'ordonnes au contraire d'épouser un laïque athée ! Dieu fera vite périr un pareil homme; il le jettera dans le lac de feu et le placera sous les pieds du pieux Honorius. Le sage Salomon dit que la tourterelle et les corneilles ne prennent qu'un seul mari. S'il en est ainsi d'oiseaux muets et sans intelligence qui conservent leurs âmes pures et ne s'unissent

pas à un second mari, à combien plus forte raison une créature humaine doit-elle agir de même, elle que Dieu a créée à son image et à sa ressemblance, qu'il a rendue assez sage pour distinguer le bien du mal, la lumière des ténèbres, ce qui est amer de ce qui est doux. L'homme doit donc conserver son âme pure, afin de contenter son Créateur par des actions honnêtes. Je te le répète, il ne m'arrivera jamais de laisser un autre homme s'unir à moi, après l'excellent Aristarque : que Dieu lui donne paix ! Tant que je resterai dans ce monde, je n'abandonnerai jamais les offrandes, ni les charités que je dois faire au nom du Seigneur et au nom de l'archange Michel pendant toute ma vie. Dis-moi maintenant qui tu es, quel est ton nom, et où tu as pris les riches vêtements que tu portes? »

Satan répondit : « Je suis l'archange Michel, le chef des milices célestes : j'ai été envoyé vers toi aujourd'hui pour te protéger ; sans cela, l'ennemi du genre humain viendrait et te ferait périr. Tu dois te prosterner devant moi, Euphémie, car j'ai quitté les milices célestes pour venir te protéger jusqu'au coucher du soleil. » Euphémie répondit : « J'ai entendu quelqu'un lire dans le

saint Évangile ce passage : Lorsque Satan se fut présenté pour se prosterner devant le Seigneur, Jésus le Messie le réprimanda en lui disant : Arrière, ô Satan ! » Satan lui répondit : « Comment Satan aurait-il cette grande gloire qui m'environne. Dès l'instant qu'il eut désobéi à son maître, moi, Michel, je fus chargé de lui enlever son éclat et de m'en revêtir moi-même. » Euphémie lui dit : « Si tu es Michel, où est le signe de la croix qui doit se trouver sur ton épée [1], car j'ai ici son portrait ? » Satan reprit : « C'est le peintre qui l'y a placé pour embellir son dessin : tous les anges n'ont pas sur leurs épées le signe de la croix. » Euphémie dit : « Si le roi envoie quelque part l'un de ses soldats, est-ce que celui-ci ne portera pas avec lui le sceau du roi ? Sinon, la personne vers laquelle il est envoyé ne le recevra point. A combien plus forte raison le chef des célestes milices, le commandant des bataillons angéliques doit-il faire ainsi ! Si tu veux que je croie ce que tu dis, laisse-moi t'apporter son portrait

1 Il y a ici contradiction, puisque plus haut il s'agissait d'un sceptre; la contradiction est d'ailleurs de peu d'importance.

afin que tu t'abaisses et te prosternes devant lui sans refus. »

Lorsque Satan vit qu'Euphémie l'avait vaincu sur tous les points, il ne put rien lui répondre. Euphémie s'empressa de se lever et d'apporter le tableau où était peint le portrait du pur archange Michel. Aussitôt Satan changea de forme, il se mit à rugir comme un lion et cria du plus haut de sa voix si bien que toute la maison en trembla. Il s'élança sur Euphémie, la saisit à la gorge et lui dit : « Comment pourrais-tu m'échapper aujourd'hui ? Il y a bien longtemps que nuit et jour je cherche à te prendre sans que j'aie pu en trouver le moyen jusqu'à ce jour. Que vienne maintenant Michel sur lequel tu comptes pour te sauver de ma main ! » Cependant il la fit tellement souffrir qu'elle fut sur le point de mourir : enfin elle s'écria : « Accours maintenant vers moi, ô archange Michel, chef des milices célestes, viens m'apporter secours et me sauver. » Tout-à-coup l'archange Michel apparut, vêtu d'un habit royal, tenant à la main un sceptre d'or en haut duquel était la représentation de la croix sainte. La chambre fut illuminée d'une umière plus éblouissante que celle du soleil.

Dès que Satan l'eut vu, il s'écria, rempli d'une grande frayeur : « O Monseigneur l'archange, aie pitié de moi ; j'ai eu l'audace de commettre la faute d'entrer dans une chambre où se trouvaient ton nom et ton image : je t'en supplie, ne me fais pas périr avant que le terme de mon existence soit arrivé. Tu sais, ô archange, que le Seigneur m'a accordé une courte existence sur terre. C'est toi qui m'as enlevé ma gloire, et maintenant je me sens rempli de frayeur en ta présence. Je vais te promettre devant Dieu de ne plus entrer dans un endroit où sera ton nom. »

Cependant l'archange Michel l'avait saisi et le tenait dans sa main comme un enfant tient un passereau. Après l'avoir longtemps pressé, il le lâcha enfin et Satan s'enfuit avec une grande confusion. L'archange se tourna ensuite vers Euphémie et lui dit : « Rassure-toi et prends confiance; à partir de ce moment, il ne pourra plus rien contre toi. C'est moi, l'archange Michel, qui suis resté près de toi depuis ton enfance jusqu'à ce jour : tout ce que tu diras devant mon image, je l'entendrai et l'exaucerai. Les offrandes et les charités que tu as faites en mon nom ont trouvé grâce devant le trône

de Dieu. Je te l'avoue, j'étais présent au moment où tu as prié ton mari de te faire exécuter mon portrait, à moi Michel que Dieu envoie vers quiconque espère en lui. Ne crains rien désormais : les ruses n'ont plus pouvoir sur toi. Achève donc ce que tu as entrepris en mon nom ; fais les préparatifs de la fête, car c'est le dernier été que tu passeras en ce monde. Je viendrai vers toi avec la foule des anges et je te porterai dans les demeures du repos éternel et spirituel que ton mari a mérité de posséder par ses bonnes œuvres. »

A ces mots, il monta vers le ciel entouré d'une grande gloire et la sainte et pieuse femme le suivit de ses regards. Elle se leva à la hâte, se rendit à l'église près de l'évêque anba Anthimos et lui apprit tout ce qui venait d'avoir lieu. Celui-ci rendit gloire à Dieu et remercia le grand archange Michel. Lorsque la messe fut finie, elle reçut les saints mystères, rentra chez elle, donna un grand banquet en l'honneur de l'archange Michel et pria l'évêque d'y assister avec tout le peuple. Lorsqu'elle le vit arriver au milieu des prêtres et des riches personnages, elle alla au-devant d'eux jusqu'à la troisième porte et

se prosterna devant le père évêque. Celui-ci la releva en lui disant : « Relève-toi, ô femme bénie devant Dieu ! Le parfum de tes prières est monté jusqu'au Seigneur, comme jadis les prières de Melchisédech, roi de Salem, d'Aaron, de Siméon et de Zacharie, prêtres d'Israël ! » Elle introduisit ensuite l'évêque et les prêtres dans la chambre où était l'image de l'archange Michel, fit asseoir l'évêque sur une chaise d'ivoire incrustée et offrit d'autres chaises aux prêtres. Cela fait, elle se mit à ouvrir toutes ses caisses, lui fit présent de ses biens, sans rien épargner, et lui dit : « O monseigneur l'évêque, accepte ce peu de chose, dépense-le au nom de Dieu et en l'honneur de l'archange Michel, car il est proche le temps où je vais quitter ce monde périssable. Aujourd'hui même l'archange Michel va demander au Dieu miséricordieux de me transporter de ce monde vain, afin que j'aille vers les demeures destinées aux âmes pieuses, et c'est là que je retrouverai mon mari Aristarque. »

L'évêque fit alors porter tous les biens d'Euphémie dans son palais. Vers le soir, du même jour, qui était le douzième de Paoni, lorsqu'elle eut rendu la liberté à ses esclaves et

à ses négresses, toute sa maison fut remplie d'un parfum excellent et d'un encens exquis. Elle se tourna du côté de l'Orient et dit à l'évêque : « O mon père saint, je t'en supplie au nom de Dieu, prie pour moi le Seigneur, afin que je me présente devant lui en un moment favorable ; car l'heure approche où mon âme sera séparée de mon corps en ce monde jusqu'au jour du jugement. Voici que l'archange Michel est derrière moi avec ses bataillons angéliques. En disant ces mots, elle se signa le visage du signe de la croix sainte, et l'évêque récita sur elle les prières habituelles [1]. La sainte Euphémie reprit ensuite la parole et dit : « Que la paix soit avec vous tous ! » Puis elle demanda qu'on lui apportât le portrait. Quand on le lui eut apporté, elle le prit, le baisa, le plaça sur sa poitrine et dit : « O archange Michel, sois avec moi en cette heure difficile. » Le Seigneur Dieu ouvrit alors les yeux de la foule qui vit l'archange Michel brillant comme le soleil : ses jambes ressemblaient à du cuivre

1 Il faut sans doute entendre par ces prières habituelles ce qu'on désigne maintenant par *les prières des agonisants*, quoiqu'il n'y ait eu ici ni maladie, ni agonie.

fondu [1], il tenait à la main une trompette et était monté sur un char qui avait la forme d'une barque : sa main gauche brandissait une épée en haut de laquelle se voyait la représentation de la croix sainte ; il était revêtu d'un habit magnifique comme celui des rois. En le voyant, nous eûmes tous une grande frayeur et nous tombâmes à terre. Il déploya un habit lumineux dans lequel il reçut l'âme de la sainte Euphémie. Nous entendîmes ensuite les célestes milices chanter des hymnes et des glorifications au moment où l'on faisait monter au ciel l'âme de la sainte Euphémie; nons ne pûmes distinguer que ces mots : « Le Seigneur connaît la voie des justes et des purs : ce sont eux qui hériteront les biens éternels. »

Ainsi mourut la pieuse femme, le soir du douzième jour de Paoni. Nous prîmes grand soin de son corps, nous l'enveloppâmes dans des linceuls et, après avoir récité des prières sur elle, nous l'enterrâmes dans l'église près d'Aristarque son mari. Aussitôt le tableau disparut et nous ne pûmes savoir où il s'était

1. L'auteur fait allusion sans doute aux jambières qui étaient une partie de la cuirasse obligée d'un chef d'armée.

envolé. Le lendemain quand nous fûmes entrés dans l'église, nous vîmes que le portrait avait été suspendu au-dessus de l'autel, mais non de main d'homme. On ne peut avoir une idée de la grande joie qui s'empara de la foule en ce moment : tout le monde s'écria : « *Kyrie eleison*, Seigneur, aie pitié de nous. Il est unique le Dieu de l'archange pur Michel! » La nouvelle de ce prodige se répandit partout. Honorius, Arcadius et Eudoxie, raconte le narrateur [1], vinrent jusqu'ici, ils virent le portrait qui avait été suspendu au-dessus de l'autel sans le secours d'une main humaine. Qui donc pourrait raconter seulement une partie des miracles opérés par ce tableau ? De tous les côtés, ceux qui en avaient entendu parler accouraient pour le voir et le contempler. Comme il était fait de bois d'olivier, il en poussa des racines et des rameaux qui peu après donnèrent des fruits.

Il y avait dans la ville une femme malade d'hydropisie. Elle avait dépensé tous ses

1. Le copiste entre ici dans le récit pour son propre compte, à moins qu'il ne faille attribuer ces mots à l'orateur qui aurait alors tiré le récit d'un auteur précédent.

biens pour payer les médecins qui ne lui avaient procuré aucun soulagement. Un jour elle serendit à l'église, prit un rameau du tableau, le mangea et fut aussitôt guérie. — Un homme avait mal à la tête. Un jour qu'il se sentait plus malade, il entra dans l'église, prit un peu de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de l'archange, s'en oignit la tête et fut guéri sur le champ. O archange Michel qui cherches à sauver le monde entier, quelle vénération ne dois-je pas avoir pour toi qui te tiens à la droite du Seigneur des armées à chaque instant, afin de prier pour le genre humain. Je vois, ô peuple chrétien, que la fête de ce jour vous remplit d'une grande joie. Nous sommes en effet réunis aujourd'hui pour célébrer la fête de l'archange Michel, et pendant cette fête je vois les bataillons angéliques réunis avec nous : je vois les rangs des saints, revêtus d'habits lumineux, glorifier l'archange Michel, le généralissime qui règne sur la terre et dans les cieux. Je vois en outre ceux qui ont accompli leur vie de combats et de vertus se réjouir en ce jour : voyez le maître des cieux et de la terre qui assiste avec nous à la fête de son serviteur Michel. Pour moi

pécheur, quand je vois toutes ces merveilles, je me sens rempli d'allégresse.

Premier récit que l'on doit lire le douzième jour de Paoni [1].

Je dois encore vous apprendre, ô fidèles mes frères, qu'il y avait un homme infidèle, nommé Aristarque, qui par suite de la faiblesse de son cœur n'osait montrer en public ni sa religion ni le culte qu'il devait rendre à Dieu. Cet homme possédait de grandes richesses et avait une femme fort belle nommée Icanie. Elle ne lui avait pas donné d'enfant. Cette femme pitoyable, aimable, charitable envers les pauvres, les faibles et les indigents, désirait ardemment embrasser la religion chrétienne. Elle n'osait manifester son désir de peur de son mari ; mais elle priait Dieu nuit et jour d'exaucer ses prières et de lui accorder un enfant qui fût la joie de son cœur. Dans le voisinage de leur maison habitait un prêtre chrétien qui exerçait le métier de copiste. Icanie voyait tous les

1. C'est le premier des deux récits annoncés dans le titre.

jours venir chez lui des gens qui lui demandaient d'écrire pour eux des livres qui devaient consoler et sauver leurs âmes. Un jour que son mari était absent, elle se leva en toute hâte, entra dans la maison du vieux prêtre qui était scribe et le trouva occupé à écrire le livre des Psaumes. Elle lui dit : « Je t'en prie, ô prêtre mon père, apprends-moi le sens des mots que tu écris. » — Le prêtre se mit aussitôt à lire ce qu'il écrivait : « Les dieux des nations sont de l'or et de l'argent, ils sont fabriqués de main d'homme; ils ont une bouche et ne parlent pas, des oreilles et n'entendent jamais, un nez et ne sentent rien, des pieds et ne marchent point, des yeux et ne voient nul objet. Qu'à eux deviennent semblables ceux qui les ont faits et ceux qui mettent en eux leur espoir. » Lorsque la pieuse femme eut entendu ces paroles du prêtre scribe, elle se prosterna à ses pieds et lui dit : « Je t'en prie, ô prêtre mon père, aie pitié de ma misère, prête-moi secours et sauve-moi ; car il n'y a personne dans la ville à qui je puisse communiquer ce que j'ai dans l'esprit, si ce n'est à toi, ô prêtre mon père, homme de Dieu. Je suis sûre en effet que tu peux accomplir mon désir. Depuis bien long-

temps j'ai entendu dire que le Dieu des chrétiens est miséricordieux, pitoyable envers ceux qui se convertissent à lui et qu'il accepte leur pénitence. Moi, mon père, je veux être sa servante ; m'acceptera-t-il ? Apprends-moi ce que je dois faire pour sauver mon âme et celle de mon mari ».

Dès que le prêtre eut vu combien sa foi était ferme, il lui dit : « Sache, ma fille, que Dieu ne repousse jamais ceux qui se convertissent à lui ; au contraire, il en éprouve une grande joie. Si tu veux sauver ton âme, je te donnerai un livre des Évangiles que tu mettras dans ta chambre pour épouvanter les idoles que vous adorez. Je suis sûr que par ce moyen Dieu vous accordera le salut. » Il se leva alors et lui donna l'évangile de Jean fils de Zébédée. Elle le prit avec joie, partit sur le champ et le déposa dans un coffret à l'intérieur de sa chambre. Quelques jours après son mari était de retour de son voyage. Le soir, après avoir mangé et bu, il s'endormit comme d'habitude, sans savoir ce que sa femme avait fait. A minuit, un grand bruit se fit entendre et un mouvement inaccoutumé eut lieu dans la maison de notre idolâtre : une barque lumineuse apparut d'où

sortaient des chants mélodieux, et en arrière de cette barque d'autres voix tumultueuses s'écriaient : « Qu'y a-t-il de commun entre nous et toi, ô Jésus fils de Dieu, pour que tu sois venu nous détruire et nous chasser de notre demeure ? Tu nous a enlevé toute la terre : il ne nous restait dans cette ville que cette seule maison et celui qui en est le possesseur. La Géhenne était préparée pour lui et voilà que tu viens l'enlever de nos mains ! » Aussitôt qu'Aristarque et sa femme eurent entendu ces paroles, ils furent saisis d'une grande frayeur et tombèrent comme morts.

Alors Dieu enleva le voile qui couvrait leurs yeux : ils virent le Sauveur assis sur le coffret et, debout devant lui, l'archange Michel tenant à sa main une lance avec laquelle il chassait les satans loin des idoles. Il prit ensuite Aristarque par la main, le releva et lui dit : « N'aie pas peur, tu as trouvé le salut grâce à ta femme. Je suis l'archange Michel, et voici mon Seigneur Jésus le Messie, fils du Dieu vivant et éternel : il est venu pour te sauver, t'arracher aux séductions des idoles et te guider dans le bon chemin. Demain matin, quand tu seras levé, va trouver l'évêque Théodose qui vous accordera, à toi

et à ta femme, la grâce du saint baptême afin que tous vos péchés vous soient pardonnés. » Dès que l'archange eut achevé ces mots, Aristarque ne le vit plus. Il se leva à la hâte tout rempli de joie, surtout lorsqu'il eût senti les parfums qui s'exhalaient dans toute sa maison. Il vit à terre, brisées en mille morceaux, les idoles qu'il adorait. Se retournant alors vers le coffret, il le vit brillant d'une lumière plus éclatante que celle du soleil. Cette vue le jeta dans le comble de l'étonnement. Il dit à sa femme : « Apprends-moi ce que tu as fait pour que nous ayons mérité cette grande faveur ; on m'a dit, en cette nuit, que cette grâce me venait à cause de toi. » La femme fidèle lui raconta tout ce qui avait eu lieu. Dès qu'il l'eût appris, il fit venir le prêtre et l'informa de ce qui s'était passé pendant la nuit ; puis il lui dit : « Je te prie, ô prêtre mon père, de m'accompagner chez le père Théodose afin qu'il m'accorde la faveur du saint baptême qui me procurera le pardon de mes péchés, comme on me l'a assuré. » Ils se mirent alors en marche tous les trois, se rendirent chez l'évêque et lui racontèrent ce qui venait de se passer.

L'évêque fut enchanté, baptisa le mari et la femme et leur fit obtenir le pardon de leurs péchés par la foi en le Messie. Dès qu'ils furent de retour de la maison de l'évêque, ils se mirent à faire l'aumône aux pauvres et aux indigents en l'honneur de l'archange Michel, et jusqu'à leur mort, ils firent de leur maison un hôtel [1] pour les étrangers. Voyez, mes frères, la pitié et l'amour que notre Dieu a pour le genre humain. Quiconque se présentera devant lui avec un cœur droit sera reçu chez lui, car il désire le salut de toutes ses créatures. Si, en outre, on a commis des péchés, qu'on les avoue et qu'on en fasse pénitence, ces péchés seront pardonnés. Enfin les exemples de sa miséricorde sont innombrables, la profondeur de sa pitié est insondable. Nous devons donc lui demander pardon et le prier de nous guider dans le chemin du bien.

Deuxième récit que l'on doit lire le douzième jour de Paoni.

J'ai à vous apprendre encore une autre chose, ô mes frères qui êtes réunis dans cette

1. Il faut entendre ce mot dans le sens primitif.

église sainte. Il y avait dans le désert de Seété [1] un fidèle moine qui ne manquait jamais de faire ses prières et de donner une aumône aux pauvres et aux veuves le douzième jour de chaque mois, au nom de l'archange pur, Michel. Après avoir fait son devoir accoutumé, il portait son offrande dans l'église de l'archange Michel à Alexandrie. De là, après avoir reçu les saints mystères, il retournait vers son monastère. Telle était son habitude, car il était robuste de corps, jeune d'âge [2]; mais sage comme un vieillard dans sa conduite. De tout ce qu'il pouvait gagner il faisait l'aumône et ne gardait que ce dont il avait besoin pour sa nourriture journalière. Chaque jour il jeûnait jusqu'à la neuvième heure [3], excepté le samedi et le dimanche. Tous les jours, il faisait un grand nombre de prières et de génuflexions.

1. Il s'agit du célèbre désert de Macaire, situé dans une vallée déserte de la chaine lybique, connue aussi sous le nom de *Vallée des natrons* ou de Ouady-Habib.

2. Il n'en faut pas moins pour expliquer la possibilité de ce voyage, car Seété est éloigné d'Alexandrie d'environ six jours de marche ; mais les moines s'inquiétaient peu de la distance.

3. C'est-à-dire à trois heures du soir.

Dès que le méchant ennemi, le tentateur rusé eût vu les bonnes actions que faisait ce saint homme, il voulut rendre vaines toutes ses mortifications. Un jour que la fête de l'archange Michel était proche, Satan, l'ennemi du bien, envoya au frère moine une maladie qui appesantit tout son corps en l'obligeant au sommeil. Cette maladie s'empara de lui le dixième jour du mois d'Athor [1]. A l'époque à laquelle il avait l'habitude de commencer son voyage d'Alexandrie, Satan rendit la maladie plus grave en la faisant dégénérer en une fièvre violente. Le frère dit alors en lui-même : « Il faut que je parte pour la ville d'Alexandrie afin d'y prier dans l'église de l'archange Michel dont le nom est si doux à la bouche de tout homme ; car je sens que la fin de mes jours est proche et que je vais bientôt sortir de ce monde périssable. Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il ensuite ; car si je meurs, c'est vers Dieu que j'irai, et si je vis, c'est toujours à lui que j'appartiens. Il faut donc que maintenant j'aie assez de courage pour me rendre dans l'église de l'archange Michel,

1. C'est-à-dire le 7 novembre.

le commandant des milices célestes, car, qui sait si je vivrai jusqu'à pareil jour l'année prochaine ». Il se leva alors, se tourna du côté de l'Orient et récita trois fois la prière : « O notre père, qui êtes dans les cieux ! » il signa son visage du signe de la croix sainte en disant : « Au nom de la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ! » puis il pria en ces termes : « O archange de Dieu, Michel, que ta grande puissance vienne à mon secours en cette heure-ci ! » Après avoir prononcé ces paroles, il se mit en marche avec grand effort et grande peine, comme dit l'Écriture : « L'âme désire ce qui contrarie le corps, le corps ce qui contrarie l'âme ; mais l'âme est forte et le corps est faible. » Pendant qu'il était en route, il fut vu tout-à-coup par un homme dévot qui habitait dans l'un des faubourgs d'Alexandrie. La grâce de Dieu était descendue sur cet homme dévot, parce qu'il faisait de bonnes actions ; elle le fit monter sur la terrasse de son habitation afin qu'il fût témoin du prodige qui allait s'opérer à l'occasion de notre frère. Du haut de sa terrasse, il vit un moine qui cheminait avec un grand courage : Satan se jetait sur lui, mais le moine lui résistait avec une foi

ferme et droite. Il vit en outre, un ange qui suivait le moine et en comptait les pas pour lui donner une récompense digne de son mérite, de sa peine et de ses fatigues. Lorsque le vieillard [1] eut vu ce prodige, il fut rempli d'admiration et descendit promptement pour recevoir le moine, dès que celui-ci se serait approché de sa maison. Lorsqu'ils se furent prosternés l'un devant l'autre, le vieillard le pria d'entrer chez lui pour prendre un peu de repos. Le moine n'y consentit point et se dirigea tout droit vers l'église. Le vieillard se dit alors : « Je suivrai ce frère à la ville pour voir ce qu'il fera. »

Les deux dévots prirent donc le chemin de la ville. Le frère, selon son habitude, entra dans l'église, fit son offrande au nom de Dieu, en l'honneur de l'archange Michel. Les prêtres se mirent alors à célébrer la Messe et à distribuer les saints mystères. Dès que la Messe fut finie, le frère s'avança avec son compagnon pour recevoir les saints mystères avec le pardon de leurs péchés. Lorsqu'ils se furent approchés du prêtre, celui-ci vit un

1. C'est-à-dire le dévot. Le nom de *vieillard* se donnait à tous les moines après un certain temps de probation. Celui-ci avait d'ailleurs cent ans.

ange de Dieu qui tenait dans sa main droite une couronne de combat pour le vieillard ; il vit en outre le frère moine portant sur sa tête trois couronnes lumineuses, pendant qu'à ses côtés un second ange tenait à la main une tablette sur laquelle était inscrit le nombre des pas que le moine avait faits depuis Scété jusqu'à l'église. Lorsque le patriarche [1] eut vu ce spectacle, il fut rempli d'étonnement, fit appeler le diacre et lui ordonna de garder près de lui les deux moines jusqu'à la fin de l'office et jusqu'à ce que le peuple fût sorti en paix. Le patriarche fit alors venir le diacre et les deux moines. Après avoir permis aux deux moines de prendre place près de lui, il s'adressa au premier d'entre eux en ces termes : « Mon fils, il est écrit qu'on n'allume pas une lumière pour la mettre sous le boisseau, mais pour la placer en haut d'un minaret [2]. Je te prie

1. Tout-à-l'heure l'auteur parlait du prêtre, et maintenant du patriarche. Il y a contradiction ; mais peut-être faut-il entendre que le patriarche et le prêtre eurent tous deux la même vision.

2. Il faudrait *sur un chandelier*, comme dans l'Évangile. Le mot *minaret* montre l'influence de la conquête arabe sur le copiste ou traducteur copte.

donc au nom irrésistible et éternel de Dieu de ne me rien cacher de ton histoire, car j'ai vu le ciel t'offrir un grand présent. » — Le père Eusèbe, celui qui vivait dans le désert de Scété, répondit : « O mon père saint, crois-moi, je ne possède aucune vertu, je suis un homme dont les péchés sont plus nombreux que ceux de tout autre homme et je continue toujours de vivre dans les fautes et le péché. Je te prie de me bénir, ô mon père saint, afin que, par tes prières, Dieu me pardonne une partie de mes péchés et que, par celles de l'archange Michel, il prenne pitié de moi et me fasse passer de l'état de négligence dans lequel je me trouve en celui d'une pénitence agréable à Dieu. Misérable et vil que je suis ! je ne mérite point de fouler sous mes pieds cette terre sainte ; noyé dans l'océan de mes péchés, j'ai commis tous les crimes et toutes les actions diaboliques, telles que la fornication, les impuretés et tout ce qu'il y a d'actions méchantes si bien, je crois, qu'au moment où je sortirai de ce monde périssable l'on me conduira dans les lieux de supplice à cause de tous les péchés que j'ai commis, moi misérable !

« J'avais, mon père saint, un ami qui exer-

çait la profession de marchand. Par suite de la grande amitié qui nous liait, nous étions aussi unis par notre affection que si nous eussions eu deux âmes en un seul corps. Nul de nous deux n'entreprenait quelque chose sans le consentement de l'autre. Nous avions le même cœur pour tous nos projets, vente, achat, et le reste. Il prenait sur lui tous les soucis du commerce, et moi j'étais plongé dans les œuvres mauvaises. Mon ami avait une femme très belle et il craignait que je ne le trompasse de complicité avec elle. Un jour mon ami me dit : « Il y a bien longtemps que nous sommes associés et liés par une grande amitié ; mais je désire maintenant que nous prenions l'engagement réciproque de ne pas nous tromper l'un l'autre, de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre de ce que nous ferons, d'avoir en toute bonne volonté même cœur et même corps [1], afin que Dieu bénisse nos biens et notre vie et que nos pensées soient tranquilles au sujet l'un de l'autre. Ainsi, si je pârs pour un voyage, je serai en repos de ta part au sujet de ma maison et de tout ce qu'elle ren-

1. C'est à dire, dévoué de corps et d'âme.

ferme. » J'acceptai cette proposition. Nous nous rendîmes tous deux à l'église, et nous y prîmes cet engagement l'un envers l'autre, avec de grands serments. Nous nous jurâmes l'un à l'autre devant l'autel de Dieu dans l'église de l'archange pur Michel que personne de nous deux ne tromperait l'autre dans quelque chose que ce fût, ne l'abandonnerait au moment du malheur ni ne désirerait ce que l'autre possèderait. Après avoir pris cet engagement devant Dieu dans l'intérieur de l'église, nous sortîmes. Quelques jours après, nous chargeâmes une barque de marchandises très précieuses. Mon associé me dit : « Toi, tu resteras ici pendant que j'irai en toute hâte vendre ces marchandises, et à mon retour j'en retrouverai d'autres que tu auras achetées. » Je le congédiai donc et il partit pour l'île de Chypre avec mon serviteur et le sien. Je m'occupai de mon côté d'acheter toutes les marchandises nécessaires.

« Un jour que j'avais acheté des marchandises très chères, je les portai moi-même dans la maison de mon associé. Sa femme qui s'y trouvait me saisit et m'invita à une action coupable. Je résistai avec courage,

surtout en me rappelant l'engagement passé entre nous et qui avait eu pour témoins Dieu et l'archange Michel. Aussitôt la très grande miséricorde de Dieu descendit sur moi : une crainte honnête s'empara de moi, ôta de mon cœur tout ce que j'avais d'inclination pour cette femme et me fit lui dire : « Il est impossible que je trompe mon associé et que je manque à mon engagement. » Elle insista d'abord près de moi avec des paroles coupables; puis elle me saisit sans honte ni crainte de Dieu. Je m'écriai aussitôt : « O mon Maître, Dieu de l'archange Michel, toi qui sers de témoin entre moi et mon ami, sauve-moi de la main de cette femme, comme tu as autrefois sauvé le juste Joseph des mains de la femme égyptienne, épouse de Putiphar ! » Puis je me signai le visage du signe de la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit. Cependant cette femme ne me laissait point partir; mais elle voulait toujours me faire exécuter son désir : ce que voyant je la frappai d'un coup si violent qu'elle tomba à la renverse et mourut sur le champ. Et moi, je ne voulais point la tuer : je ne désirais que me sauver d'elle ! Dès que je la vis morte, je fus saisi d'une

grande frayeur et je m'écriai : « O mon Seigneur Jésus le Messie, fils du Dieu vivant, sauve-moi en ce moment difficile par l'intercession de l'archange Michel ; car tu sais, ô mon Seigneur, que je voulais seulement lui échaper et non la tuer. Tu sais, ô mon Dieu, que j'ai commis de nombreux péchés et tu les a tolérés avec patience : maintenant je te prie de me sauver de cette grande épreuve afin que je t'adore continuellement pendant tout le reste de ma vie, que je suive ton chemin et que je fasse ta volonté en m'appliquant toujours à sauver mon âme. Je n'habiterai plus jamais d'endroits où il y aura des femmes. » Pendant que je disais ces mots que j'accompagnais de pleurs amers, tout-à-coup le maître des trésors de la miséricorde, celui qui ne désire point la mort du pécheur, celui qui prend pitié de ses créatures et à la voix duquel toutes les créatures ressusciteront au jour du jugement, Dieu ressuscita cette femme ignorante qui se releva avec une grande joie, se prosterna devant moi et me dit : « Que tu es heureux ! Dieu t'a pardonné tous tes péchés. Grâce à toi, mon âme est sauvée, à moi malheureuse et méchante. Crois-moi, mon père, lorsqu'on

a ôté mon âme de mon corps, les milices des ténèbres m'ont entourée et se sont mises à grincer des dents contre moi avec colère et courroux; puis elles m'ont conduite dans les feux de la Géhenne. Un ange lumineux vint aussitôt et dit à mes gardes : « Cette âme ne vous a pas été livrée ; Dieu en a fait présent à Eusèbe son honnête serviteur ». Ces anges ténébreux dirent aussitôt : « Cet Eusèbe est notre ami, nous allons l'amener chez nous, car il a tué cette femme et il n'a jamais rien fait de bon. » L'archange pur Michel leur dit : « Dès maintenant il ne vous appartient plus, car la faveur de Dieu est descendue sur lui. Désormais c'est un élu qui suivra toujours les chemins de l'honnêteté. Dieu lui a pardonné tous les péchés qu'il a commis depuis son enfance et l'a confié à l'archange Michel qui le protégera contre les coups de Satan ; car il a combattu la nature et vaincu dans le combat de la passion. » Dès que l'archange Michel eût prononcé ces paroles, il prit mon âme des mains de ces esprits ténébreux pour la replacer dans mon corps, comme tu le vois. »

« Et moi, Eusèbe, lorsque j'eus entendu cette femme parler ainsi, je fus rempli d'une

grande admiration et je me réjouis beaucoup de son salut et de sa vie. Comme il était très tard, je rentrai dans ma maison et je dormis. Aussitôt l'archange Michel vint à moi et me dit : « Te voilà sauvé! ne commets plus de péchés, sinon tu seras atteint d'un malheur encore pire. » — Je lui dis : « Qui es-tu, mon Seigneur, toi qui est environné d'une si grande gloire? » — Il me répondit : « Je suis l'archange Michel qui me tiens à chaque instant debout devant Dieu, afin d'intercéder pour le genre humain. C'est moi qui, sur l'ordre de Dieu, ai remis l'âme de cette femme en son corps. Courage! le Seigneur est avec toi. » Il disparut dès qu'il m'eût dit ces paroles. Je m'éveillai aussitôt très effrayé de cette extraordinaire vision; je me levai sur le champ, je fis deux parts de tous mes biens et je laissai dans sa maison ce qui appartenait à mon ami. Je distribuai ma part aux pauvres, je me rendis à la montagne de Scété et je revêtis le saint costume du monachisme. Je m'occupai ensuite à travailler pour subvenir à ma nourriture et faire l'aumône de ce qui me resterait. A chaque fête, je suis venu à l'église de l'archange Michel pour faire l'offrande du produit de mon tra-

vail manuel, ne désirant en tout cela qu'une seule chose : obtenir de Dieu le pardon de mes péchés passés. Voilà mon père saint, quelle a été mon histoire avec tout ce qui m'est arrivé. Quant à ma nourriture, elle ne consiste qu'en pain dur et en sel, à l'exclusion de tout autre chose, et je jeûne tous les jours jusqu'au coucher du soleil [1] ».

Et moi, votre humble père, en entendant cette histoire honnête et cette bonne conduite, je glorifiai Dieu qui aime les hommes et je dis au moine : « En vérité, ta conduite est bonne ! Quant au combat que tu as livré, Dieu t'a aimé pour cette raison et t'a accordé trois couronnes : l'une pour avoir sauvé Toutbal [2] la pure ; la seconde pour avoir revêtu l'habit monacal dont tu t'es armé pour combattre l'ennemi ; la troisième pour tes peines et les offrandes que tu as faites au nom de Dieu à l'église de l'archange Michel. Heureux Eusèbe ! Dieu t'a pardonné tes

1. Il y a encore ici contradiction, car au commencement du récit, Eusèbe ne jeûne que jusqu'à la neuvième heure (trois heures du soir).

2. C'est le nom de la femme. Elle est *pure (!!)* parce qu'elle a été l'objet d'une faveur. La doctrine est commode.

péchés, tu es devenu tel que tu étais au jour de ta naissance. Courage ! Dieu t'a élu, il est avec toi à jamais. Amen ! Désormais, Eusèbe tu n'as plus de part en ce monde ; mais tu en as une dans le royaume des cieux avec tous les saints qui, par leurs bonnes actions, ont contenté Dieu. » Lorsque j'eus fini de le questionner, je me retournai vers son compagnon et lui dis : « Dis-moi, mon père, quelles sont les peines que tu as souffertes et les bonnes actions que tu as faites, afin qu'en ton récit, je trouve repos et consolation, car il est écrit : En voyant vos bonnes œuvres ils glorifieront votre père qui est dans les cieux ». — Le vieillard répondit : « Pardonne-moi, mon père, je suis un homme pécheur et bien à plaindre. Sache, mon père saint, que j'ai aujourd'hui cent ans et que je me suis fait moine alors que j'étais dans ma douzième année. Si je n'y avais pas été forcé par la nécessité, je ne me serais jamais occupé de travail manuel. Nuit et jour, je faisais de nombreuses prières, suivant les commandements de nos pères, les saints apôtres. Je jeûnais deux jours de suite, excepté le samedi et le dimanche. Pendant le carême mon jeûne se prolon-

geait pendant huit jours. J'aimais la solitude ; je ne désirais point voir le visage d'une femme, ni celui d'un homme. J'avais un grand amour pour les étrangers. Quand j'ai vu ce frère Eusèbe qui, enveloppé d'une grande gloire, venait de l'intérieur du désert, je l'ai suivi jusqu'en ce lieu saint. Voilà, mon père, quelle a été ma vie. Je te l'ai racontée parce que tu es le confident de nos âmes de la part de Dieu ». — Je lui dis aussitôt : « Que tu es heureux, mon père saint ! tu as reçu une couronne en récompense de tes peines. »

Lorsque j'eus entendu la double histoire de ces deux saints, je fus dans une grande admiration et je remerciai Dieu qui opère tant de miracles par ses élus. Après avoir reçu ma bénédiction, ils sortirent consolés d'une consolation spirituelle et rentrèrent chez eux en paix. Ils achevèrent leurs actions vertueuses, comme ils les avaient commencées, et ils furent transportés dans les faveurs éternelles du royaume céleste.





IV

LES DIX MERVEILLES DE L'ARCHANGE MICHEL

PREMIÈRE MERVEILLE DE L'ARCHANGE MICHEL : QUE SON INTERCESSION SOIT AVEC NOUS *Amen.*

Dans les temps anciens, un grand nombre de barques descendaient le Nil. Un vent violent souffla contre elles, si bien qu'elles furent sur le point de faire naufrage. Comme les gens qui se trouvaient sur ces barques désespéraient de la vie et ne trouvaient aucun moyen de se sauver, ils s'écrièrent tous : « O archange pur Michel, chef des milices célestes, ô ange de la pitié et de la miséricorde, vois un peu quelle est notre position. Sauve-nous et intercède pour nous près de Dieu ; car nous sommes sur le point de périr. » Ils accompagnaient ces prières de larmes amères. Aussitôt le salut leur fut envoyé de la part de Dieu : l'archange Michel descendit

du ciel et entraîna les barques vers la rive. Tous y arrivèrent sains et saufs, sans avoir été atteints par le moindre mal. Ils racontèrent cette merveille dans tous les lieux où ils se rendaient et le douzième jour de chaque mois ils célébrèrent la fête de l'archange Michel. Que son intercession soit avec nous tous : *Amen.*

DEUXIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Il y avait un homme fidèle qui ne cessait d'implorer la miséricorde de Dieu, de supplier l'archange Michel d'intercéder pour lui et qui célébrait sa fête le douzième jour de chaque mois. Cet homme exerçait le métier de fellah. Une année que ses champs restèrent sans eau, il fut tellement pauvre qu'il ne possédait pas un seul dirhem [1]. Comme cette pauvreté lui était bien pénible, il devint très triste et voulut quitter ses enfants pour aller habiter dans une ville éloignée. Une nuit pendant qu'il dormait, l'archange Michel lui apparut entouré d'une grande gloire et lui dit : « O homme béni, pourquoi es-tu

1. C'est la drachme grecque

triste de la sorte? Lève-toi, va vers la rive du fleuve, jette ton hameçon, tu prendras un gros poisson [1], dans le ventre duquel le Seigneur t'a préparé une grande bénédiction. Je serai toujours avec toi et ne te laisserai manquer de rien. Que la force de Dieu soit à jamais avec toi! » Après avoir dit ces paroles, l'archange remonta au ciel. L'homme s'éveilla rempli d'effroi; il se rendit promptement sur les bords du fleuve et y jeta son hameçon, comme l'archange le lui avait recommandé. Un énorme poisson y fut pris. Le fellah lui déchira la gorge et en tira un sac plein d'or rouge. Il fut ravi de cela, et glorifia Dieu qui ne l'avait point abandonné. Avec une partie de cet or, il fit peindre l'image de l'archange Michel et la plaça dans l'église. Dès lors jusqu'à sa mort, il ne cessa de célébrer la fête de l'archange le douzième jour de chaque mois. Que l'intercession de l'archange pur Michel soit avec nous tous et avec le copiste : *Amen*.

1. Le texte emploie le mot qui sert à désigner le poisson qui engloutit Jonas et que nous nommons baleine. Mais mettre une baleine dans le Nil serait un peu trop fort.

TROISIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Sachez, mes frères et amis, qu'il y avait un homme très fidèle et craignant le Seigneur. Il aimait l'archange pur Michel et tous les ans il en célébrait la fête. Il exerçait le métier de fellah. Une année qu'il était très occupé de ses terrains, il ne fit point les préparatifs nécessaires pour la fête qui devait avoir lieu quelques jours après. Cette même année les vers rongèrent toutes ses plantes. Il se dit aussitôt que le malheur qui venait de l'atteindre n'avait point d'autre cause que la négligence qui l'avait empêché de célébrer la fête de l'archange Michel, il célébra sur le champ cette fête et fit des aumônes aux malheureux et aux indigents en l'honneur de l'archange Michel. Alors Dieu, dans sa miséricorde, voyant les bonnes œuvres de cet homme, rendit ses plantes prospères et doubla ses biens. Depuis ce jour jusqu'à l'heure de sa mort, le fellah ne cessa de faire des aumônes et de préparer des bouquets en l'honneur de l'archange Michel au jour de sa fête. Que l'intercession

pure de l'archange Michel soit avec nous : *Amen*.

QUATRIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Il y avait un homme de bien fort pitoyable et qui aimait toujours à faire des actions honnêtes et charitables. En le voyant ainsi Satan lui porta envie et fit tomber sur lui une maladie si violente que le malheureux ne pouvait remuer. Un jour le pauvre homme dit à ses parents de le porter à l'église dans une litière, et l'on ne mit point de retard à faire ce qu'il avait demandé. Il se fit placer au-dessous de l'image de l'archange Michel et commença de le prier en disant : « O Monseigneur l'archange Michel, viens à mon secours, guéris-moi de cette maladie, sauve-moi. » Ces paroles étaient accompagnées de pleurs amers. A minuit une grande lumière illumina l'église et l'archange Michel s'adressa au malade en lui disant : « Pourquoi te vois-je dans une si grande détresse au sujet de cette maladie ? » — Le malade répondit : « Tu vois, Monseigneur, je souffre beaucoup. » — L'archange

reprit : « Le seigneur t'accorde la guérison; mais ne commets plus de péchés si tu ne veux tomber dans un état pire encore. » Puis il étendit la main, toucha le corps du malade en disant : « Sois guéri ! » Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il disparut. L'homme s'éveilla aussitôt et ne crut point qu'il était guéri : il toucha ses pieds et ses mains et les trouva sans douleur; il se leva alors et marcha vers sa maison. Se trouvant alors guéri, il rendit gloire à Dieu et remercia l'archange Michel. Lorsque la foule eût vu la merveille que venait d'opérer l'archange Michel, elle poussa de grandes acclamations. Quant à l'homme, il ne cessa après sa guérison de célébrer la fête de l'archange Michel et ne manqua pas de répandre partout le bruit de cette merveille. Que l'intercession de l'archange soit avec nous tous : *Amen*.

CINQUIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Une bravé femme tomba malade d'hydropisie. Tout son corps enfla et elle dépensa toutes ses ressources pour payer les méde-

cins qui ne lui firent aucun bien. Un jour que son mal était plus grave que jamais, elle leva les yeux au ciel et dit : « Je t'en prie, Monseigneur l'archange Michel, intercède pour moi près de Dieu afin qu'il me guérisse de cette maladie : je fais vœu de donner chaque année dix dinars d'or à ton église et de célébrer ta fête tous les ans. » Comme ses parents lui avaient apporté l'image de l'archange Michel, elle se prit à la baiser maintes fois en disant : « Je t'en prie, ô archange pur Michel, prête-moi secours, guéris-moi de cette maladie ; ô toi qui te tiens devant Dieu, le père universel, intercède pour moi afin qu'il me guérisse de ce mal incurable. Je te promets, ô archange, de ne manquer plus jamais de célébrer ta fête tant que je vivrai ! » Ces prières étaient accompagnées de larmes amères. Elle plaça ensuite l'image dans sa chambre et devant elle alluma un flambeau, elle passa la nuit à pleurer, et elle était vraiment dans une grande douleur. Pendant qu'elle était ainsi voici que l'archange Michel lui apparut. La chambre fut remplie de sa lumière brillante ; il toucha la femme de la main et elle s'éveilla en sursaut. Il lui dit : « Lève-toi de

bonne heure demain matin, prends de l'huile de la lampe, mélange l'huile avec un peu d'eau, bois le tout et tu seras guérie de ta maladie; mais ne tarde point de faire ce que tu as promis. » Après lui avoir ainsi parlé, il se déroba à ses regards et la femme s'éveilla. Elle fit ce qu'il lui avait ordonné et sur le champ elle fut guérie, il sortit de son corps de l'eau, de l'urine et une liqueur comme du sperme. Elle paya à l'église ce qu'elle avait promis, et elle ne cessa point de prier l'archange Michel chaque dixième jour du mois qui était le jour où il l'avait guérie, et elle publia le prodige qu'avait opéré l'archange Michel. Que son intercession soit avec vous tous, ô mes frères : *Amen.*

SIXIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Il y avait un homme idolâtre qui possédait en grande quantité les richesses de ce monde périssable Un jour qu'il marchait dans les rues de Rome, il vit un chrétien qui travaillait comme journalier pour gagner son pain. Or, cet idolâtre qui était très

riche et possédait un grand nombre de biens dit au chrétien : « Viens travailler pour moi, je te donnerai dix dinars pour ta nourriture; mais jure-moi dans l'église de l'archange Michel que tu ne me tromperas pas. » Le croyant se rendit à l'église et fit le serment qu'exigeait l'idolâtre, prit l'or, s'en alla et se rendit dans un pays éloigné où il fit le commerce. Quelque temps après, il rentra dans la ville de Rome. Lorsque le païen le vit, il lui réclama son argent. Le chrétien lui dit : « Tu n'as rien à me réclamer. » — L'idolâtre répondit : « Allons à l'église de l'archange Michel, et jure-moi là que tu ne me dois rien, alors je te laisserai aller libre ». Le chrétien entra dans l'église avec audace et jura en présence de l'idolâtre. A peine fut-il sorti de l'église que sa main devint sèche comme une pierre. Il s'écria aussitôt : « Pardonne-moi mon péché, ô archange Michel; je n'entrerai plus dans ton église pour faire un faux serment. Je t'en prie, ô toi qui intercèdes pour tout le genre humain, guéris ma main et je vous servirai, toi et ton église, jusqu'à ma mort. » Cette prière était accompagnée de larmes amères. L'idolâtre en voyant cette merveille,

dit au chrétien : « Donne les dix dinars à l'église de l'archange Michel. » Dès lors il devint un très bon chrétien, serviteur du Seigneur le Messie. Le chrétien passa la nuit de ce jour dans l'église, en proie à de grandes souffrances. A minuit, l'archange Michel lui apparut et lui dit : « Ne crains-tu pas Dieu, ô malheureux, pour oser faire un faux serment dans l'église? Sans la miséricorde de Dieu, je t'aurais fait périr! » — L'homme lui répondit : « Je l'avoue, Monseigneur, j'ai péché et je viens te demander pardon. Désormais je ne jurerai plus au nom de Dieu. » L'archange Michel eut pitié de lui, lui toucha la main qui fut aussitôt guérie, et lui dit : « Te voilà guéri maintenant! Prends bien garde de ne plus commettre de péchés, sinon tu tomberas dans un état encore pire. » Dès qu'il eut dit ces paroles, l'archange disparut. L'homme s'éveilla, bien content d'avoir recouvré la santé. Le païen se fit baptiser et fut un orthodoxe fidèle. Tous les deux ne manquèrent point jusqu'à leur mort de célébrer la fête de l'archange Michel. Que l'intercession de l'archange Michel soit avec nous : *Amen.*

SEPTIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Un homme fidèle parmi les grands personnages de la ville de Rome avait une femme stérile. Ils étaient bien tristes tous deux ; nuit et jour ils priaient Dieu de leur accorder un enfant. Le douzième jour du mois de Paoni, jour de la fête de l'archange Michel, ils se rendirent à l'église avec tout le peuple chrétien. En voyant les parents qui entraient avec leurs enfants, la femme pleura amèrement et dit : « O Dieu, regarde ma faiblesse et ma misère, à moi malheureuse ; donne-moi un enfant qui soit la joie de mes yeux. O archange, intercède pour moi devant le Seigneur et prie-le de m'accorder un garçon ou une fille, sous la condition que je le vouerai à ton service jusqu'au jour de sa mort. » Lorsque la Messe fut terminée, cette femme passa la nuit dans l'église. Elle vit en vision un homme lumineux qui lui disait : « O femme ! Dieu a exaucé ta prière. Tu concevras et enfanteras un garçon que tu dois appeler Michel. » Elle se leva aussitôt toute

joyeuse de ce qu'on lui avait dit et rentra chez elle, rendant gloire à Dieu et remerciant l'archange Michel. Peu de temps après, Dieu accomplit sa promesse, et la femme mit au monde un beau garçon qu'elle nomma Michel. Lorsque l'enfant eut un peu grandi, ses parents ne le laissèrent point aller à l'église, comme ils l'avaient promis, tant ils l'aimaient. A dix ans, il tomba si dangereusement malade que les médecins ne purent le guérir. Un jour la mère se rappela le vœu qu'elle avait fait et qu'elle n'avait pas rempli ; elle vit alors pourquoi son enfant était malade, elle le porta promptement dans l'église de l'archange Michel, le lava de l'eau du puits, l'oignit de l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image, et se prit à dire : « O archange Michel, guéris ton serviteur Michel [1] de cette grave maladie ! Sauve-le et je le laisserai habiter dans ton église jusqu'au jour de sa mort. » Elle passa la nuit dans l'église avec son fils. Le lendemain, le jeune garçon était guéri, et il resta à servir dans l'église jusqu'au jour de

1. Il y a ici un jeu de mots comme les Coptes en aiment : Michel prie pour Michel.

sa mort. La renommée de cette merveille se répandit partout. Que l'intercession de l'archange Michel soit avec nous : *Amen.*

LA HUITIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Dans la ville de Chypre, des gens chrétiens avaient pris soin, de bâtir une belle église, très ornée, en l'honneur de l'archange Michel. Le père évêque alla la consacrer avec tout le peuple chrétien. Ils commencèrent la prière comme d'habitude. Au moment de la consécration, un juif possédé de Satan, malade de la lèpre, s'introduisit dans l'église et se tint au pied d'une colonne. Lorsque le père évêque eut fini la consécration de l'église et en eut aspergé les murs d'eau bénite, ce juif en prit un peu et s'en frotta le corps. Il s'oignit aussi ensuite avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de l'archange Michel et s'écria disant : « O Monseigneur l'archange Michel, guéris-moi de cette maladie et je donnerai vingt dinars à ton église, je me ferai chrétien et je te servirai ici jusqu'au jour de ma mort. » Après avoir fait cette prière, il passa la nuit dans

l'église et, le lendemain, il se trouva guéri. Il remercia Dieu et l'archange Michel pour la santé qu'il avait recouvrée, alla trouver l'évêque, lui raconta tout ce qui lui était arrivé et le pria de l'admettre au nombre des chrétiens. Lorsque l'évêque l'eut prêché, il le baptisa avec toute sa famille, et le juif resta à servir dans l'église jusqu'au jour de sa mort. Il répandit la nouvelle de ce prodige partout où il allait. Que l'intercession de l'archange Michel soit avec nous : *Amen.*

LA NEUVIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

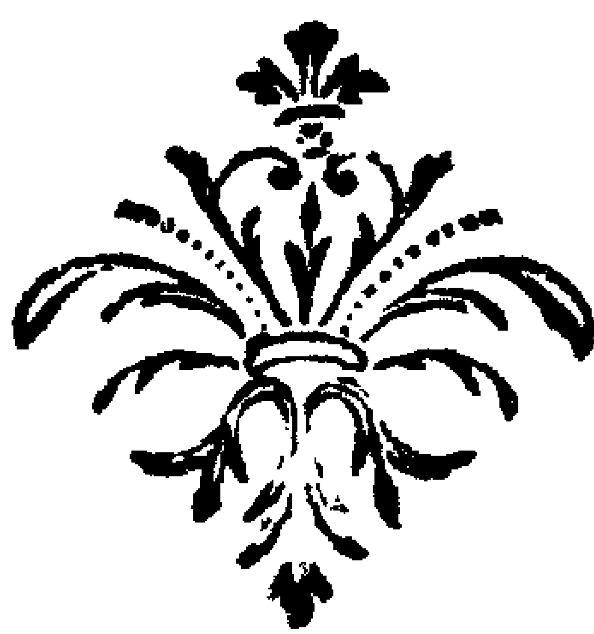
Un jour de fête, pendant que le père évêque, selon l'habitude, célébrait la messe avec le peuple chrétien, un homme possédé d'un esprit impur entra dans l'église au moment où l'on récitait l'Évangile. Cet homme criait : « Par où passer ? où te fuir ? ô archange Michel ! nous avons abandonné le ciel à cause de toi et tu nous chasses encore sur la terre de tous les endroits où nous allons. » Pendant qu'il criait ainsi, l'archange Michel se montra sous une forme lumineuse, vêtu d'un habit semblable à celui des rois, tenant à la

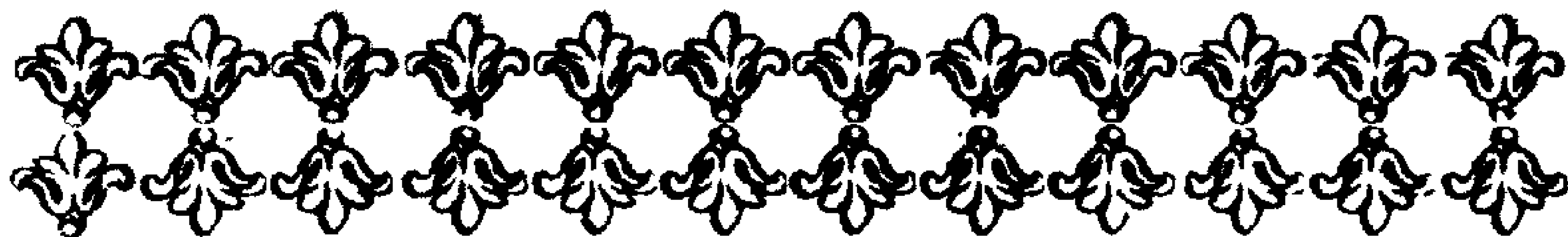
main un sceptre d'or en haut duquel on voyait la représentation de la croix sainte. Il saisit Satan et le pendit au milieu de l'église. Alors Satan s'écria : « Je t'en prie, au nom de celui qui t'a donné tant de gloire, lâche-moi, ô archange Michel. Désormais je n'oserai plus entrer dans un endroit où sera ton nom. » Lorsqu'il eut dit ces paroles, l'archange le relâcha et il sortit de l'église tout couvert de confusion. Le malade fut aussitôt guéri et se fit le serviteur de l'église de l'archange Michel jusqu'au jour de sa mort. Que l'intercession de l'archange Michel soit avec nous : *Amen.*

LA DIXIÈME MERVEILLE OPÉRÉE PAR L'ARCHANGE MICHEL

Un chrétien tomba dangereusement malade et devint aveugle. Le douzième jour du mois de Paoni, il assista avec tout le peuple chrétien à la fête de l'archange Michel. Au moment où on lisait le saint Évangile, cet homme pleura amèrement et dit : « O archange pur, Michel, toi qui, près de Dieu, intercèdes pour le genre humain tout entier, prie le Seigneur pour moi, pécheur, afin qu'il

rende la lumière à mes yeux. Je célébrerai ta fête et te servirai dans ton église. » Après avoir ainsi prié il passa la nuit bien triste dans l'église. A minuit, l'archange Michel lui apparut et lui dit après l'avoir éveillé : « N'oublie pas ton vœu ». De ses mains pures, il toucha ensuite les yeux de l'aveugle et le bénit. Il en tomba quelque chose comme des écailles. Le lendemain matin, l'homme fut guéri, se réjouit beaucoup et rendit gloire à Dieu. Dès lors il ne cessa de célébrer la fête de l'archange Michel le douzième jour de chaque mois et servit dans l'église jusqu'au jour de sa mort. Que l'intercession de l'archange Michel soit avec nous : *Amen.*





V

LA CONVERSION DU SCRIBE MATHIEU ET DE SA FAMILLE

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT, UN SEUL DIEU : AMEN.

Nous commençons avec l'aide de Dieu et sous sa bonne direction à copier le discours prononcé par le père saint anba Sévère [1], *patriarche d'Antioche. Dans ce discours, le saint démontre la grandeur de l'archange pur Michel et raconte la conversion à la vraie foi de Mathieu le scribe, de sa femme et de ses enfants. Il prononça ce discours le jour de la fête de l'archange Michel, le douzième jour du mois de Paoni.*

1. « Sévère est très célèbre dans les œuvres coptes parce qu'il fut monophysite, dut quitter Antioche et se réfugier en Égypte. Il semble avoir été doué d'un certain talent.

Que ses bénédictions soient avec nous tous et avec le copiste : Amen [1].

Un homme nommé Festus habitait au village du nom d'Antiki [2]. Cet homme était riche en or et en argent; il possédait en grand nombre les biens périssables de ce monde. Il adorait le soleil. Dieu qui ne désire pas la mort du pécheur l'inclina par sa miséricorde vers la vraie foi. Un jour, Festus chargea une barque de marchandises et partit vers une ville nommée Qalonie dans le pays de Philippes [3]. Les habitants de cette ville croyaient tous au Messie. Il y débarqua le jour où l'on célébrait la fête de l'archange Michel, chef des milices célestes, et il y vendit ses marchandises. Pendant qu'il se promenait dans la ville, il passa devant l'église de l'archange Michel, la veille de sa fête [4]. Il entra dans l'église et vit qu'elle était tout

1. Le discours commence par des considérations religieuses que j'ai élaguées.

2. C'est le même nom que celui de la ville d'Antioche. Je ne crois pas cependant qu'il s'agisse de cette ville.

3. C'est-à-dire en Macédoine, sans doute.

4. Il semble y avoir contradiction; mais il faut se rappeler que les fêtes commençaient le soir.

illuminée de cierges et de flambeaux : les murs étaient couverts de rideaux de soie tissée, garnis de pierreries. Il admira ces ornements et resta stupéfait à la vue de l'édifice. Cette admiration devait le sauver des ténèbres de son erreur et de son ignorance, et le faire entrer dans la lumière que donne la foi en le Messie.

Vers le soir il vit le peuple entrer en foule dans l'église. Lorsqu'il en demanda la cause on lui répondit qu'on célébrait la fête de l'archange Michel. Il resta à la place où il se trouvait et écouta les fidèles chanter les hymnes. Ces chants lui plurent tant qu'il passa la nuit à la porte de l'église. Le lendemain matin, il interrogea deux hommes qui sortaient de l'église et leur dit : « O mes frères, que s'est-il passé hier dans la ville ? » — Ils lui répondirent : « Comme ce jour est le douzième du mois de Paoni, nous nous sommes réunis pour célébrer la fête de l'archange Michel qui supplie le Seigneur de nous pardonner nos péchés, qui prie afin que les eaux des fleuves montent, que nos moissons poussent, que nos fruits mûrissent et que les vents et les pluies soient propices. » — Festus répondit : « Où est ce Michel dont vous

me parlez, afin que je lui adresse la parole et lui demande de me sauver de tous les maux. » — Les deux chrétiens répondirent : « Tu ne peux point le voir avant d'avoir embrassé la religion chrétienne et cru au Messie, qu'à lui soit la gloire ! Quand tu seras devenu chrétien et que tu auras cru, alors il s'approchera de toi il te parlera ainsi que son maître, il deviendra ton ami fidèle et te sauvera de tous les maux. »

Dès que Festus eut entendu ces paroles des deux fidèles, il leur dit : « Je vous en prie, menez-moi avec vous afin que je devienne chrétien comme vous et je vous donnerai à chacun un dinar d'or ; car mon cœur a déjà une grande inclination pour votre religion. » — Ils eurent une grande joie de ces paroles et lui dirent : « Attends un peu ici ; nous allons aller prévenir l'évêque ». Ils revinrent ensuite et conduisirent Festus devant l'évêque. Celui-ci lui demanda son nom, sa profession, son pays et le Dieu qu'il adorait. L'étranger lui répondit : « Je me nomme Festus ; je suis le plus riche marchand de mon pays qui s'appelle Antiki et j'adore le soleil. » — A ces mots l'évêque lui dit : « Veux-tu devenir le serviteur du Seigneur

le Messie et l'un de ses fidèles purs? » — « Oui, monseigneur, lui dit-il, je ne demande pas mieux. » — « As-tu une femme et des enfants, » interrogea l'évêque. — Il répondit : « Oui, mon père, j'ai une femme et quatre enfants. » — L'évêque reprit : « Il ne nous est pas possible de te donner cette grâce du Saint-Esprit, le saint baptême, avant leur arrivée et leur consentement; car, sans cela, quand tu seras arrivé près d'eux ou bien ils te recevraient avec joie, ou bien ils te chasseraient à cause de ce que tu aurais fait ici, et alors tu ne saurais plus que faire. » A ce conseil, Festus conçut une grande joie, il se fit bénir de l'évêque, le quitta et descendit dans une barque pour se rendre en son pays.

Pendant tout le voyage, il ne pensa qu'à la conversion de sa femme et de ses enfants. Il priait Dieu et disait : « O mon Dieu, vrai et éternel, convertis ma femme et mes enfants! fais-leur connaître la vraie foi en ton saint nom. » Satan, l'ennemi du bien, en voyant l'inclination que cet homme avait pour la religion chrétienne lui porta envie et fit souffler un vent si violent que la barque fut sur le point de faire naufrage, telle-

ment les vagues étaient fortes. Les passagers désespéraient de la vie; mais dès que Festus vit que la perte de ses richesses et sa propre perte étaient certaines, il s'écria, disant : « O mon Seigneur Jésus le Messie, prête-moi secours et sauve-moi par l'intercession de l'archange pur, Michel, duquel j'ai vu la gloire qui l'environne; car moi, ma femme et mes enfants, nous irons bientôt vers toi pour nous faire chrétiens, pour croire en ton nom saint et béni. » Comme il parlait ainsi, il entendit une voie venant du ciel et qui disait : « N'aie pas peur, ô Festus! car il ne t'arrivera aucun mal. » Peu de temps après l'agitation de la mer se calma, les vagues s'apaisèrent, la barque navigua tranquillement sous l'ordre de Dieu jusqu'à ce que le marchand fût arrivé dans son pays.

Lorsqu'il fut entré dans sa ville, il salua sa famille qui eut une grande joie de le revoir en bonne santé. Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé dans la ville de Qalonie et leur fit observer que le soleil qu'ils adoraient n'était pas un dieu, qu'il n'est qu'une créature du grand Dieu des cieux Jésus le Messie, le Fils du Dieu vivant et éternel qui a créé le ciel et la terre, le soleil

et la lune, ainsi que toutes les étoiles. Il leur dit en outre combien était grande la puissance de l'archange Michel. Son fils aîné fut dans une grande admiration. Le marchand dit alors à sa femme : « Lève-toi, que nous allions nous faire chrétiens : Si tu ne le veux pas, je te donnerai tout l'argent dont tu auras besoin pendant ta vie entière; quant à moi, je dois partir pour obtenir le pardon de mes péchés. » Dès que sa femme eut entendu ces paroles, elle lui dit : « Je t'accompagnerai partout où te conduira le chemin que tu suivras. » A cette réponse, Festus se leva, il prépara à la hâte tout ce dont il avait besoin, prit sa femme, ses enfants et partit aussitôt pour la ville de Qalonie. Pendant tout ce voyage, l'archange Michel les accompagna afin de les préserver des ruses de Satan. Lorsqu'ils furent parvenus dans la ville, Festus alla trouver les deux chrétiens et leur apprit l'arrivée de sa femme et de ses enfants. Les deux croyants les conduisirent devant le père évêque qui en conçut une grande joie pour le salut de leurs âmes. Il ordonna ensuite de préparer le baptistère saint de l'église et il les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,

un seul Dieu. Il changea leurs noms, celui de Festus en Mathieu, celui de sa femme en Es-Salama [1], et ceux de leurs quatre enfants en Jean, Stéphane, Joseph et Daniel. Il baptisa ensuite leurs serviteurs et leur distribua à tous les saints mystères. Ils passèrent plusieurs mois dans la maison de l'évêque qui ne manqua jamais de les prêcher et de les affermir dans la foi du Messie. En récompense du salut qu'il venait d'acquérir, Mathieu donna six cents mitsqals [2] d'or.

Quelques jours après, ils prirent congé de l'évêque et se mirent en route pour leur ville. Ils y arrivèrent en bonne santé, grâce à la volonté de Dieu et à l'intercession de l'archange Michel. Dès qu'ils furent rentrés chez eux, ils firent un grand banquet aux pauvres, aux indigents et aux malheureux. Les habitants de la ville en furent très étonnés. La renommée de leur sage conduite se répandit partout. Peu de temps après, le scribe Mathieu [3] mourut et partit

1. C'est le nom de Salomé avec l'article

2. Le *mitsqal* est une pièce d'or persane dont la valeur a varié.

3. Ce surnom de scribe n'est donné sans doute qu'en souvenir de l'apôtre Mathieu.

pour le lieu de la faveur éternelle, avec les ouvriers de la onzième heure [1]. par l'intercession de l'archange pur Michel. Les enfants prirent soin du corps de leur père et l'enterrèrent parmi les tombeaux des fidèles. Dès lors, ils multiplièrent leurs aumônes et ne manquèrent jamais de célébrer la fête de l'archange Michel, le douzième jour de chaque mois, ainsi que leur père l'avait fait. Satan, l'ennemi du bien, voyant ce qu'ils faisaient, leur porta envie, causa une révolte parmi les habitants de la ville qui les maltraitèrent, les opprimèrent et leur enlevèrent leurs richesses. Jean, l'aîné, dit à sa mère : « Tu vois l'injustice que nous endurons en cette ville. Ici personne ne nous aime. Dieu a dit dans son Évangile : « Si l'on vous chasse d'une ville, allez dans une autre. » Partons donc maintenant pour la capitale et que la volonté de Dieu soit accomplie. »

Après avoir emporté avec eux tout ce qui leur restait, ils se dirigèrent vers la ville où se trouvait le roi et y habitèrent. Là, ils redoublèrent leurs bonnes œuvres et implorè-

1. Allusion à la parabole des ouvriers loués à la journée.

rent le secours de l'archange Michel. Satan les voyant tranquilles ne put lui-même rester tranquille. Quelques jours après les gardiens [1] de la ville commirent un vol dans la maison d'un riche personnage. Le lendemain, lorsque le riche eut connaissance du vol dont il avait été la victime, il alla trouver le gouverneur et lui raconta ce qui venait d'avoir lieu. Le gouverneur ordonna d'arrêter les gardiens et de les punir. Cependant Satan l'ennemi du bien prit la forme d'un vieillard et parcourut toutes les rues de la ville en criant : « Ce sont ces jeunes gens nouvellement arrivés qui ont volé le mobilier du riche ainsi que ses richesses. » Aussitôt que les gens du gouverneur eurent entendu ces cris, il se hâtèrent d'arrêter Jean avec ses frères et, sans pitié, il les conduisirent devant le gouverneur. Pendant que Jean pleurait amèrement, leur mère les suivait pas à pas et les consolait en disant : « O mes chers enfants, n'ayez pas peur ; car Dieu en qui nous avons confiance ne nous abandonnera point.

1. Ces gardiens se nomment *ghafirs*. Ils n'ont pas perdu l'habitude de piller eux-mêmes ce qu'ils sont chargés de garder. De nombreux procès ont eu lieu en Égypte, cette année même, à cette occasion.

Par l'intercession de l'archange Michel, il vous protègera contre tous les maux et vous sauvera de la calomnie qu'on a élevée contre vous. » Pendant que la femme bénie parlait ainsi, une voix leur vint du ciel disant : « Ne craignez rien, car je suis avec vous et aucun mal ne vous atteindra. Je suis Michel chargé de vous garder de la part de Dieu. »

On les présenta devant le gouverneur. Tout-à-coup l'archange Michel prit la forme du vizir [1] et s'approcha du gouverneur. Dès que celui-ci l'eut aperçu, il fut saisi de frayeur, se leva tout tremblant, lui baisa les mains et le pria de s'asseoir. Quand l'archange se fut assis, il demanda au gouverneur : « Pourquoi ces jeunes garçons ont-ils été arrêtés ? » — Le gouverneur répondit : « Des gens ont témoigné qu'ils avaient pillé la maison d'un riche personnage. Nous les avons fait arrêter pour les questionner. — L'ange lui dit : « Je te découvrirai les biens que l'on a volés au riche et quel est celui qui a commis le vol. Laisse le plus jeune de ces frères aller avec tes envoyés vers la

1. C'est encore un anachronisme. Le vizir est le premier ministre.

maison du gardien en chef. Là, il criera : « Qu'au nom de Notre Seigneur Jésus le Messie, qu'en celui du chef des milices célestes, soient découverts les biens du riche Sylon; car on nous a soupçonnés de les avoir volés et Dieu va découvrir la vérité. » Le gouverneur accéda à la demande qui lui était faite. Le jeune garçon entra dans la maison et cria de la sorte : « O mon Seigneur Jésus le Messie, je t'en prie par le lumineux archange Michel, fais que le vol soit découvert! » Aussitôt on entendit une voix qui disait : « Suivez le corridor, vous trouverez les biens du riche personnage. » Ils descendirent dans le souterrain où étaient cachés les biens, ils les trouvèrent et les portèrent devant le gouverneur. Celui-ci fut au comble de l'étonnement et ordonna de relâcher les jeunes gens. Ils rentrèrent chez eux sans avoir souffert aucun mal, glorifiant Dieu et remerciant l'archange Michel qui leur avait porté secours. Dès lors, ils ne cessèrent de recevoir les pauvres, les indigents et les besogneux qui se présentaient au nom de l'archange Michel. Ils redoublèrent en un mot leurs charités et toutes leurs bonnes œuvres.

Un jour que Jean, cet élu passait dans la

rue, il vit deux hommes arrêtés par les soldats du roi pour une dette de deux cents mitsqals. Lorsqu'il vit les grandes souffrances qu'enduraient ces deux hommes, il en eut beaucoup de peine et il adressa la parole aux soldats en disant : « Qu'est-ce que ces hommes ont fait ? » — Les soldats répondirent : « Ils doivent deux cents mitsqals. » Jean courut en toute hâte, prit la somme et la remit aux soldats qui lâchèrent les deux hommes. Lorsque Satan eut vu cette bonne action, cet ennemi du bien ne put la supporter ; il imagina contre les frères la ruse suivante. Un grand personnage de la ville alla souper un jour chez l'un de ses amis. A la troisième heure de la nuit [1], il quitta son ami pour rentrer chez lui. En chemin un scorpion le piqua. Il mourut sur le champ et resta étendu au milieu de la rue. Personne ne sut rien de ce qui lui était arrivé. Les gardiens de la ville, en parcourant les rues trouvèrent le cadavre du mort. Ils voulurent l'enterrer sans en parler. Pendant qu'ils se préparaient à le faire, Satan prit la forme d'un vieillard, s'approcha d'eux et leur dit :

1. C'est-à-dire à neuf heures du soir.

« Personne n'a tué cet homme, sinon les quatre étrangers qui sont récemment venus habiter notre ville : j'en suis témoin. » Cette nouvelle se répandit dans la ville, si bien qu'elle parvint aux oreilles du roi. Il ordonna de lui amener Jean et ses frères. On les lui présenta enchaînés au cou et aux mains. Lorsqu'ils furent en présence du roi, ils entendirent une voix du ciel qui leur disait : « Ne craignez pas! vos peines touchent à leur terme, bientôt vous habiterez le séjour du repos. » Aussitôt l'archange Michel prit la forme d'un grand émir qui se présenta devant le roi comme l'envoyé d'un autre roi, apportant une nouvelle urgente. Ses regards étant tombés sur les jeunes garçons, il s'adressa au roi en ces termes : « Je t'en prie au nom de Dieu, ô roi victorieux, dis-moi pourquoi je vois ces jeunes gens dans la peine. » Le roi lui apprit qu'on les accusait d'avoir tué un homme. L'ange reprit : « Dans notre ville, s'il y a un mort dont on ne connaît pas le meurtrier on apporte le mort et on lui demande qui l'a tué. Il ouvre alors la bouche et nous l'apprend, grâce à la vertu de notre Dieu. Tu n'as maintenant qu'à faire la même chose ». A

ces paroles, le roi fut rempli d'un grand étonnement et il donna l'ordre qu'on amenât le mort. L'archange Michel ordonna alors à Daniel, l'un des frères de Jean, d'adresser la parole au mort et lui dit : « Parle-lui ainsi : Au nom de mon Seigneur Jésus le Messie, roi des rois, Seigneur des Seigneurs, Dieu du ciel et de la terre, et au nom de l'archange Michel, ouvre la bouche et dis-nous celui qui t'a tué. » Le jeune homme fit ce que lui ordonnait l'archange. Aussitôt le mort ouvrit la bouche, se mit sur son séant et s'écria au milieu de la foule : « Malheur à toi ! ô roi Kestos, car tu as osé te mettre en opposition avec l'archange Michel, le chef des milices célestes. Ces quatre jeunes hommes sont innocents de cette mauvaise action, ils ne m'ont pas tué ; mais pendant que je marchais, un scorpion m'a piqué et je suis mort sur le champ. Mon âme ne m'est revenue que grâce à la puissance de Dieu, à l'intercession de l'archange pur Michel et à la prière de ces quatre jeunes gens. Je te le dis, ô roi, c'est grâce à eux que tu as mérité de voir l'archange Michel. O roi, j'ai vu les vertus et les merveilles de Dieu ; il n'y a point d'autre Dieu que lui sur la terre et



dans le ciel. Maintenant quittez votre erreur et renoncez à vos idoles dont l'adoration vous mènera à la Géhenne. Croyez au vrai Dieu, Jésus le Messie, qui vous pardonnera vos péchés. Quant à moi, j'ai obtenu grâce de Dieu par l'intercession de l'archange Michel. »

A ces paroles la foule pâlit et demeura stupéfaite, surtout en voyant que le mort était ressuscité. Tous les assistants se tournèrent ensuite vers l'archange Michel afin de lui rendre honneur; mais il monta au ciel pendant que le roi et la foule le suivaient des yeux. Il avait pris avec lui l'âme du mort. Dès que le roi et la foule eurent vu ce spectacle, ils furent pris d'une grande crainte et d'un grand tremblement. Le roi se leva, baisa la tête de Jean et lui dit : « Que béni soit le moment où vous êtes entrés dans notre ville. Je vous prie de m'apprendre le nom de votre Dieu afin que je l'adore aussi, car sa puissance m'a plu. » — Jean répondit : « Notre Dieu est le Seigneur des Seigneurs, le roi des rois, notre Sauveur Jésus le Messie, Fils du Dieu vivant et éternel. » — Le roi et toute la foule s'écrièrent en disant : « Il n'y a qu'un seul Dieu, Jésus le

Messie ! » — Le courageux Jean dit alors au roi : « Écris une lettre au pieux roi Constantin afin de lui apprendre tout ce qui vient de vous arriver de la part de Dieu et de l'archange Michel; prie-le de vous envoyer un père évêque pour vous instruire et vous baptiser, afin que vous obteniez la vie éternelle. » Aussitôt le roi écrivit une lettre dont voici la copie : « De la part de Kestos le pécheur, qui ne mérite pas le nom de roi, au serviteur du Seigneur Jésus le Messie. Ton humble serviteur apprend à ta grandeur que nous avons été l'objet d'une grande faveur de la part de Dieu et de l'archange Michel. Nous avons renoncé à l'adoration des idoles pour reconnaître le vrai Dieu, nous avons cru à la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu. » Dans cette lettre, il racontait à Constantin tout ce qui était arrivé et il finissait en disant : « Je prie ta sainteté de nous envoyer un père évêque afin qu'il nous baptise dans les eaux du saint baptistère, qu'il nous donne comme rançon le corps et le sang du Fils de Dieu. Sois en bonne santé, ô roi pieux et heureux ! et que le Seigneur soit avec toi. » Il plia la lettre, la scella du sceau de la croix sainte

et la remit à deux de ses serviteurs particuliers.

Lorsque ceux-ci furent arrivés près du bon roi Constantin et qu'il eût pris connaissance de la lettre, il conçut une grande joie de ce qu'ils étaient entrés dans la foi du Messie. Dès le lendemain, il leur envoya le père saint, Jean, patriarche d'Éphèse, accompagné de prêtres, de diacres et d'un grand nombre de gens du peuple. Il donna au patriarche tout ce dont il avait besoin, vases pour le service de l'église et livres saints. Dès qu'ils furent proche des faubourgs de la ville, le roi alla au devant d'eux les fit entrer dans la ville avec grand honneur et raconta au patriarche tout ce qui lui était arrivé. Le patriarche ordonna aussitôt de bâtir une église au milieu de la ville. Quand elle fut achevée, ils la décorèrent de toutes sortes d'ornements, le patriarche la consacra au nom de la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, à la mère de Dieu, la vierge sans tache, sainte Marie, fit préparer le baptistère saint, baptisa le roi avec tous les habitants de la ville, les signa du chrême béni, prépara les saintes espèces, fit venir Jean et le consacra évêque de cette

ville. Des trois plus jeunes frères, il fit l'un prêtre et les deux autres diacres. Lorsque le sacrifice des saints mystères eut été achevé, il donna à chaque assistant le corps du Messie et son sang pur.

L'archevêque resta près d'eux un mois entier pour leur apprendre à suivre le chemin de la vérité et les affermir dans la vraie foi. Il prit ensuite congé d'eux après leur avoir souhaité paix et bénédiction, puis il rentra dans sa ville en rendant grâces à Dieu. Une grande allégresse s'était emparée de la ville du roi, par suite de la foi que les habitants avaient en le Seigneur, Jésus le Messie. Le père Jean, le nouvel évêque, se mit à bâtir une grande église au nom de l'archange pur Michel; puis, après l'avoir consacrée, il y établit la fête de l'archange Michel, le douzième jour de chaque mois. Il parcourut ensuite toute la ville, démolit les temples et brûla les idoles. Satan qui habitait en l'une d'elles s'écria : « Tu m'as causé bien des souffrances, ô Jean, en me chassant de ma demeure. Je dois maintenant quitter cette ville à cause de toi. » Le saint anba Jean, l'évêque, le réprimanda et l'envoya aussitôt dans l'abîme. Le roi ordonna de faire du

temple une église, ce qu'on fit en effet bientôt après, et l'évêque anba Jean la consacra, quand on eut fini de la réparer. Lorsque la nouvelle de toutes ces bonnes œuvres parvint au roi [1], celui-ci envoya remercier et saluer anba Jean sous le nom de nouveau Daniel, destructeur des idoles. Le pays entier fut illuminé de ses instructions vivifiantes, et Dieu opéra par ses mains une foule de merveilles et de prodiges. L'archange Michel lui apparut souventes fois pour lui donner de bons conseils. Anba Jean fit de sensibles progrès dans la vertu, dans la dévotion, jusqu'à un tel point que tous les pères évêques désirèrent ardemment le voir. En effet la faveur de Dieu apparaîssait en lui et devenait plus visible de jour en jour.

Et maintenant savez-vous, ô mes frères et mes amis, comment la vertu de Dieu et l'intercession de l'archange Michel ont amené des milliers d'hommes à la connaissance de Dieu? C'est par l'intercession de l'archange Michel que la terre donne des fruits et les arbres des fleurs, que les bateaux échappent à tous les dangers. C'est l'archange Michel

1. Il doit sans doute s'agir ici de Constantin.

qui est venu au secours de tous les saints martyrs et les a sauvés de toute détresse. Vraiment, c'est par ses prières que toutes les créatures prospèrent : pour les vivants, il demande à Dieu de leur donner la force ; pour les morts, il prie Dieu de les prendre en pitié et de leur permettre de se présenter purs à son tribunal. Nous devons donc maintenant, mes frères et mes amis, célébrer cette fête spirituelle avec grande joie, nous aimer les uns les autres, nous écarter de toute voie impure, suivre le chemin du salut, de l'honnêteté et de la paix pour être dignes d'entrer avec l'époux dans la céleste chambre nuptiale. Nous devons, en outre, passer ce jour saint, jour de la fête de l'archange Michel, en pratiquant toutes les bonnes œuvres possibles, ne pas délaisser ceux qui ont faim et soif, ceux qui sont nus, pour rentrer chez nous et savourer des mets délicieux, nous enorgueillir de nos vêtements riches et fins ; car tout cela ne contente pas Dieu. Nous devons, au contraire, donner à nos frères pauvres une partie de ce que nous avons, chacun selon nos ressources, prier Dieu pour ceux qui sont malheureux, visiter les prisonniers, donner des vêtements à ceux qui

sont nus, abriter les étrangers, donner à boire à ceux qui ont soif, afin de mériter d'hériter la Jérusalem céleste, afin que le vrai Dieu, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs qui a pris chair en la vierge sainte Marie, mère du salut, le Seigneur Jésus le Messie, vous pardonne vos péchés et vos crimes, oublie vos fautes, vous range parmi ceux qui ont eu le bonheur de faire de bonnes actions avant leur mort, éloigne de vous les tentations de Satan, les malheurs de la vie et les maladies du corps, laisse à jamais la porte de son Église ouverte devant vous, confonde les ennemis qui cherchent à lui faire du mal, à elle comme à vous, fasse retomber sur eux-mêmes leurs propres ruses, rende nombreuse votre descendance, fasse fructifier vos champs et bénisse vos récoltes, donne la santé à vos vieillards, une honnête croissance à vos entants; qu'il prenne soin de vos veuves et élève vos orphelins; qu'il vous inspire de faire ce qui le contente et de vous éloigner de ce qui le contriste; qu'il rende pitoyables à votre égard le cœur des gouverneurs, leur inspire pitié et charité envers vous; qu'il fasse que toute année à venir soit meilleure que la

précédente, qu'il vous protège contre les malheurs de la discorde, éloigne de vous les causes de discussion et de dispute, vous bénisse de ses bénédictions célestes, vous instruise de sa puissance divine et vous fasse entendre ces joyeuses paroles : « Venez à moi, ô les bénis de mon père ! Recevez en héritage le royaume qui vous a été destiné avant la création du monde, ce qu'aucun œil n'a vu, aucune oreille entendu, aucun esprit imaginé ; » et cela par l'intercession de notre Dame à tous, la sainte Dame et vierge, la mère de Dieu et de la lumière, la vierge sans tache, la reine de toutes les femmes, et par celle des Anges qui sont proches de Dieu, esprits lumineux, par celle des pères qui ont enseigné la parole de Dieu avec droiture, des prophètes de vérité qui ont prophétisé l'arrivée du Seigneur Jésus le Messie ; par l'intercession des Apôtres messagers qui ont prêché les lois et les et les commandements de Dieu sur terre au nom de Notre-Seigneur Jésus le Messie ; par la prière des des martyrs qui ont été couronnés et des saints qui ont livré le bon combat; enfin par la prière de tous les ordres d'âmes courageuses et justes qui ont contenté le Sei-

gneur en pratiquant de bonnes œuvres; par l'intercession de l'archange Michel qui est honoré près du Dieu de miséricorde, qui glorifie la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit leur égal, maintenant et à jamais.

Que la paix de Notre-Seigneur le Messie descende sur vous tous et sur l'humble copiste, à jamais : *Amen*.





VI

HISTOIRE D'AOUR

Il y avait dans le pays appelé Orient, qui est le lieu où le soleil se lève, un roi qui gardait près de lui un grand magicien nommé Ébraschite. Ce magicien avait une grande connaissance de son métier et accomplissait en perfection tous les enchantements de la magie. En se prosternant souvent devant Satan, il se nourrit de la science diabolique et les démons finirent par répondre à son appel et exécuter ses volontés. Souvent il fut porté par eux jusqu'au plus haut des cieux où il entendait les anges glorifier Dieu; souvent ils le firent descendre jusque dans les entrailles de la terre et lui apprirent de grands mystères. Ce métier de magicien était non-seulement le sien; mais il avait encore été celui de ses parents avant lui. Dans leur famille, il n'était pas permis aux

hommes d'approcher de leurs femmes dès qu'elles étaient enceintes jusqu'à ce qu'elles eussent mis leur fruit au monde ; de se marier avant d'avoir quarante ans accomplis ou d'entrer près de leurs jeunes épouses avant quarante jours révolus. Ils ne devaient goûter aucune nourriture tant que le soleil était sur l'horizon, ni manger la plus petite chose qui eût contenu du sang. C'est grâce à un semblable régime que les âmes impures leur obéissaient.

Ce magicien était très cher au roi et à toute sa famille. Sa femme mourut en lui laissant deux garçons encore jeunes. Pour se consoler de la mort de sa femme, il alla habiter dans le palais près du roi et de la reine. Ses enfants qui avaient appris le même métier surpassaient leur père en plusieurs points et exécutaient toutes les volontés du roi qui bientôt ne pensa plus au père. Comme le roi savait qu'ils n'agissaient que par des sentiments purs et honnêtes, il leur permit d'habiter à l'intérieur de son palais où étaient sa femme, ses enfants et tout son harem. C'est ainsi qu'Ébraschite avait été logé à l'intérieur du palais royal. Un jour, le magicien ayant vu la fille du roi qui était fort

belle en devint amoureux. Dès ce jour, il ne put penser à autre chose qu'à sa bien-aimée, si bien qu'à la fin elle devint enceinte de ses œuvres. La reine eut peur à la fois du roi et du magicien : elle tint secrète la grossesse de sa fille. Lorsque les neufs mois furent écoulés, celle-ci mit au monde un beau garçon qu'elle nomma Aour ce qui veut dire : *qui a été donné secrètement et à la dérobée*, ou bien encore : *La honte de ses parents* [1]. Cette naissance eut lieu le vingt-deuxième jour du mois de Kihrak [2].

La reine qui avait une grande peur que le secret fût découvert dit à Ébraschite : « Que feras-tu pour nous sauver tous? » Le magicien répondit qu'il en parlerait au roi et le prierait de lui donner la jeune fille en mariage. Cette réponse affligea beaucoup la reine; elle dit au magicien que la mort de sa fille serait préférable à la honte et qu'il valait mieux tenir la chose secrète le plus longtemps possible. Trois ans après la nais-

1. Comme je ne sais à quelle langue appartient ce mot *aour*, je ne peux dire si cette double interprétation est bonne. Je peux dire seulement que ce mot s'écrit comme le mot arabe *aour* : lumière.

2. C'est-à-dire le 25 décembre.

sance du jeune Aour, sa mère mourut. La reine en fut bien triste. Comme elle chérissait beaucoup l'enfant, elle le cacha dans l'intérieur du château. Quelquefois lorsqu'elle entrait près de l'enfant qui était couché dans son lit, elle voyait deux chérubins lumineux étendant leurs ailes sur le jeune Aour : leur visage était plus brillant que le soleil. De sa chambre s'exhalait l'odeur d'un parfum plus agréable que le musc et l'ambre. Quand ce spectacle se fut offert plusieurs fois à sa vue, la reine dit à Ébraschite : « Pourquoi laisses-tu les génies [1] approcher de l'enfant et l'effrayer ? Veux-tu donc le tuer, comme tu as fait de la mère? » — Le magicien répondit : « Écoute, ô reine! depuis le jour où j'ai connu ta fille, nul parmi les génies n'a voulu m'obéir. » Il alla ensuite interroger l'enfant et lui parla ainsi : « Que t'arrive-t-il donc, ô mon fils? Depuis que tu m'as été donné mon âme s'affaiblit. » — L'enfant répondit à son père : « Depuis le jour de ma naissance, le vingt-deuxième jour

1. Le mot que je traduis par *génie* est le célèbre mot *djin* qu'on prononce *gin* en Égypte. C'est le même que notre mot génie.

de chaque mois, il vient à moi vers le matin un oiseau dont la face brille comme le soleil; il est ceint d'une ceinture dorée, coiffée d'une couronne d'émeraude et tient à sa main une baguette d'or rouge. Son corps semble du feu, ses pieds du cuivre brillant, sa figure est celle d'un homme, ses traits étincellent et le son de sa voix est comme le bruit des flots de la mer quand elle est agitée. Toutes les fois que je l'ai vu, ajouta l'enfant, je suis tombé à ses pieds rempli d'effroi, et il m'a relevé en me disant: « Ne crains pas! je suis l'archange Gabriel qui me tiens devant le trône de Dieu. Depuis le jour de ta naissance je suis avec toi et ne t'abandonnerai pas jusqu'â la fin des temps. » Il finit ses paroles en me disant : « Tu auras une grande renommée. »

A ces discours, Ébraschite et la reine furent remplis d'étonnement et saisis d'un grand tremblement. L'enfant grandit cependant et atteignit l'âge de huit ans. Un jour le roi qui le vit demanda qui il était. On lui découvrit le secret et on lui dit que cet enfant était né d'Ébraschite et de sa fille. Le roi entra dans une violente colère et voulut le tuer. En apprenant cette nouvelle, le magicien se hâta

de prendre la fuite, emmenant avec lui Aour et ses deux autres fils. Il emporta beaucoup de richesses et partit pour Jérusalem. La reine prit congé de son petit-fils, les larmes aux yeux, bien affligée d'être séparée de lui. Elle lui dit : « Mon fils, l'endroit où tu iras habiter doit se nommer le monastère d'Eqlou, car tu as allumé en mon cœur des flammes inextinguibles, d'abord par la mort de ta mère et maintenant par ton départ. »

Dès ce moment ses frères le nommèrent fils de *la douleur*. Lorsque la reine les eut congédiés et qu'ils se furent mis en chemin, l'archange Gabriel leur apparut et leur dit : « Allez d'ici au pays d'Égypte et habitez dans la ville de Fayoum. » Ils partirent à la hâte, en compagnie de Gabriel le messager et marchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la ville de Fayoum.

L'ange leur indiqua un endroit et leur donna l'ordre d'y habiter. Ils y bâtirent un palais dont ils firent leur demeure. Comme ils pratiquaient leur art et accomplissaient tout ce dont avaient besoin ceux qui venaient près d'eux, une grande foule les allait trouver à cause de leur renommée qui s'était répandue dans tous les pays. A toutes

les personnes qui leur demandaient qui ils étaient, ils répondaient toujours qu'ils étaient les fils de *la douleur*.Cinq mois et six jours après leur arrivée dans la montagne de Naqloun, leur père Ébraschite mourut. Avant de quitter le monde, il appela ses deux fils, leur recommanda de prendre bien soin de leur jeune frère à cause duquel ils devaient être entourés d'une grande vénération. Lorsqu'ils eurent accompli tous les rites funéraires et enterré le corps de leur père, ils exercèrent de nouveau leur métier de magicien. Souventes fois, pour appeler les anges qui devaient exécuter leurs désirs et accomplir leurs volontés, les magiciens récitaient leurs formules magiques et les anges ne manquaient jamais de faire tout ce qu'ils leur demandaient.

Un certain jour que la famille du magicien était assise à l'ouest du palais, occupée comme d'habitude à faire des enchantements magiques, l'archange Gabriel, Michel le chef des milices célestes, notre Dame la vierge sainte et pure, la mère de Dieu, sainte Marie, vinrent à eux et leur demandèrent ce qu'ils voulaient; leur sottise leur fit faire cette réponse à la mère de Dieu :

« O Notre-Dame, nous désirons que tu daignes nous donner un peu de lait de ta mamelle afin que nous en buvions et ne mourions jamais, car nous avons des provisions abondantes et des biens innombrables, et personne pour en hériter. » A cette réponse, la Vierge sainte ordonna à l'archange Gabriel de les faire mourir. Lorsque le jeune Aour vit le malheur qui allait fondre sur la tête de ses frères, il regarda les trois personnages présents et, parmi eux, reconnut Gabriel. Il s'avança, se prosterna à ses pieds et commença de prier en disant : « Je t'en prie, ô toi qui as toujours intercédé pour moi, pardonne-nous, nous sommes bien ignorants. Aujourd'hui seulement, ô archange Gabriel, je reconnais que le Seigneur est venu pour sauver les pécheurs; nous te prions, ô archange Gabriel, de nous sauver du péché. Dès aujourd'hui, ô archange, nous sommes tes esclaves jusqu'au jour de notre mort. Aujourd'hui, ô archange Gabriel, tu vas nous délivrer de la servitude des Satans. A partir de ce jour, ô archange Gabriel, nous serons des serviteurs pour le royaume des cieux. En ce jour, ô archange Gabriel, sauve-nous de la mort du péché

en ce jour, ô archange Gabriel, purifie-nous des impuretés du monde ; je te jure, ô archange Gabriel, que nous serons tes esclaves. Mon Seigneur, n'es-tu pas celui qui m'a gardé depuis mon enfance jusqu'à ce jour ? Je t'en prie, ne nous fais pas périr pour cette fois, ô archange Gabriel : il ne convient pas que le lion fasse sa proie du pourceau, car il se souillerait ; il ne convient pas davantage, ô archange Gabriel, qu'un soldat du roi tue un chien devant son maître. Je confesse, ô archange Gabriel, que nous sommes plus impurs que toutes les impuretés du monde : toutes les créatures humaines, hommes ou bêtes, ont déjà reconnu leur Dieu et leur créateur, seuls, mes frères et moi, nous l'avons méconnu pour adorer les Satans et faire leurs volontés. O archange Gabriel, ne permets pas que ta lance sans tache touche nos corps souillés qui exhalent l'odeur des cadavres à cause de nos péchés, de l'ignorance où nous étions de Dieu et du métier mauvais que nous exerçons. Plût à Dieu que le sein de ma mère eut été pour moi le tombeau, que je n'eusse jamais reçu la naissance, que jamais je n'eusse vu la lumière du soleil ! car ce

grand péché ne serait pas entré en moi, et ce malheur ne tomberait pas sur mes frères et sur moi. Et maintenant voici que nous allons mourir sans avoir fait aucune œuvre d'honnêteté ! »

Le jeune Aour fit toute cette longue prière prosterné devant l'archange Gabriel. La Dame sainte, mère de miséricorde, sainte Marie, eut pitié d'eux et ordonna à l'archange Gabriel de relever l'enfant et de le tranquilliser, lui et ses frères. Dès qu'ils eurent entendu cet ordre ; ils adressèrent tous les trois la parole à Gabriel et dirent : « O archange, puisque nous avons trouvé grâce devant le Seigneur Notre Dieu par ton intercession, nous nous proclamons tous tes esclaves jusqu'à la fin de nos jours. De ce jour nous n'adorerons plus Satan, de ce jour nous sommes libres : aujourd'hui nous sommes du nombre de ceux qui croient ; aujourd'hui nous avons été délivrés de la mort du péché et avons recouvré la liberté en nous faisant esclaves du Seigneur le Messie auquel nous croyons. Je te le dis, ô archange Gabriel, de tout ce que nous avons nous te faisons présent par vénération pour ta grandeur ; car ta miséricorde et ta

pitié sont parvenues jusqu'à nous et tu nous a sauvés de la mort du péché. »

L'archange Gabriel répondit en disant : « Je ne suis pas le soldat d'un roi de la terre pour avoir besoin de vos biens et de vos présents; mais ici, sur ce rocher, batissez une église en mon honneur afin que mon souvenir y demeure constamment et toujours. A cette condition, je vous donnerai tout ce dont vous avez besoin et j'intercèderai près de mon roi le Seigneur le Messie pour qu'il vous pardonne vos péchés. » En entendant ces paroles, ils dirent d'une seule voix : « Nous accomplirons tes ordres sans délai. » L'archange Gabriel marcha alors devant eux et leur indiqua l'emplacement où devait se bâtir l'église. La Dame sainte leur montra la place où devait se trouver l'autel, l'archange leur traça les limites de la nef et du reste de la construction tout entière avec la baguette qu'il tenait à la main. Cela fait, la Dame sainte et l'archange, ayant béni, consolé et encouragé la famille du magicien, montèrent au ciel au milieu d'une grande gloire pendant que le jeune Aour les regardait.

Ceci s'était passé le treizième jour du mois

d'Emschir [1]. Trois jours après, ils commencèrent à jeter les fondements de l'église et préparèrent tous les matériaux de la construction. Cette entreprise causa une grande joie parmi les ouvriers du pays. Les riches seigneurs de la ville de Fayaune apprenant que Aour construisait une église sous le vocable de l'archange Gabriel, le messager céleste, accoururent avec des présents et des offrandes, travaillèrent pour mériter d'être bénis. L'archange Gabriel lui-même ne manqua pas de leur porter secours. Voilà ce qu'il advint du jeune Aour, fils d'Ebraschite le magicien.

La reine, sa grand'mère, ne sachant où ils s'étaient rendus, envoya des messagers en Égypte à leur recherche. Comme on ne les trouva pas, elle s'attrista beaucoup à cause du jeune Aour, son petit-fils. Elle ne cessait de pleurer et de se lamenter, et dans ses lamentations, elle disait : « Plût à Dieu, ô mon fils, que le roi eût donné l'ordre de te tuer! J'aurais déposé ton corps en mon palais et me serais consolée en le voyant, comme je l'ai fait pour ta mère. » Longtemps

1. C'est-à-dire le 8 février.

après, comme elle était encore toute triste au sujet du jeune Aour, son époux, le roi, mourut. On lui fit des funérailles magnifiques et, à sa place, on nomma roi son fils. Le nouveau roi voyant sa mère sur le point de mourir, tant elle était triste et affligée, lui dit : « Qu'est-ce que tu as, ô mère! apprends-moi la cause de ta maladie afin que j'appelle les médecins qui feront tout ce qui sera nécessaire pour t'en guérir. » Elle répondit : « Je te l'apprendrai, si tu me promets de m'accorder tout ce que je te demanderai. » — Le roi le lui promit. Elle lui fit part du secret et du désir qu'elle avait de revoir encore une fois avant sa mort le visage du jeune Aour. Le fils répondit : « Comment, ô mère, feront les envoyés pour le reconnaître dans un pays étranger? » Elle lui dit : « Sur son front, il y a un signe qui le fera reconnaître. Au moment où sa mère allait le mettre au monde, elle avait si grand peur du roi, ton père, qu'aussitôt après lui avoir donné naissance, elle voulait se lever de son siège : une boule d'or tomba sur l'enfant et l'atteignit au front, ce qui a laissé une cicatrice sur son visage. »

Dès qu'il eût entendu les paroles de sa

mère, le roi expédia des envoyés en Égypte et leur dit : « Si vous le trouvez, saisissez-le, amenez-le ici de gré ou de force : si la ville dans laquelle vous l'aurez trouvé dépend de notre royaume, je vous ordonne d'y mettre le feu. » Ses gardes, après l'avoir quitté, se mirent en marche et continuèrent leur voyage jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés en Égypte ; ils arrivèrent enfin à Fayoum cinq mois après être partis de leur pays. L'archange les accompagnait et les fit arriver en bon état. Ils atteignirent la montagne de Naqloun au moment où le soleil se couchait. Un mois entier s'était écoulé depuis qu'Aour avait commencé la construction de l'église au nom de l'archange Gabriel. En arrivant et en voyant les manœuvres et les maçons, les envoyés du roi demandèrent : « A qui est cette construction ? » On leur répondit qu'elle appartenait à un homme nommé Aour et on le leur montra. Ils regardèrent et virent qu'ils portait des pierres, comme un ouvrier. Ils s'avancèrent vers lui et, en examinant attentivement sa figure, ils aperçurent le signe qu'on leur avait indiqué. Comme le signe et le nom étaient conformes aux indications qui leur avaient été données par le roi, après

s'être bien assurés qu'ils avaient mis la main sur l'objet de leur recherche, ils l'abordèrent et le saluèrent. Ils restèrent où ils se trouvaient jusqu'à ce que les ouvriers eussent fini leur travail de la journée, et la soirée était très avancée. Après avoir congédié ses ouvriers, Aour reçut ses hôtes dans une chambre à part et leur fit servir à manger dès qu'il appris que les voyageurs venaient de son pays, car ils lui dirent : « Le roi et la reine nous ont envoyés pour te conduire vers eux. » Ils lui découvrirent alors le secret et lui dirent : « Le roi d'aujourd'hui est ton oncle : il a succédé à ton grand-père. » A ces paroles le jeune Aour s'attrista beaucoup et pleura amèrement; il les pria de retourner sans lui et de l'excuser près du roi. Ils répondirent : « Cela nous est impossible : nous ne devons pas nous présenter devant lui sans toi; autrement, il nous tuerait. »

Cette réponse affligea grandement Aour dont l'esprit fut agité comme les vagues nombreuses de la mer. Il ne savait que faire et se disait en lui-même : « C'est Satan qui m'a porté envie en me voyant bâtir cette église en l'honneur de l'archange Gabriel. »

Il passa toute la nuit sans boire ni manger, bien triste, tout affligé, ne sachant à quoi se résoudre, priant le Seigneur et l'archange Gabriel, versant des larmes, les suppliant de lui apprendre ce qu'il devait faire. Vers le milieu de la nuit, l'archange Gabriel lui apparut, le visage brillant comme le soleil. Il lui parla en ces termes : « Réjouis-toi, Aour, élu de Dieu ! pourquoi es-tu si embarrassé ? Lève-toi, suis les envoyés du roi, car c'est l'ordre de Dieu. Je ferai en sorte que le roi te reçoive avec gloire et honneur ; tu reviendras ici en bonne santé ; je serai avec toi et t'accompagnerai en quelque lieu que tu ailles. Le roi te fera de nombreux présents pour la construction de l'église ; tout ce dont tu auras besoin, il te le donnera pour l'apporter ici. » A ces paroles de l'archange Gabriel, Aour fut dans une grande joie et rendit gloire à Dieu. Le lendemain matin, il confia le secret à ses frères et se prépara à partir avec les envoyés. Guidé par Dieu, accompagné durant tout le voyage par l'archange Gabriel, il arriva dans son pays après quelques jours de marche. Le roi et la reine, apprenant son arrivée, sortirent à sa rencontre, le saluèrent et l'introduisirent dans

l'intérieur du château avec grand honneur. On voyait la reine l'embrasser ; mais, comme on ne connaissait pas le secret, l'étonnement était grand. Le roi le fit asseoir à ses côtés sur le trône, parce qu'il était son neveu. Il demeura un mois entier dans le palais.

Un jour, comme il parlait avec la reine de l'église qu'il construisait, il lui dit : « Je te prie d'intervenir près de mon oncle afin qu'il me donne la permission de partir pour achever la construction de l'église que je bâtis au nom de l'archange Gabriel. Le roi n'ayant pas voulu le laisser partir, Aour fut dans une grande affliction. La nuit de ce même jour, l'archange Gabriel richement habillé apparut au roi. Dès que celui-ci le vit, il tomba la face contre terre. L'archange Gabriel le releva, lui enleva sa frayeur et lui dit : « Me reconnais-tu ? » — « Non, Monseigneur, répondit le roi. Si tu es notre Dieu, apprends-le-moi ; je n'ai jamais vu pareille lumière : mes membres ont fléchi sous la peur que tu m'inspires. » — L'archange répondit : « Je ne suis pas Dieu, ô roi ; mais je suis l'esclave et le serviteur du vrai Dieu, Roi des rois, Seigneur des Seigneurs, créateur du ciel et de la terre, dans la main du-

quel est l'âme de chacun. Mon nom est Gabriel, je me tiens debout devant Dieu le Maître universel. Je suis celui qui annonçais le salut aux créatures, avant l'incarnation du Fils de Dieu, le Verbe né de la Vierge pure, le Maître de tous les royaumes de la terre, sous la puissance duquel sont tous les rois, qui élève tous ceux qu'il veut élever. Je te le dis : si tu ne m'obéis pas, je te tuerai. » Le roi plein d'effroi et de tremblement, répondit : « Parle, Monseigneur, ton esclave accomplira tout ce que ta grandeur lui ordonnera. » — L'archange Gabriel lui dit : « Quand tu te seras levé demain matin, tu raconteras à la reine tout ce que tu as vu et tu laisseras partir Aour pour la ville où il habite : il emportera tout ce dont il aura besoin pour la construction de mon église. Si tu fais ce que je te dis, je te garderai, toi et ton royaume, je ne laisserai point de guerre avoir lieu sous ton règne ». Après avoir ainsi parlé, l'archange disparut : il alla trouver la reine et lui fit les mêmes recommandations.

Dès que l'aurore eut paru, le roi fit appeler la reine, sa mère, et lui raconta tout ce qu'il avait vu ; de son côté, elle lui fit un

récit semblable, puis elle ajouta : « Du temps qu'Aour était encore petit, je voyais près de lui un ange qui le couvrait de ses ailes dans l'intérieur de sa chambre ; cependant je ne l'ai point reconnu. Maintenant, ô mon fils, laisse aller Aour en Egypte et ne l'oblige pas à rester ici, donne-lui tout ce dont il aura besoin pour la construction de l'église, afin que ton royaume soit affermi. Un roi de la terre ne doit pas s'opposer à Dieu. » Après avoir ainsi parlé, la reine fit appeler Aour, lui donna tout ce qui était nécessaire pour la construction de l'église, lui remit une grande quantité d'or et d'argent, lui recommanda de démolir ce qu'il avait bâti en briques crues et de recommencer la construction en briques cuites, d'employer la chaux et le ciment. « Quand tu auras achevé la construction de l'église, ajouta la reine, bâtis des chambres pour les étrangers et des cellules pour les moines où tu les serviras et dépenseras pour eux l'argent que je te donnerai ».

Ces recommandations faites, ils le congédièrent. Il partit pour l'Égypte, se mit en marche, accompagné de l'archange Gabriel, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la montagne de

Naqloun. Après avoir embrassé ses frères, il leur fit part de tout ce qui lui était arrivé. Ses frères se réjouirent beaucoup de le revoir en bonne santé. Le lendemain, il démolit ce qu'il avait bâti et commença de reconstruire l'église en briques cuites, ainsi que la reine le lui avait ordonné. Les habitants de Fayoum, ayant appris l'arrivée d'Aour, se rendirent vers lui avec des offrandes pour l'église sainte et y travaillèrent de bon cœur. Satan, ne pouvant supporter cette œuvre pieuse, se déguisa un jour en vieillard et alla trouver Aour. Celui-ci lui demanda : « D'où es-tu ? » — Il répondit : « Je suis du même pays que toi, je connais ton père et ta mère. Je sais que tu as volé dans le château du roi les biens que tu as apportés avec toi, et tu t'es enfui ici en te sauvant ; je sais encore que tu es l'enfant de l'adultère et que tu as pratiqué la magie avec ton père Ebraschite. N'es-tu pas convaincu de la vérité de ce que je viens de te dire ? Voilà tout ce dont je voulais te parler en secret. Un vieillard, comme moi, n'est pas menteur, je pense. D'ailleurs, je ne veux de mal à personne. Si tu m'écoutes, tu vivras bienheureux avec tes frères. C'est un

bon conseil que je vais te donner, parce que tu es du même pays que moi. Si tu ne veux pas que le roi envoie t'arrêter et te tuer, hâte-toi de démolir ce que tu viens de faire construire et quitte ces lieux. »

A ces paroles, Aour se leva, étendit les mains au ciel et pria le Seigneur, en disant : « O archange Gabriel, sauve-moi, prie le Seigneur de ne pas m'oublier, de ne point me négliger ; car, je l'avoue, je suis un homme pécheur, souillé dès mon enfance. Je te prie, ô Dieu, de ne pas me livrer à Satan et de ne pas m'appeler à toi avant que j'aie achevé cette église. Eloigne de moi l'influence de Satan, car à toi appartient éternellement la gloire : *Amen.* » Lorsqu'il eut achevé cette prière, Gabriel, l'archange divin, le messager céleste, lui apparut et lui dit : « Réjouis-toi, Aour, élu de Dieu, ta prière est déjà exaucée. Si le malin vieillard revient à toi demain, approche-toi de lui, attache-le avec une chaîne de fer et tu sauras qui il est. » Aour exécuta l'ordre et pendit Satan à la porte de l'église. On le vit, on l'entendit qui criait : « Je t'en conjure, ô Aour, ô saint de Dieu, prie l'archange Gabriel de me laisser aller. Je te l'avoue, je

m'appelle Ismanaous : ton père Ebraschite s'est maintes fois prosterné devant moi comme devant un Dieu. Je t'en prie, ne me confonds pas devant une pareille multitude. Je ne peux te faire aucun mal à cause de l'archange Gabriel, car il tient à la main une épée nue pour me tuer; mais la miséricorde de Dieu l'empêche de punir notre méchanceté. Malheur à moi! malheur à moi qui suis venu ici sans avoir la force nécessaire, ni le pouvoir d'accomplir la mission dont je suis chargé. Je te le jure, si tu me laisses aller, je ne reviendrai plus ici désormais ; je t'en conjure, par la baguette que l'archange Gabriel tient à la main, ne me tourmente pas. Malheur à moi en ce jour! à cause de cette grande confusion où je suis! » En entendant ces plaintes, le saint Aour détacha Satan et le laissa partir. A quelque distance de l'église, Satan s'écria : « O Aour, fils d'Ebraschite, je sais bien que tu es le produit de l'adultère. Au jour de ta naissance, j'ai jeté une chaise sur toi pour te tuer; mais l'archange Gabriel t'a sauvé de ma main. Je reviendrai vers toi et j'emploierai toute ma puissance. » Aour expliqua alors à la foule qu'il était le petit-fils

d'un roi de l'Orient, le pays où se lève le soleil. A cette nouvelle, la foule remercia Dieu et glorifia l'archange Gabriel.

Quelque temps après, pendant qu'on plaçait les colonnes dans l'intérieur de l'église, Satan, sous la forme d'un vieillard centenaire, s'introduisit parmi les ouvriers et leur demanda qui était le maître de l'endroit. On lui indiqua Aour. Le vieillard s'avança vers lui et, pendant qu'il marchait, fit mine de se laisser tomber la face contre terre, à cause de la faiblesse de son âge avancé. Ayant abordé Aour, il lui dit : « Vois, mon fils, mon âge avancé, ma vieillesse, la faiblesse de ma vue : donne-moi une occupation quelconque comme à tes ouvriers. » Aour s'attrista beaucoup à sa vue et lui dit : « Assieds-toi ici, je te servirai tout ce dont tu as besoin. » — Satan, toujours déguisé en vieillard, répondit à Aour : « Mon fils, je ne dois pas rester sans travail et manger mon pain sans l'avoir gagné ; autrement, le Seigneur s'irriterait contre moi. Malgré la faiblesse où tu me vois je n'ai jamais manqué de travailler un seul jour, et je ne travaillais que pour faire l'aumône aux pauvres, aux faibles, aux indigents : je me nourissais de

leurs restes. Tout moine doit avoir une occupation. » La foule approuva beaucoup ses paroles et pria Aour de l'accepter comme ouvrier.

Aour consentit à ce qu'on lui demandait et chargea le vieillard d'aller puiser de l'eau pour les ouvriers avec les bêtes de somme qui appartenaient à l'église. Satan alla en effet puiser de l'eau; mais toutes les fois qu'il était proche de l'église, il laissait tomber les vases qui se cassaient. Il se disait en lui-même : « Il vaut mieux les casser ici; car d'un côté les bêtes de somme se fatigueront et, d'un autre, les ouvriers resteront sans travailler, puisque l'eau se trouve bien loin du monastère. » Les manœuvres et les maçons irrités l'empêchèrent d'aller puiser l'eau et lui dirent de passer la brique aux travailleurs. Pour en tuer quelques-uns, il la jetait sur eux. Il prit enfin une grosse pierre que deux hommes n'auraient pu porter, la jeta sur un ouvrier, le tua et en blessa deux autres. Lorsque l'ouvrier fut mort, Satan, qui avait pris la forme humaine, s'écria : « O la grande injustice qui vient d'avoir lieu! Il n'est pas bon qu'on bâtisse une église en ce lieu, car l'on tuerait toutes les créatures de

Dieu! » Le grand général du roi, escorté d'une troupe de soldats, passait près de là lorsque Satan parlait ainsi. Le démon s'approcha de lui, se prosterna devant lui et dit : « Je t'en prie, ô grand général, fais justice en ces lieux aujourd'hui : une grande injustice vient de se commettre ici, on vient d'atteindre un homme faible et on l'a tué en jetant sur lui une grosse pierre. Il est ici étendu à terre, mort. Dieu n'a placé les rois et les princes sur terre que pour secourir les faibles et les malheureux contre les forts et pour décider avec justice entre les deux adversaires. Je te le dis, prince, si tu laisses bâtir cette église, on y fera mourir beaucoup de monde. » Le grand général suivit le vieillard, c'est-à-dire Satan, pour aller voir le mort. Dès qu'il l'eut vu, il fit arrêter Aour pour le conduire devant le roi.

Les gens du monastère prièrent le généralissime de rester près d'eux quelque temps pour se reposer. Aour, bien triste, se mit à prier Dieu et à implorer son secours, afin d'être sauvé de cette grande épreuve. Pendant qu'il était en prière, l'archange Gabriel lui apparut et lui dit : « Réjouis-toi, Aour, élu de Dieu! ne te laisse point affliger de

tout cela et que ton cœur ne défaille jamais! Va vite vers le vieillard, saisis-le et tu sauras qui il est. » L'archange Gabriel enchaîna Satan et le remit entre les mains d'Aour. Celui-ci le pendit au mur de l'église et lui inffligea une grande correction. Satan criait et disait : « C'est encore moi qui suis venu la première fois, qui ai cassé les cruches; c'est moi qui ai tué l'homme. » Il pria le général d'intercéder pour lui près d'Aour afin que celui-ci le relâchât. Aour le laissa partir au milieu d'une grande confusion. Par la grâce de Dieu et l'intercession de l'archange Gabriel, le mort revécut une seconde fois et tous les assistants rendirent gloire à Dieu. Le général, ayant vu le grand miracle qui s'était opéré, remercia Dieu et resta à la montagne de Naqloun jusqu'à ce qu'on eût achevé l'église construite en l'honneur de l'archange Gabriel, le troisième jour du mois de Payni [1]. On l'orna de toutes les belles choses, Aour fut dans une grande joie et rendit grâces à Dieu.

La nuit de ce même jour, pendant qu'il dormait, une grande lumière resplendit sur

1. C'est-à-dire le 7 juin.

lui, et tout-à-coup l'archange Gabriel, le messager divin, lui apparut et lui dit d'un visage où brillaient le contentement et la joie : « Paix à toi, ô Aour, ami de Dieu ! Je te le confesse, je suis heureux de ta bonne action. Je viens de prier le Seigneur en ta faveur, afin qu'il t'accorde dans les cieux une habitation non faite de main d'homme. Je te le dis, cet endroit est un désert, tous ceux qui viendront ici voudront de quoi satisfaire leurs besoins : ne renvoie personne, ni pauvre, ni riche ; car c'est ma volonté. Partout où il n'y a pas de charité, Dieu ne fera pas descendre de bénédiction. Je te le dis, ô Aour, quiconque viendra ici, atteint d'une maladie incurable, ne sortira pas avant d'avoir recouvré la santé par la vertu de mon roi de vérité, Jésus le Messie. Des merveilles nombreuses s'opéreront dans cette église : sa renommée sera répandue dans tous les pays de la terre. Moi-même, je viendrai y habiter, tant je l'aime. Cette montagne se peuplera et deviendra comme un colombier, à cause des foules immenses qui accourront à toi de tous les pays. Leurs prières s'élèveront jusqu'à Dieu. Ordonne à tous ceux qui viendront ici d'être purs d'âme et de corps, de

bien suivre les recommandations qu'ils ont reçues des pères saints. S'ils suivent la voie de Dieu, observent ses commandements, mon compagnon, l'archange Michel, et moi, nous les protégerons contre tout mal et contre tous les maléfices de l'ennemi. Lève-toi vite, envoie chercher anba Isaac, l'évêque de la ville de Fayoum, afin qu'il consacre l'église le vingt-sixième jour du mois de Payni [1], jour même où le Seigneur m'a nommé chef des bataillons angéliques et lumineux. Je te l'apprends d'avance : après la mort d'anba Isaac, on te consacrera évêque, toi, Aour, sur son siège et en sa place. Alors ton cœur ne doit ni s'effrayer ni s'affliger. Tes frères partiront d'ici pour une petite ville, appelée El-Feschn [2] : ils y habiteront jusqu'à ce que la mort les y vienne trouver. Tu feras apporter leurs corps et tu les enterreras ici. Raconte tout ce qui t'est arrivé, depuis ton enfance jusqu'à ce jour, à Jean l'ascète [3], le solitaire qui habite cette mon-

1. C'est-à-dire le 20 juin

2. Cette ville existe encore : c'est une station de chemin de fer sur la ligne du Caire à Assiout.

3. Ces paroles montrent clairement que ce Jean est considéré comme l'auteur du conte.

tagne; je viens de lui parler de toi. Je serai avec toi jusqu'au jour de ta mort et je te sauverai de tout malheur qui pourrait t'arriver. »

A ces mots, l'archange Gabriel disparut. Aour, au comble de l'étonnement, remercia Dieu de lui avoir accordé cette grande faveur. Le lendemain, il envoya chercher anba Isaac, l'évêque de Fayoum. Celui-ci arriva, accompagné des prêtres, des riches seigneurs et de tout le peuple chrétien. Ils commencèrent à prier selon l'habitude et consacrèrent l'église au nom de la Trinité sainte et la dédièrent sous le vocable de l'archange Gabriel, le dimanche vingt-sixième jour du mois de Payni. Le père évêque consacra Aour prêtre. La foule demeura sept jours à remercier Dieu dans une grande joie. De nombreux miracles se firent dans ce lieu saint, c'est-à-dire dans l'église de l'archange Gabriel. Peu de temps après, l'évêque de Fayoum, anba Isaac, mourut. Tous les riches seigneurs de la ville se réunirent au peuple chrétien et, en compagnie d'Aour le prêtre, ils se rendirent à Alexandrie où résidait le père patriarche. Ils le prièrent de leur consacrer un évêque. Il leur répondit : « Choisissez quelqu'un. » — Ils lui dirent : « O Père saint,

tu n'as pas besoin que nous te l'indiquions, le Saint-Esprit te l'indiquera. » Le patriarche les fit rester dans sa maison pendant quelques jours. Une nuit, l'archange Gabriel lui apparut et lui dit : « Dès que tu te seras levé, demain matin, demande le prêtre Aour, de la montagne de Naqloun : consacre-le évêque de la ville de Fayoum et de ses dépendances, car le Seigneur l'a choisi pour cette grande dignité. Il fera paître son peuple avec justice et droiture, et jugera par le jugement de Dieu. Fais ainsi sans retard. » L'archange disparut dès qu'il eut accompli sa mission. Le père patriarche fit part de cet ordre au peuple : tous y consentirent, en furent contents et remercièrent Dieu qui leur avait donné un pasteur honnête. Le patriarche lui imposa les mains, le consacra évêque pour la ville de Fayoum et toutes ses dépendances. Cela fait, Aour retourna dans la montagne de Naqloun, bâtit des laures et des cellules pour les frères et les étrangers qui venaient en pélerinage de tous les côtés. Il distribua les biens qui lui restaient entre les pauvres, les indigents, les orphelins, les veuves et les monastères.

Et voici ce que m'a raconté Jean, l'ascète,

le dévot qui habite cette montagne et auquel le père évêque anba Aour avait lui-même raconté ce qui lui était arrivé depuis son enfance jusqu'à sa consécration comme évêque de la ville de Fayoum : « Lorsque la mort du père saint, Aour, fut proche, il m'appela, moi Jean, et me dit : Je te supplie, ô père saint, de prier pour moi, parce que les jours arrivent où je dois suivre le chemin qu'ont déjà suivi les pères qui m'ont précédé. L'archange Gabriel m'est apparu et m'a dit : Prépare-toi, car tu ne dois plus rester en ce monde que trois jours. Quand je serai mort, ô mon père, ne me revêts pas d'habits magnifiques, ne place pas mon corps dans un sarcophage; mais enterre-le dans le sol à l'ouest de l'église, car je suis un homme pécheur dès mon enfance. Dès l'aube du neuvième jour d'Abib [1], il m'appela près de lui, moi Jean, et me dit : Fais souvenir de moi, ô mon père : voici le jour où je dois sortir de ce monde périssable. Je tremble à cause des péchés que j'ai commis, à cause de l'épiscopat dont je ne me suis pas bien acquitté et à cause du troupeau

1. C'est-à-dire le 4 juillet.

humain que Dieu m'a confié et que je n'ai pas gardé contre les loups dévorants. — A ces mots, il traça sur sa figure le signe de la croix sainte, ouvrit sa bouche et rendit l'âme entre les mains du Dieu miséricordieux. Nous le pleurâmes avec grande tristesse, nous prîmes soin de son corps et nous l'enterrâmes dans le lieu même qu'il nous avait indiqué. Moi, le pauvre Jean, je me hâtai d'écrire tout ce qu'avait dit le père saint, le père évêque anba Aour, et je mis le livre dans l'église sainte comme témoignage pour nos successeurs et pour glorifier l'archange Gabriel, le messager, l'intercesseur fidèle. Nous devons donc célébrer ce beau souvenir en toute pureté et crainte de Dieu, avoir pitié des pauvres et de ceux qui sont dans le besoin, témoigner à chacun une parfaite amitié, avec pureté de cœur et avec droiture, afin que l'archange intercède pour nous. Nous devons prier le Seigneur de nous pardonner nos péchés passés. Maintenant, offrons en son honneur des glorifications, [1] des chants joyeux et des cantiques

1. Il s'agit de chants qui commencent par *Gloire à toi,* ou : O *que tu es heureux,* etc.

spirituels, nous devons jeûner avec pureté, prier avec tranquillité et adresser de fréquentes demandes à la Trinité sainte qui habite en cette église, implorer l'archange Gabriel, le messager, le chef des chœurs lumineux, afin qu'il nous accorde son intercession agréable à Dieu et que Dieu nous pardonne nos péchés, cache nos défauts, efface nos fautes, nous fasse grâce pour nos crimes, nous place parmi ceux qui, avant la mort, ont pratiqué avec fruit les bonnes œuvres, élève nos enfants, rende les grains à bon marché, fasse croître notre famille en de bons sentiments, garde nos femmes, fasse que nos champs produisent avec bénédiction, rende vigoureux nos vieillards, accorde la santé à ceux qui parmi nous sont avancés en âge, éloigne de nous la discorde, la détestable séparation et la gêne, fasse monter notre Nil, laisse à jamais ouverte pour nous la porte de son église, nous garde contre toutes les épreuves, malheurs et tentations, nous accorde la justice des sultans [1] et des gouverneurs, rende confus

1. Ce mot pourrait montrer que le récit a été composé sous la domination arabe, et même assez tard; mais il ne

et misérables tous les Satans, nos ennemis, brise leurs forces, rende vain tous leurs projets contre nous, qu'il retourne leurs ruses contre eux-mêmes, qu'il nous donne part à l'héritage de ses martyrs, de ses religieux et de ceux qui ont agi selon sa volonté, par l'intercession de l'archange Gabriel, le messager du salut pour lequel nous nous sommes réunis aujourd'hui afin de faire une fête en son église sainte. Demandons-lui qu'il nous fasse entendre la douce voix qui dit : Venez à moi, ô les bénis de mon père, pour hériter le royaume qui vous a été destiné avant la création du monde, qu'aucun œil n'a vu, aucune oreille entendu, aucun esprit imaginé, — par l'intercession de celle à laquelle on a recours, la source de la pureté, de la générosité, de la bénédiction, notre dame à tous, la gloire de notre race, la vierge pure sainte Marie, mère de Dieu, vierge sainte et pure, la reine de toutes les femmes du monde entier, le trône du maître du monde; par l'intercession de l'archange Gabriel, le messager fidèle, de toutes

doit être que la traduction d'un mot copte signifiant *roi*, et par conséquent ne prouve rien.

les phalanges des martyrs vénérables, des saints respectables, des religieux honnêtes et élus, de tous ceux qui, parmi les descendants d'Adam, contentent le Seigneur par leurs bonnes œuvres, par leur charité, leur pitié, l'affection pour les moines, ces hommes de notre Dieu, Seigneur et Sauveur Jésus le Messie, fils du Dieu vivant, l'égal de son Père, auquel conviennent la gloire et la bénédiction, la prosternation et la grandeur, la puissance et le respect, avec son Père honnête et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles.





VII

COMMENT LE ROYAUME DE DAVID PASSA AUX MAINS DU ROI D'ABYSSINIE

Au nom du Dieu triple en personnes, un en substance et en qualités.

Nous allons raconter comment le royaume de David passa des mains de son fils Salomon, roi d'Israël, en les mains du roi d'Abyssinie. En la paix de Dieu : Amen.

Comme Dieu avait voulu que Salomon construisît le temple du Seigneur à Jérusalem, après la mort de son père David, fils de Jessé et roi d'Israël, Salomon se mit de suite à l'œuvre et ordonna aux ouvriers de tailler des pierres immenses. Comme ils se trouvèrent impuissants devant ce travail pénible et que leurs outils se cassèrent avant qu'ils eusent pu tailler une seule pierre, les ouvriers s'en plaignirent au roi Salomon.

Celui-ci réfléchit alors à ce qui pourrait leur faciliter la besogne et pria le Seigneur, qui donne la sagesse, de le lui inspirer. Il fit ensuite venir les chasseurs et leur ordonna de lui apporter le petit d'un *rokh* [1]. Le rokh fut apporté et le roi ordonna de fabriquer un grand chaudron de cuivre, monté sur trois pieds ayant chacun une coudée, et capable de contenir le rokh. Cela fait, le roi ordonna de placer le rokh au milieu du palais et de renverser sur lui le chaudron, de telle manière que les ailes du rokh fussent visibles par dessous le chaudron. Or, le grand rokh étant rentré chez lui dans des montagnes très élevées et n'ayant point trouvé son petit, se mit à voler partout à sa recherche. Dès qu'il fut arrivé en face de Jérusalem, il vit son petit; mais comme il ne trouvait aucun moyen de le sauver, il prit son essor dans les airs et se dirigea à l'Orient, vers le jardin d'Eden. Là, il trouva

1. Le rokh est un oiseau fabuleux et d'une grandeur énorme dont il est souvent question dans les *Mille et une nuits*. Pour donner une idée de sa force, les Arabes disent qu'il peut enlever vivant dans ses serres un rhinocéros. Celui des Coptes est encore plus fort

sous un arbre un morceau de bois qu'il emporta à grand'peine, à cause du désir ardent qu'il avait de revoir son petit. Il ne cessa de voler jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Jérusalem et en dessus du palais : de là, il laissa tomber le morceau de bois sur le chaudron qui se fendit en deux par la vertu de Dieu ; aussitôt le rokh s'empara de son petit et s'envola avec.

Lorsque Salomon et les Beni-Israël eurent vu ce spectacle, ils rendirent gloire à Dieu qui a accordé aux oiseaux muets tant d'instinct et de connaissance pour faire des choses qui dépassent la force humaine. Salomon ordonna aussitôt aux tailleurs de pierre de prendre ce morceau de bois et de s'en servir pour tailler autant de pierres qu'ils voudraient. Dès que les ouvriers touchaient les pierres avec ce morceau de bois, celles-ci se détachaient facilement par la puissance de Dieu, le maître absolu. Ainsi Salomon fut assuré que Dieu était content de la construction du temple saint.

La construction achevée, le morceau de bois fut gardé dans l'intérieur du palais, quoique sa vertu eût cessé de se manifester; mais on n'en eût pas moins d'égards pour

lui. Mais lorsque Dieu voulut transporter la royauté de Salomon au pays d'Abyssinie, il fit en sorte que la reine se rendît à Jérusalem pour écouter la sagesse de Salomon, ainsi que le raconte le saint Evangile[1] lorsqu'il dit : « Certes, la reine de Théman jugera et condamnera cette génération ; car elle est venue des pays les plus éloignés pour écouter la sagesse de Salomon. » Dans les temps anciens, le pays d'Abyssinie était gouverné par les filles des Rois. Pendant que la mère de cette reine était enceinte d'elle, elle vit en songe une chêvre très grasse et très belle. Elle la regarda avec désir et dit : « Comme elle est belle, et surtout que ses pieds sont beaux ! » Elle eut ainsi une envie de femme enceinte, et lorsque la formation de la petite fille fut achevée dans le sein de sa mère, l'enfant eut l'un de ses pieds comme celui d'un homme, et l'autre comme celui d'une chèvre. Se voyant venue au monde en cet état, cette fille ne

1. On s'attendrait plutôt à voir citer un passage du Livre des Rois ; mais l'auteur parle de l'Évangile à cause du verset suivant qu'il cite (*Luc*, XI, 31), en le corrompant.

voulut point se marier et elle resta vierge jusqu'à ce qu'elle fût devenue reine.

Un jour, l'idée lui vint à l'esprit d'aller écouter les sages paroles de Salomon, comme nous l'avons dit plus haut. Il en avait été ainsi décidé par le Seigneur depuis un temps très reculé, afin de conserver le royaume de David jusqu'à la fin du monde : car David l'a dit par l'inspiration du Saint-Esprit : « Dieu a juré avec justice à David de lui donner des fils pour lui succéder, en disant : Du fruit de ta descendance, je ferai asseoir tes fils sur ton trône ; s'ils observent exactement l'engagement pris avec moi et exécutent mes volontés que je leur apprendrai, pour l'éternité ils s'asseoiront sur ton trône. » Il y a encore dans les Psaumes beaucoup d'autres passages qui le témoignent et l'attestent. Or, parmi les choses qui ont contribué à enlever la royauté aux Beni-Israël, fut leur désobéissance envers Dieu : c'est pour cette raison que Dieu leur a enlevé la prophétie, la royauté et le sacerdoce.

Lorsque la reine fut arrivée à Jérusalem et que Salomon eut appris qu'elle avait un pied de chèvre, il imagina une ruse pour voir

ce pied de la reine sans le lui demander : il fit dresser son trône au milieu de la cour et il y fit venir de l'eau par des tuyaux. Cet ordre fut exécuté. Comme le morceau de bois était toujours dans la cour du palais, il fut en conséquence couvert d'eau sans que personne y eût songé. La reine arriva ensuite à la porte de la cour, montée sur sa bête de somme et voulut entrer ainsi près du roi : on lui dit que c'était la maison de Dieu dans laquelle personne ne pouvait entrer sur une monture. Deux gentils hommes la prirent alors par la main. Elle leva ensuite le bout de sa robe et retroussa le bas de son caleçon pour traverser l'eau sans se mouiller. Salomon vit ainsi son pied sans le lui avoir demandé. Mais dès que ce pied eût touché le morceau de bois qui change les créatures, la puissance de Dieu se manifesta : le pied de chèvre se changea en un pied humain. La reine s'aperçut aussitôt de ce qui lui était arrivé : elle eut d'abord une grande peur, suivie bientôt d'une grande joie indescriptible. Elle lui apprit qu'elle venait des pays les plus éloignés écouter ses sages paroles et adorer à Jérusalem. Elle ajouta : « Pendant que je traversais l'eau pour me présenter de-

vant ta noble royauté, mon pied de chèvre a heurté contre quelque chose de dur et sur le champ il est devenu semblable à l'autre. J'ai d'abord eu peur et j'ai tremblé; mais ensuite je me suis réjouie de la miséricorde de Dieu, le maître absolu. » Après lui avoir ainsi parlé, elle lui montra ses deux pieds. Salomon remercia Dieu qui seul peut opérer des prodiges et informa la reine qu'il n'avait mis de l'eau sur son chemin qu'afin de voir son pied de chèvre. Il ordonna ensuite à l'eau de se retirer et aussitôt le pavé de la cour apparut, ainsi que le morceau de bois. Le seigneur Salomon raconta à la reine l'histoire du bois. Lorsqu'elle eut appris sa vertu, elle ordonna de lui mettre un collier d'argent et, ce voyant, le roi Salomon en fit autant, puis il ordonna de le porter sur l'autel de Dieu. Lorsque les rois successeurs de Salomon allaient se prosterner devant l'autel de Dieu et qu'ils apprenaient l'histoire de ce bois, chacun lui mettait un collier, si bien qu'au temps du Messie le morceau de bois avait trente colliers.

Lorsque le Seigneur voulut accomplir sa volonté et assurer le salut d'Adam et de ses descendants hors des griffes de l'ennemi

maudit, il arriva que Judas, les princes des prêtres et le rusé peuple juif tombèrent d'accord pour condamner le Messie à mort. Les princes des prêtres convinrent avec Judas de lui donner les trente colliers d'argent : ils envoyèrent pendant la nuit chercher le morceau de bois, enlevèrent les trente colliers et les donnèrent à Judas [1]. Celui-ci les prit et livra le Messie, ainsi que le raconte l'Évangile. Le vendredi matin, le jour où ils condamnèrent le Messie à être crucifié, ils prirent le morceau de bois et ordonnèrent à un menuisier de fabriquer une croix sur laquelle on crucifia le Sauveur. C'est une preuve, comme le dit Bouche d'Or [2], que notre père Adam fut trompé en mangeant du fruit de l'arbre du paradis : c'est pour cela qu'il en fut chassé et qu'il fut dépouillé de toute sa gloire. Dès lors Satan régna sur lui, ainsi que sur ses descendants. C'est aussi par la volonté de Dieu que l'homme fut

1. L'Évangile dit trente pièces d'argent : le mot propre est sicles. Le sicle était rond ; de là la confusion et le jeu de mot.

2. Il s'agit de saint Jean Chrysostôme La preuve n'est peut-être pas très forte; mais elle suffisait aux Coptes, c'est l'essentiel.

ainsi sauvé ; car, sur ce morceau de bois sorti du paradis pour être vénéré et respecté par les rois, le roi des rois voulut être crucifié, pour sauver Adam et ses descendants par ce même morceau de bois qui avait été la cause de leur séduction. Pour cette raison, David, le prophète, dit dans le Psaume : « Annoncez parmi les peuples que le Seigneur a régné par un morceau de bois. » Ce morceau de bois a été rendu honorable et respectable par la suspension du corps de Notre Seigneur, si bien que lorsqu'on le plaça sur le cadavre d'un mort, le mort ressuscita. Dès lors l'image de la croix fut considérée comme une protection par les rois et en général par tous les chrétiens : il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Quant aux trente colliers, Judas les donna aux misérables Juifs, puis il s'étrangla : il avait éloigné son âme de la vie par amour pour l'argent. Les Juifs les prirent et en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers.

Revenons maintenant à ce que nous avons commencé, et racontons comment le royaume de David passa des mains de Salomon en celles des Abyssiniens.

Quand le roi Salomon eut reçu la reine

d'Ethiopie et ses soldats dans son propre palais, elle prit l'habitude d'aller le trouver chaque jour pour écouter ses sages paroles. Comme il aimait les femmes et la voyait tous les jours, il la désira et lui demanda de céder à ses désirs. Elle ne lui céda point et lui dit : « Suis-je venue vierge vers toi pour m'en retourner ne l'étant plus ? Ce serait pour moi une grande honte dans mon royaume. » — Salomon lui répondit : « Je te prendrai comme femme légitime, puisque je suis roi et que tu es reine ». Elle ne répondit point.— « Promets-moi, reprit Salomon, que tu seras ma femme de ton propre gré, quand de toi-même tu seras venue me trouver dans mon lit pendant la nuit. » Elle le lui promit, croyant qu'elle pouvait ainsi être assurée de garder sa virginité. Salomon laissa passer quelques jours sans demander de ses nouvelles, de sorte qu'elle s'imagina qu'il l'avait oubliée.

Salomon donna alors l'ordre à ses cuisiniers de préparer à la reine des mets chauds et d'y mêler différentes préparations. Dès qu'elle avait mangé de ces mets, elle demandait de l'eau froide et en buvait nuit et jour, sans que sa soif en fût apaisée. La troisième

nuit, le roi ordonna à tous les gens du palais de ne point laisser d'eau près de la reine : quiconque lui en donnerait devait être puni de mort sur-le-champ, à moins qu'on n'eût indiqué l'eau qui se trouvait près du lit du roi. A minuit, le feu brûlait les entrailles de la reine : elle chercha de l'eau pour boire, mais elle n'en trouva point. Elle en demanda à ses gardes : ils lui répondirent qu'il n'y en avait pas. Comme elle était sur le point de mourir, elle s'écria à ses gentilshommes, elle parcourut tout le palais, mais personne ne lui donna d'eau. On lui dit enfin : « Tu ne trouveras d'eau que près du lit du roi. » Elle retourna alors vers son lit; mais l'excès de la soif l'empêcha de dormir, et son âme fut sur le point de quitter son corps. Elle s'empressa enfin d'aller trouver le roi Salomon qui faisait semblant de dormir. Lorsqu'elle se fut désaltérée, je veux dire lorsqu'elle eût beaucoup bu, elle voulut s'en retourner vers son lit ; mais le roi Salomon se leva rapidement, il la prit par la main et lui dit : « Vraiment tu es devenue ma femme, de par la loi des rois ! » Et il lui rappela la promesse qu'elle avait faite. Elle exécuta alors ce

qu'elle avait promis et devint enceinte des œuvres du roi.

Peu de temps après, comme elle voulait rentrer dans son royaume, elle dit à Salomon : « Que ferai-je de ton fils, si Dieu veut lui donner la vie? — Il lui répondit : « Si Dieu veut que tu enfantes un garçon, dès qu'il sera parvenu à l'âge de jeune homme, envoie-le moi, afin que j'en fasse notre roi ; si c'est une fille, garde-la près de toi. » Elle reprit : « Si je t'envoie le garçon, comment reconnaîtras-tu qu'il est ton fils? » Il ôta aussitôt une bague de son doigt, la lui remit et dit : « Quand tu voudras l'envoyer, mets cette bague à son petit doigt : je serai ainsi assuré qu'il est mon fils, je lui donnerai le royaume et je le renverrai vers toi ; à condition, ajouta Salomon, que tu ne rompes point l'engagement passé entre nous et dont a été témoin le maître absolu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de mon père David enfin. » A ces mots, elle prit congé de lui et se remit en marche avec ses soldats pour retourner dans son pays.

Quand elle y fut arrivée, parvenue au terme de sa grossesse, elle mit au monde

un garçon qui lui causa une grande joie et auquel elle donna le nom de David. Elle lui fit donner la meilleure éducation, si bien qu'il devint un garçon aussi sage, aussi intelligent et aussi habile que son père. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de sa majorité, il demanda un jour à sa mère : « Quel est mon père? Est-il mort pendant que j'étais encore jeune? » Elle répondit : « Non, mon fils, il vit encore, il n'est pas mort : c'est le seigneur Salomon, fils de David, le prophète de Dieu et le roi d'Israël. Son royaume, ajouta la mère, existe encore à Jérusalem. Voici une bague de ton père qui te fera roi d'Abyssinie, comme le porte la volonté de Dieu. Dès lors, continua la reine, je n'ai plus de royaume : car tu es roi, fils de roi. » A ces paroles, l'enfant remercia sa mère qui reprit : « O mon cher fils, lève-toi, prends avec toi des présents et des soldats pour te rendre à Jérusalem où tu verras ton père, son royaume, sa sagesse et sa grandeur, afin qu'il te nomme roi selon l'engagement passé entre nous et dont Dieu lui-même a été témoin. »

Peu de jours après, dès qu'il eut préparé tous les présents dignes de rois, sa mère lui

mit la bague au petit doigt de la main droite et lui dit de partir. Il se mit en route et arriva à Jérusalem. Salomon, apprenant l'arrivée d'un roi, ordonna à ses soldats d'aller au devant de lui : il ne le reconnut point pour son fils, même quand le jeune homme fut arrivé à la porte du palais. Là, le jeune garçon, trouvant le cheval de son père tout préparé, le monta et tint son épée dégaînée. On apprit cette conduite à Salomon pour lequel cette nouvelle fut pénible. Lorsqu'ils s'abordèrent l'un l'autre, Salomon ne put cacher sa colère. Le jeune garçon lui dit : « Le possesseur de cette bague m'a donné son royaume dès le ventre de ma mère. » Lorsque Salomon vit la bague, il conçut une grande joie, se leva de son siège, embrassa le jeune homme et s'écria : « Sois le bienvenu, ô mon cher fils! » Il le ceignit aussitôt de la couronne de son père David; le fit asseoir sur son trône, ordonna aux musiciens de jouer en son honneur et aux soldats de crier : « Voici David, fils du roi Salomon, fils de David, fils de Jessé, roi d'Israël. » La nouvelle se répandit bientôt que David, fils de Salomon et de la reine d'Abyssinie, était arrivé chez son père qui

lui avait donné le royaume de son père David, sa couronne, et l'avait fait asseoir sur son trône.

Dans le temple du Seigneur bâti et dédié par Salomon, il y avait l'arche d'alliance dans laquelle se trouvaient la verge d'Aaron, les mesures de manne plaquées d'or et enveloppées de soie. De cette arche se montrait au peuple d'Israël une merveille bien étrange : quand les prêtres avaient fini la prière et que le peuple commençait de prier le Maître absolu et se prosternait devant lui, l'arche d'alliance s'élevait de terre. C'était signe que leur prière était exaucée. Si, au contraire, l'arche restait en sa place sans mouvement, le peuple était sûr qu'il avait commis un péché quelconque et il continuait alors à prier avec les prêtres et de pleurer jusqu'à ce que Dieu eût pris pitié et fait s'élever l'arche. Un jour le roi, fils de Salomon, entra dans le temple pour prier et voir le prodige étonnant de l'arche qui s'élevait de terre. Lorsqu'il eut vu ce spectacle, il prit la résolution d'emporter l'arche dans son pays. Il se présenta une nuit devant son père Salomon et lui dit : « Je veux emporter l'arche dans mon pays ». —

Le père répondit : « Quitte ce dessein, mon fils, car personne ne peut la porter que les prêtres, et tout autre qui la touche meurt sur le champ. Sache, ô mon fils, que les Beni-Israël ne sont gardés que par cette arche et que telle en est la grande vertu. » — Le jeune homme reprit : « Je ne te demande ni or, ni argent : dans mon pays, on ramasse l'or à terre ; je ne demande que cette arche qui me gardera pendant le voyage et prêtera secours à mes soldats dans mon royaume. » — Le père repondit : « Si Dieu, le Maître absolu, veut que tu l'emportes, il t'en facilitera le moyen ; mais, dans tous les cas, si tu l'emportes, ne m'en dis rien. Tu dois même partir sans prendre congé de moi; car les prêtres me feraient assurément prêter serment à ce sujet, et de cette façon, si je jure, mon serment sera vrai. »

Le jeune homme fit secrètement venir près de lui des ouvriers auxquels il fit faire une arche d'un bois qu'on ne pouvait distinguer de l'autre, tellement il était travaillé avec habileté. Il tua ensuite ces premiers ouvriers, puis il en fit venir d'autres qui appliquèrent des plaques d'or par dessous : il tua aussi ces ouvriers. Enfin il la fit envelopper de

soie. Lorsqu'il fut sur le point de partir, il ne dit rien à son père ; mais il fit venir quatre prêtres sous prétexte de demander leurs prières ; il se familiarisa avec eux pendant les derniers jours qu'il passa à Jérusalem, de telle sorte qu'ils ne le quittaient jamais.

La nuit où le prince devait partir, les prêtres vinrent pour prendre congé de lui. Il les fit monter dans sa chambre, charger de chaînes et il ordonna aux soldats de monter sans bruit. Il se fit escorter de quelques amis tenant des épées nues et conduisit les prêtres enchaînés jusqu'au temple de Dieu. Il y entra, ordonna aux prêtres d'emporter l'arche et fit mettre l'autre à sa place. Il sortit ensuite, enchanté d'avoir l'arche que les prêtres emportaient et partit sans prendre congé de son père qui ne savait rien de ce qui avait eu lieu. C'était en effet la volonté de Dieu que l'arche fût gardée où serait le royaume de David jusqu'à la fin du monde, comme il avait été promis à David par ces paroles : « Ton descendant s'asseoira sur ton trône. »

Le petit-fils de David continua son voyage, gardé par la faveur divine. Le lendemain les

Béni-Israël avec les prêtres entrèrent dans le temple de Dieu pour y prier comme d'habitude. Lorsqu'ils se furent prosternés et eurent adressé leurs prières au Maître absolu et que l'arche ne se fut point élevée, ils se dirent qu'ils avaient commis quelque péché. Ils continuèrent donc de prier pendant trois jours et firent force recherches pour savoir qui avait péché. Cela fait, les prètres s'approchèrent de l'arche; mais quelle frayeur! quel malheur! leurs cris redoublèrent lorsqu'ils ne retrouvèrent pas l'arche. Ils furent alors certains que le roi fils de David l'avait prise. Ils comptèrent les prêtres et trouvèrent qu'il en manquait quatre, emmenés par lui. Les vieillards d'Israël entrèrent près du roi, tout irrités et abattus de la perte de l'arche et lui dirent : « As-tu donné l'ordre à ton fils d'emporter l'arche d'allance? » Le roi pleura, se lamenta, feignit une grande tristesse et jura enfin qu'il ne l'avait pas permis et n'avait pas même su à quel moment son fils était parti. Ils s'écrièrent tous : « Vive le roi! puisque tu n'as jamais voulu pareille chose, fais préparer un corps d'armée afin que nous puissions le rejoindre, lui reprendre l'arche et la replacer

dans le saint Temple de Dieu. » Il leur donna des soldats, des provisions et tout ce dont ils avaient besoin. Ils partirent à la poursuite du prince et marchèrent pendant quarante jours. Le quarante et unième jour, ils rencontrèrent des marchands à qui ils demandèrent si l'arche d'alliance n'avait point été vue par eux. Les marchands répondirent : « Nous avons vu un grand roi entouré d'un nombre infini de soldats, et tous marchaient avec l'arche, comme le vent emporte les nuées. » Ils ajoutèrent ensuite qu'une pareille marche d'un jour valait la marche ordinaire de quarante jours. Ceux qui poursuivaient le prince retournèrent alors tout abattus, ayant échoué dans leur dessein.

Quant au jeune homme, dès qu'il fut arrivé en son pays, sa mère abdiqua la royauté pour la donner à son fils. Celui-ci fut établi roi sur le royaume de David son père [1], et, dès lors le royaume d'Éthiopie fut considéré comme la résidence des descendants de David et comme devant posséder à jamais l'arche d'alliance.

1. Il faut observer que ce mot de père ici comme plus haut est employé dans le sens d'aïeul, comme dans le premier chapitre de saint Luc.

Voilà comment l'arche fut transportée au pays d'Abyssinie et elle n'a cessé d'y être jusqu'à la naissance de Notre Seigneur Jésus le Messie, né de la Vierge sainte, la dame Marie, qui a rempli sa mission sur la terre et a sauvé Adam avec sa descendance. Après son ascension vers les cieux, les disciples prêchèrent en son nom par toute la terre [1].

Comme il s'en retournait, le Saint-Esprit lui envoya l'apôtre Philippe : l'eunuque crut et se fit baptiser. Il retourna ensuite dans son pays où il prêcha le nom du Messie : un grand nombre crurent par son entremise. Le saint Marc, l'un des soixante-dix disciples, alla ensuite vers eux, les baptisa, leur consacra des prêtres et des diacres et ordonna que leur père serait du diocèse de Marc l'évangéliste [2]. Dès lors la foi orthodoxe fut établie fermement dans le royaume d'Abyssinie et la royauté y est restée conservée pour les descendants de David jusqu'à la fin

1. Il y a ici une lacune où il devait être question du voyage de l'eunuque de la reine Candace.

2. Par père, il faut entendre ici l'évêque d'Abyssinie, ou plutôt le métropolitain s'il y a plusieurs évêques. Encore aujourd'hui l'Éthiopie est soumise à la juridiction spirituelle du patriarche copte jacobite du Caire.

des temps. Que la gloire, la grandeur, le respect et l'admiration soient à la Trinité sainte jusqu'à la fin des temps : *Amen*.





VIII

HISTOIRE DU ROI ARMÉNIOS

Au nom de Dieu le Créateur vivant et doué d'un verbe.

Nous commençons, avec l'aide de Dieu et sous sa bonne direction, à écrire la vie du pieux Arménios, de sa femme et de ses enfants, ainsi que sa mort qui eut lieu le deux du mois de Paschons[1]. *Que leur bénédiction soit avec nous : Amen.*

Le saint et pur anba Goussima, évêque de la ville de Tarse, raconte que de son temps, il y avait un roi nommé Arménios qui marchait dans les voies de Dieu. Ce roi avait une épouse nommée Jassi; tous les deux étaient pleins de piété envers Dieu : ils allaient régulièrement chaque jour à l'église sainte

1. C'est-à-dire le 27 avril.

pour y faire leur prière. Le père Goussima prêchait le roi, étudiait journellement avec lui le saint Évangile, lui expliquait les prophéties et l'histoire des pères, les apôtres. Dieu (que son nom soit glorifié)! avait ouvert l'esprit et le cœur du roi, de sorte qu'aisément et sans peine il apprenait par cœur tout ce qu'on lui lisait des Écritures. Il pratiquait ponctuellement ce qu'il entendait lire, si bien que la faveur de Dieu descendit sur lui et qu'il devint un philosophe expérimenté dans la bonne conduite. Lorsqu'il avait fait percevoir les impôts et rassembler les récoltes, il pensait à l'église et lui donnait tout ce qui était nécessaire; puis il donnait au père évêque et aux prêtres; il faisait ensuite venir les pauvres, les malheureux, les veuves et les orphelins et leur distribuait ce qui lui restait, de sorte qu'il ne gardait pas une drachme dans ses caisses, ni une seule mesure de blé dans ses greniers [1]. En revanche, ceux à qui il donnait priaient Dieu en sa faveur, afin que sa vie fût prolongée et que Dieu rendît durable pour lui ses bienfaits. Quant au roi,

1. Le mot que je rends par mesure est le mot arabe *qadah.*

il leur disait : « Remerciez Dieu de toutes vos forces, afin qu'il nous accorde la faveur de son esprit bel et bon, pendant un grand nombre d'années.

Les vizirs et les patrices se présentèrent devant lui et lui dirent : « Que Dieu garde ton royaume, ô notre seigneur et roi! Sache que l'ennemi [1] combat l'homme pour l'éloigner de Dieu. Tu n'ignores pas ce qu'il a fait avec notre père Adam pour le chasser du Paradis. Il combat de même les rois et les solitaires du désert : personne en un mot n'est exempt de sa haine et de sa jalousie. Comme il a l'habitude de mettre la discorde entre les rois, j'ai peur [2] qu'il ne la suscite entre toi et un autre roi qui t'assiégerait, car tu n'as rien dans tes coffres-forts que tu puisses dépenser pour les provisions de tes soldats : je crains aussi que nous ne mourions de faim avec toi, surtout en ce moment où tes magasins et tes greniers sont vides, car tu as tout distribué à des gens qui ne te seront d'aucune utilité. » — Le roi répondit

1. Il s'agit du diable.

2. On voit que parmi les vizirs et les patrices un seul portait la parole.

aux vizirs en ces termes : « Sachez que mon père m'a laissé des richesses innombrables que j'ai conservées pour en faire usage au moment où l'on me surprendrait ; mais quant aux biens que Dieu m'a accordés, je dois les dépenser en faveur de mes frères les malheureux, car je ne dois pas être rassasié, quand ils ont faim. » Cet homme béni en disant « *mon père* » voulait dire le père des cieux et de la terre, parce qu'il avait lu le commencement de la prière de l'Evangile : « Notre père qui êtes dans les cieux ! » jusqu'à la fin, et il avait cru que Dieu le miséricordieux est celui qui donne toute chose. Telle était donc sa croyance. Après avoir entendu les paroles du roi, les vizirs se retirèrent bien tranquilles, contents et joyeux.

Quelque temps après, le maudit Satan, sous l'apparence d'un homme sage, conseiller des rois, alla trouver un roi des Magous et lui dit : « Le roi de Tarse est faible et se trouve en piteuse position, n'ayant ni argent dans ses caisses, ni grains dans ses greniers : tu peux d'un seul coup de main t'emparer de tout son royaume. » Lorsque le roi infidèle eut entendu ces paroles de Satan, il fit crier publiquement parmi ses soldats l'a-

vis suivant : « Celui qui veut obtenir des faveurs du roi et des présents abondants n'a qu'à aller le trouver. » Un petit nombre de soldats seulement considérèrent cette proclamation comme mensongère, et une multitude infinie se rendit près du roi. De là, ils se dirigèrent vers Tarse et se jetèrent à l'improviste sur la ville.

Lorsque les vizirs virent le grand nombre des troupes, ils furent saisis d'une immense frayeur : ils coururent vers le roi en criant et tout désespérés de leur salut. Ils se prosternèrent devant lui et lui dirent : « Nous venons t'apprendre, ô seigneur, qu'un roi a attaqué notre ville avec un nombre infini de soldats et te demander ce que nous devons faire ». — Le roi répondit : « Si ce roi est fort par ses richesses et ses troupes, je serai de force à lutter avec lui par la vertu du Seigneur le Messie. » Ils le quittèrent tristes de cœur. Le roi attendit que la nuit fût obscure, il étendit de la cendre sous lui, revêtit un cilice, se tint debout en présence de Dieu avec larmes et implorations : sa femme était à sa droite. Il se mit alors à prier ainsi : « O Seigneur miséricordieux, tu es le Maître des maîtres, et le Seigneur

des seigneurs : et moi, misérable et malheureux, je te conjure de faire apparaître ta mystérieuse volonté : sinon j'irai au-devant de ce roi pour le saluer et remettre en ces mains tout ce que je possède, sans le combattre, car tu as dit à tes disciples : « Ne portez ni or, ni argent, ni épée, ni bâton. » Que ta volonté soit donc faite. » Le roi n'avait pas achevé ces paroles, qu'un ange se tint près de lui et lui dit : « Ne t'effraie pas, n'aie pas peur, ô roi ; sache que dans cette nuit toutes les troupes qui sont venues attaquer ta ville doivent périr. » Après l'avoir consolé et encouragé, l'ange remonta au ciel.

Le roi se releva de sa prière et se coucha, plein d'une confiance honnête et droite en ce que l'ange lui avait appris. Lorsque de la nuit il ne resta plus qu'une heure, un grand tremblement de terre eut lieu et la foudre se fit entendre. Aussitôt les anges arrivèrent, tenant à la main des épées et des lances de feu ; ils se jetèrent sur les soldats du roi infidèle et les firent tous périr, de sorte qu'il ne restât pas dans les tentes une seule personne, et que de toute l'armée il ne restât que les chevaux et les provisions. En même temps, l'esprit angélique éveilla le roi

et lui dit : « Ordonne à tes soldats de sortir au dehors de la ville, car Dieu a fait périr tous les soldats, tes ennemis, et il ne reste que le roi tout seul. Il fera pénitence et mourra en homme fidèle. » Lorsque l'ange eut prononcé ces paroles, il quitta le roi et remonta vers le ciel.

Dès le lendemain matin, le roi fit venir ses vizirs et ses généraux qui, croyant qu'il les avait mandés pour leur donner leur solde et les faire sortir au-devant de l'ennemi, se dirent les uns aux autres : « Tout à l'heure il va nous donner l'ordre de sortir à la rencontre de ces troupes ennemies contre lesquelles nous ne pouvons rien; car leur nombre est tellement grand, que l'un d'entre nous a contre lui cinquante d'entre eux. » Puis ils se dirent décidément : « Il n'y a pas moyen que nous allions vers lui pour écouter ce qu'il va dire. » A la fin ils se rassemblèrent cependant et se rangèrent tous devant lui. Il leur dit : « Sortez vers les tentes de l'injuste ennemi, prenez ses chevaux et amenez-moi le roi. » Ils se regardèrent les uns les autres et se dirent : « Ordinairement on ne rêve que pendant la nuit, et nous sommes à présent en plein jour! » Quel-

ques-uns d'entre eux dirent cependant : « Nous devons les regarder, ne serait-ce que de dessus les murailles. » Ils montèrent tous sur les murailles, mais sans avoir confiance en ce qu'avait dit le roi. De là, ils virent les chevaux comme des brebis sans berger : ce que voyant, ils sortirent à la hâte, prirent les chevaux, toutes les richesses et, en dernier lieu, trouvèrent le roi tout seul et à demi-mort au milieu du camp. Etonnés de ce spectacle, ils s'emparèrent du roi ennemi et le menèrent entre les mains du roi de Tarse. Celui-ci le voyant en un pareil état, envoya aussitôt chercher les médecins et leur dit : « Guérissez-le et je vous donnerai de nombreux présents. » Les médecins se mirent à le soigner avec des médicaments et des drogues ; mais sans pouvoir trouver le moyen de le guérir. Cela fut pénible pour le roi de Tarse qui avait le cœur tout à fait pitoyable.

Lorsque la nuit fut venue, il s'endormit, l'esprit tout préoccupé du moyen par lequel il pourrait guérir ce malheureux roi de Magous. L'ange du Seigneur descendit près de son lit et lui dit : « Quand l'heure de la prière sera proche, tu prendras un verre dans lequel tu verseras de l'huile et, au ma-

tin, tu oindras le roi avec. Il ne tardera pas à être guéri par la volonté de Dieu. » Le roi de Tarse fit ce que l'ange lui avait dit, et le roi de Magous fut guéri sur le champ. Il se leva sain et sauf, se prosterna devant le roi de Tarse et dit : « O mon seigneur, je crois en ton Dieu, fais-moi miséricorde et conduis-moi à la vérité. » Le roi fidèle le mena vers l'évêque qui le baptisa et lui donna les saints mystères. Après l'avoir revêtu d'une robe d'honneur digne de lui, le roi de Tarse ordonna à ses soldats de le reconduire dans sa ville. Le père évêque consacra des prêtres et des diacres qu'il envoya avec lui. Quand il fut arrivé dans sa ville, le roi de Magous apprit aux grands personnages de son royaume tout ce qui lui était arrivé, ainsi que les signes et les prodiges qu'il avait vus. Après avoir laissé passer quelques jours, il envoya au roi de Tarse beaucoup de richesses et de joyaux précieux. Celui-ci les distribua entre les pauvres et les malheureux. A partir de cette époque, le roi païen se mit à faire des actes de charité, comme le roi de Tarse, et il crut d'une foi belle et orthodoxe.

Le roi de Tarse, de son côté, continua de

se conduire de sa bonne conduite jusqu'à ce qu'il tombât malade d'une maladie violente qui causa sa mort. Un ange se présenta à lui et lui dit : « Que tu es heureux, ô roi béni! Dieu t'a préparé dans son royaume ce que nul œil n'a vu, nulle oreille entendu. Dans trois jours tu seras transporté hors de ce monde. » Après avoir entendu ces paroles de l'ange, le bon roi fit venir ses enfants et leur dit : « O mes enfants chéris, vous avez dû voir ma conduite, mon gouvernement et mes actions, faites comme moi et fuyez le mal : à l'heure de votre mort, vous obtiendrez le royaume céleste. C'est un conseil que je vous donne : suivez-le bien et n'oubliez pas les pauvres et les malheureux. » Enfin il leur donna les conseils que les mourants donnent habituellement et dit : « Je m'en vais où sont allés mes pères et les pères de mes pères! » On dit qu'il ajouta encore : « Je vous recommande votre mère. Mais pourquoi ne la vois-je point avec vous? Elle est souffrante, je pense, et n'a point pu se lever. » Après avoir prononcé ces mots, il mourut et sa femme mourut l'instant d'après. On les enterra dans le même tombeau. Il en parut beaucoup de prodiges et de mi-

racles : quiconque était malade et se faisait bénir sur leur tombeau, recouvrait la santé sans retard.

Jean, son fils, resta triste pendant quelque temps. Les vizirs et les patrices se prosternèrent devant lui et lui dire : « O notre seigneur, où sont tes pères et les pères de tes pères ? où sont les premiers hommes ? Sache que Dieu a décidé que tous les hommes bussent à la coupe de la mort. Maintenant lève-toi, ô notre maître,[1] prends pitié de tes sujets, fais comme faisait ton père, car tu as vu l'assistance que Dieu lui a donné en faisant périr ses ennemis pendant qu'il dormait dans son lit. Tu dois savoir que c'est seulement à cause de sa pureté, de sa charité et de sa soumission que cela arriva, et aussi parce qu'il était un juste et parfait observateur de tous les commandements. » En un mot, ils voulurent le consoler ; mais ce fut en vain. Ils le laissèrent tranquille pendant quelques jours, puis ils recommencèrent la même chose ; mais ils n'arrivèrent pas davantage à leur but. Voyant qu'il ne faisait pas attention à leurs paroles, ils lui préparèrent un splendide festin, étendirent pour lui des tapis dans un beau jardin, se pros-

ternèrent à ses pieds et lui dirent : « Nous désirons que tu nous fasse le plaisir de venir manger avec nous. » Tout d'abord il refusa; mais leur insistance le fit céder. Il monta avec eux et ils le conduisirent au jardin. Là, ils lui servirent des mets exquis dont il ne mangea que très peu. On lui offrit ensuite de cruches de bière bouchées, du musc exhalant une odeur très forte et de l'eau de rose. On le pria, on le conjura au nom de Dieu et il en but un peu; mais il ne cessèrent d'insister jusqu'à ce qu'il eût bu comme il faut. Comme il n'avait plus l'habitude de boire du vin, car il avait cessé d'en boire depuis quelque temps, il perdit la tête, surtout en voyant ces arbres qui l'entouraient et ces ruisseaux qui murmuraient. Aussitôt il s'oublia lui-même, tellement il était ivre. On le conduisit ensuite dans son palais et on le laissa dans cet état.

Sa sœur le reçut à la porte et se mit à l'embrasser : aussitôt il la jeta à terre et fit son affaire avec elle. Comme elle en devint enceinte, elle s'attrista beaucoup. Quelque temps après, son frère s'aperçut que son ventre était gros et que la couleur de sa figure était jaune. Il lui dit : « O chère

sœur, dans quel état te vois-je? » — Elle répondit : « O frère, lorsque tu es allé avec les vizirs et que tu es retourné ivre de vin, je me suis mise à te saluer, tu m'as jetée à terre et il m'est arrivé ce que tu vois. » Dès qu'il eut entendu ces paroles, il sortit à la hâte, courut çà et là, jusqu'à ce qu'il finît par entrer dans un monastère où il se fit moine et prit l'habit monacal. Comme Dieu connaissait sa ferme décision et sa bonne intention, il lui pardonna ses péchés. Dès lors ce fut un homme juste et pur.

Le lendemain, lorsque les vizirs retournèrent au palais, ils ne virent que sa sœur qui pleurait amèrement. Ils continuèrent de se rendre au palais pendant un mois entier. Comme il ne revenait point et que leur attente était vaine, ils firent de sa sœur une reine à sa place. Lorsqu'elle eut accompli les neuf mois de sa grossesse, elle mit au monde un enfant mâle pour lequel elle fit faire trois tablettes, l'une d'or, l'autre d'argent et la troisième d'ivoire. Sur la dernière elle fit graver ces mots : « Le père de cet enfant est son oncle, et sa mère est sa tante. » Elle ordonna aussitôt de faire un berceau, d'y mettre le garçon et les trois

tablettes. Elle fit écrire ces mots sur une feuille de papier : « La tablette d'or appartiendra à l'enfant quand il sera grand, celle d'argent à celui qui prendra soin de son éducation. » Après avoir cacheté le papier, elle ordonna de jeter le berceau dans le fleuve.

Il y avait sur le bord du fleuve un monastère construit en l'honneur du martyr Jacques l'Intercis. En ce même jour, on célébrait sa fête annuelle. Il arriva que ce jour-là le supérieur du monastère alla sur le bord du fleuve, rencontra un pêcheur, lui donna un dinar pour tout ce qu'il pêcherait pendant la nuit et le quitta dans l'intention d'envoyer le lendemain chercher les poissons. Le pêcheur continua son travail jusqu'au matin. Tout à coup le berceau fut pris dans le filet. Le pêcheur le tira et le plaça sur les poissons. Un moment après, le supérieur du monastère arriva avec sa monture sur laquelle il devait charger les poissons. Le pêcheur lui remit les poissons et le berceau en disant : « Nous étions convenus que tout ce que j'aurais pêché t'appartiendrait, pour cette raison le berceau t'appartient. » Le supérieur ouvrit le berceau et y trouva les tablettes. Il prit la tablette d'or et la garda

pour le moment; il fut rempli d'étonnement au sujet de la tablette d'ivoire et la garda aussi; il prit enfin la tablette d'argent et la donna au pêcheur en disant : « Prends bien soin d'élever cet enfant et cette tablette t'appartiendra. » — « Très volontiers, » répondit le pêcheur qui prit l'enfant et le porta à sa femme, tout joyeux, car la tablette valait cent dinars. Il éleva bien l'enfant et lui apprit la morale.

Dès que l'enfant eut grandi, qu'il fut devenu beau et parfait, il se mit à frapper les enfants du pêcheur. Ceux-ci lui dirent un jour : « Est-ce pour nous récompenser de t'avoir élévé que ton cœur devient dur pour nous ? » — Il répondit : « Vous me parlez comme si vous n'étiez pas mes frères, et comme si mon père n'était pas le vôtre ! » — Ils lui dirent : « Nous ne le sommes pas ». Il alla trouver la femme du pêcheur et lui dit : « N'es-tu pas ma mère ? » — « Non, répondit-elle, c'est un moine qui t'a amené vers nous et nous t'avons élevé. » Dès le retour du pêcheur, il lui dit : « Conduis-moi vers le moine, car c'est mon intérêt. » Le pêcheur conduisit le jeune garçon vers le moine. En voyant la belle figure de ce

moine, le jeune garçon se réjouit beaucoup et lui dit : « O moine, es-tu mon père ? » — « Non, » répondit le moine. — « Qui donc est mon père ? » reprit le jeune garçon. — « Je n'en sais rien, répondit le religieux ; mais ce que je sais, c'est que je t'ai trouvé dans un berceau dans lequel il y avait aussi trois tablettes, l'une d'or, l'autre d'argent que j'ai donnée au pêcheur en récompense du soin qu'il a pris de toi ; la troisième était d'ivoire. Maintenant, si j'ai un conseil à te donner, c'est de revêtir l'habit monacal et de te faire moine. » Le garçon répondit : « Non, je veux me faire soldat. » Le moine lui donna alors la tablette d'or. Il la porta au marché et la vendit pour mille dinars d'or. Il en acheta un beau cheval tout sellé, des armes de guerre, épée, lance, et le reste. Il retourna ensuite vers le moine et lui dit : « Qui est mon père ? Apprends-le-moi avant que je te quitte. » Le moine alors lui donna la tablette d'ivoire. Dès que les yeux du jeune homme furent tombés sur l'inscription, il pleura amèrement, prit congé du moine et partit. Dieu voulut qu'il dirigeât ses pas vers sa ville natale.

Il vit des soldats qui entouraient la ville

et demanda : « Quelle est cette ville? et pourquoi les soldats l'assiègent-ils? » On lui répondit : « C'est une ville qui est gouvernée par une femme et voici un roi et ses soldats qui s'en veulent emparer. » Dès qu'il eut entendu ces paroles, il fit galoper son cheval jusqu'à la porte de la ville qu'on lui ouvrit. Il entra, descendit dans un hôtel et y passa la nuit. Le lendemain matin, le crieur public se mit à crier : « Allez au combat et que Dieu prenne pitié de vous, ô soldats! » Lorsque le jeune garçon entendit cette proclamation, il sortit aussitôt et se rangea parmi les soldats de la ville. Comme les deux armées étaient rangées en bataille, prêts à engager la lutte, la force divine le poussa, il vainquit le roi et le fit prisonnier. A cette vue, tous les soldats ennemis s'enfuirent et ne reparurent plus. Le jeune homme mena le roi à l'hôtel où il était descendu. Les vizirs en toute hâte allèrent apprendre cette bonne nouvelle à la reine et lui dirent : « Le roi qui assiégeait la ville a été fait prisonnier par un jeune soldat étranger. » Elle en fut très étonnée, alla le trouver à l'hôtel et voulut le récompenser de ce qu'il venait de faire; mais il n'ac-

cepta rien. Comme elle le voyait beau, brave, jeune et fort, elle lui proposa de se marier avec lui et de le faire roi. Le jeune garçon lui dit : « Très volontiers! » et il accepta cette proposition avec autant de joie que de simplicité. La reine lui dit alors de monter à cheval et le conduisit en son palais où elle lui fit passer la nuit. Le lendemain, elle fit venir les prêtres dans l'église et ils y célébrèrent la messe. Elle ordonna ensuite de préparer un grand festin en l'honneur de la victoire remportée contre le roi qui assiégeait la ville. Cela fait, elle se maria avec le jeune garçon qui ne la quitta plus nuit et jour.

Un jour que la reine était assise avec ses servantes, elle leur dit : « Avez-vous jamais vu quelqu'un de plus beau que mon jeune mari? Il a cependant, continua-t-elle, une maladie que personne ne connaît, excepté moi. » — « Quelle est cette maladie? madame, » demanda une servante. — « Toutes les fois qu'il entre aux lieux d'aisance, dit la reine; il sort pâle et les yeux rouges : sans doute, il y a en lui de méchants esprits. » La femme chargée du palais, lui dit : « Je prends cette affaire sur moi. » Elle guetta

l'entrée du prince aux lieux d'aisances, le vit prendre la tablette d'ivoire, la regarder, puis la placer dans une fenêtre. Dès qu'il fut sorti, la femme entra, prit la tablette et la porta à la dame. Lorsque celle-ci eut pris la tablette en ses mains, elle poussa de grands cris et tomba évanouie.

En la voyant en cet état, quelques servantes allèrent apprendre au roi que la dame était tombée évanouie. Le roi rentra vite au palais et, lorsque son regard tomba sur la reine, il lui dit : « Ne pleure, pas Dieu te prêtera secours. » — Elle répondit : « Comment ne pas pleurer et me lamenter, lorsque tu es le fils descendu de mes entrailles ! » A ces paroles de la reine, il sortit sur le champ, sans savoir où aller. Il se trouva enfin sur le bord de la mer et vit un pêcheur. « Prends mes habits, lui dit-il, et donne-moi ta *guebbeh.* » — Le pêcheur répondit : « Elle n'est pas convenable pour ta grandeur, monseigneur. » — « C'est moi qui le veux, » dit le roi ; aussitôt il ôta ses vêtements et les donna au pêcheur. Cela fait, il lui dit : « Veux-tu me rendre un grand service ? va m'acheter une chaîne de fer. » Le pêcheur s'en alla en toute hâte, la lui acheta

et la lui apporta. Le roi mit la chaîne à ses pieds, jeta la clef dans la mer et dit au pêcheur : « Veux-tu me faire le plus grand plaisir? fais-moi passer la mer jusqu'à cette île que l'on voit là-bas. » Le pêcheur ne put le lui refuser, surtout quand il lui entendit dire : « O mon Seigneur, ait pitié de celui qui est le fruit d'un péché tel qu'il ne s'en est jamais commis sur terre et qui, pour aggraver sa faute, s'est marié avec sa mère après avoir été le fils de son oncle. » Il continua d'implorer encore et dit : « O mon Dieu, la porte de la pénitence est toujours ouverte pour les pécheurs. Je fais vœu de ne manger ni pain, ni mets préparés pendant toute ma vie. » Il resta ainsi dans cette île pendant un grand nombre d'années, ne mangeant que de l'herbe. La *guebbeh* qu'il portait se déchira, et son corps resta exposé au froid de l'hiver et à la chaleur de l'été. Il s'écriait à chaque instant : « Prends pitié, ô mon Dieu, de celui qui est né du péché et qui lui-même a commis le péché avec la propre mère qui l'a porté en son sein. O mon Dieu, toi qui connais tout ce qui est inconnu aux hommes, quelqu'un a-t-il jamais commis semblable péché? » Les

larmes tombaient sur ses joues comme des gouttes de pluie.

Les patriarches avaient anciennement à leur service de jeunes clercs parmi lesquels ils choisissaient ceux qui menaient une bonne conduite : c'était à eux qu'ils laissaient en mourant le gouvernement du patriarchat. Le roi alla trouver le patriarche à son lit de mort et lui dit : « Apprends-moi, ô notre père, le nom de celui qui te succèdera au patriarchat ? » — Le patriarche répondit : « J'ai examiné tous mes jeunes clercs, je n'en ai pas trouvé un seul qui fût digne de cette charge. » — « Conseille-moi, reprit le roi ; que dois-je faire ? » — Le patriarche répondit : « Le Seigneur le Messie te conseillera ce qu'il est bon de faire ; il ne laissera jamais son église sans quelqu'un pour la diriger. » Lorsque le patriarche eut dit ces mots, il remit son âme entre les mains du Seigneur.

Aussitôt après, le roi choisit quelques-uns de ses serviteurs, leur donna de l'argent, des provisions et leur dit : « Parcourez tous les monastères ; si vous trouvez un moine digne de cette charge en raison de sa bonne conduite, amenez-le-moi afin que nous en

fassions un patriarche. » Les serviteurs s'en allèrent tous et se livrèrent à cette recherche, ainsi que le roi le leur avait ordonné. Le Seigneur voulut qu'ils arrivassent près du pêcheur qui avait pris les habits du roi. Ils lui dirent : « Donne-nous des poissons à manger. » — « Très volontiers, » répondit le pêcheur. Aussitôt il prit son filet et le jeta dans le fleuve. Un poisson bien gros y fut pris sans retard. Le pêcheur le porta bien vite à sa femme et lui dit : « Prépare-le comme il faut, car nous avons des hôtes. » Lorsque la femme eut ouvert le ventre du poisson, elle y trouva la clef des chaînes, la reconnut et en parla à son mari. Celui-ci lui dit : « C'est la clef des fers que j'ai mis aux pieds du roi lorsque je l'ai transporté dans l'île. Je ne l'ai vu depuis que bien rarement : il est sans doute devenu comme une bête sauvage, car il y a bien longtemps qu'il est là. » Les envoyés du roi, entendant ce que le pêcheur racontait à sa femme, lui dirent : « Nous t'en prions, brave homme, fais-nous passer le fleuve jusqu'à cette île, afin que nous voyions cet homme qui viendra à notre aide. » — « Attendez ici jusqu'à demain, dit le pêcheur, et je ferai en sorte

que votre désir soit accompli. » Il leur servit ensuite les poissons dont ils mangèrent avec grand appétit, et ils passèrent la nuit dans sa maison.

Le lendemain matin, ils traversèrent la mer jusqu'à l'île où ils trouvèrent le solitaire debout, les mains levées, occupé à prier le Seigneur miséricordieux de lui accorder pardon. Il ôta ensuite le reste de sa *guebbeh* pour en couvrir sa nudité. Ils le saisirent et le conduisirent vers le roi avec grande joie. Le roi fit venir douze évêques qui le consacrèrent patriarche. Ainsi il fut sauvé par le bon espoir qu'il avait eu en l'assistance de Dieu qui opéra par son entremise des prodiges et des merveilles, et lui accorda le don de guérir les malades et les infirmes.

Sa mère, bien attristée de ce qui lui était arrivé, d'abord de la part de son frère, ensuite de la part de son fils, fut atteinte d'une maladie si grave qu'elle faillit mourir. Cette maladie était accompagnée de courte-vue. Ayant entendu vanter la sainteté du père patriarche, elle prit quelques-unes de ses servantes et se rendit près de lui, espérant parvenir à la guérison, grâce aux prières du saint homme. Dès qu'elle se présenta devant

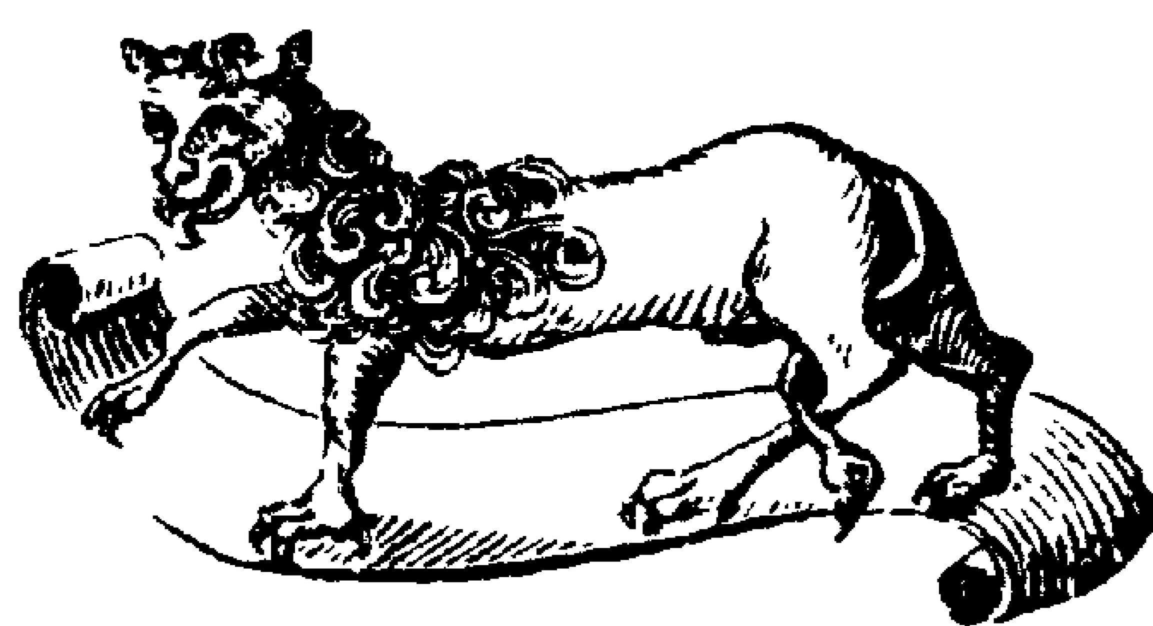
lui, il la reconnut. Elle lui demanda aussitôt sa bénédiction et lui dit : « Fais-moi miséricorde, mon père ; j'ai grande confiance en ta sainteté, et depuis que mon regard s'est arrêté sur toi, j'ai su que tes prières feraient cesser mon mal. » Le père patriarche s'avança vers le lieu de la prière, pleura amèrement et conjura le Seigneur de guérir les maux de la reine. Elle fut aussitôt guérie : ses forces lui revinrent, ses yeux virent clairement et elle recouvra la santé. Elle lui dit ensuite : « O saint de Dieu, je vais retourner dans ma ville, prie Dieu en ma faveur ! » — Le père patriarche lui répondit : « Tu ne saurais le faire avant d'avoir appris qui je suis ! » — « Non, dit-elle, je ne reconnais point mon seigneur. » — Il reprit : « Je suis ton fils. » Dès qu'elle eut entendu ces paroles, elle tomba évanouie aux pieds du patriarche. « O ma mère chérie, dit-il, vois la grande faveur que Dieu accorde à ceux qui font pénitence ! » Aussitôt il la revêtit de l'habit angélique, et elle fut sauvée à cause de ses bonnes intentions. Comme Dieu savait que leur premier et leur dernier péché avaient été commis involontairement, il eut pitié d'eux, accueillit leur

pénitence, pardonna leurs péchés et, par leur entremise, opéra des signes et des miracles, avant de les transporter hors de ce monde périssable. Elle se réjouit beaucoup de voir son fils patriarche, et ils moururent tous les deux dans la terre de Dieu (qu'il soit exalté !).

Sachez, ô frères, que la pénitence existe encore : ne désespérez point de Dieu. Que celui qui a fait un faux pas coure à la pénitence, qu'il demande pardon de son péché, car Dieu est clément, il accueille les pécheurs et leur pardonne. Prions-le de venir à notre aide afin que nous fassions ce qui le contente à chaque instant, de nous pardonner nos péchés et nos fautes par l'entremise de celle qui intercède, la sainte Dame, la vierge Marie, par l'intercession de tous les pères, prophètes, apôtres, martyrs, de tous les saints et de tous ceux qui ont contenté Dieu, maintenant, en tout temps et à jamais : *Amen*, *amen*, *amen*.

Est finie la vie d'Armenios, roi de Tyr, en la paix de Dieu. *Amen*.

FIN DU TOME PREMIER



COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

CONTES ROMANS

DE

L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE

TOME II

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES



CONTES ET ROMANS

DE

L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE

PAR

E. AMÉLINEAU



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1888





CONTENTES ET ROMANS

DE

L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE

IX

HISTOIRE DU MARTYR CLAUDE

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu : Amen.

Nous commençons avec l'aide de Dieu (qu'il soit exalté !) à copier le discours qui a été composé par le père saint et vénérable en toute manière, le pneumataphore, notre père Constantin, évêque de la ville d'Assiout ; il le composa pour la fête du grand martyr, du brave héros, l'heureux seigneur

Claude, le grand émir. Que sa bénédiction soit avec nous : Amen.

L'auteur dit : Soit béni le Seigneur, le Père, maître de toutes choses ; soit béni son Fils, Jésus le Messie, notre Dieu, ainsi que le Saint-Esprit vivificateur qui nous a rendus dignes d'assister à ce jour de fête sacrée que nous célébrons en l'honneur de celui qui a été honoré par Dieu entre tous les martyrs, joyau précieux, bourgeon qui pour nous a poussé de la bonne tige et de la race bénie. Antioche, la belle ville a produit, au mois de Barmouda [1], comme un rosier odoriférant, un élu vénérable. Dieu décida aussi à son sujet que lorsque la ville d'Antioche et ses dépendances auraient été illuminées par sa personne, l'Egypte et en particulier notre ville obscure recevraient leur part de cette illumination. En ce temps-là les habitants de notre ville adoraient les dieux impurs ; Dieu nous envoya ce brave cavalier avec un carquois de vigueur. De ses flèches guerrières il tua les loups méchants. C'est grâce à la belle réponse qu'il fit devant Dioclétien et

1. Ce mois va du 27 mars au 26 avril.

Arien que nous avons appris à adorer le Messie. Parlons maintenant des grandes peines souffertes par les saints, expliquons comment ils ont fait pour acquérir la couronne du martyr pendant le mois de Baramhat [1].

Pendant que l'on se préparait à fêter la Pâque et la Résurrection de notre Sauveur, les lettres du roi furent répandues partout jusqu'en Abyssinie. Dans ces lettres, le roi ordonnait de brûler les livres des chrétiens et de leur enlever de vive force leurs esclaves. Quelque temps après, d'autres lettres furent envoyées dont voici la copie : « Tous les prêtres et ceux qui font le service des églises doivent être jetés en prison et obligés de sacrifier aux dieux (misérables) [2]. » Un grand nombre de prêtres, d'évêques, d'anagnostes [3], de laïques, de vierges, de veuves, d'orphelins, de moines, de religieuses, de soldats et enfin de gens du peuple furent tués; les uns furent lapidés, les autres brûlés par le feu ou par le fer. Ainsi ils avaient été

1. Ce mois va du 26 février au 27 mars. Il doit y avoir erreur de copiste en l'un des deux cas.

2. Le copiste ou l'auteur prête ici sa haine contre les dieux à Dioclétien lui-même.

3. C'est-à-dire les lecteurs.

victimes de la foi orthodoxe, car en mourant, ils criaient et disaient : « Nous sommes chrétiens en toute vérité. » La paix avait été continuelle pour nous depuis le règne du roi Carès qui succéda au roi Decios. Après Carès, le roi Carnios monta sur le trône. Le règne de ces deux rois fut de trois ans. Le second de ces rois avait une sœur nommée la dame Euphémie qui eut pour fils Ptolémée ; ce fut un impur. Ptolémée fut élu roi pour la ville d'Antioche et eut pour fils le cher seigneur Claude. Un mois après le roi Ptolémée mourut. Omarianios [1] lui succéda. Celui-ci fut victime d'une ruse de guerre. C'est à lui que Dioclétien succéda. Satan souleva contre lui une guerre terrible de la part de barbares de diverses races et demeurant dans les pays d'Occident. Ces barbares nommés Begah [2] assiégèrent le roi

1. Cette suite de rois est assez fantastique, c'est l'histoire populaire des Coptes. Omarianios doit être le nom d'Aurélien corrompu.

2. Malgré la différence d'ortographe (Begah au lieu de Bega), il doit s'agir ici de cette terrible peuplade qui ravagea si souvent l'Egypte avec les Blemmyes Les Parthes auraient mieux convenu pour assiéger Antioche, mais les Bega étaient plus connus des Egyptiens.

pendant des années sans qu'il pût leur faire la guerre. Les Grecs émus en eurent peur. C'est alors que le cher seigneur Claude reçut, grâce à ses parents, l'instruction nécessaire de la sagesse, comme Moyse le prophète de l'ancien temps. Dès lors, en homme bien instruit, le saint Claude se mit à étudier la philosophie des anciens Grecs et les sciences logiques. Il parvint au plus haut point de la philosophie des mathématiques, des calculs astronomiques : enfin, il était tellement éloquent qu'il devint capitaine dans le château royal. Comme il montra une grande bravoure et une grande fermeté contre les barbares, il fut aimé de tous les habitants d'Antioche.

Lorsque la guerre était dans tout son feu, raconte le narrateur, un grand nombre de soldats moururent pendant le siège; mais le seigneur Claude était le plus brave des deux armées, car le Seigneur le gardait. Sa renommée se répandit partout et les soldats la firent parvenir jusqu'à la ville de Rome. On y admira beaucoup son éloquence, la douceur de sa parole et sa belle taille. Lorsque les gens du peuple l'eurent vu, ils firent son portrait, l'envoyèrent au roi de Rome qui

lui écrivit en ces termes : « Viens vers moi, ô brave héros, que je te voie. » Quand il fut arrivé à Rome, les habitants de la ville désirèrent le voir. Afin de satisfaire à leur désir, le roi lui dit que les habitants de Rome désiraient ardemment le voir. Il le fit alors revêtir d'un riche vêtement, lui donna une couronne incrustée de pierreries, une ceinture d'or également ornée de pierres précieuses et le fit monter dans une litière. Ce cortège, escorté de soldats, fut conduit sur la grande place où une foule immense était rassemblée pour le voir. Aussitôt que l'œil de la foule tomba sur lui, elle s'écria : « *Ayasasghala* [1] » ce qui veut dire : « Que nous sommes heureux de voir ce grand chef! » Sa belle figure plut beaucoup à tous ceux qui étaient présents, à cause de la grande grâce qui brillait en elle, et les grands personnages de la ville lui firent de riches présents.

Comme le cortège était en marche pour retourner au palais du roi, un homme possédé du diable se mit à courir devant le seigneur Claude, en criant : « Que fais-tu

1. Je ne sais à quelle langue attribuer ce mot.

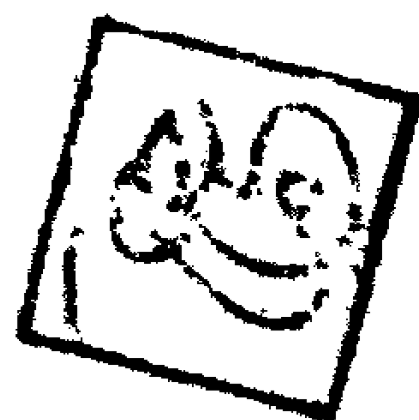
dans cette ville, Claude? pourquoi es-tu venu ici? Retourne vite en ta ville, je ne peux te souffrir. Les barbares ont attaqué ta ville, et tu viens ici faire parade de ta beauté et de ta jeunesse! Les habitants de Rome t'ont assez vu : sors vite d'ici, sinon les Begas brûleront Antioche. » Aussitôt le roi ordonna de couper la tête à ce possédé; mais le saint Claude intercéda près du roi en sa faveur. Dès que le saint Claude fut descendu de sa litière, il s'approcha de cet homme insensé, le frappa au cou et lui dit : « Tais-toi, ne bavarde pas. » Satan sortit aussitôt de lui, comme une flamme de feu, et le roi fut très étonné de ce qui avait eu lieu. Lorsqu'ils furent entrés dans l'intérieur du palais, le roi dit au saint Claude : « Écoute-moi et reste ici : tu seras mon successeur dans le royaume. »

Pendant que le roi parlait ainsi, un général se présenta tout à coup devant eux et apprit au roi l'arrivée des troupes arméniennes, qui attaquaient le pays comme le feu attaque le bois. A cette nouvelle, le roi fut fort troublé; mais le saint Claude, voyant son trouble, sourit au roi et lui dit : « Pourquoi t'inquiéter? n'est-ce pas Dieu qui dé-

fait les armées ? » — Le roi lui répondit : « Du reste, je ne ferai nulle attention aux Arméniens, tant que tu seras avec moi. » Dix jours après un combat terrible eut lieu contre les Arméniens et leurs alliés qui adoraient les uns et les autres une idole appelée *Bag*. Le roi étant prêt à combattre, les deux armées se donnèrent rendez-vous près d'une montagne nommée Arigharas. Elles n'étaient séparées que par le fleuve Amadion. Le saint Claude qui était avec les soldats du roi, voyant la multitude des troupes arméniennes, traversa le fleuve d'un seul bond et entra au milieu des ennemis : il en fit un si grand massacre que le sang coula comme l'eau. Les Arméniens subirent une défaite complète et se retirèrent dans une grande confusion. Le roi et ses soldats rentrèrent dans leur ville, victorieux et couronnés de gloire : on avait fait monter le saint Claude dans un litière incrustée d'or devant laquelle des hérauts criaient : « Qu'il vive longtemps ! » Les hérauts le devançaient avec des cris de joie, d'autres applaudissaient et d'autres encore dansaient ou jouaient de la flûte. En un mot, la joie du roi et de son peuple était indescriptible. A

peine entré dans la ville, le saint Claude pria le roi de lui permettre de partir. Celui-ci refusa et le garda près de lui pendant quarante jours, après lesquels il ordonna de faire la portion du saint Claude et le laissa retourner en paix dans sa ville.

En apprenant son arrivée, le roi Dioclétien alla au-devant de lui et se réjouit beaucoup de le voir escorté d'un grand nombre de soldats. Comme les barbares continuaient d'inquiéter les Grecs, Dioclétien eut l'idée de leur faire la guerre. Il ordonna à ses généraux de tenir leurs soldats tout prêts et marcha avec eux à la rencontre des barbares, qui étaient nombreux comme des sauterelles et qui avaient dévoré toutes les récoltes du pays. La crainte des Grecs fut grande en voyant leur petit nombre en face de la multitude des barbares. Le septième jour, les barbares attaquèrent les Grecs avec une grande fureur. Les barbares se faisaient précéder d'une idole d'or, sous la forme d'une femme, ayant sur la tête une couronne aussi belle qu'un joyau précieux. Par l'entremise de cette femme parlait une puissance diabolique sur laquelle comptaient tous les



soldats barbares. Dès que la bataille fut en son feu, les barbares se mirent à la recherche de Dioclétien et reconnurent sa tente. Un soldat doué d'une force immense, courageux et audacieux, bondit, enleva le roi Dioclétien de dessus son cheval et le porta au milieu des barbares. A leur vue, le roi Dioclétien s'évanouit de frayeur, car leurs figures étaient celles de bêtes sauvages. L'homme qui avait enlevé Dioclétien était très grand et tenait en sa main droite une lance de sept coudées ; il était coiffé d'un casque et ses cheveux ressemblaient à la crinière d'un lion. Cet homme de haute taille porta donc Dioclétien devant ses chefs et lui adressa ainsi la parole : « C'est toi, Dioclétien, qui es venu pour nous faire la guerre ! nous allons te brûler au milieu de ton royaume ! » Il continua de l'insulter ainsi jusqu'à ce que le roi se fût prosterné devant l'idole. On amena ensuite une vache noire et on la lui fit immoler en sacrifice devant l'idole. La puissance diabolique qui était en cette idole parla ainsi à Dioclétien : « Si tu veux m'obéir, je ne les laisserai pas te tuer. » Cette idole s'appelait Tafouki.

Les Perses [1] se préparèrent alors à aller attaquer la ville de Dioclétien pour s'en emparer ou y mettre le feu. Le brave cavalier, le seigneur Claude s'avança avec audace, et se jeta sur les barbares sans crainte, parce qu'il voyait que l'ange du Seigneur l'accompagnait. Aussitôt les soldats barbares tombèrent les uns sur les autres par suite de la crainte et de l'effroi qui s'étaient emparés d'eux. Les flammes en consumèrent un si grand nombre que le saint Claude trouva facilement le moyen de parvenir jusqu'à l'endroit où le roi était attaché. Il l'enleva en toute hâte, le fit monter avec lui sur le même cheval qui, avant de partir au galop, donna un coup de pied à l'idole d'or, et aussitôt la statue tomba en pièces. Les ennemis furent saisis d'effroi, ils ne purent bouger et se dirent : « En vérité, c'est un esprit et un dieu! » Le saint Claude, après avoir conduit le roi sain et sauf, au milieu de ses troupes, se jeta de nouveau sur les ennemis et en tua un grand nombre jusqu'au soir.

1. Les Perses ici nommés se comprennent mieux que les Begas : cependant cette mention n'infirme en rien ma note précédente comme la description en fait foi.

Dès que le combat fut terminé, ils rentrèrent à Antioche joyeux et contents. Ils passèrent sept jours à faire des festins et des banquets, parce qu'ils avaient revu leur roi sain et sauf. Le roi fit de riches présents au saint Claude, le traita avec un grand respect. Les courtisans lui firent aussi de nombreux cadeaux. Les grands personnages du royaume le chérirent, surtout à cause de sa modestie et de son humanité. Le saint Claude, de son côté, distribua tout ce qu'il avait amassé entre les pauvres et les malheureux. Dès lors le roi ne mangeait plus qu'avec lui et lui demandait conseil pour tout ce qui regardait son royaume. Le saint Claude pria un jour le roi de faire élargir tous les prisonniers, ce que le roi fit bientôt en disant : « Je te permets, Claude, d'entreprendre tout ce que tu désires ; mon royaume est entre tes mains, mes serviteurs et mes gardes sont à ta disposition. »

Le roi Dioclétien était alors chrétien. Satan porta envie à l'Église, changea sa foi, lui fit adorer les idoles et détruire les églises. Quelque temps après, le saint Claude lui dit : « O roi, fais pénitence, renonce à ta folie et à ta désobéissance, sinon Dieu t'en-

lèvera la royauté pour la donner à quelqu'un de ses élus. » En un mot, le saint Claude le réprimanda maintes fois et lui dit : « Si tu m'écoutes, tu sauveras ton âme. » Alors Satan, l'ennemi du bien, réfléchit en lui-même et dit : « Si je laisse cet homme rester en cette ville, il m'enlèvera tout mon bien et m'arrachera tous ceux qui sont sous mon autorité. » Il lança ainsi ses flèches pernicieuses et ses pensées trompeuses dans le cœur du roi qui fit venir le saint et lui ordonna de se prosterner devant les idoles impures. A cet ordre, le saint Claude se mit à rire ; d'une voix semblable à celle des prophètes, il dit : « Ne te mets pas en peine, ô roi, je ne me prosternerai jamais devant elles. » Les caresses du roi et ses belles promesses furent vaines ; le saint résista obstinément.

Romanos, le vizir [1], avait un fils employé à la cour. Ce fils, nommé Victor, était toujours avec le saint et tous deux lisaient les livres divins. Claude dit un jour à Victor : « Vois-tu, cher frère, la grande erreur où ce

1. Ce Romanos joue un grand rôle dans toute l'histoire de la persécution de Dioclétien en Égypte. C'est le conseiller inique de Dioclétien. Il a été inventé de toutes pièces.

roi se plonge ? » Ils en éprouvèrent tous deux un grand chagrin. « Sais-tu, cher frère, ajouta le saint, que cet hypocrite a envoyé hier un général en Égypte pour mettre à mort le père saint, l'évêque vénérable Ibsada[1] qui m'est apparu et m'a parlé tout dernièrement. » — Le saint Victor lui répondit : « En vérité, tu viens de m'apprendre une triste chose au sujet de ce saint ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! » Le saint Claude dit ensuite au bienheureux Victor : « Cher ami, j'ai vu la nuit dernière comme si j'étais debout avec toi sur le bord de la mer : je voyais des barques chargées d'hommes faire naufrage et une grande barque chargée d'un grand nombre d'hommes lumineux, vêtus de splendides vêtements, vint aborder où nous étions. De cette barque sortit un grand évêque vêtu de gloire ; il m'adressa la parole en ces termes : « Me reconnais-tu, Claude ? » — « Non, monseigneur, » lui répondis-je. — Il me dit : « Je suis Ibsada, évêque de la ville de Psoï[2] ; je suis venu pour t'inviter avec

1. D'après les récits coptes, Dioclétien avait gardé les troupeaux chez le père d'Ibsada.

2. C'est la ville connue sous le nom grec de Ptolémaïs aujourd'hui Girgeh.

ton ami à te rendre en Égypte. On me tuera, moi, continua-t-il, dans la ville de Qaou [1]; mais toi, on t'exilera et tu seras tué dans la ville nommée Siout, et enfin ton ami Victor sera exilé dans le même pays et sera tué dans la tour de Barqon, dans le nome de la ville d'Antinoë. Toi et moi, nous serons mis à mort à la hâte et sans tourments; mais Victor, notre ami chéri, souffrira et endurera des tortures très douloureuses. J'ai fait aussi la même invitation à tous vos amis; mais vos noms à vous deux seront à jamais connus partout. Victor sera tué dans la montagne orientale : mais toi, Claude, tu seras tué dans la montagne occidentale et ton corps y restera caché pendant longtemps. Un grand évêque, un pasteur fidèle s'y rendra, découvrira ton corps et bâtira une église en ton nom. Quant à Victor, on lui bâtira des églises innombrables. » Après avoir ainsi parlé, il prit congé de nous deux et partit. Je m'éveillai aussitôt. » — Le saint Victor dit alors : « En vérité, tu as joui d'une grande faveur. Combien je serais heureux de voir ce saint homme le dernier des prophètes ! » Sur le

1. C'est-à-dire Antœopolis, un peu au-dessus d'Assiout.

champ il récita ce psaume : « Je me suis réjoui de cette parole qu'on m'a dite : Nous irons à la maison du Seigneur. » Tous les deux se mirent ensuite à glorifier Dieu jusqu'au soir

De là, ils se levèrent pour se rendre dans un monastère situé très haut dans la montagne et y faire l'offrande, car c'était la nuit du dimanche. Chemin faisant, ils rencontrèrent Satan, le maudit, qui avait pris la forme d'un homme de la ville fort intelligent et de beaucoup de science. Il leur dit : « Où allez-vous, mes grands seigneurs ? » Ils lui répondirent d'une seule voix : « Nous reviendrons bientôt. » Il commença ensuite des ruses et leur dit : « J'ai entendu hier, mes seigneurs, un méchant homme se plaindre de vous au roi et lui dire sur votre compte des paroles mensongères : certes, cela ne convient pas à votre grandeur, car il a dit que vous adoriez le Dieu galiléen, pendant que les habitants de la ville, ceux de l'Afrique, de la Cappadoce, ceux des pays d'Asie et de l'Égypte et enfin ceux de l'Iraq se sont soumis au roi, ont obéi à ses ordres et se sont prosternés devant les idoles. Maintenant, ajouta Satan, faites en sorte que votre adversaire soit con-

fondu et n'obtienne aucun succès près du roi, lorsque celui-ci vous aura vus tout prêts et tout désireux d'offrir un sacrifice à ses dieux. Je dois vous apprendre aussi que notre seigneur le roi ne vous obligera pas à faire plusieurs sacrifices; il se contentera d'un seul, après quoi vous retournerez à votre précédente croyance. Ne croyez pas qu'il soit indigne de vous de vous soumettre à quelqu'un sur lequel vous avez tant de pouvoir. Toi, monseigneur Claude, tu es le fils des rois; quant à Victor, il est aussi le fils du grand vizir, le familier du roi. Qui peut espérer d'avoir autant de grandeurs que vous? Quel cortège peut plaire aux gens du royaume autant que le vôtre? Tous les grands personnages de la ville l'envient, surtout à cause de ta beauté et de ta bravoure à toi, monseigneur Claude. Je te dis, ô héros, que le roi de Rome sera fâché de voir cette désobéissance de ta part, à toi qui as enrichi les pauvres de la ville et qui as pris soin des orphelins. Si par hasard quelque mal vous arrive, tous les pauvres gens de la ville d'Antioche mourront de faim. Croyez-moi, mes seigneurs; je n'ai jamais donné un mauvais conseil à qui que ce soit et je cherche le bien

de tout le monde. Écoutez-moi donc maintenant, car je suis plus âgé que vous qui n'êtes que des enfants. Vous ne connaissez pas les fâcheuses conséquences qui peuvent provenir de la désobéissance aux ordres du roi. N'avez-vous pas lu ce qui est écrit : « L'ordre du roi est un feu brûlant ? » Du reste, moi, je suis chrétien et fils de chrétiens ; je ne me suis prosterné devant les idoles du roi qu'une seule fois et tous les jours je continue mes adorations d'autrefois. Sachez, mes seigneurs, que je vous ai aimés de tout mon cœur et que, comme serviteur de vos pères, je vous ai portés entre mes mains, alors que vous étiez tout petits. » — Ils lui dirent : « Qui es-tu, pour nous donner de pareils conseils ? » — Il répondit : « Je suis Dionysios, que le roi a envoyé porter les lettres de paix au roi des Arméniens. Comme je suis un homme qui ne recherche que la paix et la tranquillité, je lui ai rapporté une réponse favorable. » Le saint Claude mû par le Saint-Esprit dit au saint Victor : « Je pense que cet homme est l'ennemi maudit, que le Seigneur le confonde ! » Satan disparut aussitôt comme une étincelle de feu.

Après s'être éloigné un peu, il prit la forme

d'un esclave de haute taille, aux yeux brillants comme le feu, aux cheveux semblables aux soies d'un sanglier, tenant à la main une hache enflammée. Tout à coup un jet de fumée sortit de la bouche de Satan, après quoi il cria de sa plus haute voix : « Je dois mourir aujourd'hui, car Claude me presse et Victor aussi m'opprime l'esprit et l'âme ; je dois mourir aujourd'hui, car ils m'ont enfermé de toutes parts : si je me rends en Perse, j'y trouverai Mercorios [1] qui me gênera ; si je vais à Rome, j'y trouverai ton portrait, à toi, Claude, et il m'effraiera ; de même à Antioche, j'avais voulu me construire un temple et je ne peux le faire. Enfin, je me suis rendu en Égypte où je me suis choisi un fils que j'ai nommé roi à Antioche, et lorsque je me suis construit un temple, voilà que Claude et Victor veulent me chasser de leur ville. Mais je sais ce que j'ai à faire. Par ta vie, ô toi Claude, je ferai tout mon possible pour qu'on t'exile dans un pays éloigné, où tu mourras dans des tortures infinies. Je sais, Claude, qu'on ne peut

1. C'est l'un des grands martyrs en l'honneur duquel les auteurs coptes ont fait toute une série de récits.

pas s'approcher de toi; mais je commanderai qu'on te perce d'une lance au flanc, comme on fit à ton Seigneur Dieu le victorieux. J'ordonnerai aux prêtres qui seront dans mon temple d'amonceler sur ton corps un grand tertre de terre, comme j'avais ordonné de le faire pour le tombeau de ton maître. Quant à toi, Victor, je le jure par mon immense force, je multiplierai tes tortures devant les gouverneurs. Je sais que si j'ordonnais au roi de vous faire mettre à mort ici, vos cadavres me chasseraient : c'est pourquoi je ferai disparaître vos noms de cette ville. Je me suis bien fatigué à combattre vainement l'Église. Dès le commencement, j'ai fait que Lot connût ses deux filles sans considérer cette action comme un péché; que Moyse le législateur tuât l'Égyptien sans considérer ce meurtre comme un péché; qu'Aaron fît un veau d'or que les Israëlites adorèrent comme si cette adoration n'eût pas été un péché; que Nabuchodonosor pillât le peuple d'Israël et les emmenât à Babylone avant qu'ils n'eussent reconnu le Dieu du ciel; qu'il jetât les trois jeunes hommes dans la fournaise. Ainsi il fut amené à prier et à reconnaître Dieu.

Daniel aussi détruisit le grand temple que j'avais dans la ville de Babylone, il tua le grand serpent qui me servait de demeure : pour cette raison, il fut l'ami intime des rois. J'ai excité les Juifs contre le Messie qui, malgré son crucifiement, a rendu mes forces vaines. J'ai fait que le chef des Apôtres le reniât trois fois sans considérer son reniement comme un péché; que Paul persécutât les Apôtres, sans regarder cette persécution comme un péché. Depuis que tous ces pères ont été enterrés, je me sens un peu à mon aise; mais voici Claude d'Antioche et Victor, fils de Romanos, qui me veulent persécuter en donnant la sépulture à tous les hommes que j'ai fait tuer par les rois. En vérité, je me sens très gêné de leur voir pratiquer la charité et la miséricorde. Anba Pierre, patriarche d'Alexandrie [1], me gêne aussi dans sa ville. Ibsada, évêque de la ville de Psoi, a détruit mes temples jusqu'à la ville d'Assouan [2]. Éloigne-toi de moi, ô Claude, sinon je ferai que tes enne-

1. Ce Pierre d'Alexandrie fut le dernier martyr de la persécution de Dioclétien.

2. C'est une exagération : les temples ont été détruits surtout après la persécution.

mis se réjouiront en voyant tes maisons habitées par d'autres gens que les tiens, tes serviteurs s'emparer de tous tes biens et de toutes tes richesses. Comme je sais que tu te vanterais du martyre, je ne laisserai pas les bourreaux te couper la tête. Par la vie de ta tête, je détruirai l'église qu'on bâtira en ton nom dans le pays d'Egypte, et je ferai en sorte qu'elle reste longtemps déserte. Quant à toi, Victor, continua-t-il, éloigne-toi de moi, car tu es petit de taille ; sinon je te conduirai à la torture et te ferai souffrir de la faim. »

A ces mots de l'esprit malin, le saint Claude prit une pierre, la lui jeta et dit : « Va-t-en d'ici, ô ennemi des saints purs, que le Seigneur te confonde ! » Satan s'enfuit dans la montagne criant comme un sanglier et si fort qu'il en étouffait presque. Les deux saints purs chantèrent alors ce psaume : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre ? » Ils se rendirent ensuite au monastère où ils firent leur offrande ; après quoi ils rentrèrent à la ville, escortés de deux nègres.

Le lendemain, le roi envoya chercher le saint Claude, le reçut avec honneur et lui

dit : « Salut, ô toi, Claude, mon cher ami ; je t'ai envoyé chercher pour faire ensemble un festin, car c'est aujourd'hui le jour anniversaire de la naissance de la reine. » Le saint lui répondit : « Si tu m'écoutes et renonces à l'adoration des idoles, nous célébrerons ensemble cette fête dans la Jérusalem céleste. » Ils passèrent ce jour à manger et à boire avec les grands personnages de la cour. Cependant le roi assis à côté du saint, se mit à lui dire secrètement : « Je t'en prie Claude, obéis-moi demain, lorsque je te le demanderai au milieu de ma cour. Je t'aime beaucoup et ne te demanderai de sacrifier qu'une seule fois. Toute la cour attend que tu sacrifies. Je le jure par ta vie, Claude, si tu m'écoutes et m'obéis, je te donnerai le pouvoir absolu dans mon royaume. » — Le saint répondit : « Ecoute-moi, ô roi, et sauve ton âme par tes œuvres de miséricorde, fais-toi pardonner tes péchés par la pitié que tu prendras des pauvres, des indigents et des infirmes, comme le prophète Daniel le dit autrefois au roi Nabuchodonosor. Sache-le, ô roi, je te le jure et te le dis : vive le Seigneur Jésus le Messie, quand même tu me donnerais la

royauté du monde entier et ses honneurs, je ne laisserais jamais mon pied faire un pas en avant vers la vile victime. Si toi-même, tu renonces à cela, continua le saint, Dieu t'accordera le pardon. »

Lorsque le festin fut fini, chacun rentra chez soi. Le saint, voyant son nègre qui le suivait, lui dit : « Va voir si l'on a emprisonné quelqu'un et sauve-le. » Le nègre s'en alla et exécuta l'ordre du saint. Le saint Claude se rendit à la maison du bienheureux Victor et raconta à son ami tout ce que lui avait dit le roi. Le saint Victor s'attrista beaucoup et s'écria : « Quelle grande persécution on prépare aux chrétiens ! « Ils chantèrent ensuite le cantique des trois jeunes hommes : « Sois béni, ô Seigneur, Dieu de nos pères, que ta bénédiction abonde, que ton nom soit glorifié à jamais; car tu es juste, ô mon Dieu, en toutes tes actions, tes jugements sont droits en tout ce que tu as fait, en tout ce que tu as décidé de nous et de Jérusalem, la ville de nos pères; car c'est avec justice que tu nous a traités ainsi à cause de nos péchés, de notre éloignement de toi, de notre désobéissance à tes ordres, parce qu'enfin nous n'avons pas observé les

commandements que tu nous avais imposés dans notre intérêt. C'est encore avec justice que tu nous a livrés aux mains de nos hypocrites ennemis, d'un roi injuste, le père de tous ceux qui sont injustes sur la terre. Maintenant, nous ne pouvons pas ouvrir la bouche à cause de la confusion et de la honte qui pèsent sur la tête des serviteurs de ton nom, car il n'y a de notre temps ni chef, ni prophète, ni guide, ni offrande, ni flambeau, ni lumière par lesquels nous puissions espérer en ta miséricorde. Malgré cela, nous nous sommes présentés devant toi comme des victimes, béliers, veaux, moutons chargés de graisse, pour être égorgés entre tes mains; car ceux qui espèrent en toi ne seront jamais confondus. Désormais nous te suivrons de bon cœur, nous te craindrons et te chercherons, ô notre Dieu. Ne nous humilie pas, traite-nous selon ta bonté et sauve-nous par ta miséricorde, glorifie ton nom comme tes merveilles. Confonds et humilie ceux qui cherchent le mal. Que par ta volonté leur force soit défaite, leur grandeur avilie; qu'ils sachent et soient assurés que tu es le seul Dieu qui domine sur la terre. Glorifiez Dieu, ô vous qui êtes ses su-

jets, bénissez-le, exaltez-le à jamais »[1].

Ils continuèrent tous les deux à chanter jusqu'à l'heure de la prière. Le lendemain matin, le roi envoya chercher le saint Claude, et lorsqu'il le vit, il lui dit : « Sois le bienvenu, ô homme vénérable, intendant du château! je t'ai envoyé chercher ce jourd'hui afin que tu sacrifies. » — Le héros respectable, le saint Claude dit : « Une seule parole suffit à l'homme sage. » — Le roi répondit : « Je jure par la grandeur de mon royaume que si tu m'écoutes, Claude, je ferai un jour de fête dans la ville en ton honneur, en celui des pauvres, des infirmes et de tous les besogneux, je te donnerai deux *kantars* d'or afin que tu les distribues entre les indigents et les prisonniers. » — « Garde tes honneurs pour toi-même, répliqua le saint Claude; tu ne feras pas présent à autrui des choses de ta maison, car je n'assisterai pas à ce vil sacrifice. » Le roi se tut et ne dit mot.

Le saint héros, le seigneur Claude le

1. Il va sans dire que cette pièce ne se trouve pas dans le livre de Daniel : les premières et les dernières paroles seules sont empruntées au cantique des trois jeunes gens dans la fonrnaise.

guerrier sortit d'auprès de lui dans l'intention de ne plus retourner.

Le saint Claude avait une sœur qui avait embrassé la foi orthodoxe : elle suivait la voie de Dieu avec crainte. Elle se nommait Théognosta et avait pour mari un grand seigneur du palais royal, nommé Hadrichis. Celui-ci alla informer sa femme de ce que le roi avait dit au saint Claude. Elle s'attrista beaucoup au sujet de son frère bien-aimé, le seigneur Claude.

Or, l'homme de Dieu, étant sorti du palais, se rendit chez le saint Victor et lui apprit tout ce qui lui était arrivé. « Je sais très bien, répondit alors le bienheureux Victor, que le roi fait tout son possible pour accomplir la volonté de son père Satan. » — L'autre reprit : « Je me rappelle les recommandations que m'a faites mon père spirituel [1] : garde-toi bien, mon fils, ne laisse pas Satan te faire oublier le nom de Notre-Seigneur Jésus le Messie. » — Le bienheureux Victor soupira alors et dit : « Que c'est vrai ce qu'a

1. On fait ici parler Claude comme s'il eût été un moine : c'est, je crois, une preuve que le récit est l'œuvre d'un moine.

dit le livre des Psaumes : La vie des hommes justes et bons est bénie ! Lorsque tu m'as appris cette nouvelle, je me suis senti bien triste, surtout parce que mon père m'a dit : Garde-toi bien de prononcer le nom de Jésus le Messie, je ne veux plus l'entendre sortir de ta bouche. » Ils se mirent alors à se lamenter sur leur sort.

Cependant, le roi fit appeler Romanos, père du saint Victor, et lui demanda conseil à propos du saint Claude, comme Absalon à Achitophel. « Écoute-moi, ô roi, dit Romanas. Courage ! ne t'occupe plus de Claude. Mais je t'en avertis, ne le fais pas mettre à mort ici, car les habitants de la ville se soulèveraient contre toi et te tueraient. D'un autre côté, si tu le laisses ici, il excitera tes ennemis à te combattre, il écrira au roi de Rome qui lui aussi viendra te faire la guerre. Si tu veux suivre mon conseil, exile-le en Egypte, car l'homme sage a dit : « Tue ton ennemi pour te débarrasser de lui. » — « Tu as raison, répondit le roi ; mais je crains que le roi de Rome ne l'apprenne et ne vienne me faire la guerre. Cependant, malgré ma crainte, je suivrai ton conseil et je l'exilerai. »

Dès le lendemain matin, le roi fit venir le saint Claude et lui dit : « Cesse de te rebeller et adore mes dieux. Sache que si tu ne m'obéis pas, je t'exilerai dans le pays d'Egypte, et là tu mourras sur une terre étrangère. » — Le saint Claude répondit : « Voici mon corps entre tes mains. » En un mot, le roi continua longtemps d'insister, mais en vain. Enfin le roi lui dit : « Écoute-moi. Va délibérer en toi-même jusqu'à demain : après ce jour, si tu ne m'obéis pas, je t'exilerai sans faute. » Le saint Claude sortit du palais royal et alla trouver le saint Victor qui l'attendait : tous deux se mirent en marche. Un lépreux les vit et s'écria tout à coup : « O mes seigneurs, salut à vous, capitaines chéris : donnez-moi quelque chose à manger. » Comme ils le virent nu, ils lui donnèrent chacun une chemise. Le lépreux tomba aussitôt à genoux et dit : « Mes seigneurs, vous m'avez fait une grande miséricorde, à moi qui suis bien malade! » Dès que les vêtements des deux saints martyrs eurent touché son corps, il se redressa comme s'il n'eût jamais été malade. Il se mit ensuite à courir après eux, car il craignait que la maladie ne le reprît dès que les deux saints se

seraient éloignés de lui. Ceux-ci le signèrent du signe de la croix sainte, lui donnèrent de l'or et lui dirent : « Va-t-en, crois en Dieu et nourris-toi du travail de tes mains. » Il prit congé d'eux et passa toute la journée à rendre grâce à Dieu. Le saint Claude envoya ensuite chercher Hadrichis, le mari de sa sœur, et lui dit : « Tu sais que tous mes parents sont morts et qu'il ne me reste que ma sœur. Je t'apprends qu'on va m'exiler demain. Maintenant je te recommande, ô mon cher frère, de continuer à la traiter convenablement. Je te conjure, mon cher frère, de ne point l'attrister, car elle est devenue orpheline de père, de mère et de frère [1]. Réfléchis à cela, mon frère : je ne t'ai jamais dit un mot grossier. Traite-la avec la même pitié et miséricorde que tu ferais pour moi : elle va rester seule, malheureuse et orpheline. Je te conjure aussi de ne pas lui dire qu'on m'a exilé, ni toi, ni tes serviteurs, ni les miens. Si elle fait des interrogations à mon sujet, qu'on lui réponde que

1. Je conserve ici cet idiotisme arabe et peut-être copte, quoiqu'il ne soit pas de mise en français ; mais il fait mieux comprendre la naïveté du récit.

le roi m'a envoyé à la guerre : autrement, elle en mourrait. Je te prie enfin, continua le saint, de donner tous mes biens aux pauvres, aux malheureux et aux indigents. » A ces paroles du saint, Hadrichis, son beau-frère, s'écria : « Malheur à moi! mon cher frère, quelle triste nouvelle tu viens de m'apprendre! » Il se jeta ensuite à ses pieds pour les baiser, puis il s'écria de nouveau : « Mon malheur et celui de ta sœur sont vraiment grands! si elle apprend cette nouvelle, elle se jettera dans la mer sans aucun doute. » Cependant le bienheureux Victor pleurait amèrement et abondamment, les yeux baissés à terre. Le saint, les voyant pleurer, se mit à pleurer aussi. Le saint Victor se jeta sur son cou, pleura tristement et dit : « Adieu, mon cher Claude; je suis devenu vraiment orphelin. La tristesse de mon cœur est doublée à cause de toi, Claude, qui vas me quitter, me laisser seul et orphelin. » Ces paroles étaient accompagnées de pleurs amers. Ils passèrent la nuit sans boire ni manger.

Le lendemain matin, le roi envoya chercher le saint Claude et lui adressa la parole en ces termes : « As-tu pris conseil de toi-même, et as-tu résolu de te prosterner de-

vant mes dieux? » — Le saint répondit : « Je ne me prosterne que devant Jésus le Messie, mon Dieu et celui de mes parents ». — Le roi reprit : « Je voudrais bien ne point t'exiler, Claude; mais voilà que tu m'obliges à le faire. » — Le saint Claude lui répondit : « Fais vite ce que tu veux faire. » Le roi écrivit aussitôt une lettre, la remit à six soldats et leur ordonna d'emmener Claude en Égypte, de le remettre aux mains d'Arien, le gouverneur. Les gardes le conduisirent vers la mer, pendant que le saint Victor et un grand nombre d'habitants de la ville le suivaient pas à pas, tous pleurant et se lamentant. Le saint Victor qui n'avait alors que quinze ans n'eut à subir aucun mauvais traitement de la part du roi.

En ce temps vivait un prêtre aimant Dieu, nommé Fromentios, qui, apprenant cette nouvelle, se rendit à la hâte pour voir le saint Claude une dernière fois. Lorsqu'il le vit, il s'écria : « Sois victorieux de tes ennemis, toi à qui la victoire a été accordée! Prends courage, ô toi à qui la force a été donnée! Que tu es heureux, Claude, qu'il était bon le lait que tu as sucé, toi qui es la lumière d'Antioche, ô grand émir du roi su-

prême, ô homme respectable et élu qui es sorti d'une race vénérable! Qui habillera désormais ceux qui sont nus comme tu le faisais ? » A ces mots, il tomba aux pieds du saint et se mit à les baiser en disant : « Je te confie à Dieu, ô mon seigneur et maître, Claude! Souviens-toi de moi, ô homme véridique et béni! » Ensuite, dans sa douleur et sa tristesse, il leva les mains vers le ciel et dit : « Courage, en ce jour! Quelle religion et quel juge osent condamner à mort le héros et le cavalier, défenseur d'une ville ou plutôt d'une province ? David s'attrista pour avoir condamné Iphtarak et Jonathan [1]; mais toi, mangeur de chair humaine [2], tu as ordonné d'exiler et de tuer ce héros, d'éteindre la lumière d'Antioche, de déraciner le grand arbre qui projetait de l'ombre et enfin de briser la grande colonne. Tu es venu ici en étranger et tu oses chasser les habitants de la ville. »

En ce moment, l'un des eunuques du roi lui ôta la tête du tranchant de son épée. Le

1. Je ne sais à quel acte de la vie de David ces deux noms, sans doute corrompus, font allusion.

2. Cette expression arabe signifie calomniateur.

saint Victor ordonna à ses serviteurs d'emporter le corps du saint. Ils accomplirent l'ordre de leur maître. Une femme ayant dit à ses voisins : « Quel grand malheur vient aujourd'hui de frapper la ville ! Le roi vient de décider l'exil du grand seigneur Claude, l'éloquent ; » une autre femme aveugle s'écria : « Que ne puis-je trouver un homme qui ait la charité de me prendre la main et de me conduire à l'endroit où se trouve le grand émir, fils du roi, afin que je le pleure ; car vraiment c'est une grande perte pour moi que son exil, puisque c'est lui qui s'occupait de moi. » Et l'on dit qu'elle ajouta ces derniers mots : « N'avez-vous rien entendu dire au sujet du seigneur Victor, fils de Romanas ? » On lui répondit : « Nous n'avons rien entendu dire à son sujet. » — Elle reprit : « Le malheur qui me frappera sera grand si l'on exile le saint Claude ; mais le seigneur Victor me donne aussi à manger, vient au secours de ma faiblesse et de ma vieillesse. » Elle se retourna ensuite vers la femme qui lui avait appris cette nouvelle et lui dit : « Ma sœur, je te donnerai deux dinars, si tu me conduis où est ce saint afin que le pleure. » — Celle-ci répondit : « Moi

aussi je tiens à le voir avant qu'on l'exile. » A ces mots, elle prit la main de la femme aveugle et toutes deux se rendirent à l'endroit où se trouvait le saint Claude. Elles y trouvèrent une grande foule. En ce moment la femme aveugle s'écria : « Quel crime as-tu commis, mon seigneur, pour qu'on t'exile? » Aussitôt des écailles tombèrent de ses yeux : elle vit la lumière. La foule s'écria d'une seule voix. « Il est unique le Dieu du ciel, Jésus le Messie ! »

On conduisit alors le seigneur saint Claude dans la barque. Le saint Victor, après lui avoir baisé le cou, les yeux et les mains, se mit à pleurer et dit : « Adieu, mon cher frère Claude ! adieu, ami de mon âme ! adieu, joie et consolation de mon cœur. » Le saint lui fit ses dernières recommandations pour sa sœur, lui donna tous ses biens pour les distribuer entre les pauvres et les malheureux. Sa sœur n'avait rien appris de ce qui était arrivé à son frère. Dès que la barque se mit en mouvement, le saint Victor s'écria de nouveau : « Adieu, mon cher frère Claude ! » Celui-ci, de son côté, lui répondit de la barque : « Je te confie à Dieu, mon cher frère Victor ! n'oublie pas l'engagement

conclu entre nous, ne néglige pas ma sœur. »
Le bienheureux Victor continua de crier après la barque jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée et que tous les deux ne s'entendissent plus l'un l'autre. Les serviteurs du saint Victor arrivèrent à la hâte, l'enlevèrent de vive force et le portèrent chez lui tout triste. Là, il tomba évanoui. Sa mère, le voyant en cet état, déchira ses vêtements, se mit à pleurer et dit : « Que t'es-t-il arrivé, ô lumière de mes yeux? » Lorsque les serviteurs lui eurent appris ce qui venait d'arriver, elle se jeta sur le cou de son fils et se lamenta; mais lui, il ne put se lamenter, tellement il était triste. Son père Romanos, au retour du palais, le vit en cet état et demanda des explications. On lui apprit tout ce qui avait eu lieu. « Pourquoi, mon fils Victor, reprit le père, t'attrister au sujet de Claude? » Victor ne répondit point. Romanos dit alors à Marthe, son épouse : « Si tu aimes ton fils, recommande-lui de ne plus invoquer le nom de Jésus le Messie. Tu comprends, ajouta Romanos, que si le roi n'a pas eu pitié de Claude qui est issu de famille royale, à plus forte raison il ne nous épargnera pas. » — Marthe, la mère, lui dit : « Va-t-en loin de

moi, n'attriste pas mon fils qui est encore jeune. » Elle se retourna ensuite vers son fils et se mit à le prier de prendre un peu de nourriture; mais il refusa de manger et de boire quoi que ce fût.

Quant au brave saint Claude, on le conduisit à Alexandrie, on remit les lettres au gouverneur. Celui-ci, dès qu'il eut laissé tomber son regard sur le saint, fut dans une grande admiration de la grâce divine qui habitait en lui ; il dit : « En vérité, il est grand le saint Claude ! mais aussi la lettre du roi est digne d'attention. » Ils naviguèrent ensuite en remontant le Nil jusqu'à la ville d'Antinoë. Là ils ne trouvèrent pas le gouverneur qui était brouillé avec sa femme à cause du frère de celle-ci, le saint Coluthos [1], qu'il avait fait tuer. Pour cette raison, elle ne le laissait pas habiter à Antinoë, tant elle le couvrait d'injures et de reproches. Ils remontèrent donc vers El-Qoussyeh et Assiout d'après le conseil des habitants d'Antinoë. Là, ils trouvèrent Arien et lui remi-

1. Ce saint est aussi l'un des plus célèbres en Égypte et on l'a doté de toute une légende dont il ne reste malheureusement plus, je crois, qu'une analyse.

rent les lettres. En voyant le saint Claude, Arien fut dans un grand étonnement et lui dit : « Ah ! c'est toi le seigneur saint Claude ! Que t'est-il donc arrivé pour que l'on t'envoie ici ? Vraiment tu as fait une grande et merveilleuse chose dans la ville d'Antioche ! » Arien insista de cette façon, espérant pouvoir exécuter l'ordre du roi ; mais ses espérances furent vaines.

Le saint Claude, après avoir accompli sa bonne carrière, fut martyr près d'une caverne dans une montagne située dans le nome d'Assiout. De là, son âme fut portée dans le royaume des cieux, le saint Claude n'était alors accompagné que d'un seul esclave, car il avait affranchi les autres. L'esclave, son compagnon, prit son sang dans un mouchoir propre, le conserva et resta dans ce même endroit une année entière [1].

Un grand nombre de chrétiens furent martyrs de la main d'Arien. Arien lui-même fut appelé un jour par le Dieu bon à prendre

1. Il est étonnant de ne pas trouver ici le récit de la mort de Claude ; mais il faut se rappeler que cette mort a été racontée avec détails dans la prédiction de Psoti, et tout dut se passer selon cette prédiction. Il était donc inutile de recommencer.

sa part du martyre. Il partit pour la ville d'Antioche et confessa Jésus le Messie. Aussitôt que le saint Victor eut entendu dire qu'Arien était en prison, il s'y rendit courant comme un courrier, car il était tout triste et troublé de n'avoir appris aucune nouvelle au sujet du saint Claude. Dès qu'il vit Arien, il lui dit : « Es-tu Arien ? » — Arien répondit : « Oui, je le suis, mon seigneur. » — Le saint Victor reprit : « Qu'as-tu fait de mon frère aimé ? l'as-tu fait mettre à mort ? » Ces paroles du saint Victor étaient accompagnées de pleurs amers. Arien raconta alors au saint comment Claude avait accompli son martyre. Le saint Victor se hâta de l'aller raconter à la sœur du saint Claude, il lui dit : « J'ai trouvé Arien en prison et il m'a raconté ce qui est arrivé à ton frère. » Elle pria le saint Victor de la conduire à la prison vers l'heure du soir. Lorsque le soir fut venu, il la conduisit à la prison, elle, ses servantes et son mari. Dès qu'elle vit Arien, elle s'écria : « Qu'as-tu fait, Arien, de mon frère chéri ? Dis-moi comment va mon frère ? » — Il lui dit : « En vérité, je n'ai pas tourmenté ton frère, je n'ai permis à personne de le toucher ; mais lors-

qu'il m'a désobéi à moi et à l'ordre du roi, j'ai ordonné de le percer d'une épée [1]. C'est ce qu'on lui a fait : ainsi, il est mort sans que je l'aie voulu; c'est lui-même qui l'a voulu. » A ces paroles d'Arien, la sœur du saint Claude s'écria : « Que t'avait-il fait, Arien, pour que tu le fisses percer d'une épée et mourir de la plus misérable mort? Plût à Dieu, Arien, que l'épée qui a percé mon frère eût percé tes entrailles! J'aimerais mieux que tu m'eusses percée moi-même avant mon frère. Plût à Dieu que le sang de mon frère fût entré dans mes veines pour venger mon sang par le tien? Tu m'as brûlé les entrailles, ô Arien, tu me les as brûlées avec du feu ! N'as-tu pas aujourd'hui une tendre compassion pour mon frère que tu as tué injustement? Que ne puis-je trouver quelqu'un pour faire parvenir cette nouvelle à ma mère : on a tué ton fils Claude [2]. Il n'y avait personne près de

1 On a dit plus haut que Claude devait être percé d'une lance : l'auteur n'y regarde pas de si près.

2. Il semble étonnant de trouver ici cette phrase, lorsque Claude lui-même a dit précédemment qu'il avait perdu ses parents. Il ne serait pas impossible que le messager demandé dût aller porter cette nouvelle en enfer, ce qui ferait alors disparaître la contradiction apparente.

toi, mon frère, lors de ton meurtre, ni ta sœur, ni même un étranger, car on t'a mis à mort dans un pays étranger. Malheur à moi! Claude, mon frère chéri; malheur à moi pour la grande misère où je me trouve! Mon frère chéri, je ne veux plus vivre après toi un seul moment. O mon frère, lumière de mes yeux, on m'a privée de l'éclat de ta belle figure. Plût à Dieu que les vers eussent dévoré mes chairs dans la tombe avant que j'eusse appris ton meurtre, ô mon frère Claude! que mes entrailles n'ont-elles été ouvertes avant qu'on m'eût dit que tu as été percé d'une épée! Regarde et contemple ta sœur; et sache, Claude, que sa tristesse est grande, que mes paupières ne me pourront plus fournir assez de larmes. Malheur à moi, mon frère Claude! Quelle consolation puis-je avoir désormais? A quel moment pourrai-je attendre ton arrivée? Souviens-toi, mon frère Claude, du moment où tu retournais de la bataille et où je sortais à ta rencontre pour t'ouvrir mes bras et baiser ta belle bouche! Je ne veux pas être séparée de toi, car tu es plus jeune que moi, et cependant tu es ma gloire et la joie de mon cœur. Si tu m'aimes, Claude, mon frère, prends-moi près de toi

pour ne pas me laisser dans cette tristesse »[1]. A ces mots, elle tomba évanouie ; car la douleur qu'elle ressentait de la mort de son frère lui brûlait les entrailles.

Le saint Victor se leva aussitôt, mit les mains sur sa tête, arrosa sa figure d'eau. Son mari et ses esclaves, la voyant en cet état, déchirèrent leurs vêtements. Après deux heures d'évanouissement, elle ouvrit les yeux et parla au saint Victor qui la pleurait. Tous les prisonniers, même Arien, pleuraient amèrement à cause des cris et des lamentations qu'ils entendaient faire à la sœur du saint Claude. Pour la tranquilliser, Arien lui dit : « Je ne suis venu ici, ma sœur, que pour être martyr comme ton frère ». — Elle répondit : « On m'a donc menti en me disant qu'il était parti pour livrer bataille! On n'a pas voulu me le laisser voir au moment de son exil, on me l'a enlevé comme un prisonnier! » On la conduisit ensuite chez elle où

1. Ces plaintes ressemblent à celles qu'on fait encore aujourd'hui. A mon avis, elles rappellent celles d'Electre, quoique vaguement. Elles sont déparées par beaucoup de mauvais goût et de répétitions ; mais les sentiments sont vrais et quelques-uns délicats. Ce n'est pas le plus mauvais morceau du récit.

elle continua de pleurer, nuit et jour. Dès lors, le saint Victor alla tous les jours la visiter et la consoler jusqu'à ce que le temps de son martyre fût arrivé. On l'exila en Égypte pour y terminer sa carrière. Après cela, Dieu devait renverser le trône de Dioclétien et nommer roi Constantin qui renversa les temples et ouvrit les portes des églises. Les saints et les martyrs jouirent partout de la tranquillité.

Voilà ce que j'ai trouvé dans le premier livre composé par Aristote le philosophe et dicté par Anastase, serviteur du martyr et seigneur Claude, lorsqu'il fut de retour d'Égypte après que son maître eut consommé son martyre. Cet ouvrage fut déposé dans la bibliothèque de la ville capitale de Cappadoce ; mais le martyr copte fut conservé dans le pays d'Égypte.

Que dois-je dire maintenant, ô Seigneur ! comment décrire les honneurs mérités par ton serviteur, le brave héros, qui a éclairé tout notre pays du flambeau de sa virginité. Sa charité s'exerça non-seulement en faveur des pauvres de la ville d'Antioche ; mais elle fut grande aussi pour les pauvres du monde entier. Puisque nous sommes réunis ici, que

chacun de nous ouvre sa main pour faire l'aumône ; que l'un donne un habit, l'autre un morceau de pain, afin que ce saint connaisse nos bonnes intentions et se réjouisse avec nous. Si vous voulez savoir combien était grande sa joie lorsqu'il faisait miséricorde ou charité, combien était immense son amour pour les étrangers, écoutez-moi, je vais vous le raconter.

Pendant le gouvernement du pasteur honnête, de la cloche de l'orthodoxie, du grand Sévère [1], Dieu, qu'il soit exalté, voulut découvrir le corps du saint Claude. Sévère fit bâtir une belle église en l'honneur du saint, y attacha un prêtre très charitable, surtout envers les étrangers pour lesquels sa table était toujours préparée. La nouvelle de sa bienfaisance se répandit partout. Lorsque ce saint homme fut mort, on mit à sa place un autre prêtre qui était dur de cœur et qui haïssait les pauvres et les indigents.

Un jour, vers le soir, quatre juifs vinrent à l'église pour y passer la nuit. Ils étaient de la ville de Psoi et se rendaient à Antinoë

1. Il s'agit de Sévère, patriarche monophysite d'Antioche qui, chassé de son siège, dut se réfugier en Égypte. Il est resté très en honneur près des Coptes.

pour se plaindre au Kaschef [1] de l'injustice des grands personnages de la ville. Le prêtre les ayant vus à la porte, ne se contenta pas de les laisser sans nourriture ; mais il les chassa loin de l'église avec grossièreté. La nuit, le saint martyr vint à la porte de l'église, sous la forme d'un riche personnage. Il dit à ces juifs : « D'où êtes-vous ? d'où venez-vous ? pourquoi dormez-vous ici avec vos montures ? » — Ils répondirent : « Nous sommes des étrangers, habitants de la ville de Psoi. » Il dit alors à son serviteur d'aller chercher le prêtre. Celui-ci vint aussitôt, tenant une lampe à la main, et ouvrit la porte. Dès qu'il vit ce grand personnage, il lui baisa les mains, le salua et lui dit : « Sois le bienvenu, monseigneur ! D'où viens-tu à pareille heure ? » — Le saint dit : « Je viens du sud du pays d'Esneh : je désire recevoir bénédiction dans l'église et faire offrande pour un vœu que j'ai fait. » — Le prêtre répondit : « Très bien, ô grand personnage vénérable, entre, ô homme honnête. » A ces

1. C'est le nom d'un magistrat arabe. Comme il s'agit évidemment ici d'une époque antérieure à la conquête musulmane, ce mot doit signifier ici le gouverneur de la Haute-Égypte qui résidait en effet à Antinoë.

mots, il ordonna au portier d'étendre vite un tapis, de mettre des coussins et de tuer un mouton. Lorsque tout cela fut fait, le saint Claude, sous la forme du grand personnage, dit à son serviteur : « Un tel! invite ces gens à venir manger avec nous. » Le prêtre dit : « Je leur ai déjà donné à manger; d'ailleurs il n'est pas convenable qu'ils mangent avec toi. » Le saint ordonna à son serviteur de les introduire quand même, les fit asseoir près de lui, sur le même tapis, les pria avec instance de manger. Ils mangèrent et burent tout ce qu'on avait préparé pour lui. Après avoir mangé, les étrangers remercièrent le grand personnage et le bénirent.

Aussitôt le saint Claude donna l'ordre à son serviteur d'attacher le prêtre à une colonne. Quand il l'eut fait, le serviteur prit un fouet et frappa le prêtre de coups nombreux. Celui-ci jetait des cris et disait : « Aie pitié de moi! » mais le serviteur continua à le fouetter pendant trois heures, si bien que le malheureux fut sur le point de rendre l'âme. Le saint ordonna ensuite de le jeter hors de l'église. Les étrangers crurent alors que c'était le Kaschef en personne; ils se prosternèrent devant lui et lui dirent :

« Nous t'offrons nos prières, notre seigneur et maître; nous sommes venus de notre pays pour porter plainte devant ta seigneurie et ta grandeur contre les grands seigneurs de notre ville qui nous ont traités injustement. » — Le saint Claude répondit : « Je ne suis pas le Kaschef; mais je lui écrirai une lettre pour qu'il fasse droit à votre demande. » Il écrivit aussitôt une lettre où il faisait connaître leur demande et les congédia. Quant au prêtre dont nous avons parlé, son corps devint tout enflé des coups qu'il avait reçus, et ses parents l'emportèrent très souffrant dans sa maison.

La nuit suivante, le saint Claude lui apparut et le menaça en disant : « O homme vil! pourquoi es-tu dur envers les hommes qui ont été créés à la ressemblance de Dieu? Pourquoi hais-tu les pauvres? Pourquoi ne veux-tu pas prendre pitié des indigents et ne leur fais-tu pas l'aumône de mes propres biens? Pourquoi ne laisses tu personne descendre chez toi, sinon ceux qui viennent faire une offrande pour accomplir un vœu? Est-ce que je t'ai mis dans mon église pour que tu en manges les biens à toi seul? Voici la parole que m'a dite le Seigneur : Tu ne

quitteras point ce lit où tu es couché avant de mourir ; car c'est la punition de tout prêtre qui sera sans miséricorde dans mon église. Demain, ajouta le saint, tu dois raconter aux hommes ce que je t'ai dit. » Dès le lendemain matin, le prêtre raconta aux gens tout ce qu'il avait vu. Dès lors, il resta souffrant jusqu'à ce qu'il mourût. Avez-vous vu, mes frères, la punition de ceux qui n'ont pas de miséricorde et qui maltraitent les hommes ?

Je me rappelle très bien, ajoute le narrateur, ce que j'ai vu de mes propres yeux ici même, dans cette église où nous sommes réunis. Un jour, le roi Anastase envoya l'ordre en Egypte d'exiger de ses habitants une somme d'argent très forte. Il exigeait de chacun des riches personnages une livre d'or qu'on devait porter au palais royal, et de chacun des pauvres un dinar. L'émir d'Egypte était alors un homme au cœur dur, injuste, infidèle, qui détestait les pauvres et leur réclamait une somme plus forte que celle fixée par le roi. Lorsqu'il fut arrivé à El-Qoussyeh, du nome d'Assiout, il entra dans l'église le jour même de la fête du saint Claude : il y trouva une grande foule occu-

pée à célébrer la fête du saint, et moi, chétif, je me trouvais dans cette foule. Au moment où avant de lire l'Évangile nous chantions : *Agios o Theos;* ce qui signifie : *Saint est Dieu;* il entra avec un grand orgueil, suivi de ses soldats qui tenaient des lances à la main, comme font les Begas [1], et qui se mirent à casser les chandeliers avec leurs lances. Toute la foule fut remplie de peur et d'effroi, car elle avait entendu parler de lui. Il ordonna ensuite aux soldats de se tenir à la porte de l'église afin que personne ne s'en fût. Il sortit lui-même hors de l'église ; il trouva les mets préparés pour ceux à qui l'on devait donner à manger, il s'assit et les mangea, lui, ses serviteurs et ses soldats, après quoi il demanda encore du vin. A cette vue, nous récitâmes l'évangile dans le trouble et dans l'effroi. Cependant j'encourageais le peuple et lui disais : « N'ayez

1. Ce trait me semble typique et prouve, je crois, que ces Begas ne doivent pas être confondus avec les Parthes, quoiqu'ils semblent l'avoir été au commencement de ce récit. Les *flèches du Parthe* sont connues de tous. Les Begas sont toujours représentés comme armés de lances; ainsi dans la vie de Schnaudi, que je publie en ce moment dans les *Mémoires de la mission française du Caire.*

pas peur! Dieu vous en sauvera. » Je me mis ensuite à prier le grand martyr, le héros Claude, d'intercéder pour le salut du peuple.

Pendant que l'émir hypocrite mangeait et buvait, tout à coup le saint Claude arriva monté sur un cheval blanc, comme un grand émir envoyé par le roi, vêtu d'un habit vert, ceint d'une ceinture d'or, ayant à la main une épée nue et suivi d'un grand nombre de soldats. Il s'arrêta à l'endroit où était assis l'émir impur et hypocrite. Celui-ci fut troublé à sa vue et pensa que le roi l'avait envoyé pour l'espionner. Le saint lui dit : « Qu'es-tu venu faire ici ? Le roi t'a-t-il envoyé pour boire le vin et troubler les fêtes des chrétiens? » Il continua de le menacer ainsi. L'émir ne put point répondre. Le saint Claude ordonna alors de l'attacher et de le frapper au visage et à la tête avec un fouet qu'il tenait à main et lui dit : « N'es-tu donc venu ici que pour manger, boire et effrayer les gens qui sont montés sur la terrasse de l'église et qui se sont laissés tomber à terre pour t'échapper ? Vraiment, je dois te corriger! » Il lui dit ensuite avec colère : « Hâte-toi de monter sur la terrasse pour les tran-

quilliser. » L'émir se mit à courir devant le saint qui le poursuivit tout en courroux jusque sur le haut de la terrasse. Là, le saint Claude le prit par le pied et le jeta en bas : l'émir mourut aussitôt de cette mort épouvantable. Tout cela s'était passé à la vue du peuple. Quant aux troupes qui étaient avec lui, elles s'enfuirent remplies de peur. Aussitôt après, le saint disparut d'entre les assistants qui s'écrièrent d'une seule voix : « Nous te rendons grâces, ô Seigneur, maître de toutes choses, *Kyrie eleïson.* »

Quant à l'émir hypocrite, on prit son cadavre, on le jeta dans un fossé près de la ville. Là-dessus, nous achevâmes la prière avec une grande joie, nous rendîmes gloire à Dieu et remerciâmes son brave martyr, le saint Claude. Lorsque nous eûmes donné au peuple la première paix, un homme possédé d'un Satan [1] arriva en courant, s'introduisit de vive force au milieu de la foule et se mit à crier à haute voix : « Ne te vante pas autant, ô homme d'Antioche ; tu ne peux me chasser de ma demeure, je ne fais pas

1. Comme je l'ai dit plus haut, le mot satan est un nom générique.

attention à toi, quoiqu'on ne t'ait pas coupé le cou. Je suis un esprit, et tu ne peux pas me chasser, pas même me résister, ô toi à qui l'on n'a pas coupé la tête ! je ne me soucie pas de toi. Qui es-tu pour me résister ? C'est moi seul qui puis m'opposer à beaucoup de gens. J'ai fini par te connaître toi-même désormais et je sais qui tu veux : tu ne peux plus me chasser. » Enfin il continua tant à injurier le saint que celui-ci le fit pendre, torturer et crier d'une voix misérable : « Je reconnais à présent ta force, ô Claude ! Tu es bien l'émir du grand roi. Prends pitié et compassion de moi, car je ne peux pas souffrir tes tourments. Je t'en conjure au nom de celui qui a été baptisé par Jean, fais-moi descendre et lâche-moi. » Aussitôt il tomba la face contre terre et s'écria : « Je sortirai selon ton ordre et je me retirerai en Perse. » C'est ainsi que fut guéri cet homme. Alors la foule glorifia Dieu et remercia le saint en ces termes pour ce qui avait eu lieu : « Grands sont ton honneur et ta gloire, ô toi qui as préféré la couronne céleste à la vaine gloire de ce monde. » Ma langue ne peut décrire, comme tu le mérites, une seule de tes vertus, ô orateur éloquent dont le

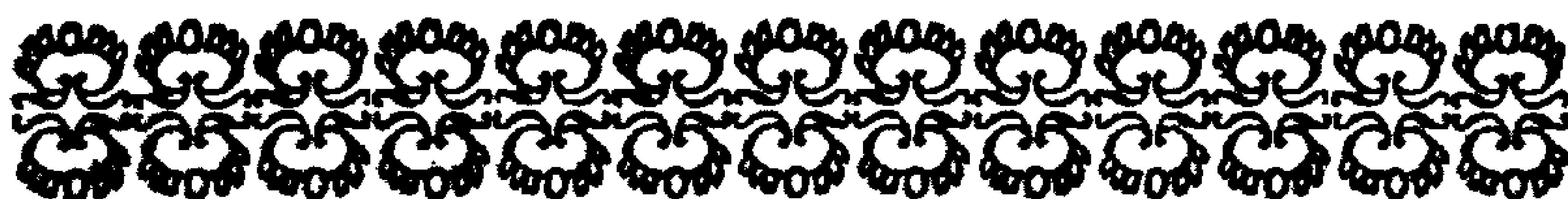
semblable n'existe ni à Beyrouth, ni à Athènes, toi qui as vaincu les Perses et les barbares, toi qui l'as emporté dans les combats mystérieux de Satan. Je te prie et t'implore, ô heureux martyr, ô brave héros, ô saint Claude, puisque tu nous a rendus dignes d'assister à ta fête, d'intercéder pour nous près de notre roi le Messie pour qu'il nous dispose à faire ce qui le contente, dès maintenant jusqu'à la fin.

Quant à nous, mes enfants, chacun doit penser qu'il lui faut faire des actions honnêtes avant qu'on ne lui en demande compte. Avant toute chose, nous devons prendre pitié des pauvres et des malheureux, des étrangers et de ceux qui nous demandent l'hospitalité, comme il est écrit : « La miséricorde l'emporte sur la justice ; » car tous les saints sortis de ce monde seront portés au sein d'Abraham. Si quelqu'un de vous dit : « Quelle vertu Abraham a-t-il pratiquée ? » Vraiment tout le monde peut lui répondre : « Il a pratiqué une très grande vertu, il a reçu tous les étrangers. » Je vous le dis, mes enfants, ne vous laissez pas tromper par les apparences ; ne soyez pas doués de deux langues, ne calomniez personne, fuyez l'adul-

tère, ne vous livrez pas à l'ivrognerie. Souvenez-vous, ô peuple du Messie, du prix auquel votre salut a été acheté : c'est le sang pur de notre Seigneur Jésus le Messie. Nous tous qui sommes réunis dans cette église sainte, nous aurons, je veux dire, nous trouverons miséricorde et pardon pour nos péchés par les prières et l'intercession du martyr revêtu de lumière, le brave héros, mon seigneur saint Claude, qui priera Dieu de prendre pitié de nous et de nous traiter avec miséricorde ; car c'est de lui que vient le pardon, à lui qu'appartient toute gloire digne de lui-même, digne de son père plein de bonté et digne du Saint-Esprit, vivant et vivificateur, son égal en toutes choses, dès maintenant et à jamais. *Amen.* Disons tous : *Kyrie eleïson.*

Est fini ce discours béni du saint Claude. Que sa bénédiction soit avec nous tous. *Amen.*

Souviens-toi, mon Dieu, de ton serviteur, le malheureux pécheur noyé dans l'océan de ses péchés et de ses crimes, qui ne mérite pas que son nom soit prononcé par toi à cause du grand nombre de ses péchés, de ton serviteur Jean, fils de Michel. O mon Seigneur, pardonne-lui ses péchés.



X

Histoire de Marc le solitaire.

Au nom de Dieu, Créateur, le Vivant, le Verbe

Nous commençons avec l'aide de Dieu (qu'il soit exalté!) à copier l'histoire du saint pénitent, grand parmi les saints, anba Marcos le solitaire dans la montagne de Târmak, de l'arrivée d'anba Sérapion près de lui au moment où il allait mourir et de l'ensevelissement de son corps pur le 21 du mois de Barmouda [1]. Que sa prière soit avec nous. Amen.

Sérapion nous raconte : Lorsque j'étais à l'extrémité des sables du désert intérieur, j'eus un songe. Il me semblait dormir près du saint vieillard anba Jean, lorsque vinrent

1. C'est-à-dire le 16 avril

deux frères anachorètes qui se firent bénir de lui et lui dirent : « Qui dort ici ? » — Il répondit : « C'est Sérapion. » Et l'un des anachorètes dit à l'autre : « Lève-toi, viens avec moi, entrons près de lui afin qu'il nous bénisse. » Anba Jean leur dit : « Comme il arrive du désert et qu'il est bien fatigué, laissez-le reposer un peu. » — Ils lui dirent : « Pendant combien de temps s'est-il donc fatigué dans le désert ? et cependant il n'est point allé jusqu'à Marcos de Tarmak, qui n'a pas son pareil parmi les solitaires qui habitent le désert, vieillard de cent trente ans, qui est resté quatre-vingt-dix ans sans voir un seul homme. Et d'aujourd'hui lorsque se seront écoulés quarante jours complets, il mourra, il se rendra près des pères qui sont dans la terre de vie et qui le recevront avec eux. »

Lorsque les deux frères eurent prononcé ces paroles, je m'éveillai de mon sommeil et je ne trouvai personne près d'anba Jean. Je lui dis : « Mon père, j'ai vú telle et telle chose pendant mon sommeil. » — Il me dit : « En vérité, c'est un songe envoyé par Dieu ; mais je ne sais pas où se trouve cette montagne. » Je lui demandai alors de prier pour

moi et de me donner la paix. Je reçus sa bénédiction et je m'acheminai vers Alexandrie, ville située à une distance de douze journées de marche. Comme le songe avait excité mon ardeur, j'y arrivai en cinq jours, et je marchai dans le désert, où la marche est si pénible pendant le jour, malgré la chaleur du soleil qui rend le sable brûlant. Lorsque je fus entré dans la ville d'Alexandrie, j'interrogeai un marchand qui voyageait dans ce pays, je lui dis : « O homme, apprends-moi où se trouve la montagne de Tarmak [1], dans quel pays elle est située et à quelle distance d'ici. » — Le marchand me dit : « D'ici à Tarmak, il y a vingt-cinq jours de marche. Cette montagne est située sur la frontière d'Éthiopie, en haut du grand fleuve. » — Je lui dis : « Comment pourrai-je y arriver ? » — Il me dit : « Si tu veux naviguer sur le Nil, ce n'est pas loin ; si tu veux suivre le désert, tu dois te rendre à Assouan [2]. »

1. En cet endroit, le manuscrit contient la leçon Barmak, qui se rencontre plus loin. Comme je ne connais ni le nom, ni la position de cette montagne, je laisse subsister l'orthographe primitive.

2. C'est le contraire qui doit être vrai. Quand il n'y a pas de vent, les voyages par le Nil sont indéfinis. Les tra-

Lorsque j'eus entendu ses paroles, je pris une outre d'eau avec quelques dattes, et je confiai mon âme à Dieu. Je marchai dans le désert pendant dix jours, et je n'y vis ni bête féroce, ni oiseau, ni pluie, ni rosée, ni rien de ce qui se peut manger. Les dix jours écoulés, ma provision d'eau fut épuisée et je me trouvai dans la détresse : je n'avais même plus la force de marcher. D'un autre côté je craignais de retourner sur mes pas à cause de l'engagement que j'avais pris avec le Messie, car je lui avais confié mon âme. Je restai donc couché à terre comme un mort. Tout à coup, les deux frères que j'avais vus pendant mon sommeil, lorsque je me trouvais dans le couvent, vinrent à moi, s'approchèrent de moi et me dirent : « Tu devais attendre que nous fussions arrivés pour t'accompagner et marcher avec toi. Lève-toi maintenant par la vertu de notre Seigneur! » Lorsque je me fus levé, je vis l'un d'eux qui regardait la terre; il se retourna vers moi et me dit : « As-tu besoin

jets par terre, se font au contraire assez rapidement. Quoiqu'il en soit, c'est plus de 300 lieues, que devait faire notre moine.

d'eau pour boire ? » — Je lui répondis : « Oui, mon père. » Alors il me montra de l'herbe nommée *Qadmia* [1] et me dit : « Prends de cette herbe et marche par la vertu de Dieu. » Lorsque j'eus mangé un peu de cette herbe, je fus guéri de ma lassitude, comme si je me fusse plongé dans l'eau ; mon âme fut remplie de force et de joie, mes yeux furent reposés comme si je n'eusse jamais fait le moindre chemin. Alors le frère me montra un rocher vers lequel je devais me diriger d'abord, pour aller ensuite vers le saint. Il me dit enfin : « Ne t'assieds jamais ; » et il me quitta.

Je marchai vers ce rocher pendant sept jours. J'arrivai alors à la montagne et je montai sur son sommet. Il n'y avait rien dans la montagne, et elle est tellement élevée que les hommes pensent qu'elle touche le ciel. Lorsque le troisième jour, je fus arrivé au sommet, je vis le grand fleuve qui coulait en bas de cette montagne où je marchai pendant sept jours sans y rien voir. La dernière nuit, je vis les anges qui descendaient près du saint, chantant et disant : « Heureux que tu es, et heureuse ton âme,

1. D'après les dictionnaires, ce mot désigne une sorte d'oseille.

ô anba Marcos : voici anba Sérapian que tu désirais voir. Vois-le donc et réjouis-toi. » Lorsque j'entendis cette voix, je fus rempli d'une grande crainte, je marchai en face de cette apparition, jusqu'à ce que je fusse arrivé à la grotte où était amba Marcos. Lorsque les anges furent remontés au ciel, je m'approchai de la grotte et j'entendis la voix d'anba Marcos qui disait : « Mille ans près de toi, ô Seigneur, ne durent pas plus que la dernière journée qui vient de s'écouler. Tu es heureuse, ô mon âme, car tu ne t'es pas réjouie dans les plaisirs. Vous êtes heureux, ô mes deux yeux, car Satan n'a pu dominer sur vous deux, vous avez discerné le mal et votre regard ne s'est pas incliné vers les sentiments du monde, ce qui est une cause de réjouissance pour les saints ; vous n'avez pas regardé comme regardent celles dans lesquelles Satan a placé son trône, je veux dire les beautés qui sont les filles d'Ève, la mère du péché. Tu es heureuse, ô mon ouïe, car tu n'as pas entendu la voix du *mazar* [1] qui est fait pour

1 Ce mot dont on n'a pu me donner l'explication doit sans doute désigner ici un instrument de musique, ou peut-être un musicien.

les femmes du monde, et tu n'as pas écouté les mauvaises paroles. Vous êtes heureuses, ô mes mains, car vous n'avez saisi nulle chose parmi les marchandises de Satan, et mes pieds n'ont point marché dans un chemin qui conduisait à la perdition. Mes pensées ne se sont jamais égarées dans les choses vaines ; mon âme s'est efforcée d'arriver à la vie lumineuse et, comme dans le feu, s'est purifiée dans la pureté angélique par suite des visions spirituelles qui lui ont été révélées. Mes oreilles sont aussi devenues pures en entendant ces voix saintes ; mes narines ont été remplies de l'agréable parfum qui embaume ; mes mains ont été sanctifiées par l'attouchement de la croix, mes pieds bénis pour avoir fait de nombreuses génuflexions et s'être tenus debout pendant mes prières ; mes pensées n'ont jamais été flétries du souffle de cette terre. Bénis donc Dieu, ô mon âme, car il te pardonnera tous tes péchés. Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ? Satan n'a aucune puissance contre toi, car dans ta bouche [1] ne se trouve pas

1. Il ne faut pas s'étonner de trouver ici ce mot appliqué à l'âme. Pour les Coptes, ainsi que je l'ai montré ailleurs, l'âme était le *double* du corps, un peu moins ma-

la souillure du péché. Ne crains plus, ô mon âme, ne sois plus remplie de frayeur, car les milices angéliques t'accompagneront. Écoute le chanteur David, disant : « Les milices angéliques garderont ceux qui sont remplis de crainte, et les sauveront. » O mon âme, le Messie est avec toi, sois forte. Heureux le serviteur qui accomplit la volonté de son maître ! »

Il récita ainsi beaucoup de paroles des Écritures, puis il sortit à l'extérieur de la porte par laquelle on avait accès dans la grotte. Il pleura, puis m'ayant vu, il me cria et dit : « Viens, au nom du Seigneur le Messie, mon frère Sérapion; approche-toi de moi, mon fils, donne-moi le salut [1]. » Et lorsque je me fus approché de lui, il m'embrassa de ses deux bras avec une vigueur semblable à celle d'un jeune homme, il me baisa, pleura et dit : « Ton parfum, ô mon fils Sérapion, est celui des hommes spirituels ; c'est bien ce que tu as fait, puisque tu t'es donné la peine de venir voir ma vieil-

térielle, mais ayant tous les membres du corps, par conséquent une bouche. Il ne faudrait donc pas voir dans cette expression ce qu'on nomme un *substantif pronominal*.

1. C'est-à-dire embrasse-moi.

lesse. Il y a quatre-vingt-quinze ans que je n'ai vu un autre homme! mais je désirais te voir, ô mon fils, depuis de nombreuses années [1]. » Et lorsque je fus entré dans sa grotte, il me dit : « O mon fils Sérapion, il y a quatre-vingt-quinze ans que j'habite dans cette caverne sainte sans que mon œil ait vu même un animal, sans que j'aie mangé le pain des hommes et que je me sois revêtu des vêtements que l'on porte d'ordinaire dans le monde. Je suis resté ici pendant trente ans dans la faim, la soif, la nudité et au milieu des combats que me livrait Satan. J'ai mangé de la poussière, j'ai bu de l'eau puante et je suis resté pendant vingt ans [2] dans la plus grande détresse. Les Satans me disaient : « Nous te noierons dans le fleuve. Plusieurs fois, ils m'ont chassé d'ici jusque

1. Il est étonnant qu'un homme qui est depuis 95 ans dans un désert puisse connaître Sérapion, mais il faut compter avec le ministère des Anges. Ou plutôt, on doit voir ici une sorte de raison d'être du récit donnée par l'auteur lui-même.

2. Peut-être faut-il voir dans ce chiffre une erreur du copiste, puisque plus haut et plus bas on parle de trente ans. La contradiction peut disparaître si l'on fait de ces vingt ans une période de plus grande détresse encore que dans les dix premières années.

dans le chemin de la montagne; il ne me restait plus ni chair, ni peau que l'on pût distinguer [1]. Ils criaient et me disaient : « Lève-toi, va-t-en dans ton pays, quitte le nôtre : personne n'est venu ici depuis le commencement du monde. » Et lorsque pendant trente ans je me fus habitué à souffrir tout avec patience, à endurer la faim, la soif, la nudité et les combats des Satans, alors la faveur de Dieu descendit sur moi, il ordonna à mon corps de faire pousser du poil en si grande quantité que ce fût un poids pour mes os, tellement ce poil était lourd; il m'envoya aussi une nourriture spirituelle [2]. Les Anges me firent monter vers le ciel et je vis le pays des royaumes, les habitations des saints, le paradis des faveurs et l'endroit

1. Il faut entendre ces mots de la couleur brûlée et tannée que dut prendre le corps sous l'action d'un soleil torrifiant. La croissance du poil qui se détermine après trente ans paraît assez étonnante; mais, comme je l'ai déjà dit, on peut s'attendre à tout chez les Coptes. D'ailleurs, la chose peut-être peut avoir quelque réalité. C'est affaire à la médecine d'en juger.

2. Ce mot spirituelle doit s'entendre dans le sens de l'origine et non de la substance. On verra en effet plus loin que la nourriture est fort réelle, mais apportée par les Anges.

où fut l'arbre dont Adam et Eve ont mangé ; je vis Enoch et Élie dans la terre de vie, et tout ce que je demandai, on me le montra. »

Et lorsqu'il m'eut adressé ces paroles, je lui dis : « O mon père, comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici ? » — Il me dit : « Je suis venu de la ville de Tanis où j'apprenais la sagesse des philosophes. Lorsque mes parents furent morts, je me dis : Voici que comme eux je sortirai aussi du monde, et de ma propre volonté, avant d'en sortir malgré moi. J'ôtai mes habits, je me plaçai sur une planche au milieu du fleuve, les vents soufflèrent et me jetèrent sur cette montagne. » Lorsqu'il m'eut dit cela, je fus dans la stupéfaction en voyant son corps ; je fus rempli d'une grande crainte, car il n'avait de l'apparence humaine que la parole : il parlait en effet comme les hommes. Lorsqu'il vit que j'étais rempli d'effroi, il me dit : « Ne crains point, mon fils, de voir un corps renouvelé et changé. » Il me dit encore : « Est-ce que le monde est habité comme auparavant ? » — Je lui dis : « Oui, mon père ; plus encore qu'auparavant. » — Il me dit : « Est-ce qu'il y a encore des hérétiques, qui ont la puis-

sance et qui persécutent les chrétiens ? » Je lui répondis : « Grâce à la grandeur de tes prières, on a cessé de les persécuter; il n'y a plus d'hérétiques osant se montrer publiquement, et le gouvernement aujourd'hui, est entre les mains des chrétiens. » Il fut rempli d'une grande joie lorsqu'il eut entendu ces paroles, et il me dit : « Est-ce qu'il y a encore par le monde des saints qui font des prodiges et des miracles, qui ressuscitent les morts, qui ouvrent les yeux des aveugles, qui guérissent les maladies, ainsi que l'a dit notre Seigneur : Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à ces montagnes : Transportez-vous d'ici, et elles se transporteront. »

A peine eût-il dit ces paroles, que la montagne s'éleva de terre d'environ quinze hauteurs d'homme et voulut aller se jeter dans le fleuve. Il la frappa de sa main et lui dit : « Je ne te dis pas de te transporter : reste à ta place et sois tranquille. » Aussitôt je tombai de frayeur la face contre terre, et il me dit : « As-tu vu dans ta vie un prodige comme celui-ci ? » — Et je lui dis : « Non, mon père. » Alors il soupira, pleura, puis me dit : « Malheur à la terre ! elle ne con-

tient plus que des chrétiens de nom et non d'action. Que Dieu soit béni qui a voulu m'envoyer en ce lieu de peur que je mourusse dans une terre souillée par le péché. »

Lorsque le soir fut venu, il me dit : « O mon frère Sérapion, le moment n'est-il pas arrivé ? » Et je ne lui répondis point. Alors il se tint debout, étendit les mains vers le ciel et récita ce psaume : « Le Seigneur me garde et je ne manquerai de rien. » Il se retourna alors du côté de la grotte et dit : « Prépare la table. » Aussitôt il me dit : « O mon fils, viens que nous allions manger la nourriture que Dieu nous a envoyée. » Je fus stupéfait et je restai à penser que je n'avais vu personne dans la grotte. Je trouvai une belle table toute préparée avec deux chaises d'or, du pain blanc comme de la neige, deux grands poissons rôtis au feu, de beaux légumes, des dattes, des olives, du sel, des fruits et des gobelets d'or remplis d'une eau plus douce que le miel. Lorsque nous nous fûmes assis, il me dit : « O mon frère, bénis la table. » — Je lui dis : « Excuse-moi, mon père, je n'en ferai rien. » — Alors il me dit : « Que le Seigneur la bénisse donc ! » et je vis à droite sortir une flamme en la forme

du signe de la croix. Et lorsque le saint eut dit : « Enlève cela, mon fils ; » aussitôt la table, enlevée, disparut. Quand à moi, je n'avais jamais goûté de mets semblables à ceux-là, et jamais bu de meilleure eau. Il me dit : « O mon frère Sérapion, vois comme Dieu aime ses saints ; chaque jour, il m'envoyait un seul poisson, et aujourd'hui à cause de ton arrivée, il m'en a envoyé deux. Chaque jour, ô mon fils, il m'a ainsi envoyé une nourriture spirituelle et une boisson spirituelle. Je suis resté trente ans dans cette montagne sans y trouver une seule herbe, et je suis resté dans la faim, la soif et la nudité, si bien que, par faim, j'ai mangé de la poussière et que, par soif, j'ai bu de l'eau corrompue. Le soleil m'a brûlé le corps, et je me suis jeté à terre comme un mort : les Satans me combattaient, me jetaient la face contre terre et me frappaient. Dieu m'a béni ; mais j'ai souffert à leur occasion pendant trente ans. Et je souffrais de la faim et de la soif, sans avoir de pain ni d'eau pour me consoler. Et il y a quatre-vingt-quinze ans que je suis ici, sans avoir vu, d'autres créatures de Dieu que les Satans. Et lorsque j'eus ainsi passé trente ans dans

le désert, Dieu ordonna à mon corps de laisser pousser du poil si bien que tous mes membres en furent couverts. Depuis ce temps, je n'ai plus vu les Satans s'approcher de moi; ni la faim, ni la soif n'ont prévalu contre moi ; je n'ai eu ni faiblesse, ni maladie, et voilà qu'au moment où je vais terminer mes jours Dieu t'a envoyé pour ensevelir mon corps de tes mains saintes. »

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles il me dit encore : « O mon frère Sérapion, pardonne-moi si je t'ai causé quelque peine ce soir. » Nous fîmes alors la première prière et nous récitâmes les psaumes de la troisième heure. Il me dit ensuite : « Assieds-toi, mon frère, et quand tu auras enseveli mon corps, bouche l'entrée de la grotte, retire-toi en paix et ne passe pas la nuit ici. » Alors je commençai de pleurer, de verser d'abondantes larmes avec douleur de cœur, et je lui dis : « O mon père, je ne sais pas comment je suis venu ici et je ne saurai pas comment m'en retourner. » Il me dit : « Comment en ce jour de joie, toi, tu pleures? Dieu qui t'a gardé et conduit ici te dirigera et te fera retourner à ton monastère; mais ce n'est pas par le chemin que tu es

venu que tu dois t'en aller, ô mon frère ; car ce jour vaut mieux que toute ta vie précédente. Quant à moi, c'est aujourd'hui que mon âme arrivera devant l'habitation chérie, que je me reposerai dans le domicile des purs près des âmes saintes ; aujourd'hui ce faible corps se reposera des douleurs et des maladies ; aujourd'hui nous arriverons à la terre de vie [1]. » Lorsqu'il m'eut dit cela, une lumière emplit la grotte plus forte que la lumière du soleil, l'orbe même du soleil s'y faisait voir [2] et la grotte était tout enflammée. Elle exhalait le parfum d'un encens agréable. Le saint me prit la main, me releva et me dit : « Viens, la paix soit avec toi en présence de Dieu. Voici que déjà Michel et Gabriel sont arrivés. »

Il sortit hors de la grotte, se retourna et fit sur la grotte le signe de la croix en disant : « Reste en paix, ô temple qui m'as couvert dans cette solitude ; car ce corps, qui

1. Ce pluriel doit s'entendre de Marc lui-même, de son âme et de son corps qui doivent être récompensés tous les deux, quoique le corps reste en terre.

2. Si je ne me trompe, ces paroles signifient que la lumière qui remplissait la grotte était venue sous une forme ronde comme celle du disque solaire.

s'est caché en toi pendant sa vie, va quitter les peines du monde. Et toi, mon corps, maison de maladie et habitation de douleur, reste dans la paix du Messie pour lequel tu as enduré la faim, la soif et la nudité ; il te revêtira de gloire au jour de son arrivée. Reste en paix, ô solitaire qui n'as pas eu de compagnon : repose en paix, ô domicile de mon âme. Reposez en paix, ô mes deux yeux, auxquels j'ai fait goûter les veilles de la nuit ; reposez en paix, ô mes deux mains, qui vous êtes fatiguées à cultiver la vigne du Messie. Repose en paix, ô mon corps, car tu t'es attiré bénédiction en restant debout pour la prière. »

Lorsqu'il eut dit ces paroles, je me mis à pleurer : alors j'entendis une voix du ciel qui disait : « Apportez-moi le corps de celui qui s'est retiré dans le désert, amenez-moi le chrétien parfait. Viens, ô anba Marcos, recevoir la vie véritable, viens te reposer au pays de la vie. » Aussitôt il se retourna, me donna la paix et me dit : « Reste en paix désormais, mon frère Sérapion ! reste en paix, ô mon corps, et que tous les habitants de la terre demeurent en paix. Que la paix, la charité, la tranquillité règnent dans la

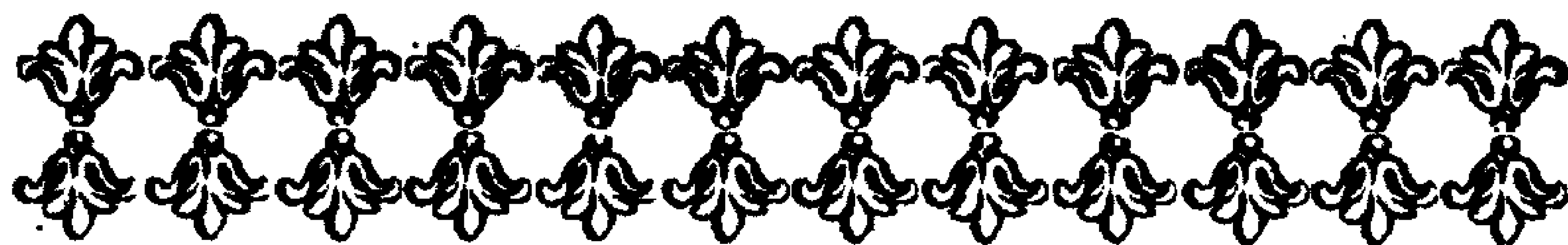
sainte Église de Dieu! O mon frère Sérapion, je t'en conjure au nom du Seigneur le Messie, fils de Dieu; ne perds rien de ce pauvre corps, pas même un poil, car ce poil, m'a été donné par Dieu pour me servir de vêtement. Ne passe pas la nuit en ce lieu. » Et c'était la sixième heure de la nuit [1]. Alors je fis des génuflexions et j'entendis une voix qui lui disait : « Étends tes bras. » Je restai debout et je regardai en haut : je vis sortir son âme que les Anges emportaient revêtue d'un vêtement blanc : ils priaient avec elle, tandis que les Satans étaient debout, tout préparés à la lutte. Et j'entendis une voix disant : « O enfants de l'injustice, fuyez de devant les enfants de la lumière! » Et voici que les Satans s'écrièrent : « Prenez-le, il nous a confondus. » Je vis alors à droite comme du feu qui se développait, puis je ne vis plus rien.

Je priai sur le corps jusqu'au lendemain. Je le portai et le plaçai dans la grotte dont je bouchai l'entrée avec des pierres. Je fis encore une prière, puis je descendis de la montagne. J'implorai Dieu de m'envoyer une

1. C'est-à-dire minuit. Comme la suite le montre, la recommandation de ne pas passer la nuit dans la grotte devait s'entendre de la nuit suivante.

aide pour me faire sortir de ce désert pénible. Comme le soleil allait se coucher, voici que les deux frères qui m'étaient apparu près d'anba Jean me dirent : « Tu as bien enseveli ce saint homme, ainsi qu'il en était digne. Maintenant lève-toi et marche à la fraîcheur de la nuit, car pendant le jour tu ne pourrais marcher. » Je marchai avec eux jusqu'au lendemain matin. Et lorsque le matin parut, ils me dirent : « Va en paix, et prie pour nous. » Et lorsqu'ils m'eurent quitté, je regardai autour de moi, je me retrouvai debout à la porte de la cellule d'anba Jean. Il me dit : « Tu es arrivé en bon état, mon frère Sérapion ? » Lorsque je fus entré dans sa cellule, je lui racontai tout ce qui précède, et il me dit : « En vérité, nous sommes des chrétiens de nom et non d'actions! mais nous avons confiance en la miséricorde de Dieu à qui la gloire, la puissance et la louange, maintenant, en tout temps et dans tous les siècles des siècles : *Amen.* »

Est achevée et finie l'histoire du saint anba Marcos de Tarmak et d'anba Sérapion qui se rendit près de lui et enterra son corps pur. Dans la paix du Seigneur : *Amen.*



XI

HISTOIRE D'UN ANACHORÈTE

Nous commençons à copier avec l'aide et sous sa bonne direction la vie d'un anachorète qui fut unique dans son adoration et sa dévotion. Que sa prière soit avec nous. Amen.

Il y avait un prêtre qui allait souvent vers ce pieux vieillard pour lui rendre visite et faire la prière avec lui. Un jour un homme alla trouver le vieil anachorète et lui dit : « Le prêtre qui vient te visiter et qui fait la prière avec toi est un pécheur. » Le doute entra alors dans le cœur du solitaire au sujet de ce prêtre et, lorsque celui-ci vint selon son habitude, le solitaire ne lui ouvrit point sa porte. Le prêtre se retira sans que le vieillard le sût. Une voix se fit alors entendre tout à coup disant : « Assurément, les hommes sont gouvernés par quelqu'un de

plus bas que moi! » Le vieil anachorète dit à ce propos : « En entendant cette voix, je fus stupéfait et je tombai la face contre terre comme un mort. Je vis alors un songe, comme si je me fusse trouvé dans un grand jardin contenant tout ce que Dieu a créé d'arbres fruitiers. Je vis dans ce jardin une *sakyeh* [1] et tous ses ustensiles en bois incrusté d'or pur. Je vis que l'eau qui montait de cette *sakyeh* rassemblait à l'eau du Jourdain. Je me disposai à en boire, car j'avais grand soif. Lorsque je fus sur le point de boire, je vis que celui qui prenait soin de la *sakyeh* et arrangeait les petits canaux pour l'écoulement de l'eau, était un homme lépreux et que les vers sortaient de son corps.

Lorsque j'ai vu ce spectacle, je n'eus plus envie de boire. Alors une voix se fit entendre qui disait : « O un tel, as-tu vu la beauté de ce jardin et de ces arbres? As-tu

1. La *sakyeh* est une machine hydraulique consistant en une roue à laquelle sont rattachés des pots de terre. La roue est mise en mouvement par un chameau, une vache ou un âne, les pots descendent au niveau de l'eau se remplissent et viennent se déverser dans un réservoir d'où l'eau s'échappe en de petits canaux.

contemplé cette roue incrustée d'or? » — Je répondit : « Oui. » — La voix me dit encore : « Et cet homme qui arrange la terre, as-tu vu le malheur dont il est accablé ? » — Je répondis : « Oui. » — La voix reprit : « Son malheur et l'état où il se trouve nuisent-ils en quelque chose aux arbres et à la beauté de ce jardin? » — Je répondis : « Non. » — La voix me dit : « Il en est ainsi du prêtre qui fait l'offrande ; si c'est un pécheur, son péché ne diminue en rien l'honneur dû au corps du Seigneur, car la vertu divine agit toujours dans la Messe : les supplications avec lesquelles il célèbre la messe sont toujours les mêmes, ainsi que les prières des saints pères qui ont établi et exigé la bonne conduite que l'on devait tenir. Le magicien qui récite des formules magiques contre les insectes et les vipères les fait sortir malgré eux. Ne sais-tu pas que ce magicien est un homme pécheur, qu'il n'a aucune puissance sur la moindre chose, que tout arrive par la vertu de l'incantation et des paroles qu'il récite et non en vertu de sa propre puissance, puisque c'est une chose qui dépend des heures et des étoiles qui peuvent faire pour le magicien ce que peuvent faire

de même la vertu et la puissance divines pour délier ce prêtre de ses péchés, si bien que le pain sera changé en chair et le vin qui est dans la coupe en sang. Et certes le Seigneur a dit que voici quatre-vingt-trois ans que tu vis dans cette cellule; et de ces quatre-vingt-trois ans quarante seront portés au compte du prêtre à cause de ton péché. »

Je m'éveillai alors et je compris que cette vision m'avait été envoyée à cause du doute que j'avais eu au sujet du prêtre béni : je me mis à pleurer sur mon temps et mes peines que le Seigneur avait passés au compte du prêtre. Quelque temps après je descendis de ma cellule [1], et je me rendis près du prêtre; je lui demandai pardon de mon audace. Il fut très étonné de ce que je fusse descendu de ma cellule et me demanda : « Qui t'a obligé à faire ainsi? » — Je voulus lui en cacher la cause, de peur de jeter son esprit dans le trouble; mais il me dit : « Mon père, es-tu entré dans le jardin? as-tu vu les arbres, la *sakyeh*, sa roue incrustée d'or? as-tu vu le misérable jardinier et le malheur

1. Il ressort de ce passage que la cellule de l'anachorète devait être située sur le haut ou sur le flanc d'une montagne.

qui l'accablait ? » Ainsi lorsqu'il m'eut fait voir qu'il connaissait le songe que j'avais eu, je mourus de frayeur et mon cœur me délaissa [1]. Alors le prêtre prit ma main et me conduisit jusqu'au jardin. Je reconnus la citerne, les arbres aux feuillages de toutes les couleurs; je vis l'homme de la *sakyeh* : il était guéri. Le prêtre gardait le silence. Je lui dis : « C'est le jardin dont tu parlais tout à l'heure; mais l'homme n'est plus sous le coup de son malheur. » — Le prêtre me dit : « Le mal a cessé à cause des quarante ans que le Seigneur lui a comptés. » Mon esprit demeura stupéfait : je fus semblable à quelqu'un qui dort. Alors je m'éveillai et je ne trouvai ni prêtre, ni jardin.

Je me levai ensuite à la hâte et je me dirigeai vers ma cellule; mais j'en étais bien éloigné, car je me trouvais tout seul dans un désert. Je ne cessai de marcher toute la journée jusqu'à ce que je pusse enfin entrer dans ma cellule. Je trouvai ce prêtre béni couché à la porte. En me voyant, il me dit : « Depuis ce matin je suis ici, mais je ne t'ai

1. C'est-à-dire qu'il fut sur le point de s'évanouir. L'expression arabe est encore plus forte, car, traduite mot à mot, elle signifie : « *Mon cœur s'absenta.* »

point trouvé. » Et lorsque je le vis, je conçus une grande peur, je n'osai rien lui demander.

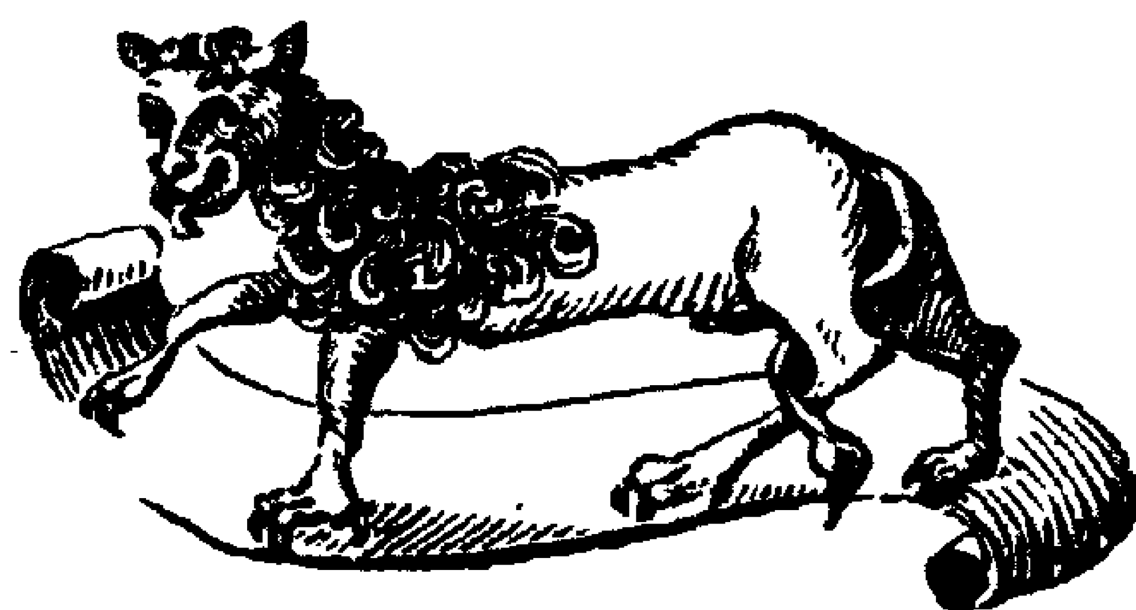
Et vous avez entendu, chrétiens mes frères, comment furent perdues les peines de ce vieillard dévot lorsqu'il conçut des doutes au sujet du prêtre, comment le Seigneur prit les mérites du reclus pour les porter au compte du prêtre, et comment le prêtre lépreux fut guéri. Nous devons donc, chrétiens mes frères, ne pas perdre nos peines, car vous connaissez cette parole de l'apôtre : « Quiconque est debout, c'est pour son maître qu'il est debout; quiconque fait une chute, c'est pour son maître qu'il fait une chute [1]; » mais Dieu peut le relever. Et à Notre-Seigneur la gloire, l'honneur et l'adoration, maintenant, en tout temps et jusqu'à la fin des siècles : *Amen*, *Amen*.

Est finie l'histoire du solitaire et du prêtre, dans la paix de Dieu. *Amen*.

Souviens-toi, Seigneur, de ton serviteur, le pauvre pécheur qui s'est noyé dans la

1. Ces paroles sont inexactement citées et détournées de leur sens ; mais peu importe aux conteurs coptes qui se permettent la plus grande liberté avec des textes qu'ils devaient cependant considérer comme sacrés.

mer de ses péchés et de ses fautes, qui n'est pas digne qu'on prononce son nom à cause de ses péchés plus nombreux que le sable qui se trouve sur le rivage de la mer, Abd-Jouanna abou Jaqoub. Souviens-toi de lui, Seigneur, par l'intercession de nos pères saints, Abraham, Isaac et Jacob. *Amen.*





XII

MARTYRE D'ARIEN

AU NOM DE DIEU, UN EN SUBSTANCE, TRIPLE EN PERSONNES ET EN ATTRIBUTS [1].

Nous commençons avec l'aide de Dieu et sous sa bonne direction à copier le martyre du saint Arien vali [2] d'Ansna, comment il a été appelé au martyre, ainsi que l'avait prophétisé celui qui était rempli du Saint-Esprit, notre père saint, anba Ammonios, l'évêque glorieux martyr de Notre-Seigneur Jésus le Messie. Que sa bénédiction nous protège. Amen.

1. Il faut entendre sans doute ici ce mot *attributs* dans le sens d'*hypostases*, comme le mot *personnes*. Quoique le dogme de la Trinité ait été celui auquel les Coptes se soient le plus attachés, ils n'ont jamais été grands clercs, ni grands théologiens.

2. C'est le mot arabe qui traduit le mot grec qui signifie *gouverneur*, *préfet*.

Racontons maintenant, mes bien-aimés, ô peuple chrétien, ainsi que je vous l'ai promis, la cause pour laquelle Arien fit son entrée dans la foi et comment il fit confession du Seigneur Jésus le Messie, pour le nom duquel il fut martyr le huitième jour de Barmahat[1], afin que les pécheurs, en écoutant ce qui est arrivé à cet homme, ne désespèrent pas de la miséricorde de Dieu qui ne désire pas la mort du pécheur, mais qui veut le salut de tout homme, grâce à sa miséricorde et à sa pitié. Écoutez donc, frères et amis, quelle fut la cause du martyre d'Arien, gouverneur de la ville d'Antinoë.

Il y avait parmi ses soldats deux hommes; l'un nommé Philémon était chanteur, l'autre du nom d'Apollonios était joueur de flûte. Ces deux hommes étaient très grands amis entre eux. Ils désirèrent tous deux le martyre avec ardeur et se mirent d'accord sur les moyens à prendre pour arriver à leur but. Et voilà que Philémon prit l'instrument de musique dont se servait Apollonios, ainsi que ses vêtements, se présenta devant Arien

1. C'est-à-dire le 5 mars.

et confessa le Messie en sa présence. Le vali ordonna aussitôt de le percer de flèches. On l'en perça et il en mourut. Ensuite son ami et compagnon Apollonios, ayant à la main l'instrument de musique, se présenta devant le gouverneur qui pensa que c'était Philémon. Mais lorsqu'il apprit que c'était Apollonios et que Philémon était mort, cela lui fut très pénible. Il se mit en colère et ordonna de percer aussi Apollonios à coups de flèches. Mais par la direction de Dieu, une flèche se planta dans l'œil d'Arien et le lui arracha. Quant aux deux saints, ils accomplirent leur martyre le septième jour du mois de Barmahat[1]. Que leur bénédiction soit avec nous tous. *Amen.*

Le vali endura de grandes souffrances : quelqu'un des chrétiens lui conseilla de prendre du sang des deux martyrs et d'en mettre sur son œil. Il prit alors un peu de leur sang, le mit sur son œil et fut aussitôt guéri. Quand Arien vit ce grand prodige, il fut sur le champ rempli de regrets et la grâce de la foi dans le Messie pénétra en son cœur. Il rentra dans sa maison triste et abattu. Et cette nuit-là

1. C'est-à-dire le 4 mars.

lorsqu'il se fut mis au lit, il se prit à réfléchir à tous ceux qui avaient confessé le Messie en sa présence et qu'il avait fait mettre à mort, soit fils de rois, soit émirs, soit, vizirs, soldats, capitaines, riches ou pauvres, esclaves ou hommes libres, même Philémon et Apollonios. Aussitôt il se leva, s'assit sur son lit et se mit à pleurer sur lui-même en disant : « Malheur à toi, ô mon âme, qui as été si habile dans la désobéissance envers Dieu! combien n'as-tu pas persécuté les serviteurs du Messie? Malheur à toi, ô malheureux! Que n'as-tu pas fait pour contenter les rois périssables et mécontenter le roi éternel du ciel et de la terre? O mon âmet combien n'as-tu pas été dure envers les justes qui gardaient leur foi en le Seigneur et qui ont conservé leur patience jusqu'à la mort? Combien de maisons ai-je rendues désertes! Combien d'enfants ai-je rendus orphelins! Combien de maris ai-je privés de leurs femmes et combien de femmes de leurs maris! envers combien de veuves n'ai-je pas été impitoyable! Combien de jeunes enfants j'ai fait mourir sans avoir pitié de leurs mères! Combien de vieillards pour lesquels je n'ai eu aucun ménagement! Combien de

corps n'ai-je pas fait brûler par le feu ! Combien de beaux visages n'ai-je pas fait mutiler avec des rasoirs ! Combien d'yeux noirs n'ai-je pas arrachés avec des broches ! Combien de langues qui glorifiaient Dieu n'ai-je pas coupées ! Combien de ventres n'ai-je pas pas ouverts ! Combien de pieds n'ai-je pas coupés ! Que de flancs au-dessous desquels j'ai allumé des torches ! Que de gens j'ai asservis comme des moutons et que j'ai pillés comme une proie tombée entre les mains des ennemis ! J'ai brûlé les uns, j'ai tranché la tête aux autres avec l'épée ; ceux-ci, je les ai percés à coups de lances ; ceux-là, je les ai noyés dans le fleuve ; j'ai arraché les fœtus des entrailles des femmes enceintes afin de les offrir en sacrifice aux idoles. Quel aveuglement a été plus profond que le mien ? Quel piège a jamais été plus solidement dressé que celui dans lequel je suis tombé ? Quand même je verserais mon sang, il ne suffirait pas pour tous ceux dont j'ai fait verser le leur. Est-ce que le mien pourrait compenser celui du saint Claude de race royale ? ou celui du saint Abarti [1] et d'Irène,

1. Le récit de ce martyr est conservé dans le vol. 63 de la collection du Vatican.

sa sœur? ou celui de Justus, fils de roi [1]? celui d'Aboli, son fils, et des gens de sa maison [2]? celui d'Abaïsi et de Tècla sa sœur [3]? celui de Théodore, fils de Basilide [4]? ou celui de Bifamoun le soldat et de Bifamoun d'Usim [5], le vénérable et le respectable? surtout celui d'anba Colluthus, le prêtre sage, ou celui des martyrs d'Akhmim [6] qui aimaient le Christ et que j'ai tués comme des brebis dans les églises, la nuit de la naissance de notre Seigneur Jésus le Christ, pendant qu'ils imploraient la miséricorde de Dieu? O malheureux que je suis! je me suis appliqué à mériter la géhenne, et pendant que d'autres offraient le sacrifice pour obtenir le pardon de leurs péchés, moi, dans ma

1. On trouve ce nom dans le martyre de Basilide : il fait partie de tout un cycle de légendes.

2. Ce martyre est conservé dans un vol. du Vatican.

3. De ce martyre l'on n'a plus en copte qu'un fragment qui se trouve au musée Borgia de la Propagande.

4. Le martyre de Théodore est perdu ; celui de Basilide est conservé dans les ms. du Vatican.

5. Ces deux martyrs, d'ailleurs inconnus, se nommaient en réalité Phoibamon. L'arabe donne la prononciation

6. On a vu plus haut ce qu'était Colluthus. Les martyrs d'Akhmim sont fort célèbres; leurs actes existent encore en arabe.

méchanceté, j'ai avant tout cherché à contenter Satan. Serait-ce suffisant pour compenser le sang des martyrs d'Esneh [1] dont le nombre est connu de Dieu seul? et surtout celui de monseigneur le saint, le pur, le pasteur fidèle, le père vierge, le grand martyr, l'évêque respectable, anba Ammonios, leur père sublime, le maître d'une belle vieillesse qui m'a devancé dans la mort et m'a annoncé la couronne de la vie? Il m'a dit en effet : « Certainement, ô Arien, tu sauras ce que c'est que la bonne récompense qu'obtiendront les chrétiens ! » Et moi qui pensais être sage et qui le regardais comme un ignorant, je l'ai tué sans pitié, ni crainte! Et combien d'autres évêques n'ai-je pas fait mettre à mort, comme notre père anba Psoti et Callinicos [2], les deux grands évêques du Sahid! combien d'hégoumènes, de prêtres, de diacres ai-je tués et brûlés! que de soldats noyés dans le fleuve! En vérité mon sang ne suffira pas pour compenser le sang de tant de martyrs! Mais j'ai entendu

1. A en juger par le Synaxare, il y eut à Esneh une véritable boucherie. Il ne reste plus que l'abrégé des Actes.

2. Psoti est connu par le martyr de Claude et par sa légende. Quant à Callinicos, je n'ai pas de détails sur ses actes.

dire que mon bon Sauveur et mon Seigneur pitoyable a vraiment versé son sang pour racheter le monde entier, surtout les pécheurs tels que moi; j'ai entendu dans l'Évangile qu'il a dit : « Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence; » j'ai entendu aussi qu'il a dit : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et livrer sa vie pour un grand nombre. » J'ai entendu dire encore que le Fils de l'homme n'est venu sur terre que pour chercher et sauver celui qui, comme moi, s'est égaré; par sa miséricorde, il s'est abaissé jusqu'à revêtir la nature humaine; il s'est nommé le Fils de l'homme pour me sauver, moi pécheur, des séductions dans lesquelles je suis captif. J'ai appris qu'il y aura dans le ciel plus de joie pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. J'ai entendu dire aussi que le Seigneur se réjouit davantage au sujet d'un pécheur qui se repent qu'au sujet des Anges. J'ai entendu dire que le bon larron, crucifié à la droite de Jésus le Christ, avait les mains teintes de sang; mais, comme il confessa notre bon Sauveur sur la croix et crut en lui,

il fut rendu digne du Paradis et ne reçut aucun reproche de ses péchés précédents. J'ai entendu raconter que le gouverneur romain Ponce-Pilate, qui prit part au crucifiement de Notre Seigneur, se convertit, crut et fut un martyr agréable à Dieu [1]. On raconte aussi que le soldat Longin qui, de sa lance, ouvrit le côté du Sauveur, renonça au culte des idoles, se convertit, fit pénitence et crut. Le Seigneur ne lui dit rien de tout ce qu'il avait fait ; son corps fut guéri de la maladie qu'il avait contractée et lorsqu'on trouva sa tête, elle guérit toutes les maladies [2]. J'ai entendu raconter que Saul, nommé ensuite Paul, qui détestait l'Église de Dieu et persécutait les chrétiens, qu'il se convertit à la foi : rien ne lui fut compté de tout ce qu'il avait fait, parce qu'il avait agi par ignorance. J'ai entendu raconter enfin qu'un grand nombre d'hommes avaient fait

1. On voit que les légendes égyptiennes sur Pilate ne ressemblent pas à celles de l'Occident qui font comparaître Pilate devant Tibère, le disgracient et finalement le précipitent du haut d'une montagne des Alpes, qui en a conservé le nom.

2. Cette légende de Longin est peu connue ; mais elle fut très chère aux Coptes.

pénitence, avaient cru, s'étaient réjouis dans le salut des faveurs célestes : leur mémoire est devenue éternelle sur la terre, un siècle après l'autre [1]. Je me lèverai donc maintenant pour aller mourir au nom de Notre Seigneur qui a livré son âme pour nous ; je me lèverai pour aller laver mes péchés dans mon sang, et je suis sûr que les martyrs que j'ai fait mettre à mort se réjouiront à mon sujet; car ils n'ont point de haine contre moi à cause du grand bonheur dont ils jouissent. Je me lèverai pour aller travailler à la vigne du Seigneur Sabaoth pendant une heure dont le salaire me sera payé, grâce à sa miséricorde et à sa pitié, autant qu'à ceux qui ont travaillé toute la journée. Car j'ai appris qu'il avait donné un salaire égal aux premiers et aux derniers. On m'a appris que le prophète Ezéchiel a dit que le Seigneur reçoit la pénitence du pécheur, même une heure avant sa mort. Or, mon Dieu connaît mes remords, il prendra pitié de moi, car il sonde les cœurs et connaît les choses avant qu'elles existent. Voici la porte de la miséricorde ou-

1. C'est-à-dire dans tous les siècles qui se succéderont, tant que la terre subsistera.

verte devant les pécheurs, qui m'empêcherait d'y entrer ? Voici le combat qui commence, qui m'empêcherait de me jeter dans la mêlée ? Voici l'eau, qui m'empêcherait de m'y faire baptiser ? Voici les couronnes toutes préparées, qui m'empêcherait de m'avancer pour ceindre la mienne ? Comment ont fait mes nombreux soldats qui n'étaient que de méchantes gens ? En reconnaissant la vérité, ils ont cru en le Seigneur le Messie, la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde et brillera éternellement. C'est ainsi que mes gardes sont devenus martyrs, lorsqu'ils ont vu la vérité dont on ne peut douter, ainsi qu'il est écrit : « C'est en ta lumière, ô Seigneur, que nous voyons toute lumière ! » Il n'y a pas jusqu'aux musiciens et aux chanteurs, comme Philémon et Apollonios qui, lorsqu'on leur a eu enlevé le voile qui les maintenait dans l'ignorance et l'aveuglement, n'aient reconnu la vérité et ne soient devenus martyrs pour le nom du Messie et dont le sang pur n'ait été un remède, pour mon œil à moi que mon erreur et l'aveuglement de mon cœur rendaient misérable ! à moi qui suis resté dans l'erreur, l'infidélité et l'adoration des idoles ! à moi

qui ai adoré les étoiles du ciel, les esprits des constellations, les éléments des choses, c'est-à-dire l'eau, le feu, la terre et l'argile [1], l'or, l'argent, les pierreries, le bois! J'ai placé toutes ces choses aux lieu et place du Créateur qui a fait exister tous les êtres des temps anciens et qui les fait passer de l'existence au néant [2]. J'ai obéi à Dioclétien, le fils de Satan, séjour et domicile de l'ennemi que Dieu a perdu; qui a bu le poison de l'antique serpent, qui est devenu fils de Satan et une proie pour la géhenne, qui restera maudit de ma propre bouche et de la bouche de tous les hommes. Quant à moi, j'espère obtenir la miséricorde de Dieu en mourant pour son saint nom, et je dirai avec le prophète David : « Ne te rappelle pas, ô Sei-

1. Le brave auteur n'était pas très fort philosophe et ne connaissait pas les quatre éléments. On pourrait supposer, qu'il y a eu faute du copiste, mais la mention de l'argile est tout à fait dans les idées égyptiennes. C'est avec de l'argile que l'homme était façonné sur un tour à potier par le créateur. L'argile était considéré de ce chef comme une toute autre matière que la terre ordinaire qui avait pu servir à fabriquer les autres choses; mais non l'homme.

2. Il ne faudrait pas comprendre ce mot néant dans le sens ordinaire que nous y attachons. Il signifie simplement la mort.

gneur, les péchés de ma jeunesse et de mon ignorance! » Je dirai encore : « Que ta miséricorde me comble, ô Seigneur, ainsi que ta bonté, selon ta parole! » Alors à ceux qui me reprocheront ma conversion je répondrai que je me suis fié en ta parole; n'enlève donc point de ma bouche la parole de vérité, car je compte sur tes jugements. Je dirai encore : « Agis, ô Seigneur, selon ta parole, inspire-moi de l'honnêteté, la connaissance de ton affabilité, car j'ai cru en tes commandements : tu es bon, ô Seigneur, et c'est par ta bonté que j'ai appris à connaître ta justice [1] ».

En prononçant ces paroles, le gouverneur Arien avait le cœur droit : dès lors il ne tourmenta plus personne parmi les chrétiens. Il fit élargir tous ceux qui avaient été emprisonnés pour le nom du Seigneur le Messie, il crut avec pureté de cœur. Lorsque cette nouvelle parvint à Dioclétien, celui-ci l'envoya chercher et lui demanda

1. Malgré la grande érudition dont Arien fait preuve dans ce long monologue, on ne saurait vraiment s'empêcher de le trouver un peu long; mais un semblable thème ne se rencontrait pas souvent et l'auteur pouvait y faire paraître toute sa virtuosité.

quelle cause l'avait fait renoncer à l'adoration des idoles. Arien se mit à lui raconter les prodiges et les merveilles accomplis par les saints martyrs : comment ils avaient été tourmentés, avaient eu les membres coupés et étaient revenus à la santé ; comment, entre autres, quelques-uns étaient morts et avaient été ressuscités par Dieu après leur trépas. A d'autres auxquels lui, Arien, avait arraché les yeux, Dieu les avait rendus. Non seulement ils se guérissaient eux-mêmes, mais ils guérissaient encore les malades, ouvraient les yeux des aveugles, faisaient marcher les boîteux, parler les muets, entendre les sourds, par la vertu du Dieu du ciel.

Ce récit fit mettre Dioclétien en colère. Il ordonna de lui faire endurer de grands tourments, de le jeter dans un puits et de combler le puits afin qu'il en mourût. Mais le Seigneur le Messie envoya son ange qui enleva le gouverneur de ce puits et le plaça près du lit de Dioclétien l'infidèle, au milieu du palais. Le roi se réveilla de son sommeil, et lorsqu'il vit Arien, il fut rempli de tremblement. Mais Arien lui dit : « Ne crains pas, je suis ton serviteur Arien. Le Seigneur

m'a fait sortir du puits où tu m'avais jeté. » Le roi ordonna aussitôt de remplir un sac de sable, d'y attacher le saint et de le précipiter dans la mer. On fit ainsi, et il rendit son âme pendant qu'il était dans le sac.

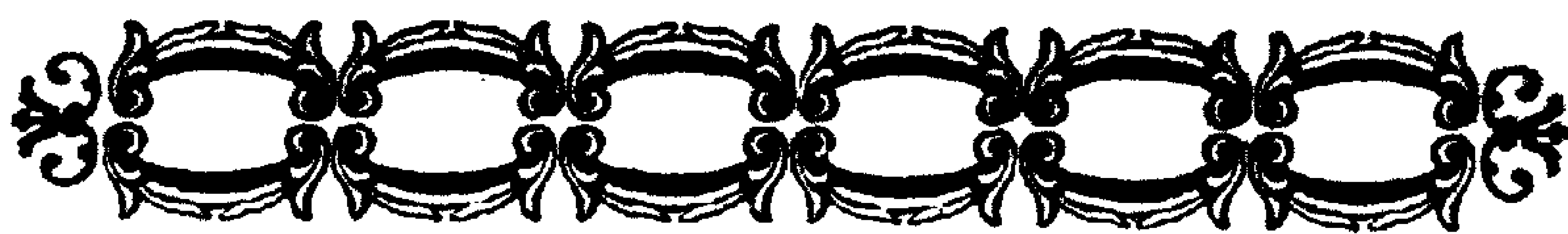
Lorsque le saint Arien avait voulu partir, il s'était disposé à prendre congé de ses parents, de ses serviteurs, des gens de sa maison avant de s'éloigner de la ville d'Antinoë : il les avait informés que le Seigneur lui avait appris en songe que son corps devait retourner dans la ville d'Antinoë. Il leur avait dit : « Attendez mon corps sur le rivage de la ville d'Alexandrie. » Or, quand on l'eut jeté dans la mer, le Seigneur ordonna à un dauphin de prendre le corps et de le porter à la ville d'Alexandrie. Le dauphin le jeta à terre et, au moment où le corps d'Arien fut jeté sur le rivage, vers le coucher du soleil, c'est-à-dire à la sixième heure, ses serviteurs le prirent et le portèrent dans la ville d'Antinoë ; ils le placèrent près des corps des saints Philémon et Apollonios qui avaient été la cause de son martyre.

C'est ainsi que le saint Arien accomplit son martyre et reçut la couronne impérissa-

ble, ainsi que s'accomplit la prophétie de notre père saint, anba Ammonios, l'évêque, disant : « Tu sauras aussi ce que c'est que la bonne circoncision des chrétiens au nom du véritable roi, Jésus le Messie, et nous serons dans la plus parfaite tranquillité, c'est-à-dire dans la rédemption et le salut. » Arien s'empara du royaume des cieux par la violence, et la parole des évangiles s'accomplit pour lui : « Le royaume des cieux souffre violence et seuls, les violents, peuvent s'en rendre maîtres. » Il accomplit le terme de sa carrière le huitième jour de Barmahat.

Que sa bénédiction pure et l'intercession de la Vierge, de tous les apôtres, martyrs et saints soient avec nous : *Amen, amen, amen.*





XIII

HISTOIRE DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

AU NOM DE DIEU, UN EN SUBSTANCE, TRIPLE EN PERSONNES ET EN ATTRIBUTS.

Nous commençons avec l'aide de Dieu à copier l'histoire des Beni-Israël à Babylone de Chaldée, aux jours de Jérémie le prophète dont on lit les prophéties le VENDREDI DES DOULEURS [1] *de la Pâque sainte. Que ses prières bénies nous protègent.*

La parole de Dieu se fit entendre au prophète Jérémie, lui disant : « Dis au roi Sédécias et au peuple des Beni-Israël : Pourquoi ajoutez-vous à vos péchés d'autres péchés et à vos fautes d'autres fautes ? car mes yeux ont vu vos actions, et mes oreilles en-

1. Cette expression qui se rencontre assez fréquemment dans les œuvres coptes, s'emploie pour désigner le vendredi saint.

tendu vos paroles. Si vous aviez jeûné, j'aurais pris pitié de vous, et si vous aviez prié, je vous aurais exaucés. Le Seigneur le maître absolu dit : En effet, vous n'avez jamais jeûné et vous n'avez point tendu les mains vers moi, mais vous avez jeûné pour Baal et adressé des prières à Ross; vous avez oublié le Dieu d'Abraham ainsi que tous mes bienfaits, lorsque je vous ai fait sortir de la terre d'Egypte, après vous avoir sauvés de la servitude de Pharaon; lorsque j'ai frappé l'Egypte de plaies, que j'ai pris pitié de vous comme une tendre mère prend soin de ses enfants et de ses filles pour les garder et les sauver, pour les sauvegarder de tout danger qui pourrait se rencontrer dans leur chemin. Je vous ai honorés plus que tous les autres peuples, je vous ai nommés mon peuple, ô Beni-Israël, je vous ai fait sortir du désert rempli de scorpions et de vipères, après un séjour de quarante ans, sans que vos habits se fussent déchirés, ni vos chaussure usées, ni vos cheveux devenus longs. Je vous ai donné le pain des Anges, une colonne de lumière pendant le jour et pendant la nuit [1],

1. Les Coptes n'admettaient pas les deux colonnes de nuée et de feu, comme nous le faisons. C'était la même qui était tour à tour sombre et lumineuse.

je vous ai protégés de ma droite contre les entreprises de vos ennemis. Je vous ai donné les choses immuables [1] et je vous ai fait traverser la Mer Rouge : je suis venu à votre secours contre les ennemis qui vous poursuivaient, j'ai fait descendre les Anges pour vous conduire et vous faire passer au milieu des flots, j'ai fait noyer les barques du Pharaon [2] dans les eaux, j'ai ordonné aux vagues de les couvrir et j'ai fait rentrer leurs entrailles dans leurs cœurs [3]. Et après tout cela vous avez oublié mon nom, et vous avez dit : « Il n'y a point d'autre Dieu que Baal et Ross ». Vous m'avez rendu le mal pour le bien. Vous avez sacrifié à Baal et offert vos fils comme victimes à Ross. Vous m'avez abandonné, petits et grands; vous vous être traités avec injustice les uns les autres, vous vous êtes corrompus, vous avez

1. Je ne sais trop ce que signifie cette expression vague. Elle se rapporte sans doute à ce qui vient d'être dit des habits, des chaussures et des cheveux.

2. Cette tradition est curieuse, Elle montre combien peu les Coptes se préoccupaient du texte des livres saints. Les Israélites seuls passent la mer à pied sec ; les Egyptiens les poursuivent avec leur flotte. C'est quelque peu contradictoire; mais le prodige est en partie simplifié.

3. C'est-à-dire sans doute, je les ai terrifiés.



forniqué ; parmi vous, il n'y a pas eu de juge décidant selon la justice. Si vous continuez d'agir ainsi, a ajouté le Seigneur, je ferai descendre sur vous ma colère, comme un créancier qui ne revient pas en arrière : vos jeunes gens mourront de l'épée, vos vieillards de faim et de soif, vos enfants seront réduits en esclavage et maltraités sous vos yeux, votre ville florissante sera ruinée, votre terre deviendra un désert. Jusqu'à présent je vous ai donné un délai afin que vous fassiez pénitence et que vous vous retourniez vers moi qui prendrai soin de vous. Si ne faites pas pénitence, je retournerai mon visage de vous ; si au contraire vous vous écriez vers moi, en disant : « Seigneur, Seigneur ! » je vous entendrai promptement et je vous exaucerai, disant : « Me voici, ô Beni-Israël. » Je ferai descendre sur vous la rosée au moment opportun et la pluie au temps voulu. Durant tout le temps que vous m'avez obéi, les nations étrangères vous craignaient, un seul de vous en faisait fuir dix mille et mes Anges vous servaient. Mais lorsque vous m'avez désobéi, toute la terre vous a pris en haine ; le soleil, la lune ont été remplis de tristesse à votre sujet en

voyant les adorations que vous rendiez aux idoles et tout le mal que vous commettiez en présence de Ross. »

Le prophète Jérémie se leva, il se rendit près du roi Sédécias qui était assis près de la porte du Soleil [1] avec une foule de faux prophètes. Lorsque le roi Sédécias vit venir le prophète Jérémie, il se leva pour aller à sa rencontre, l'embrassa et lui dit : « O Nazaréen [2], le Seigneur dit-il quelque chose par ta bouche, ces jours-ci? » — Le prophète Jérémie répondit : « Oui, il y a parole de la part de Dieu. » Et il lui raconta en présence du peuple ce que le Seigneur lui avait dit. Lorsque le roi eut entendu les paroles du prophète Jérémie, il se mit en grande colère. Ananie et les autres faux prophètes lui dirent : « Ce sont les discours d'un fou! » Alors le faux prophète Ananie se leva, il mit sur sa tête des cornes de fer et dit : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu :

1. Je ne sais s'il y avait à Jérusalem une porte du soleil ; je suis porté à croire que cette mention est un emprunt fait à la religion égyptienne.

2. Ce mot *nazaréen* doit s'entendre dans le sens consacré à Dieu. Les Nazaréens ne devaient pas boire de liqueur fermentée, ni se faire couper les cheveux.

« Tes ennemis seront traînés de tous les côtés; » et de sa main, il fit un geste à gauche et à droite, montrant le Sud, l'Est et l'Ouest. « Personne ne pourra s'opposer à toi, ni envahir cette terre. Il n'y a point eu de parole venant de Dieu mise dans la bouche du prophète Jérémie. » Et lorsque le roi eut entendu d'Ananie cette parole, il dit à ceux qui étaient debout près de lui : « Prenez le prophète Jérémie, jetez-le en prison dans l'endroit le plus profond et le plus rempli de fièvres, afin qu'il meure : ne lui donnez qu'un peu de pain et d'eau, afin que nous sachions si sa parole est vraie ou non. » Aussitôt on jeta Jérémie le prophète en prison.

Mais lorsqu'Abimélek, convive du roi [1], eut appris que le prophète Jérémie avait été jeté en prison, il alla trouver le roi, entra près de Sédécias et lui dit : « Que viens-tu de faire, ô roi ? N'es-tu pas rempli de crainte pour avoir fait jeter le prophète Jérémie en prison et pour avoir éteint la lumière d'Is-

1. Ce mot convive doit s'entendre aussi dans le sens d'*ami intime*. En Orient, on ne peut donner de plus grande marque d'amitié à quelqu'un que de l'inviter à manger avec soi.

raël. » — Le roi Sédécias lui dit : « Tu as bien fait de me le rappeler. Demain tu prendras des hommes avec toi et tu le feras sortir. » Abimélek prit des cordes, les jeta à Jérémie et lui dit : « Attache-les sous tes aisselles afin que nous te fassions monter hors de ce trou. » Et ils le firent monter, le laissèrent aller en liberté.

Le Seigneur dit à Jérémie : « O mon élu, va trouver le roi Sédécias et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur, ô roi d'Israël : Jusqu'à quand me mécontenterez-vous en répandant le sang des enfants innocents, en faisant faire de fausses couches aux femmes enceintes pour prendre leur fruit et le brûler dans les brasiers en l'honneur de votre idole Baal? Les cris de ceux qui sont traités avec injustice sont montés jusqu'aux portes du ciel. Pourquoi as-tu imité les actions de Manassé et non celles de David ton père? Si tu continues d'agir de la sorte en ma présence, je ferai descendre sur vous ma colère, je t'enlèverai ma gloire et ton trône pour les donner à un autre roi qui te haït, qui t'arrachera les deux yeux et les mettra dans tes mains, qui te tuera tes deux enfants l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, qui te mettra un collier comme aux chiens et qui

t'emmènera captif dans la ville de Babylone, attaché au char de Nabuchodonosor, afin que tu y meures. On te chassera devant lui, comme on chasse un mulet au moulin. Ce grand peuple sera fait prisonnier avec toi et Jérusalem sera démolie jusqu'aux fondements ; car vous avez souillé mon nom en adorant les idoles, vous avez violé l'alliance que j'avais contractée avec vos pères. Dis-lui cette parole en présence des Béni-Israël. » — Et Jérémie dit au Seigneur : « O mon Dieu, père de miséricorde, ne m'envoie pas vers Sédécias, car c'est un homme violent, qui s'emporte lorsque je lui parle en ton nom. On a lapidé tes prophètes, on a tué tes saints, et moi aussi je serai perdu ; si je retourne vers lui, il me fera jeter dans le puits aux fièvres. » — Et le Seigneur dit à Jérémie : « Va, car c'est moi-même qui t'envoie en mon propre nom. » Jérémie se mit en marche pour se rendre à l'endroit où se trouvait le roi Sédécias, il entra près de lui, lui raconta toute la parole de Dieu. Le roi Sédécias se mit en colère et ordonna de jeter de nouveau le prophète en prison. On le jeta dans le puits aux fièvres[1]. Et

1. Le texte dit mot à mot : on le jeta avec les fièvres.

lorsqu'Abimélek apprit l'emprisonnement de Jérémie, il alla trouver le roi Sédécias et sauva le prophète des mains du roi.

Pour la troisième fois, la parole de Dieu se fit entendre à Jérémie, disant : « Va trouver Sédécias et dis-lui : « Parole du Seigneur Dieu. » Jérémie se jeta alors à genoux, se prosterna devant Dieu et dit : « O Seigneur, ne m'envoie pas vers Sédécias, car il se met en colère quand je lui parle en ton saint nom. » Alors le Seigneur ordonna au prophète Jérémie de mettre par écrit tout ce qu'il lui avait ordonné, d'en composer une lettre, de la remettre à Baruch, son disciple, pour la faire porter au roi Sécédias. Le prophète Jérémie fit ce que Dieu lui avait ordonné; il écrivit une lettre, l'envoya à Sédécias, par l'entremise de Baruch, son disciple, auquel il enjoignit de la lire au roi en présence de la foule des Béni-Israël. Baruch se rendit près du roi et le trouva assis avec ses courtisans, il se tint debout la lettre à la main et lut à haute voix la parole de Dieu. Lorsque le roi entendit les paroles de Baruch, disciple de Jérémie, il se mit en grande colère, prit la lettre des mains de Baruch, alluma du feu et y brûla la lettre devant les

Béni-Israël. Il ordonna ensuite de frapper Baruch et lui demanda où était Jérémie. Le disciple lui apprit en quel endroit se trouvait le prophète et le roi ordonna de l'amener chargé de chaînes. Les gardes se rendirent près du prophète et le trouvèrent occupé à tresser des feuilles de palmier; ils exécutèrent l'ordre du roi et l'amenèrent en sa présence. Et lorsque le roi vit le prophète entre ses mains, son cœur se remplit, il se mit à grincer des dents et il lui dit : « Je ferai répandre ton sang pour en remplir le plat où je mange; je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et tes os aux bêtes féroces de la terre. Comment ton disciple ose-t-il parler ainsi devant moi ? Pourquoi fais-tu de fausses prophéties contre mon royaume et dis-tu : « Ton royaume te sera enlevé, ton trône sera renversé, le peuple sera mené en captivité et Jérusalem sera détruite de fond en comble? » Je le jure par les deux grands Dieux, Baal et Ross, je te ferai tourmenter et te ferai promptement mettre à mort; mais le meurtre aura lieu dans la prison, afin que je voie si tes paroles se réaliseront, ou non. »

Alors le roi ordonna d'attacher au pro-

phète les mains et les pieds, de le jeter en prison, de ne lui donner ni pain, ni eau, de sorte qu'il mourût de faim et de soif. Le prophète Jérémie se retourna du côté du roi et lui dit en présence des Béni-Israël : « Le Seigneur jugera entre toi et moi, ô Sédécias; car depuis plusieurs années, rien de mensonger n'est sorti de ma bouche. Voici trois fois que tu me jettes en prison et que tu veux m'y faire mourir. Tu comptes sur les faux prophètes qui t'ont fait de fausses prophéties; écoute maintenant la parole de Dieu. Le Seigneur Dieu dit : « O Israël, tu m'as mécontenté pour des idoles faites de main d'homme; c'est pourquoi j'éloigne de toi mon visage, ô roi, ainsi que du peuple d'Israël. Je vais enflammer ma colère et mes vengeances contre cette terre, je ferai venir le roi des Chaldéens, accompagné d'une armée nombreuse comme les sauterelles; il renversera les murailles de Jérusalem et dressera son trône au milieu de la ville. Quant à toi, ô Sédécias, tu verras toutes ces choses de tes propres yeux; on te prendra, comme une femme qui accouche, étendu sur ton lit; on couvrira ton visage d'un voile, comme l'on fait aux morts. Ainsi fe-

ront tes gardes dans l'espoir de te sauver et de t'emporter vers le Jourdain; mais Dieu indiquera aux gardes de Nabuchodonosor l'endroit où ils devront te chercher. Ils te poursuivront et te rejoindront près du fleuve de Karbis; ils te jetteront à terre, découvriront ton visage et te ramèneront en présence de Nabuchodonosor. Tes yeux contempleront les siens, ta bouche parlera à la sienne; il mettra à ton cou un collier, comme à un chien : tes deux fils seront tués, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche. Le roi de Babylone t'arrachera les deux yeux, il les mettra dans ta main, il t'emmènera à Babylone attaché à son char. La poussière et la cendre couvriront ta tête. Tu mangeras ton pain et boiras ton eau dans la détresse. Là-bas tu mourras et tu seras chassé comme on chasse un mulet au moulin. »

A ces mots, les serviteurs du roi se saisirent de Jérémie et lui firent ce que le roi avait ordonné. Et Jérémie le prophète dit : « O serviteurs de Sédécias, attendez un peu, car dans ma bouche se trouve la parole de Dieu que je dois dire à Sédécias. » Quand les serviteurs l'eurent laissé libre, Jérémie se retourna vers la foule des Béni-Israël et leur

dit en présence du roi : « Écoutez la parole du Seigneur : Voici ce que dit le Seigneur : — J'ai caché les défauts de vos pères ; je les ai fait sortir de la terre d'Égypte et ils sont restés quarante ans dans le désert sans que leurs vêtements fussent usés, leurs chaussures déchirées ou leurs cheveux allongés; quant à vous, vous ne resterez pas un seul mois en chemin avant que vos habits ne soient usés et devenus comme des peaux [1], que vous n'ayez été obligés de les coudre avec des cordes et des fibres d'halfa [2] ou de chardon; les cheveux de votre tête descendront sur vos épaules comme ceux des femmes, et, au lieu d'avoir une colonne pour vous éclairer la nuit et le jour, vous marcherez devant vos ennemis à la chaleur du soleil et malgré la fraîcheur de la nuit. La chaleur de l'été, le froid de l'hiver vous accableront. Quant à la lune et aux étoiles, elles ne vous donneront plus leur lumière, si bien que vous serez dans les ténèbres, que

1. C'est-à-dire seront usés jusqu'à la corde, deviendront comme des peaux où il ne reste plus un poil.

2. Trait qui marque bien la provenance du récit. L'halfa était très connu en Égypte : il est à chaque instant mentionné dans la vie de Pakhôme.

vous marcherez à tâtons, que vous tomberez les uns sur les autres. Vous pleurerez alors amèrement, vous aurez faim et soif, vous invoquerez Dieu et lui direz : « O notre Seigneur, tu es juste et tes jugements sont remplis d'équité ; tu nous traites comme nous t'avons traité. » A la place de la manne que j'ai fait descendre du ciel sur vos pères et de l'eau douce que j'ai fait couler du rocher, il descendra sur vous de la poussière et de l'air enflammé [1] ; vos corps seront couverts de plaies incurables ; je rendrai salée l'eau que vous boirez, vos corps s'épuiseront et vos os deviendront légers. A la place du soleil que j'ai fait briller sur vos pères, il y aura des poux et des mouches qui vous dévoreront ; vous resterez soixante-dix ans en captivité chez les Chaldéens jusqu'à ce que Dieu ait éloigné de vous sa colère. »

Lorsque Jérémie eut achevé ces paroles, le peuple qui l'entourait s'écria : « Vive Sédécias le roi ! » Ordre fut alors donné de jeter le prophète en prison. Voici la description de ce lieu. On marche sous terre trois

1 Nouveau trait de terroir ; l'auteur dépeint ainsi en deux mots le *khamsin* égyptien.

heures durant, au milieu des ténèbres, avant d'y arriver : Les bords du puits sont aussi fins que le verre, personne ne peut s'y tenir debout, sinon sur le gros orteil [1], et ce puits est rempli de fièvres. On laissa le prophète Jérémie en cet endroit pendant plusieurs jours, et il était dans une grande détresse. Lorsqu'Abimélek, le favori du roi, eut appris l'emprisonnement de Jérémie, il se rendit tous les jours vers lui et donna aux geôliers un dinar pour lui permettre d'entrer avec du pain et de l'eau. Il continua d'agir ainsi jusqu'à ce que vingt et un jours se fussent écoulés. Abimélek se rendit alors près du roi qui lui dit : « Qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui chez nous? » Abimélek lui répondit : « Je ne suis venu pour nulle autre cause que pour Jérémie le prophète. A quoi t'a-t-il servi de le mettre en prison une première, une seconde et une troisième fois? Tu as jeté en prison le prophète de Dieu, éteint le flambeau d'Israël, et cependant il n'a dit en ta présence que les paroles mises

1. Il est assez difficile de se figurer comment on ne pouvait se tenir debout en cette prison que sur le gros orteil : le puits devait sans doute être figuré en forme d'entonnoir.

en sa bouche par le Seigneur. » — Le roi dit : « C'est bien, ô Abimélek! puisque tu l'as rappelé aujourd'hui à mon souvenir, va, prends avec toi quelques hommes, fais-le sortir de prison; mais tiens-le dans une maison afin que nous voyons si sa parole s'accomplira, ou non. » Abimélek prit alors quelques-uns des serviteurs de Sédécias, fit sortir Jérémie de la prison et le plaça dans une maison de repos. Jérémie dit à Abimélek : « Tu es heureux, ô mon fils Abimélek, car tu as pris soin de moi au moment de ma détresse. Or, voici ce que dit le Seigneur : — Tu ne verras pas la destruction de Jérusalem, tu n'éprouveras pas les rigueurs de la captivité de Babylone et tu n'y mourras pas. Le soleil prendra soin de toi, l'atmosphère te nourrira, la terre sur laquelle tu t'endormiras te donnera le repos, la pierre te protègera contre le froid de l'hiver et la chaleur de l'été : tu goûteras de la joie pendant soixante-dix ans jusqu'à ce que tu voies Jérusalem dans sa gloire, florissante comme elle était. »

Après ces évènements, le roi Sédécias recommença de pécher. Il entra dans le temple du Seigneur et en fit enlever les deux

colonnes de marbre qui éclairaient le temple sans luminaires, il les fit placer dans le temple de Baal et de Ross. De même pour les deux tables de pierre [1], il les fit porter à l'endroit où il mangeait et buvait avec ses courtisanes; il démolit l'autel où on faisait les offrandes, il en fit une table dans le temple de Ross; il saisit l'arche d'alliance et le chandelier d'or, il les fit fondre en forme de couronne pour en couronner la tête de l'idole; il ordonna de sacrifier des taureaux à Baal, de lui apporter les enfants de deux ans et deux mois, de les tuer pour en prendre le sang et l'offrir à Baal. En ce jour, la terre trembla et le Seigneur tonna du haut du ciel. Sa vengeance descendit sur la terre entière [2] et il ordonna à l'Ange de colère de descendre sur elle avec courroux, si bien que les saints et les Anges allèrent se prosterner en intercédant en présence du Seigneur et lui disant : « O Seigneur, aie pitié

1. Il s'agit des deux tables de la loi.

2. Par cette expression la *terre entière*, il faut ici entendre toute la Judée. Les Egyptiens en ont usé pour dire simplement *toute l'Egypte*. On la trouve à chaque instant dans les monuments antiques et dans les œuvres coptes.

du peuple d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : éloigne ta colère et ne les fais pas périr. »

La parole de Dieu se fit encore entendre à Jérémie le prophète qui répondit : « Me voici. » — Et le Seigneur dit : « Je suis résolu à ne pas me relâcher de ma colère et je me suis dit que je ne ferais rien sans t'en avertir. Sans les prières qui ont lieu à Jérusalem, il n'y serait resté personne; car j'ai pitié des enfants innocents dont le sang a été versé et qui s'écrient vers moi en disant : « Que les pécheurs pèchent et qu'ils descendent dans l'enfer et qu'ils sachent que ce lieu est plein de tourments. » Il est impossible que le peuple au milieu duquel tu te trouves échappe à l'un des tourments que je ferai tomber sur lui. Veux-tu que j'envoie Khataël [1], l'ange de la colère, qu'il les fasse périr depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, depuis les enfants jusqu'aux vieillards? Ou bien que j'ordonne à la sècheresse de descendre sur eux, que le ciel et la terre deviennent d'airain [2], que nulle rosée ne descende du ciel, que nul fruit ne sorte de

1. Cet ange m'est d'ailleurs inconnu

2. C'est le mot de Racine : « Les cieux par lui fermés et devenus d'airain. »

la terre, que je fasse périr tous les arbres, que j'épuise tous leurs greniers qui regorgent, qu'ils se mangent les uns les autres, qu'ils tombent de faim dans les rues de la ville, que je les livre entre les mains du roi Nabuchodonosor qui les gouvernera pendant soixante-dix ans, afin qu'ils sachent que je suis Dieu et que c'est de ma main que viendra leur repos? » Et lorsque Jérémie entendit ces paroles du Seigneur, il se leva, il se prosterna en sa présence et dit : « O Seigneur miséricordieux, Dieu de l'humanité, créateur de toutes choses, abaisse ton regard vers les fils de tes serviteurs Abraham, Isaac et Jacob, auxquels tu as juré que leur descendance égalerait le nombre des étoiles du ciel; ne les perds pas tous, ne fais pas régner sur eux Salmaniel et sa colère [1], car il n'épargnerait personne parmi eux. Où est le serment que tu as fait à notre père Abraham lorsque tu lui as dit : « Tes descendants ne cesseront jamais d'exister sous les cieux? » Et si tu fais régner sur eux la sécheresse et la famine, si le ciel ne laisse pas

1. Ce nouveau nom de l'ange de la colère n'est pas inconnu; mais je ne sais pourquoi il se trouve ici après le premier.

tomber sa rosée et si la terre ne produit pas de fruits et que tes serviteurs périssent, où est la promesse que tu as faite à Israël en lui assurant que ses fils dureraient éternellement ! Ne sois pas irrité, ô mon Dieu, contre ton peuple pécheur, et si tu les soumets à Nabuchodonosor qui les emmènera en captivité à Babylone, que ce soit comme un père qui corrige ses enfants, et un maître ses esclaves. »

Aussitôt le Seigneur ordonna à l'archange Michel d'aller trouver Nabuchodonosor et de lui dire : « Lève-toi, va vers la Judée et vers la ville de Jérusalem ; empare-toi de ses terres avec toute ton armée et tous les Chaldéens qui sont avec toi ; emmène-les en captivité pendant soixante-dix ans. Leurs jeunes gens fabriqueront des briques, leurs vieillards couperont le bois et puiseront l'eau, leurs femmes tisseront la laine et passeront les nuits dans les labeurs et les peines. Ne leur fais aucune grâce, car je te les ai livrés afin qu'ils se corrigent. Je prendrai ensuite pitié d'eux jusqu'à l'éternité. » — Le roi Nabuchodonosor dit : « Malheur à moi ! peut-être le Seigneur est-il irrité contre moi à cause du grand nombre de mes

péchés ! et il veut que j'aille vers la terre des Hébreux pour m'y faire périr. Qu'il me fasse périr de sa main, car cela vaudra mieux pour moi, que de mourir sur une terre étrangère, moi et tous ceux qui m'accompagneront. Qu'est Babylone et qui est Nabuchodonosor près du peuple de Dieu? N'est-ce pas ce peuple qui a résisté aux Égyptiens [1] et à Pharaon qui a été submergé dans la mer et recouvert par les eaux à cause de lui ? N'est-ce pas toujours le même peuple ? Qui suis-je pour combattre le peuple de Dieu et pour vaincre ceux qui vont à la guerre sans armes, qui lèvent les mains au ciel et les Anges viennent combattre pour eux? » — L'ange dit à Nabuchodonosor : « Tout ce que tu as dit est vrai : à tout peuple qui observe les ordres de Dieu personne ne peut résister; mais, si ce peuple viole les commandements de Dieu, Dieu le livre entre les mains de ses ennemis. C'est pourquoi, règne maintenant sur eux afin qu'ils sachent que l'Éternel est Dieu. » Et lorsque

1. Le texte mentionne ici les *Grecs* (roumis) : c'est évidemment une erreur et c'est le mot Égyptiens qui doit se trouver en ce passage ainsi que le montre le nom de Pharaon qui vient après.

Michel eut fini de parler à Nabuchodonosor, il approcha sa main du roi, le flatta et lui donna pouvoir sur le peuple; puis il remonta vers les cieux.

Alors Nabuchodonosor se leva et alla trouver sa femme Halka; il lui raconta tout ce qui avait eu lieu. Et lorsqu'elle eut entendu cela, elle fut grandement émue, elle se mit à crier et à pleurer, elle dit à Nabuchodonosor : « Malheur à moi! ô seigneur mon frère [1]; emmène-moi à ta suite, car je ne te verrai plus. Qui a jamais résisté à ce peuple? Ne sais-tu pas que c'est le peuple de Dieu et que Dieu lui accorde tout ce qu'il demande. » — Nabuchodonosor répondit : « C'est leur Dieu qui les a livrés entre mes mains. » — Sa femme lui dit : « Fais bien attention à ce que je vais te dire. Quand tu partiras pour les combattre, prends avec toi un bélier, et quand tu seras arrivé près de la ville de Juda, descends de ta monture, mets ton sceptre sur la tête du bélier : s'il se dirige vers la ville de Judée, suis-le, car le

1. Trait éminemment égyptien : rien n'est plus fréquent que de trouver sur les monuments le nom de frère donné à son mari par la femme, ou celui de sœur donné à la femme par son mari.

Seigneur te l'a livrée ; mais s'il ne se dirige pas de son côté, s'il se retourne du côté de Babylone, retourne comme lui et ne fais pas la guerre au peuple de Dieu, quand même tu aurais des soldats aussi nombreux que les grains de sable. »

Lorsqu'elle eut fini de parler, elle le baisa. Quant à lui, il se leva et ordonna de faire venir ses généraux Kouris et Assaris [1], il leur fit part de tout ce que le Seigneur et son ange lui avaient promis. Ils lui dirent : « Vive à jamais le roi ! Sans doute Dieu s'est irrité contre ce peuple, parce que ce peuple a péché. Envoie porter à Sédécias, roi de Jérusalem, des paroles de paix, fais-lui des présents et demande-lui s'il s'est prosterné devant des dieux étrangers, s'il a renié les œuvres du Seigneur et de leurs prophètes qui intercèdent pour eux. S'il ne l'a pas fait, ne te mets pas en campagne contre eux, car ils adresseraient des prières à leurs prophètes et ceux-ci nous feraient tous périr en leur pays, comme ils en ont fait périr d'autres que nous. Le feu du ciel descendrait

1. Si je ne me trompe, ces deux noms sont les mêmes que Cyrus et Assuérus. Le conteur savait l'histoire à sa manière et fait preuve de son érudition.

contre quiconque se lèverait contre eux et le brûlerait. » Ce conseil plut au roi Nabuchodonosor, il envoya l'un de ses généraux, lui donna trente mille cavaliers, écrivit une lettre à Sédécias et lui envoya des présents avec beaucoup d'or.

Le général se mit en marche, et, pendant qu'il était en marche vers Jérusalem, le roi Sédécias apprit qu'un envoyé de Nabuchodonosor, roi de Babylone, était sur le point d'arriver. Il sortit de la ville à sa rencontre, entouré des femmes des Béni-Israël qui portaient des présents. Lorsque le général eut rencontré le roi, il descendit de sa monture, lui remit la lettre de Nabuchodonosor et ses présents. Sédécias prit l'or et en fit une couronne qu'il mit sur la tête de la statue de Baal et il écrivit au roi de Babylone la lettre suivante : « Salut à toi ! mon Dieu est le vôtre et le vôtre est le mien. » Il scella la lettre, la remit au général, le combla de pierreries et de joyaux. Lorsque les prêtres de Baal apprirent toutes ces choses, ils dirent : « Où est donc Jérémie qui nous disait que le roi de Babylone viendrait ici et régnerait sur nous ? »

Peu de jours après, le général arriva à Ba-

bylone avec les trente mille cavaliers, salua Nabuchodonosor et lui remit la réponse de Sédécias. Lorsque le roi eut lu cette réponse, il fit entendre un rugissement de lion et dit à Kouris ainsi qu'à ses compagnons : « Préparez vos armes et vos soldats! » En ce jour même, Nabuchodonosor sortit de Babylone avec tous les Chaldéens au nombre de six millions d'hommes, sans compter six mille chars sur chacun desquels se trouvaient seize cavaliers [1]. Le total était de six millions, plus quatre-vingt-seize mille et six cent mille cavaliers [2] ayant lances et boucliers, se tenant à la droite et à la gauche du roi jusqu'à ce qu'on fût arrivé aux frontières qui séparaient le royaume de Babylone de celui de Juda. Alors Nabuchodonosor descendit de son char, quitta son trône ; puis il prit son sceptre et le plaça sur la tête du bélier. Aus-

1. Les chars égyptiens, d'après le poème de Pentaour contenaient trois hommes : le conteur exagérant tout, en met ici seize : les chars devaient être en conséquence.

2. Le texte du manuscrit arabe dont je me suis servi porte : total, six millions et trois millions et six cent mille. Je ne sais d'où peuvent provenir les trois millions. Je les ai remplacés par les quatre-vingt-seize mille cavaliers des chars. Le tout donne un chiffre déjà fort joli de près de sept millions d'hommes.

sitôt le bélier se dirigea vers la terre de Juda. Le roi dit alors à tous ceux qui étaient près de lui : « Je suis vraiment étonné de ce que Dieu m'ait livré ce peuple ! » Il ordonna ensuite de lui apporter le foie d'un mouton, il le plaça sur le sceptre, signe de sa royauté sur terre, le plaça sous ses pieds, tourna son visage du côté de l'Orient et dit : « O Dieu qui m'es inconnu, Dieu des Hébreux, Dieu d'Abrahaam, d'Isaac et de Jacob, Dieu dont je ne suis pas digne de prononcer le nom, car mes lèvres sont trompeuses ! Je crains que ce peuple n'ait été livré en mes mains, à moi pécheur, qu'à cause du grand nombre de mes péchés et de ceux de mon peuple. » Alors il tourna son visage du côté de l'Orient et pria en disant : « O Dieu d'Israël, Dieu du ciel et de la terre dont le nom est parvenu jusqu'à moi pécheur, toi qui as toute puissance au ciel et sur la terre, je t'en prie, ô mon Seigneur, si cet homme qui m'est venu trouver est un ange et si c'est par ton ordre que je fais la guerre à ce peuple, fais-moi voir un signe de ta volonté par l'entremise de ce bélier, car je suis ton serviteur Nabuchodonosor, roi de Babylone. C'est toi qui as tellement endurci le cœur du Pha-

raon que les eaux l'ont submergé avec tous ceux qui l'accompagnaient. Si j'ai péché devant toi et que tu veuilles me faire périr, fais-moi fuir de peur jusqu'aux extrémités de la terre ainsi que tous ceux qui me suivent. Mais si tu veux, ô Seigneur, les livrer entre mes mains, que l'ombre de mon sceptre revienne vers moi. » Aussitôt le soleil changea de direction; l'ombre du sceptre de Nabuchodonosor et de la tête du bélier fit retour. Le roi Nabuchodonosor mit ensuite le bélier à sa gauche et le foie de mouton à sa droite, puis il dit de nouveau : « O Seigneur, fortifie mon cœur! » Et le Seigneur lui donna la force; le roi de Babylone sut que le Dieu des Juifs les avait livrés entre ses mains.

Cependant le Dieu de la miséricorde s'était souvenu d'Abimélek, pour avoir gardé et conservé le prophète Jérémie que Sédécias avait fait jeter en prison. Le Seigneur ne voulut pas que pendant la captivité de Babylone, il fut au nombre des captifs courbés sous le joug de Nabuchodonosor. Le jeune Abimélek continuait d'aller tous les jours au jardin du roi Sédécias, son maître et de lui apporter des fruits. Un jour qu'Abimélek

avait cueilli dans le jardin un panier plein de raisins et de figues et qu'il s'était mis en chemin pour rentrer à la ville, Dieu se rappela la parole qu'avait dite le prophète Jérémie : « Quant à toi, Abimélek, tu ne verras ni la captivité de Babylone, ni la destruction de Jérusalem, ni le roi Nabuchodonosor. » Pendant qu'Abimélek marchait et regardait le ciel, (le trajet était d'environ une heure), il se dit : « Je suis sorti avant l'heure accoutumée et je n'ai pas pris de pain pour Jérémie le prophète! Voilà, je vais m'asseoir et dormir sous cet ombrage! » Il s'endormit ainsi, après avoir placé sous sa tête le panier plein de fruits et couverts de petits rameaux. La terre lui donna repos : le rocher de la grotte s'étendit au-dessus de lui et le recouvrit comme un plafond. La rosée descendait sur lui pour le rafraîchir, le soleil prenait soin de lui, si bien qu'il n'éprouva ni faim ni soif, depuis que Jérusalem fut détruite jusqu'à ce qu'elle eût été rebâtie une autre fois.

Ensuite Nabuchodonosor arriva en Judée, et avec lui toutes les forces des Chaldéens; il s'empara de toute la Judée et de toutes les villes qui entouraient Jérusalem. Il se réjouit

avec ses soldats de se trouver sur la terre d'Israël. Ils étaient nombreux comme des sauterelles, battaient des mains en signe d'applaudissement et disaient : « Allons combattre les Hébreux ; nous les ferons périr et nous pillerons leurs biens, car toutes les nations haïssent le peuple d'Israël qu'on n'a pu vaincre jusqu'ici. Ils pouvaient en effet soumettre tous les peuples par la force de leur Dieu qui combattait pour eux. » Les Béni-Israël se tinrent debout devant Nabuchodonosor pour lui résister ; mais leur force fut bien vite épuisée, ils furent devant lui comme des femmes enceintes. Nabuchodonosor ordonna de les enchaîner et tous ceux qui étaient sur le haut des terrasses ne descendaient qu'enchaînés ; tous ceux qui étaient dans les champs ne pouvaient entrer dans la ville sans être faits prisonniers. Et il ne resta aucun des Hébreux qui ne fût conduit devant Nabuchodonosor près de la porte de Jérusalem, et le roi de Babylone ordonna d'en démolir les murailles.

Lorsque Sédécias apprit tout cela, il fut dans une grande agitation : le sang coula de son corps comme de celui d'une femme qui accouche ; il s'étendit sur son lit, se couvrit

le visage comme celui d'un mort; ses serviteurs l'emportèrent, cherchant à traverser le pays pour sauver Sédécias. Mais Nabuchodonosor donna l'ordre de lui amener Sédécias, et Kouris, le général, se rendit à la maison du roi de Jérusalem. Il la trouva ornée d'étoffes de soie et d'or; le lit du roi était embaumé d'encens et près du lit était l'idole que Sédécias adorait. Dieu jeta alors au cœur des serviteurs de Nabuchodonosor la pensée de poursuivre les serviteurs de Sédécias, ils les atteignirent portant le lit sur leurs épaules près du fleuve de Karmis. Ils firent descendre le lit de dessus leurs épaules, enlevèrent ce qui cachait le roi et le conduisirent à Kouris, chef des patrices chaldéens [1]. Celui-ci ordonna de lui arracher les yeux, de les lui mettre à la main, de lui tuer ses deux enfants, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, de lui mettre un collier au cou, de le conduire comme un chien. C'est ainsi qu'on le conduisit devant Nabuchodonosor qui ordonna de l'attacher à la queue d'un

1. Cette expression montre que ce terme de *patrice* était connu du conteur; elle peut par conséquent servir à déterminer l'époque où fut composé ce récit, époque qui ne saurait être postérieure à la conquête arabe.

cheval jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Babylone où on le mit à conduire le mulet du moulin [1]. On lui donnait un peu de pain et d'eau pour sa nourriture.

Nabuchodonosor ordonna aussi d'enchaîner les vieillards des Beni-Israël, de leur attacher le cou aux pieds jusqu'à ce que les os de leurs cous fussent brisés [2], de mettre des pierres sur le ventre des femmes enceintes : en un mot le cœur de Nabuchodonosor devint dur à leur égard. Il dit aux Hébreux : « Où est le prophète Jérémie afin je lui demande si je dois partir pour mon mon pays, qu'il me donne des nouvelles de l'arche d'alliance dans laquelle se trouvent les deux tables de pierre écrites de la main

1. On retrouve par deux fois plus haut : tu seras chassé comme le mulet du moulin. Il semble y avoir contradiction; cependant on peut trouver une explication. La mention du mulet ne doit pas surprendre. D'ordinaire ce sont les femmes qui tournent la meule; mais quand il faut moudre une grande quantité de blé, et que la meule est grosse, c'est une bête de somme qui fait encore tourner la meule.

2. Cette torture est imaginé de la manière dont on attache les vaches en Egypte. Il serait difficile de faire marcher un homme ainsi attaché. On mettait ce supplice au nombre de ceux des damnés, comme on le voit dans la vie de Schnoudi.

de Dieu. » — Et la foule des Beni-Israël s'écria en disant : « Où trouver Jérémie le prophète, le béni de Dieu, que Sédécias a fait mettre en prison avec ordre de ne lui donner ni pain, ni eau, jusqu'à ce qu'il fût mort. » Et pendant que les Hébreux parlaient ainsi, l'Esprit porta Jérémie le prophète et le plaça en présence du général qui lui demanda l'arche; car il ne l'avait pas encore portée sur la montagne de Jéricho et la poussière et le vent ne l'y avaient pas cachée; quand au bois de l'arche, Sédécias l'avait placé sous son idole Baal. Les vieillards des Beni-Israël dirent alors au roi : « Vive le roi, qu'il nous permette de parler en sa présence. » — Et Nabuchodonosor leur dit : « Ne parlez pas, car c'est votre Dieu qui vous a vaincus; qui pourrait en effet vous répondre ? » — Et ils dirent : « Le Seigneur connaît celui que Dieu a envoyé; il est petit par son âge, tu entends sa parole sans voir sa personne à cause de la grande confusion qui règne et parce qu'il y a beaucoup de gens qui lui ressemblent. Or voici que tous les Beni-Israël sont rassemblés devant toi; fais leur donner des rameaux d'olivier, et celui dans

la main duquel fleurira le rameau, c'est lui le prophète [1]. » Nabuchodonosor accepta cette proposition, il leur fit apporter des branches d'olivier. Aussitôt l'ange porta le prophète Jérémie et le plaça devant Nabuchodonosor qui vit que le rameau du prophète avait fleuri. A cette vue, le roi se leva de dessus son trône et se prosterna devant Jérémie le prophète, disant : « Tu es le prophète de Dieu ! va et prie le Seigneur; demande-lui s'il m'a vraiment envoyé pour demeurer en cette terre, sinon je m'en irai loin d'ici. » — Jérémie lui dit : « Enlève les liens de ceux que tu as fait lier, fais-les reposer de leur torture jusqu'à ce que je sois allé et que j'aie interrogé le Seigneur. » Nabuchodonosor fit ce qui lui était demandé, on détacha leurs liens et le prophète Jérémie se rendit au temple de Dieu.

Il trouva le sang des enfants qu'on avait répandu, il pleura et dit : « O mon Dieu, roi des rois, je t'en prie, regarde-nous du haut

1. Tout ce passage est diffus et fort peu compréhensible; l'original a sans doute été mal traduit. L'auteur veut seulement dire que Jérémie ne voulait pas se laissait reconnaître à moins d'un prodige; et il fait revivre celui de la verge d'Aaron.

du ciel et prends pitié de ton peuple qui est maintenant en la main de Nabuchodonosor. Sauve-les de leur détresse, de la main de leur ennemi et de ceux qui les haïssent. » Il tomba la face contre terre et pria pour le peuple. Une voix se fit alors entendre à lui du haut du ciel, disant : « O mon élu Jérémie, assez de prières pour ce peuple! Ne sais-tu pas que je suis un Dieu pitoyable? J'ai compté ce peuple jusqu'au chiffre de quatre-vingt millions; et maintenant que voici la sixième heure, prends ce flambeau dans ta main, éclaire l'Est de Jérusalem, et regarde si tu trouveras parmi le peuple un seul homme qui ait de la lumière sur le visage, si tu trouveras un seul homme dont la bouche n'ait pas été souillée par l'adoration des idoles. Sans le moindre doute, je sauverai le peuple si tu trouves un seul homme qui aime son frère, je ne le laisserai pas emmener en captivité. Mais si tu ne trouves personne, entre dans le temple, place le flambeau sur l'autel et il y restera allumé jusqu'à la fin des soixante-dix ans, jusqu'à ce que le peuple se convertisse et marche en ma voie. Et quand tu auras placé le flambeau où il doit être, quitte tes habits de prophète et marche avec

le peuple qui restera soixante-dix ans sous la domination de Nabuchodonosor. »

Et lorsque Jérémie eut entendu ces paroles du Seigneur, il sortit, ayant à la main un flambeau allumé. Des gens du peuple lui dirent : « O notre père Jérémie, pourquoi marches-tu avec un flambeau pendant qu'il est jour? » — Il leur dit : « Je cherche un homme qui n'ait pas été souillé par le culte des idoles et je ne le trouve pas. » Il pleura ensuite amèrement et retourna vers l'autel où il laissa le flambeau allumé ; puis il entra dans la chambre où l'on gardait les vêtements sacrés, il prit le manteau du grand-prêtre, monta sur la terrasse du temple et dit à la pierre angulaire : « Je m'adresse à toi, parce que tu as été jugée digne d'un grand honneur, toi et tous ceux qui observent les commandements du Seigneur ; tu es la ressemblance du Fils de Dieu, le maître des hommes vaillants aux jours passés comme au temps présent. Ce temple sera démoli jusqu'à la pierre angulaire : c'est pourquoi tu vas recevoir ce grand honneur. Ouvre-toi pour renfermer la robe du grand-prêtre : garde-la en toi jusqu'à ce que Dieu ait voulu ramener le peuple. » Il prit ensuite la tiare sur

laquelle était écrit le nom de Dieu et qu'Araon et ses fils mettaient sur leur tête au moment du sacrifice ; il fit un signe vers le ciel et dit : « Je m'adresse à toi, ô roi de la lumière immense, créature comme je n'en ai pas vu de pareille entre les créatures de Dieu, garde cette tiare qui contient le nom de Dieu ; » puis il la jeta vers le soleil et les rayons du soleil la reçurent. Et lorsque Jérémie eut achevé tout cela, il ôta ses vêtements de prophète au milieu du temple, revêtit un cilice, se couvrit les flancs d'un pagne, se prosterna devant le Seigneur et prit les clefs du temple. Il les plaça devant le seuil du temple et dit : « Je m'adresse à toi, ô seuil du temple de Dieu, reçois ces clefs et garde-les jusqu'à ce que Dieu ait ramené le peuple. » Aussitôt le seuil de la porte s'ouvrit pour les recevoir.

Après cela, le prophète Jérémie se rendit près du roi des Chaldéens ; et lorsque le peuple le vit revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendres, il poussa des cris accompagnés de pleurs et de lamentations, il couvrit sa tête de poussière et vit que le Seigneur ne lui avait pas pardonné, car on savait que lorsque Jérémie allait prier Dieu

pour le peuple, le Seigneur prenait pitié du peuple et qu'après avoir reçu le gage de cette miséricorde, Jérémie sortait revêtu d'habits blancs et la tête parfumée. Et lorsque le prophète Jérémie eut accompli toutes ces choses, il dit à Nabuchodonosor : « Monte sur ton char et retourne à Babylone, car Dieu les a livrés entre tes mains. » Aussitôt Nabuchodonosor se leva comme un lion et se mit en chemin vers Babylone, ordonnant à ses généraux de rassembler tous les Juifs et de les faire marcher. Ils marchèrent en effet, et le prophète Jérémie était au milieu d'eux, nu-tête et nu-pieds. Le roi Nabuchodonosor le vit et lui dit : « Quelle faute as-tu donc commise ? Viens monter avec moi ; il n'est pas convenable que tu ailles à pied et que tu sois revêtu d'un cilice. » — Jérémie le prophète lui répondit : « J'ai péché devant Dieu plus que ce peuple tout entier. Vive le Seigneur mon Dieu ! je ne quitterai pas ces vêtements avant que le Seigneur n'ait ramené son peuple à Jérusalem. » Nabuchodonosor ordonna alors à ses généraux de prendre Jérémie avec eux.

Et le peuple hébreu marchait vers Babylone au milieu des peines et des épreuves.

En moins d'un mois, leurs vêtements furent souillés comme une vieille peau déchirée, leurs chaussures tombèrent de leurs pieds, leurs cheveux devinrent longs comme ceux des femmes. Le soleil brûla leurs corps, ils furent recouverts de boue et de crasse, et leur chair s'ouvrit : le froid de la lune et des étoiles les fit souffrir pendant la nuit tellement qu'ils tombaient la face contre terre, ne savaient ni ne pouvaient marcher. Ils tombaient à la renverse les uns sur les autres de faim et de soif. Ils levèrent alors les yeux au ciel et dirent : « Quelle différence entre notre état et l'état de nos pères, quand Dieu donnait la manne à Moyse, quand la source d'eau douce les suivait dans le désert ! » La poussière tomba sur eux du haut du ciel, l'eau douce se changea pour eux en eau salée, les femmes enceintes avortaient, celles qui nourrissaint rejetaient leurs enfants, car elles ne trouvaient plus de lait pour les allaiter. Enfin ils s'écrièrent avec de grands soupirs : « Tes jugements sont justes, ô Seigneur ! et tu nous as punis selon nos péchés; car nous avons immolé nos enfants aux idoles et nous t'avons irrité. Ce sont nos péchés qui nous ont attiré tous ces malheurs. »

Nabuchodonosor arriva enfin avec eux à Babylone ; il entra dans son palais : ses fils et sa femme l'embrassèrent et il leur raconta tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il les avait quittés. Il revêtit ses vêtements royaux, il s'assit sur son trône pour juger les Hébreux et leur imposer leur travail. On compta qu'ils étaient au nombre de cent quatre vingt mille, outre les cinquante mille qui étaient morts en chemin, et sans compter les enfants morts dans les bras ou dans le ventre de leurs mères. Nabuchodonosor ordonna de faire travailler les jeunes gens dans la boue pour faire fabriquer des briques, de faire fendre le bois et puiser l'eau aux vieillards, de faire tisser la laine aux femmes. Chaque jour on lui montrait leurs travaux, comme ceux des esclaves, et il leur donnait pour nourriture du pain et de l'eau. Les Hébreux furent donc captifs à Babylone et subirent le joug de l'esclavage. Nabuchodonosor leur fit bâtir des villages, des maisons, des tours sur le bord du fleuve et des murailles tout autour de Babylone. Tous les jours les Chaldéens portant leurs lyres se rendaient sur les rives du fleuve et demandaient aux Hébreux : « Comment chantiez-

vous en l'honneur de votre Dieu ! » — Et les Hébreux répondaient en soupirant : « Comment pourrions-nous chanter le Seigneur sur une terre étrangère ? » Enfin ils s'écrièrent au milieu de leurs pleurs et de leurs lamentations : « Tu nous a punis, ô Seigneur, par le malheur qui nous a frappés ! vois la confusion de nos visages. Nous avons cru autrefois que tu étais notre Dieu ; nous t'avons irrité en n'écoutant pas tes prophètes, ô Jérusalem ! »

Les Hébreux étaient donc comme des esclaves pour le roi de Babylone. Nuit et jour le prophète Jérémie adressait pour eux des prières au Seigneur, car il voyait la détresse et les tourments qui accablaient le peuple. Quant à Sédécias, il fut attaché au char de Nabuchodonosor jusqu'à ce que le roi fût arrivé à Babylone ; puis pendant quarante ans, il dut conduire le mulet du moulin ; il souffrit tourments et endura misère plus que tout autre. Pendant tous les jours de sa vie, Nabuchododosor ne prit jamais pitié des Hébreux. Lorsqu'il fut mort, le persan Ouaqdous [1] lui succéda ; celui-ci tourmenta

1. J'ignore à quel roi se rapporte ce nom.

les Hébreux par la faim et la soif, il diminua leur nombre plus qu'il n'avait été fait du temps de Nabuchodonosor. Il donnait à chacun deux pains [1] pour deux jours et un peu d'eau; il augmenta la quantité de travail qu'ils devaient faire et leur fit endurer beaucoup de maux, si bien que de leur grande quantité, il ne resta plus que quatre vingt mille personnes.

Les enfants des Hébreux apprenaient les sciences des Chaldéens; ils étaient au nombre de quatre-vingt-dix jeunes garçons qui allaient à l'école. Parmi eux se trouvait un jeune enfant nommé Azerah [2] que sa mère mena tout petit à l'école, alors qu'il ne savait distinguer le bien du mal. L'esprit de Dieu était en lui. Chaque jour, les enfants des Chaldéens et ceux des Hébreux sortaient de l'école pour aller puiser l'eau qui leur était nécessaire. Ils sortirent un jour et la cruche d'Azerah tomba dans l'eau. Les enfants Chaldéens dirent quelque chose d'in-

1. Les pains des Coptes sont très petits; un Copte qui travaille peut facilement en manger, malgré sa sobriété, deux ou trois par repas.

2. Ce nom a été sans doute inspiré par l'Azarias de l'Écriture : c'est l'Ezra moderne.

convenant aux enfants Hébreux. Ils battirent des mains en s'écriant : « O Hébreux ! vous êtes des gens sans force ! » Azerah leva les yeux au ciel, soupira, versa des pleurs et dit : « O Seigneur mon Dieu, regarde-nous et prends pitié de nous en souvenir d'Abraham ton ami, d'Isaac ton élu et de Jacob l'objet de ta bénédiction. Où est l'alliance que tu as faite avec tes serviteurs ? N'éloigne pas de nous ta miséricorde, car, au milieu de ce peuple, nous sommes haïs plus que toutes les autres nations vaincues. Maintenant donc, ô Seigneur, prends pitié de nous, car nous avons péché en ta présence ; mais tu es miséricordieux et tu pardonnes les péchés. » Il ôta ensuite ses habits, descendit dans le fleuve, les remplit d'eau comme une cruche, les porta sur son épaule et accompagna les autres garçons à son école sans qu'il en tombât une seule goutte. Lorsqu'il fut arrivé, il arrosa l'école avec l'eau qui était dans son habit, et lorsqu'il eut fini, il remit son habit qui était sec, comme si de rien n'était. Lorsque le maître d'école eut vu ce prodige, il se leva, se prosterna devant l'enfant et dit : « Vraiment je te dis que c'est toi qui sauveras ton peuple de la captivité ! » Et de ce

jour il crut en la grâce de Dieu. Quelques jours après, ils voulurent puiser de l'eau comme d'habitude ; les enfants Chaldéens sortirent en se disant les uns aux autres : « Séparez-vous des Hébreux, ne mangez pas avec eux, car ils n'adorent pas nos dieux. » Ils se séparèrent d'eux et les frappèrent. Et lorsqu'Azerah vit cela, il frappa une pierre de son pied et en fit jaillir une eau tellement abondante qu'elle coula jusqu'aux pieds des enfants Chaldéens. Le maître se leva aussitôt, lui baisa les mains et lui dit : « Qu'as-tu de commun avec ces chiens à cause desquels tu veux faire périr la ville? » Azerah prit pitié de son maître, surtout lorsqu'il l'eut vu pleurer ; il se rendit à l'endroit où était la pierre, mit son pied sur elle et lui dit : « Absorbe cette eau, car le Seigneur a dit qu'un second déluge ne viendrait pas sur la terre ; mais le feu viendra qui la consummera jusqu'aux fondements. » Aussitôt la terre s'entr'ouvrit et absorba l'eau. Azerah se leva ensuite emmena tous les enfants Hébreux et s'en alla avec eux à l'école chaldéenne.

Sur ces entrefaites, le roi Kouros ordonna de rassembler tout le peuple des Hébreux et dit : « Apportez-moi les lyres avec lesquelles

vous glorifiez votre Dieu ; jouez-en en ma présence. » — Ils répondirent : « Nous craignons d'en jouer dans un pays étranger, car notre Dieu ne le veut pas. » — Il leur dit : « Faites ici comme vous faisiez dans votre pays. » Ils lui dirent : « Les enfants de Lévi sont ceux qui ont été choisis par le Seigneur pour nos chefs quand nous jouons de la cithare. » Kouros ordonna qu'on apportât une cithare aux Hébreux qui se mirent à en jouer harmonieusement; ils s'accompagnaient en battant des mains et en frappant des pieds sur la terre [1]. Aussitôt la terre se souleva, comme si elle eut voulu rejeter les Béni-Israël dans leur pays, si bien que Jérusalem entendit leurs voix. Les Chaldéens furent stupéfaits ; des nuées descendirent du ciel et recouvrirent tout le temple. Tous ceux qui se trouvaient à Jérusalem [2] surent que Dieu avait pris pitié d'eux Kouros fut

1. C'est encore ainsi qu'aujourd'hui les Coptes voient les Nubiens, les nègres du Sourdan et surtout les Barbariens se délecter en faisant de la musique.

2. Peut-être y a t-il ici une faute et devrait-on lire Babylone ; j'ai laissé la leçon Jérusalem à cause de l'incertitude qui règne toujours quand il s'agit des auteurs coptes

rempli de crainte et dit aux Hébreux : « Gardez-vous de jouer de vos cithares tant que vous serez dans ce pays, jusqu'à ce que vous soyez retournés dans votre terre. Là vous glorifierez Dieu. »

Cependant les soixante-dix années s'achevèrent. Il y avait trois hommes, à savoir Azerah fils de Baria, Daniel fils de Batouna et Ézéchiel fils de Nouri [1]; c'est à ces trois hommes que Dieu parlait et ils prophétisaient à Babylone. Ils dirent : « Allons prendre un bélier ; nous irons dans le désert pour faire un sacrifice au Dieu d'Israël ; comme nous avons entendu raconter de nos pères qui sacrifiaient un bouc pour leurs péchés, et le Seigneur envoyait son ange avec un sceptre de feu pour recevoir d'eux leur offrande. Allons donc ! peut-être la miséricorde du Seigneur est-elle près de nous et nous enverra-t-il son ange pour recevoir de nous ce que nous lui offrirons. » Ils firent ainsi. Quant à Azerah, il prit du bois d'Atrafis [2] *(sic)*, du bois d'ébène, trois autres morceaux de

1. Le copiste s'est sans doute trompé et a mal ponctué de là *Nouri* au lieu de *Bouzi* qui était le nom du père d'Ézéchiel. Quant aux deux autres ils sont d'invention copte.

2. J'ignore quel est ce bois.

bois; il plaça le bélier en haut du bois, tourna son visage vers l'Est, c'est-à-dire dans la direction de Jérusalem et pria le Dieu d'Israël en disant : « O Dieu de nos pères, le seul Éternel! toi qui as exaucé Abel, le premier martyr, de préférence à Caïn son frère, toi qui as créé Seth à la ressemblance d'Abel, qui as rendu vaine la force des impies, qui as fait monter Énoch aux cieux à cause de sa pureté et qui lui as appris les mystères célestes; toi qui, avant le péché d'Adam lui as donné l'autorité et as mis entre ses mains tout ce qui est sous le ciel; je t'implore, ô mon Dieu, exauce mes prières et mes larmes, souviens-toi de l'engagement que tu as pris avec Abraham en disant : Si tes fils observent les conditions de mon alliance, je perdrai leurs ennemis. Maintenant donc, ô mon Dieu, prends pitié de tes esclaves, car nous sommes prêts à mourir pour ton saint nom. Du haut de ton ciel écoute-nous aujourd'hui, accepte notre offrande, aspire son parfum, fais miséricorde et pardonne à ton peuple. »

Quand il eut fini sa prière, ainsi que ses frères, leur imploration monta vers le trône de Dieu et leur parole entra dans l'oreille du

Seigneur Sabaoth qui envoya son ange sous une forme humaine, afin de lui monter leur offrande. L'archange Michel descendit alors, se tint debout sur l'autel, consuma le bélier et le bois de son sceptre de feu qui dévora tout ce qu'il y avait; puis il remonta vers les cieux. Il s'arrêta dans les airs, se rendit visible aux trois prophètes, leur donna la bénédiction céleste et les cieux s'ouvrirent pour le recevoir.

Quant à Jérémie, il alla trouver Kouros à Babylone [1], revêtu d'un cilice. Il priait pour le peuple, et pendant qu'il priait en disant : « O Seigneur, Dieu de mon âme et de mon corps, exauce la prière que je te fais pour les maux de ce peuple, car maintenant les jours de ta colère sont passés et le terme que tu as fixé pour le sauver est arrivé ; » l'ange Michel lui donna un ordre en disant : Hâte-toi d'aller en la terre des Chaldéens. Sauve le peuple, fais-les sortir ; et si les habitants de Babylone les retiennent, Dieu fera tomber le ciel sur la terre et sa colère descendra sur eux. » Il accompagna le prophète

1. Voici encore une nouvelle surprise. Jérémie était retourné à Jérusalem sans que l'auteur ait pris soin de le dire.

devant le roi de Babylone et Jérémie sauva le peuple de la main du roi. Pendant que Jérémie agissait ainsi, Michel lui apparut et lui dit : « Salut à toi ! » — Jérémie lui dit : « Me voici, j'ai entendu ta voix et ta parole a donné de la force à mes os, ta conversation a rafraîchi mes entrailles ! Où étais-tu donc, ô Seigneur ? Tu ne m'es apparu qu'en ce jour ! Et moi, je me trouvais dans la détresse au sujet de ce peuple, comme un père pour ses enfants. » — L'archange Michel dit à Jérémie : « Je suis aujourd'hui venu vers toi pour sauver ton peuple, car Dieu m'a envoyé pour cela. Voici ce que dit le Seigneur que tu sers : « J'ai pris pitié de ce peuple et j'ai résolu de le faire retourner dans son pays afin qu'il me glorifie. Si les Chaldéens ne le laissent pas aller, je m'irriterai contre eux, je ruinerai leur terre jusqu'à ce qu'ils l'aient laissé partir ; et s'ils les retiennent encore, j'agirai avec eux comme j'ai agi avec Pharaon et ses soldats. » Après avoir dit ses paroles à Jérémie, l'ange ajouta : « Reste ici jusqu'à ce que je sois allé et que j'ai rassemblé tout le peuple près de toi. »

L'ange alla donc et rassembla le peuple

d'Israël en un seul endroit. Il se rendit près de ceux qui faisaient de la brique et leur dit : « Assez travaillé ! allez trouver votre père Jérémie, car le Seigneur vous a délivrés de ce travail. » Il dit de même à ceux qui coupaient le bois et puisaient l'eau. Il alla aussi trouver les tisseuses dans la ville et leur dit : « Assez travaillé ! car le Seigneur vous a délivrées. Allez trouver votre père Jérémie. » Personne d'entre eux ne resta loin des autres, ils se réunirent tous. Jérémie les conduisit au palais du roi. Kouros et Amis dirent à Jérémie : « Quel est le Dieu d'Abraham, celui d'Isaac et celui de Jacob ? Vraiment, ô Hébreux, retournez à votre travail et quittez ce dessein. » Et Kouros ordonna de frapper Jérémie en présence du peuple. Aussitôt Kouros et Amis[1] se levèrent, sortirent du palais, se présentèrent devant les chefs des travaux pour leur donner l'ordre de châtier et de tourmenter le peuple. En ce moment une nuée descendit du ciel, la terre trembla, le vent souffla, le soleil disparut, les ténèbres devinrent visibles,

1. Je ne sais quel est cet Amis qui ne répond à aucun nom connu.

les habitants de l'air se confondirent avec ceux de la terre, les cavaliers virent leurs chevaux s'enfoncer dans la terre, si bien que les Chaldéens s'écrièrent à Cyrus et à Amis en disant : « Assez, assez! voulez-vous donc que le Dieu d'Israël nous traite comme il a traité les Hébreux? [1] » Le roi Kouros tomba de dessus son char, et se cassa les os du dos [2], Amis [3] se cassa aussi le bras droit. Ils s'écrièrent : « O Dieu des Hébreux, prends pitié de nous! car nous avons péché en refusant de laisser partir ton peuple. Nous t'en conjurons, prends pitié de nous et nous les laisserons partir en paix pour leur pays. » Alors le prophète Jérémie eut pitié d'eux, surtout lorsqu'il vit couler leurs larmes; il se rendit près de Kouros, ressouda les os qui étaient cassés et guérit aussi le bras d'Amis.

Lorsque Dieu vit que leur cœur avait renoncé à leur dessein, il rendit le calme à la

1. On s'attend peu à trouver ici le nom des Hébreux. Le sens exigerait plutôt celui des Egyptiens; cependant le mot Hébreux peut se comprendre.

2. C'est-à-dire la colonne vertébrale.

3. Le mot Amis est ici et plus bas écrit Asis. On ne peut avoir confiance en aucun de ces noms.

terre et fit reparaître le soleil. Aussitôt le roi Kouros et Amis ordonnèrent de faire venir les Hébreux; puis le roi compta les jours qu'ils avaient passé dans la captivité, leur paya leur salaire, fit monter Jérémie sur un cheval, le revêtit d'un habit royal, lui mit une couronne sur la tête, lui donna des montures et des chameaux chargés de vivres, puis il écrivit pour tout l'empire des Chaldéens une lettre dans laquelle il disait : « Sortez au-devant du prophète Jérémie, accompagnez-le jusqu'à ce qu'il ait quitté votre pays. » On fit présent au prophète Jérémie de dix serviteurs. Jérémie sortit des villes chaldéennes avec tout son peuple, et la totalité de ceux qui sortirent de Babylone fut de quatre-vingt millions, et il en était mort pendant la captivité cent millions [1].

Lorsqu'ils furent sortis de Babylone, ils commencèrent de prier en disant : « Hâte-toi, ô Jérusalem, de ceindre ta couronne, car

1. Ces chiffres sont tout simplement fantastiques. Plus haut, il s'agissait seulement de 80,000. En arabe, le mot million s'exprime par mille mille : le scribe a répété le mot *alph* afin de faire mieux ressortir le miraculeux de son récit. Les 100,000,000 de morts s'expliquent par la reproduction.

tes fils, partis dans la tristesse et les pleurs, te reviennent dans la joie et dans la paix. » Jérémie le prophète retourna ainsi en paix dans son pays après avoir été honoré dans la terre des Chaldéens, escorté de cavaliers jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Jérusalem. C'est ainsi qu'ils y arrivèrent.

Quant à Abimélek, il sortit de l'endroit où il dormait. La grotte sous laquelle il se trouvait se releva ; il vit le panier de figues et de raisins avec la poussière qui les couvrait. Abimélek dit alors en son âme : « Je n'ai pas été long et je me sens un peu alourdi. Il faut que je me repose quelques instants, et tout à l'heure je me lèverai pour monter à la ville, car le moment est venu de porter sa nourriture au prophète Jérémie qui est en prison. » Ainsi, après avoir dormi pendant soixante-dix ans, il se leva et prit son panier de fruits aussi frais que si on les eût cueillis à l'instant même. Il entra dans la ville de Jérusalem. Il vit que les murailles étaient démolies, que la ville était déserte, et cependant les figues et les raisins étaient tels qu'il les avait vus autrefois. Lors donc qu'il entra dans la ville et vit que les rues étaient changées et détruites, que les en-

droits déserts étaient peuplés et qu'il ne rencontrait personne qu'il connût, il se trouva dans un grand embarras; il resta debout et dit : « Que signifie tout cela ? » Il vit un vieillard qui ramassait du bois, il lui dit : « O mon père, suis-je bien dans la ville de Jérusalem ? » — Le vieillard dit : « Oui. » — Abimélek dit : « Sais-tu ce que Sédécias a fait de Jérémie ? L'a-t-il fait sortir de prison ? » — Le vieillard lui répondit : « Qu'est-ce que tu dis là ? qui est Sédécias et qui est Jérémie ? Il y a soixante-dix ans que Nabuchodonosor a détruit Jérusalem et a emmené tout le peuple en captivité à Babylone, et avec le peuple Jérémie. » — Abimélek lui dit : « Si tu n'étais pas un vieillard, je dirais que tu es un fou. Je suis allé aujourd'hui dans les jardins de mon seigneur Ermis et j'en ai apporté des fruits. Je me suis endormi un peu, il est vrai ; mais, si le peuple a été emmené en captivité, les ténèbres de Dieu sont donc tombées sur lui et l'ont enveloppé! ou bien la terre les a engloutis! Je pourrais au moins en trouver quelqu'un ». — Et le vieillard lui répondit : « En vérité, tu es un homme juste à qui Dieu n'a voulu faire voir ni la destruction de Jérusalem, ni

les souffrances de la captivité, ni le royaume de Nabuchodonosor. Il a fait sur toi descendre et régner le sommeil jusqu'au jour où tu pourrais voir Jérusalem repeuplée et florissante comme autrefois. Afin que tu croies que Jérusalem est redevenue florissante, c'est aujourd'hui qu'arrivent le peuple et Jérémie. En vérité, tu es un juste du Seigneur, puisqu'il t'a fait vivre dans un tranquille sommeil pendant soixante-dix ans. O mon fils, ces figues que tu as ne sont plus de la saison ; regarde les arbres, mon fils. Ce n'est pas non plus la saison des raisins, puisque nous sommes au mois de barmouda [1], au premier jour duquel arrive le prophête Jérémie après une captivité qui a duré soixante-dix ans. La vérité de ce que je te dis te sera attestée par l'arrivée du peuple qui tient à la main des rameaux de palmier et des fleurs. »

En effet, Abimélek vit Jérémie brillant comme le soleil qui répand sa lumière, il courut à lui. En le voyant, Jérémie descendit de son cheval, l'embrassa et lui dit : « Sois le bienvenu, Abimélek mon ami ; vois

1. Du 27 mars au 26 avril.

l'honneur que Dieu t'a fait. C'est ainsi qu'il traite ceux qui ont de la miséricorde, car tu avais eu pitié de moi au moment de mon malheur, et de son bras sacré Dieu t'a caché, t'a mis en repos, afin que tu visses Jérusalem de nouveau florissante. Tu n'as éprouvé aucune misère, tu n'as pas eu à subir le joug de Nabuchodonosor : il y a soixante-dix ans que nous sommes en captivité et seul de tout le peuple, Dieu t'a sauvé. C'est pourquoi celui qui entendra raconter ton histoire, pratiquera la miséricorde. » Et lorsque Jérémie eut fini de parler à Abimélek, ils entrèrent tous dans la ville en disant : « Hâte-toi, Jérusalem de ceindre ta couronne, car tes fils qui sont sortis de toi dans la tristesse et dans les pleurs te reviennent dans la joie et le contentement. » Le ciel se réjouit, la terre fut dans l'allégresse. Ils rendirent gloire à Dieu qui les avait ramenés dans leur pays. Qu'à lui soient la gloire et la puissance, maintenant et toujours, jusqu'à la fin des temps.

Et le peuple dit : *Amen. Kyrie eleison.*

Est finie et achevée l'histoire de la captivité de Babylone, en la paix de Dieu. *Amen.*



XIV

VISION DE L'ÉVÊQUE THÉODOSE.

AU NOM DU PÈRE, LE CRÉATEUR, LE VIVANT, LE VERBE [1]

Nous commençons avec l'aide de Dieu à vous raconter, ô frères qui aimez le Messie, l'histoire de la grande vision que vit le père vertueux, l'évêque, le respectable anba Théodose, évêque de Gangres, l'un des trois cent dix-huit qui se réunirent dans la ville de Nicée, au sujet de l'honneur que Dieu a accordé au grand martyr, le saint George de Mélite, l'étoile du matin, qui combattit avec vaillance jusqu'à la fin et obtint les couronnes célestes le

1. C'est la seule fois que cette invocation préliminaire affecte cette forme ; il y a sans doute erreur du scribe.

vingt-troisième jour de Barmouda[1]. *Nous sommes ici réunis pour parler de son beau martyre. Que ses prières agréables intercèdent pour nous près de Dieu! Que la faveur de Dieu nous pardonne nos péchés. Amen.*

Gloire soit à Dieu, un en substance, triple en personnes et en attributs, au Père qui existe par lui-même! Gloire soit au Fils, le Verbe engendré du Père avant tous les temps, comme la parole de l'esprit et le rayon du soleil, qui a bien voulu s'incarner à la fin des temps de la sainte Dame, la douce Vierge en toute pureté et tout honneur, préférable au monde entier. Il naquit d'elle en homme parfait [3], il fit des miracles, ressuscita des morts, fit marcher sur l'eau, ouvrit les yeux des aveugles, guérit les lépreux, délia les langues des muets; il se fit baptiser par le prêtre-prophète [3], le grand saint, le

1. C'est-à-dire le 18 avril.

2. Ces paroles signifient simplement que rien ne manquait à l'humanité de Jésus-Christ.

3. C'est la première fois que je trouve cette qualification appliquée à Jean le Baptiste, et je ne vois pas ce qui peut lui avoir donné lieu, sinon sa descendance sacerdotale.

martyr généreux, Jean le Baptiste, et nous a appris que par le baptême nous obtenons le royaume éternel; il jeûna pendant quarante jours et quarante nuits, afin de nous enseigner que par le jeûne nos péchés seront pardonnés; il souffrit en sa nature humaine, il fut pendu à la croix sans se dépouiller de ses divinités [1], il rendit volontairement son âme noble entre les mains de son Père et sauva Adam de la géhenne; il fut descendu de la croix et mis dans le tombeau, il ressuscita d'entre les morts et monta aux cieux; il apparut à ses disciples pendant que les portes étaient fermées pour nous apprendre quelle serait la condition de nos corps ressuscités; il leur dit : « La paix soit avec vous! » Il leur souffla au visage et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit; à qui vous aurez remis les péchés, ils seront remis ; à qui vous les aurez retenus, ils seront retenus; » et cela a été observé par leurs successeurs et les successeurs de leurs successeurs qui ont pratiqué

1. C'est sur ce point que la divergence existe entre les catholiques et les Coptes ; d'après les premiers l'homme seul souffrit, et non le Dieu; d'après les seconds qui ne sont pas si grands clercs, la personne entière souffrit et par conséquent Dieu.

les commandements divins. Ni le prêtre, ni le lévite dont a parlé le saint Évangile ne prirent soin de l'homme blessé par les brigands, quand ils passèrent près de lui; mais le bon Samaritain qui passa prit soin du blessé. C'est pourquoi le Sauveur dit à celui qui l'avait interrogé : « Tu as bien répondu, fais ainsi et tu seras sauvé! » Il monta aux cieux quarante jours après sa résurrection, il est assis à la droite de son père, sur le trône de sa gloire; il viendra à la fin du monde pour juger les vivants et les morts par sa puissance. Gloire à l'Esprit-Saint procédant du Fils dès le commencement [1]. Et tous les trois ne font qu'un seul Dieu; qu'un seul Être adoré, digne d'être glorifié, près duquel nous aurons recours par l'entremise de la sainte Dame, afin qu'il nous guide vers son obéissance, qu'il nous protège contre son mécontentement. C'est devant lui que nous nous prosternons, que nous faisons acte d'adoration, que nous confessons qu'à lui le pouvoir, la puissance et la grandeur jusqu'à

1. Peut-être y a-t-il omission de la part du scribe. La doctrine catholique veut que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils. Les Grecs veulent que la procession soit seulement du Père.

la fin des temps : *Amen, amen, amen* [1].

Il dit : « Écoutez maintenant, ô mes amis, ce que j'ai vu de mes yeux, ce que j'ai entendu de mes oreilles, moi le pauvre Théodose. Il y eut autrefois un roi aimant Dieu, nommé Théodose, il eut une merveilleuse vision aux jours de sa royauté, il vit le saint, le grand saint Georges sortir des cieux au milieu d'une grande gloire, comme si l'archange Michel l'eût accompagné, il fit asseoir Théodose sur le trône de l'empire grec à cause de la bonne foi qu'avait celui-ci. Après avoir régné pendant vingt ans, Théodose bâtit une grande église au nom du grand martyr le saint Georges, il rassembla les pères évêques pour consacrer l'église, il m'envoya chercher moi avec tous les pères évêques : je me rendis à lui malgré ma faiblesse et ma vieillesse. Lorsque nous eûmes consacré l'église au nom de Dieu et du saint Georges, que les pères évêques chantaient, le roi qui était avec nous ainsi que tous ses vizirs et les gens de la ville, ordonna qu'on nous lût les actes du grand martyr le

1. Ce préambule est un parfait modèle de pathos copte ; il n'est intéressant qu'à ce titre.

saint Georges, car ce jour était le vingt-troisième jour de Barmouda. Nous écoutions en silence. Lorsqu'on fut parvenu à l'endroit où Dieu lui rend témoignage qu'il n'y a personne de semblable à lui parmi les martyrs, cette parole fut dure pour moi, et je me dis : « Beaucoup d'émirs, de vizirs, de gouverneurs, de rois en ce monde ont renoncé à la gloire mondaine, à leurs dignités, à leurs richesses, et sont morts pour le nom du Seigneur Jésus le Messie, au temps de Dioclétien, le roi infidèle ; comment donc ce martyr serait-il plus grand qu'eux tous ? »

Lorsque la Messe fut finie, que le soir fut venu, nous fîmes la prière avec le roi, ensuite nous nous couchâmes, et personne d'entre nous ne mangea quelque chose, pas même le roi qui dormit avec nous dans l'église, la veille du dimanche. Lors donc que la nuit fut venue, nous priâmes jusqu'à minuit ; la prière finie on dit : *Amen.* Ensuite, ô mes amis, voici que nous nous assîmes pour causer avec le roi des grandeurs de Dieu, et voici que l'un des pères évêques fut ravi en esprit dans le ciel, il vit des mystères profonds impossibles à décrire pour tout

homme qui habite la terre [1]. Il dit : Je me vis comme me tenant debout devant le trône de Dieu le Père, j'aperçus des millions de bienheureux glorifiant la Trinité sainte, égale en toute chose. Je vis tous les pères saints venir, selon leur rang, se prosterner devant Dieu, faire leur prière, puis se tenir debout rang par rang. Ensuite je vis quelqu'un qui arrivait du dehors et qui s'avança jusqu'à l'intérieur du voile [2] : il avait l'aspect d'un roi, était revêtu d'un diadème d'or, avait sept couronnes; il était monté sur un cheval plus brillant que le soleil [3], il portait une épée. En un mot, il avait tout l'aspect d'un roi et sa dignité royale n'avait pas de fin. Comme il arrivait, il était accompagné d'une suite nombreuse et je vis tous les saints se

1. L'auteur, ou plutôt le narrateur Théodose parle ici de lui-même à la troisième personne.

2. Les Coptes cachaient Dieu dans leur Paradis derrière un grand voile; peu de saints étaient admis à pénétrer derrière ce voile; il fallait être un saint Georges pour cela.

3. Il ne faut pas s'étonner de trouver des chevaux dans le Paradis; c'étaient des *doubles* de chevaux, comme les saints étaient des *doubles* humains. Tout s'y passait comme sur la terre, avec cette seule différence qu'on ne vivait que dans un bonheur perpétuel.

prosterner devant lui. Je devins pâle et je me dis : « Il n'y a pas possibilité que je ne sache qui c'est ! » Je regardais à ma droite, et je vis un moine qui avait des ailes comme celles d'un ange ; il portait une couronne royale, il avait un vêtement dont nul parmi les rois de ce monde n'a le semblable. Il tenait à la main droite une baguette d'or et son visage respirait la joie. Je l'interrogeai en disant : « Je te prie, mon père, de m'apprendre qui tu es, toi que revêt cette gloire et qu'enveloppe cette grâce. » Quand à lui, il m'embrassa et me dit : « Je suis Paul, des gens de Touna ; sois le bienvenu, ô berger de notre vrai roi Jésus le Messie ! » — Je me réjouis et je lui dis : « O Seigneur mon père, je t'en prie, puisque tu m'as jugé digne de ton saint embrassement, apprends-moi quel est ce grand roi qui est arrivé tout à l'heure et devant lequel tous les saints se sont prosternés. » — Il sourit d'un sourire de béatitude et me dit : « Ne le sais-tu point encore ? » — Et je lui dis : « Comment le saurais-je ? je ne l'ai jamais vu. » — Il me répondit alors et me dit : « Je ne t'ai envoyé chercher que pour te tranquilliser au sujet de ce que tu as dans le cœur depuis hier à

l'occasion du grand martyr, du saint Georges, l'ami de Dieu, l'élu, car il est plus élevé en gloire que tous les saints, selon la parole de notre Sauveur. Pour toute âme qui sort du corps, soit d'un homme pur, soit d'un pécheur, ses actions apparaissent clairement écrites sur un tableau spiritualisé [1]; elles restent devant l'âme à chaque instant. Et lorsque le Seigneur Jésus le Messie a voulu sauver pour nous son serviteur, il me rendit visite, me fit sortir de ce monde et m'accorda la grâce d'entrer dans sa ville céleste, de voir cet homme que tu as vu, qui porte le diadème de la royauté et qui a sept couronnes. Je regardai alors et je vis ce qu'il y d'écrit sur le tableau : C'est Georges qui est de la ville du Sud, celui qui est mort trois fois pour le nom de Notre-Seigneur Jésus le Messie. Et je vis les saints se prosterner. Moi aussi, j'avais enduré beaucoup de souffrances pour le nom du Seigneur Jésus le Messie et j'étais mort sept fois [2]. Je pensais en moi-

1. Ce tableau *spiritualisé* doit s'entendre aussi d'un *double* de tableau. Comme dans l'enfer virgilien tout était ombre, dans le paradis copte tout était *double*, plus qu'ombre et moins que réalité.

2. L'histoire de ce Paul formait un récit très curieux

même plusieurs fois que je l'égalais en honneur et je refusai de me prosterner devant lui. Aussitôt celui qui connaît les pensées de chacun envoya vers moi l'archange Michel et me dit : « O élu, pourquoi es-tu donc ainsi en retard pour le salut spirituel? » Je lui dis ce que j'avais dans le cœur. Sur le champ il me conduisit vers le saint Abanub qui avait été moine et martyr tout à la fois; il lui apprit quel était l'ordre de Dieu et le véridique confesseur me dit : « O mon père saint anba Paul, va et accomplis l'ordre de Dieu. Ne dis pas : j'ai souffert autant que le grand saint Georges; car tu as fait cela volontairement pour le Seigneur; mais ce saint a eu à souffrir toutes sortes de tourments, les haches, les scies, le feu, les épées à deux tranchans des rois de la terre qui étaient plus méchants que les bêtes féroces. Et je te le dis, ô mon ami, si un persécuteur vient te dire une seule fois : « Viens, sors, car le Seigneur t'appelle; » cela vaut mieux que soixante

dont il ne reste plus que l'analyse dans le Synaxare. Ce moine avait en quelque sorte la monomanie du suicide, car il ne se suicida pas moins de sept fois, d'après le roman dont il est le héros. C'est je crois, le récit où l'invraisemblance atteint ses dernières limites.

ans de la vie d'un dévot solitaire. » Lorsque j'entendis ces paroles, je fis une génuflexion devant lui et devant le saint Michel, en disant : « Pardonnez-moi. » Ils se réjouirent beaucoup avec moi et je me rendis vers le martyr, le saint Georges : je me prosternai devant lui. Et maintenant, ô berger honnête du Messie, sois persuadé en ton cœur qu'il n'y a personne qui puisse lui ressembler parmi les martyrs. »

Pendant que le saint me parlait ainsi, voici que le soldat de Dieu, le saint Georges vint à moi, la figure toute resplendissante; il m'embrassa, me remplit de joie et me dit : « Quand tu seras retourné dans ta ville de Gangres, bâtis-moi une maison afin que j'aille habiter près de toi ; il y a cent six mois que tu es venu vers moi dans cette ville sainte [1]. » Lorsqu'il m'eut dit ces paroles, je m'éveillai de mon songe.

Et voici que le roi et les douze évêques, en voyant le corps du saint briller, connurent qu'il avait eu une vision. Ils le prièrent

1. Cette phrase est assez obscure; on ne sait si elle se rapporte au temps passé par l'évêque Théodose dans le ciel, ou le laps de temps écoulé depuis son épiscopat. La première hypothèse me semble préférable.

de leur raconter ce qu'il avait vu. Lorsque son cœur se fut calmé, il leur raconta tout ce qu'il avait vu. Ils furent remplis d'admiration et glorifièrent Dieu ainsi que son grand martyr, le saint Georges. Puis le roi dit : « Au jour où Dieu, malgré mon indignité, m'a fait asseoir sur le trône de l'empire grec, j'ai vu de mes yeux pécheurs le saint Georges sortir du ciel, monté sur un cheval, ayant en sa main droite une large épée, accompagné de l'archange Michel. Je vis sur sa tête un diadême d'or et sept couronnes qui brillaient grandement. Il vint à moi, me remplit de joie et me fit asseoir sur le trône de l'empire. Beaucoup de mes soldats qui le méritaient l'ont aussi vu face à face. Je l'ai encore vu une autre fois dans l'église sainte, et il m'a dit beaucoup de choses utiles à mon âme; et moi, lorsque je les eus entendues, je bénis mon Seigneur Jésus le Messie et ses martyrs. »

Après cela, le père évêque retourna dans sa ville, il bâtit une grande église au nom du martyr, le saint Georges et la consacra de sa propre main avant sa mort. Il est un des trois cent dix-huit qui se rassemblèrent dans la ville de Nicée et c'est lui qui a eu cette

vision et qui a écrit cette homélie. Il fut évêque pendant soixante-quinze ans.

Et voici, ô frères, quels sont les grands honneurs dont Dieu a comblé mon seigneur le héros, le fort, le martyr saint Georges dont nous célébrons la fête sur la terre et dans les cieux : mais la plus grande partie de ces honneurs lui est dévolue dans la Jérusalem céleste, la ville du grand roi Jésus le Messie. Et maintenant, mes frères bénis, puisque nous savons avec certitude que le saint Georges est près de Dieu, qu'il est comblé de tant de faveurs, qu'il peut à chaque instant se présenter devant la Trinité sainte et intercéder pour chacun de nous, prenons-le pour intercesseur afin que nous soyons charitables envers nos frères pauvres et étrangers, que nous aimions notre prochain et soyons purs. Il intercédera pour nous devant le Seigneur notre Dieu Jésus le Messie que nous prions de nous affermir dans la foi orthodoxe au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, afin que le Seigneur accepte vos jeûnes, vos prières et vos offrandes, fasse monter votre Nil, rende vos champs fertiles, accorde l'honnêteté à vos jeunes garçons, une bonne croissance à

vos enfants, garde vos femmes, prenne soin de vos orphelins et de vos veuves, pardonne vos péchés, vous donne la sûreté dans votre patrie, le repos aux âmes de vos morts, vous fasse croître dans l'amour spirituel, rende pitoyables les cœurs des gouverneurs et vous fasse entendre la voix joyeuse qui dit : « Venez à moi, ô les bénis de mon père, héritez le royaume qui vous a été destiné avant la création du monde, ce qu'aucun œil n'a vu, nulle oreille entendu, nul esprit imaginé, » par l'intercession de la sainte Dame, la Vierge pure, de saint Marc l'évangéliste, le prédicateur du pays d'Égypte, du grand saint Georges en l'honneur duquel nous sommes réunis afin de voir ses merveilles [1], à lui et à tous ceux qui ont contenté

1. Ces mots laisseraient entendre que des miracles se produisaient régulièrement à la fête de saint Georges et qu'on allait pour en être témoin, comme on serait allé à un autre spectacle annoncé et attendu. Aujourd'hui encore, chaque année à la fête du grand saint Barsoum, les Coptes se rendent en foule à l'église de ce saint, y passent la nuit et sont les témoins de miracles qui se produisent toujours. J'ai entendu dire à certains Européens qu'il se passait en effet là des choses très curieuses ; je n'ai malheureusement pas pu les constater de mes propres yeux. Il serait très curieux de connaître les *trucs* dont se servent les Coptes

le Seigneur par leurs bonnes actions. *Amen, amen.*

modernes; ils doivent être un legs de l'ancien temps. J'en ai parlé plusieurs fois à des personnes religieuses qui n'ont jamais admis la possibilité de faits *miraculeux* venant de Coptes schismatiques; j'étais parfaitement de leur avis; mais on ne saurait guère distinguer entre Coptes et Coptes, entre les modernes et les anciens. Ce sont tous gens semblables.





XV

MARTYRE DE SAINT GEORGES

AU NOM DE DIEU.

Martyre du saint Georges [1]..... martyr de notre Seigneur Jésus le Christ, qui acheva son combat le vingt-troisième jour du mois de Pharmouthi [2], dans la paix de Dieu : Amen.

En ce temps-là, au temps de la tempête et de la grande persécution qui s'éleva contre l'Église, il y avait un grand prince qui n'était pas cruel ; mais en chaque lieu les rois étaient méchants et ils poursuivaient ceux

1. Il y a ici une lacune dans le seul manuscrit (celui d'Oxford) qui contienne le commencement.

2. C'est le nom copte du mois que l'on prononce actuellement Barmoudah. Il s'agit du 18 avril.

qui prêchaient la bonne nouvelle de la vérité devant les autels des idoles, ils forçaient tous les chrétiens à rendre adoration aux statues des démons. Le roi Tatien, celui qui prit le pouvoir, commença la persécution après s'être emparé des quatre coins de la terre. Lorsque le roi Tatien fut devenu le premier, il écrivit des édits afin qu'on en fît lecture dans le monde entier [1]. Voici ce qui était écrit dans ces édits : « Puisque ni Apollon, ni Poseidon, ni Hermès, ni Astarté, ni Zeus, ni Jésabel, ni Ornos (?), ni Scamandre [2], ni tous les autres dieux, comme le bruit en est parvenu à mes oreilles, ne sont plus adorés et que le fils de Marie est le seul qu'on adore; puisqu'on ne rend hommage qu'au seul Jésus le Christ, celui que les Juifs ont mis à mort, pour cette raison j'écris en tout lieu ceci : « O rois de tous les pays, ô magistrats qui habitez dans les limites de mon royaume, venez tous promptement vers

1. Par cette expression tout à fait égyptienne il faut entendre seulement, comme je l'ai fait observer précédemment, le pays en question, c'est-à-dire ici la Perse.

2. Je ne sais qui est Ornos (?). Quant au Scamandre, il s'agit bien du fleuve ; on trouvera plus loin une allusion au récit de l'Iliade où le Scamandre éteint l'encendie.

moi, afin que vous appreniez à connaître quel est le dessein de ma puissance. »

Alors de la terre entière, quatre-vingts rois se rassemblèrent en ce lieu avec de si grandes foules que l'endroit ne pouvait les contenir à cause de leur grand nombre. Le roi Tatien s'assit sur son trône ; il donna l'ordre d'apporter en sa présence tous les instruments de torture. On les plaça devant lui : il y avait des lits d'airain, des haches, des instruments à briser les os, des broches de fer, des roues entourées d'épées, des chevalets, une croix non assemblée (?), des mains de fer, des épées, des massues, des instruments à arracher les dents, des tarières de fer pour perforer les os, des scies et tous les autres instruments de torture et de douleur. Le roi jura en disant : « Si je trouve des hommes qui aient de la duplicité dans leur cœur et disent qu'il ne faut pas adorer les dieux, je changerai les édits de mes pères, je leur ferai endurer des tourments douloureux, je briserai la tour de leur cœur, je couperai leurs têtes, je briserai et ferai jaillir leurs crânes à coups d'épées dégaînées, je les disséquerai, je scierai les os de leurs jambes, je couperai les jointures de leurs corps. » Lors-

que les foules entendirent cela, elles eurent peur grandement en présence des tourments, de sorte que ceux qui désiraient être martyrs hésitèrent en voyant la multitude des supplices qui leur étaient préparés, et trois ans se passèrent sans que quelqu'un osât dire : « Je suis chrétien. »

Il y avait un jeune homme nommé Georges, soleil de vérité, étoile glorieuse entre le ciel et la terre. C'était un tribun dans les cadres de l'armée du royaume ; il était originaire de Cappadoce. Lorsqu'il eut achevé son service de tribun, il reçut une foule de richesses. Il se rendit près du roi Tatien, dans le désir d'obtenir le grade de comte. Lorsque le saint Georges fut arrivé dans la ville, qu'il eut vu la folie des rois qui adoraient les idoles et délaissaient Dieu, aussitôt il changea la résolution de son cœur, décida d'abandonner le tribunat militaire et se dit : « Moi, je serai le soldat de mon Seigneur Jésus le Christ, le roi des cieux. » Alors il distribua tous ses biens et en donna les deux tiers aux pauvres ; il courut se présenter devant les rois, s'écriant et disant : « Apaisez votre colère, ô rois, n'exaltez pas ceux qui ne sont pas dieux, en disant

que ce sont des dieux, car périssent les dieux qui n'ont pas créé le ciel et la terre! Pour moi, j'adore le Dieu unique, Père de notre Seigneur Jésus le Christ avec le Saint-Esprit. » — Lorsque le dragon l'eut vu [1], il dit : « Toute chose a été faite par la bonté des dieux, nous, tout ce qui est sous le soleil, ainsi que le feu ; car les dieux nous apparaissent comme de grands personnages. Sache maintenant que tu nous as injuriés et que tu as aussi injurié les dieux justes. Maintenant donc, adore les dieux, Apollon qui sauve la terre; rends-toi favorables les dieux que tu as méprisés; ils connaissent ceux qui leur rendent honneur et obéissent; ils connaissent de même et châtient les hommes qui leur désobéissent. Maintenant apprends-moi d'où tu es, quel est ton nom et pour quoi tu es venu ici. » — Le saint Georges répondit en disant : « Le premier nom que l'on m'a donné est chrétien. Je suis de la nation des Cappadociens; on ma inscrit dans les rôles de l'armée en un rang élevé et j'ai achevé comme il faut le service du tribunat. J'étais dans le pays de Palestine et c'est là qu'on m'a gradé. Quels

1. Par le dragon, l'auteur désigne aimablement le roi Tatien.

sont les dieux que tu veux m'obliger à adorer, ô roi? » — Le roi lui dit : « Je veux que tu offres un sacrifice à Apollon qui est suspendu au ciel et, en même temps, à Poseidon qui affermit la terre [1]. » — Le saint Georges répondit en disant : « Ce n'est pas pour toi, ô méchant dragon, ni pour les rois tes fils, mais pour ces multitudes d'assistants, que je parlerai de ces justes [2] et de tes dieux sans vie. Auquel veux-tu que j'offre un sacrifice, à Pierre l'élu des apôtres, ou à Apollon qui a perdu le monde entier [3]? A qui veux-tu que je sacrifie, à Élie le Thesbite, l'ange qui a été sur terre, qui a marché sur terre, puis est monté jusqu'aux portes du ciel, ou à Scamandre le magicien qui a enchanté le feu, qui par sa magie a connu beaucoup de choses, l'adultère de la divination qui a engendré Sour et Sarphal......., les marchands de la ville du Pont dont les

1. La mer désignée par Neptune, était censée enserrer et par conséquent solidifier la terre.

2. C'est-à-dire les saints qui vont être nommés.

3. C'est sans doute une allusion à l'incendie allumée par Phaéton, à moins que l'auteur ne veuille parler des mœurs infâmes prêtées à Apollon ; mais je crois la première allusion plus vraisemblable.

œuvres ont été mauvaises et qui ont été submergés dans les profondeurs de la mer? Dis-moi, ô roi, lequel d'entre eux veux-tu imiter, Samuel qui prie Dieu ou Poseidôn qui perd les vaisseaux sur la mer? Antée (?) et Hercule, ou les martyrs et les prophètes qui ont reçu la couronne céleste? Dis-moi, ô roi, laquelle tu veux imiter, Jézabel qui a tué les prophêtes, ou la vierge Marie, la mère de mon Seigneur Jésus le Christ? Rougis, ô roi! ce ne sont pas des dieux que tu adores, mais de muettes statues. »

Comme le saint Georges disait ces paroles, le roi se mit en colère et donna l'ordre de le suspendre sur le chevalet, de le tourmenter jusqu'à ce que ses entrailles se répandissent à terre : et ensuite que quatre soldats l'étendissent, le frappassent avec des nerfs de bœuf jusqu'à ce que les chairs de son corps tombassent à terre en morceaux. Il fit saupoudrer son corps de sel, il fit apporter des sacs de poils, afin qu'on y tourmentât son corps si bien que son sang coulât comme de l'eau. Mais le saint souffrait ces tourments avec patience. Le roi ordonna d'apporter un brodequin de fer percé de trous. Il fit enfoncer des clous dans la plante des

pieds pour en faire jaillir le sang comme de l'eau. Et le saint souffrait cela comme si ce n'eût pas été lui qu'on tourmentait. Le roi fit ensuite faire un autel élevé, il fit apporter six clous très aigus(?) avec lesquels on déchira les chairs du saint. Il ordonna de le descendre de l'autel : on le jeta dans une chaudière d'eau, on alluma du feu par dessous et les bourreaux frappaient sur sa tête avec des clous aigus, si bien que le crâne de sa tête fut brisé, que sa cervelle se répandit par l'ouverture, blanche comme du lait, et que tout son corps fut couvert de sang coagulé et durci comme du plomb. Alors le roi ordonna qu'on lui apportât la moitié d'une colonne que huit hommes firent rouler ; on la plaça sur son ventre, le roi l'y fit attacher et le laissa ainsi jusqu'au moment où il aurait décidé ce qu'il devait en faire.

Mais en cette même nuit, le Seigneur apparut au saint Georges et lui dit : « Prends force et courage, Georges mon bien-aimé! c'est moi qui te donne la force de supporter les tourments qu'on t'a fait subir. Je le jure par moi-même et par mes anges saints! parmi les enfants des femmes il n'y en a pas de plus grand que Jean le Baptiste; mais

après lui, c'est toi le plus grand, il n'y a personne qui te ressemble. Voici que je t'ai accordé de maîtriser ces quatre-vingts rois : tout ce que tu diras leur arrivera, tu mourras trois fois et je te ressusciterai. A la quatrième fois, je viendrai moi-même sur une nuée t'apporter la robe que je t'ai réservée dans ton habitation sainte. Prends courage, ne crains rien, car je suis avec toi. » Et lorsqu'il l'eut embrassé, il remonta vers les cieux au milieu d'une grande gloire, accompagné de ses anges saints.

Lorsque le matin parut, le roi ordonna qu'on amenât Georges au tribunal. Le saint chantait un psaume et disait : « O Dieu, pense à me secourir, pense à me recevoir à toi! « Lorsqu'il se fut approché du tribunal, il s'écria disant : « O tribunal, je viens vers toi aujourd'hui, vers toi et ton Apollon de pierre, moi avec mon Seigneur Jésus le Christ. » On le saisit, on l'étendit avec quatre courroies de cuir, on le frappa sur le dos et sur le ventre à coups de nerfs de bœuf. On le retourna ensuite en prison. Le roi Tatien écrivit une lettre où il disait : « J'écris à la terre entière : salut. Que tout devin, que tout magicien qui a la puissance

de rendre sans effet les sortilèges de ce chrétien vienne à moi. Je lui donnerai une foule de richesses et toutes les provinces qu'il demandera, il sera le second dans mon royaume. » Lorsqu'il eut envoyé ces lettres dans la terre entière, voici qu'un homme se présenta, il se nommait Athanase. Il alla trouver le roi en lui disant : « Vive à jamais le roi! Il n'y a rien d'impossible pour moi. » — Le roi se réjouit et lui dit : « Quel prodige vas-tu faire en ma présence, afin que je sache si tu peux faire cesser les sortilèges des chrétiens? » — Athanase prit la parole et lui dit : « Qu'on m'amène un taureau! » Lorsqu'on lui eut amené le taureau, il lui parla à l'oreille, il coupa le taureau en deux parties. Il dit alors au roi : « Qu'on m'apporte une balance! » On la lui apporta. Lorsqu'on eut placé la moitié du taureau dans l'un des plateaux de la balance, et l'autre moitié dans l'autre plateau, les deux plateaux se firent équilibre, de sorte que l'un n'entraîna point l'autre.

Le roi ordonna d'amener le saint Georges au tribunal. Il lui dit : « Georges, à cause de toi, j'ai appelé cet homme en mon royaume, afin que tu rendes vains ses sortilèges, ou

qu'il rende les tiens sans efficacité ; afin que tu le tues ou qu'il te tue. » — Le saint Georges ayant vu le magicien, lui dit : « Hâte-toi, mon frère, de faire ce que tu as le dessein de me faire, car je vois que la grâce va s'emparer de toi. » Aussitôt Athanase, ayant pris une coupe, en lava son visage, il invoqua le nom des démons sur la coupe, il la donna à Georges afin que celui-ci la bût. Et lorsque Georges eut bu, il ne lui arriva pas le moindre mal. Athanase prit la parole et lui dit : « Mon Seigneur, je n'ai plus qu'un autre sortilège à te faire ; s'il ne t'en arrive aucun mal, je croirai moi aussi en celui qu'on a crucifié. » Il prit une autre coupe, il en lava son visage, il invoqua sur elle les noms d'autres démons plus méchants que les premiers, il donna la coupe à Georges afin que celui-ci la bût. Et lorsque le saint l'eut bue, il ne lui arriva aucun mal. Athanase, ayant vu qu'aucun mal n'était arrivé au saint, lui dit : « O saint Georges, tu as sur toi la croix du Fils de Dieu, Jésus le Christ, qui est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Prends aussi pitié de mon âme et donne-moi le sceau du Christ. » Lorsque Tatien vit ce

qui était arrivé, il se mit en grande colère, il ordonna d'emmener le magicien hors de la ville, de le tuer d'un coup d'épée. Le magicien accomplit son martyre et devint digne de la vie éternelle. Alors le roi donna l'ordre de jeter le saint Georges en prison jusqu'à ce qu'il eût décidé ce qu'il devait en faire.

Lorsque le matin parut, le roi ordonna qu'on fit une roue très grande, qu'on y enfonçât des clous et des pieux. On fit la roue comme il l'avait ordonné : dans la partie supérieure, il y avait des tranchants d'épée, dans la partie inférieure des épées à double tranchant bien aiguisées [1]. Le roi ordonna de lui amener le saint Georges de la prison, de le faire entrer dans la machine. Lorsque le saint Georges se retourna et vit cette roue qui avait la forme d'une étoile avec des tranchants d'épée à sa partie supérieure et des épées à double tranchant à sa partie inférieure, il se dit en lui-même : « Vraiment,

1. Les auteurs coptes, pas plus que les auteurs orientaux en général et moins encore, n'ont jamais su ce que c'était qu'une description. Un objet ne les frappe jamais par son ensemble, mais par ses côtés saillants qu'ils décrivent à leur manière; de là, la grande difficulté de savoir quelquefois à quel objet se rapporte leur description.

je ne me sauverai pas de cette machine! » Il se dit ensuite de nouveau à lui-même : « Malheur à toi, Georges! pourquoi as-tu laissé cette pensée monter en ton cœur? Souviens-toi que les Juifs ont aussi crucifié ton Seigneur entre deux voleurs. » Il leva ensuite ses yeux au ciel en disant : « O Seigneur, Dieu immuable, maître des siècles, toi à qui appartient la victoire et qui donnes la grâce aux martyrs, toi qui es leur gloire et leur couronne, toi qui étais dès le commencement avant que tu n'eusses rien créé, avant que tu eusses créé le ciel et la terre, te reposant alors sur les eaux et maintenant te reposant sur la race entière des hommes, tu connais les endroits de ton repos, toi qui as étendu le ciel comme une tente, et les nuées sont à tes ordres au moment où elles sont chargées de leurs pluies; c'est toi, Seigneur, qui fais pleuvoir sur les justes et les injustes, qui pèse les montagnes avec un poids et les vallées dans une balance, toi qui tires les vents des lieux où ils sont assemblés, qui as livré à l'abîme du Tartare les anges qui ont transgressé tes ordres afin qu'ils y fussent châtiés par des dragons méchants, qu'ils y fussent liés de liens in-

dissolubles et arrêté par des serrures qu'on ne peut ouvrir. Il est impossible que quelque chose soit changé à tes ordres. Seigneur Dieu, c'est toi qui as envoyé ton Fls unique dans le monde à la fin des temps, il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme, et il n'est pas possible à l'intelligence humaine de scruter son incarnation; c'est lui le Seigneur Jésus le Christ, né de toi en vérité, qui a marché sur la surface de la mer comme s'il marchait sur celle de la terre, qui a nourri cinq mille personnes avec cinq pains de manière à les rassasier, qui a gourmandé les vents sur la mer. Toutes choses te sont soumises. Maintenant viens, ô Seigneur; en cette heure où tu viens, hâte-toi de secourir ma faiblesse, car je suis un pécheur. Que ces souffrances me soient légères, car c'est à toi qu'appartient la gloire et ton nom est glorieux jusqu'à l'éternité : *Amen* ».

Lorsqu'il eut dit l'*amen*, on le jeta dans la roue, on la fit rouler sur lui. Aussitôt son corps fut coupé en dix morceaux. En ce moment Tatien éleva la voix et dit : « Sachez, ô rois, et soyez assurés qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Apollon, Hermès, Zeus,

Athèné, Scamandre, Ephaistos, Héraclès et Poseidôn qui ont fait ce qui est bien des trois côtés de la mer et qui donnent la puissance aux rois. Où est maintenant le dieu de Georges, celui qu'on appelle Jésus, celui qu'on a crucifié, celui que les Juifs ont mis à mort ? Pourquoi n'est-il pas venu le sauver de mes mains ? » Le dragon de l'abîme ordonna de jeter les ossements du saint hors de la ville, dans un lac desséché, se disant en lui-même : « Je fais cela de peur que les chrétiens ne prennent ses ossements, qu'ils ne lui bâtissent un monument en l'honneur de son martyre, qu'ils n'excitent le sang contre nous [1]. » Or, comme il était l'heure de manger, le roi alla manger avec les soixante-dix-neuf autres rois. Pendant qu'ils mangeaient, il y eut un grand tremblement de terre, terrible, épouvantable ; le ciel se couvrit de nuages, il y eut une grande terreur si bien que les montagnes s'entr'ouvrirent tout à coup, que la terre s'agita, que la mer fit bouillonner ses vagues et que ses flots s'élevèrent jusqu'à une hauteur de quinze

1. Si le texte n'est pas fautif, cette phrase donnerait à entendre qu'il y a ici une allusion à la *dette de sang*.

coudées. Michel sonna de sa trompette, et voici que le Seigneur Jésus vint sur son char de chérubins; il s'arrêta au-dessus des rives du lac, il dit à l'archange Michel : « Descends dans le lac, rassemble les ossements de mon serviteur Georges. Comme ce vaillant Georges, pendant qu'il était vivant, a laissé cette pensée monter en son cœur et a dit : « Je ne sortirai pas vivant de cette machine, » je l'ai délaissé pendant qu'il s'y trouvait parce qu'il n'a pas cru de tout son cœur et n'a pas su que moi seul, Dieu, j'avais le pouvoir de le sauver [1]. » Michel descendit dans le lac; il rassembla le corps bienheureux du saint Georges. Le Seigneur le prit par la main en disant : « Georges, mon bien-aimé, voici que la main qui a créé Adam, le premier homme, renouvelle aujourd'hui la création pour toi. » Le Seigneur souffla sur son visage, il le remplit de vie une seconde fois. Le Seigneur l'embrassa, puis il remonta vers les cieux avec ses anges saints. Le saint

1. Rien dans ce qui précède ne peut donner lieu de penser que Georges n'avait pas cru de tout son cœur; mais c'est là un de ces traits subtils si familiers aux Coptes qui se préoccupent peu de ce qui précède ou de ce qui suit. Georges a seulement eu peur.

Georges se leva à la hâte d'entre les morts et il se mit à marcher par les places de la ville à la recherche des rois.

Il trouva ensuite les rois sur les places, assis et rendant la justice; il s'élança vers eux et leur dit : « Ne me connaissez-vous point, ô rois? » — Le roi Tatien leva les yeux, tout honteux, et dit au saint : « Qui donc es-tu? » — Le martyr du Christ lui dit : « Je suis Georges, celui que vous avez tué hier à cause de votre impiété envers mon Dieu et qui vous perdra sans retard. » — Le roi Tatien resta quelque temps à regarder le visage du saint, puis il lui dit : « Ce n'est point toi, tu n'es que son ombre. » — Un autre dit : « Peut-être lui ressemble-t-il! » — Lorsque le stratélate Anatolius vit cela, il dit : « En vérité, c'est Georges qui est ressuscité d'entre les morts! » Anatolius crut ainsi que tous ses soldats, et le nombre, des personnes de la foule qui crurent dans le Christ fut de trois mille neuf hommes, plus une femme. Le roi Tatien ordonna de les conduire hors de la ville dans un lieu désert, on en fit quatre parts, on les coupa en morceaux. Ils accomplirent ainsi leur martyre le quinzième jour de Phame-

nôth [1] qui était un samedi, à la neuvième heure du jour ; ils allèrent au milieu de la gloire dans le paradis où ils intercèdent pour les pécheurs. Le roi ordonna d'amener le saint Georges au tribunal et commanda d'y apporter aussi un lit de fer et d'y attacher le juste. Il fit chauffer du plomb jusqu'à complète liquéfaction ; puis il ordonna d'apporter un vase de fer en forme de jarre, de le lui verser dans la bouche ; puis il fit enfoncer soixante clous dans sa tête et dans le lit. Il fit apporter une grande pierre que l'on creusa selon la forme de sa tête qu'on y plaça pour la maintenir pendant qu'on verserait le plomb ; puis il ordonna encore de le frapper avec la pierre et de lui briser les jointures des os. Georges souffrit ce tourment avec courage. Alors le roi donna l'ordre d'enlever la pierre, de le suspendre en haut par la tête, de lui attacher une grosse pierre et de faire une grande fumée sous lui. Il ordonna encore ensuite de le jeter dans un taureau d'airain et d'y enfoncer des clous aigus. Le roi impie commanda d'introduire une machine dans le taureau, de la

1. C'est-à-dire le 12 mars à trois heures du soir.

faire rouler afin que les coups transperçassent le corps du saint et que ses membres devinssent comme la poussière des aires pendant l'été. Le saint supporta encore cela avec courage. Le roi ordonna aussi l'ordre de le jeter en prison, de le pendre au gibet, jusqu'à ce qu'il eût décidé ce qu'il en ferait et de quelle manière il le perdrait, car le saint Georges était très beau à voir.

Le Seigneur, en cette nuit, apparut à Georges et lui dit : « Aie patience, Georges mon élu, prends courage, ne te laisse pas défaillir, car je suis avec toi. Une grande joie t'attend dans le ciel en récompense de ton combat. Voici qu'une fois déjà tu es mort et je t'ai ressuscité ; tu mourras encore deux autres fois et je te ressusciterai de même. A la quatrième fois, c'est moi qui viendrai moi-même sur les nuées, et la robe que j'ai réservée à ton corps, je l'apporterai, moi qui donnerai la force à ton corps saint, afin que je te fasse reposer avec Abraham, Isaac et Jacob. Ne sois point timide de cœur, car je suis avec toi. Ton martyr aura lieu en présence de ces quatre-vingts rois devant lesquels tu me rends témoignage. On te tourmentera pendant sept ans pour mon

nom. Prends courage, ne sois pas pusillanime. » Lorsque le Seigneur lui eut ainsi parlé, il remonta vers les cieux en compagnie de ses anges saints, pendant que le vaillant martyr du Christ le regardait.

Quant au saint, il demeura dans la veille jusqu'à ce que le jour parût, se réjouissant dans l'allégresse que le Seigneur lui avait donnée. Lorsque le matin fut venu, le roi ordonna d'amener le saint Georges au tribubunal. Lorsqu'on l'eût amené, l'un des quatre-vingts rois, nommé Magnence, lui dit : « Georges, je te demande un prodige ; si tu le fais en ma présence, je le jure par mon Seigneur le soleil, par les soixante-dix dieux et Artémis, la mère des dieux, qui sauve le monde entier, je croirai moi-même en ton Dieu et je l'adorerai comme il faut. » — Le saint Georges lui dit : « Dis-moi qu'elle est ta demande. — Le roi Magnence lui dit : « Voici quatre-vingts trônes; chacun de ces trônes a des pieds de toute forme : les uns sont faits d'arbres fruitiers, les autres d'arbres qui ne portent pas de fruits; si donc il devient évident que les pieds de bois aient pris racine, que chacun d'entre eux pousse, grâce à tes prières, que les pieds faits d'ar-

bres fruitiers produisent des fruits et que ceux qui ne sont pas faits d'arbres produisant des fruits fassent pousser des feuilles, en vertu de ce prodige nous croirons en ton Dieu. » Le saint Georges se prosterna sur son visage, il pria Dieu durant une grande heure en poussant des soupirs. Lorsqu'il eut fini sa prière, il dit : *Amen :* Mais il se produisit une grande terreur et un grand trouble lorsqu'il se releva, car un esprit du Seigneur descendit sur les trônes; ils poussèrent, les pieds prirent racine, ils fleurirent : ceux qui étaient faits d'arbres fruitiers produisirent des fruits ; ceux qui étaient faits d'arbres non fruitiers firent pousser des feuilles. Alors le roi Magnence dit : « C'est un grand dieu que Héraclès, et ces arbres qui étaient desséchés ont ainsi manifesté sa puissance en eux-mêmes. » — Le saint Georges répondit en disant : « Celui qui a créé le ciel et la terre, qui a fait exister ce qui n'existait pas, tu l'assimiles à Héraclès, l'idole muette, aveugle, avec laquelle tu périras bientôt! » Le roi Tatien prit la parole, il dit au saint Georges : « Elu du Galiléen, je sais de quelle manière je te ferai périr. » Alors il ordonna d'apporter une

grande scie; on le scia par le milieu, on le partagea en deux, et ainsi Georges rendit l'esprit.

On apporta un grand chaudron pour y jeter les deux parties du corps du saint Georges avec du plomb, de la graisse de bœuf et du bitume; on alluma un grand feu par-dessous si bien que la chaudière bouillonnait et que la flamme s'élevait à l'excès, de sorte que ceux qui chauffaient s'enfuirent de chaque côté par suite de l'abondance des flammes qui s'élevaient à une hauteur de quinze coudées. Ils portèrent le dessus de la chaudière au roi en disant : « Cette cuisson est finie et consommée. » Le roi ordonna qu'on apportât la chaudière, qu'on la mît en terre avec les membres du saint qui y étaient renfermés, afin que les chrétiens ne pussent trouver un seul des membres du martyr et lui élever un monument commémoratif. Lorsque les serviteurs eurent enterré la chaudière, ils se retirèrent. Il y eut alors un grand trouble dans les airs, la terre fut ébranlée jusque dans ses fondements. Voici que le Seigneur Jésus le Christ descendit du ciel avec ses anges saints, il se tint au-dessus de l'endroit

où était enterrée la chaudière. Il dit à l'ange Salathiel : « Sors la chaudière de terre. » Lorsque l'ange l'eut déterrée, il en répandit le contenu sur la terre. Le Seigneur des vertus prit la parole et dit : « O Georges, mon élu, lève-toi, c'est moi qui ai ressuscité Lazare d'entre les morts. De même, c'est aussi moi qui t'ordonne et qui te dis : lève-toi, sors de la chaudière, tiens-toi debout sur tes pieds ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu. » Aussitôt ce véritable et courageux atlhète se leva dans une grande force, valide comme quelqu'un qui n'a rien souffert. Quiconque le vit fut dans l'admiration. Le Seigneur lui dit : « Prends force et courage, Georges, mon bien-aimé, car il y aura une grande joie à ton sujet au ciel et sur la terre, en présence de mon père et de mes anges, à cause de ton combat. Sois courageux, car je suis avec toi. » Et il remonta vers les cieux en compagnie de ses anges saints.

Quant à lui, le saint Georges, il se leva, il se promena par la ville et envoya dire au roi : « Je me promène par la ville et j'enseigne. » Aussitôt le roi ordonna de le saisir, de le lui amener au tribunal. En s'y rendant, le

saint criait : « O tribunal, tribunal, je viens à toi, à toi et à ton Apollon, moi et mon Seigneur Jésus le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Alors voici qu'une femme, nommée Scholastique, s'écria vers le saint Georges, le martyr du Christ, en disant : « Mon seigneur Georges, mon fils conduisait son bœuf dans les champs, le bœuf est tombé et il est mort. Viens au secours de ma pauvreté. Je sais, mon Seigneur, que Dieu peut le faire par ton entremise. » — Le saint lui dit : « Prends cette baguette de ma main, va dans le champ, place-la sur le cou du taureau et dis : Voici ce que dit le saint Georges : « Au nom de Jésus le Christ, lève-toi, tiens-toi debout. » Quant à la femme, elle fit ce qu'il lui avait dit ; le bœuf se leva au moment même. La femme rendit gloire à Dieu en disant : « Bénie soit l'heure où tu es venu dans cette ville ! Vraiment tu es un prophète et le Seigneur a visité son peuple ! »

Tatien envoya de nouveau chercher le martyr. Mais lorsque le roi Trakîali fut arrivé, il dit : « Georges, les bois desséchés qui ont poussé, nous ne savons pas au juste si c'est ton Dieu qui les a fait pousser, ou si ce sont nos dieux ; mais voici un tombeau, ap-

proche-toi de la pierre par où l'on entre pour déposer les morts, personne ne connaît le chemin ni l'ouverture [1]; si, par tes prières, les ossements de ceux qui sont morts ressuscitent, par mon seigneur le Soleil, par la Lune et par Artémis, la mère des dieux, je croirai moi aussi en ton Dieu et je me ferai chrétien. » — Le bienheureux Georges répondit en disant : « Qu'est-ce que cette parole que j'ai entendue dans l'Évangile disant : « Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé et que vous disiez à cette montagne : Ote-toi d'ici ; rien ne vous est impossible ? Lève-toi donc avec le roi Tatien et les autres rois d'Égypte [2], allez, ouvrez la porte du tombeau, sortez les ossements des morts qui se sont corrompus, les cendres de ceux qui sont morts, apportez-les ici. » Aussitôt trois rois se rendirent au tombeau, ils en ou-

1. Cette phrase est tout à fait obscure. Je n'en vois pas l'utilité ; de plus, elle est en contradiction avec ce qui suit, à moins de comprendre que les rois seuls connaissaient la porte du tombeau.

2. L'auteur oublie que la scène de son roman se trouve en Perse et il parle comme si le récit se passait en Égypte. C'est une bonne preuve que l'œuvre est égyptienne.

vrirent la porte, ils ne trouvèrent en dedans aucun cadavre de mort [1]. Ils sortirent les ossements qu'ils trouvèrent, ils les apportèrent au saint Georges. Alors le saint Georges se jeta à genoux ; il pria pendant une heure environ. Comme il finissait l'*amen*, il y eut un grand tremblement et des éclairs de feu brillèrent sur ces ossements. Aussitôt il en sortit cinq hommes, neuf femmes et dix petits enfants. Quand ils virent ce qui avait eu lieu, les rois furent dans l'étonnement. Alors les rois appelèrent l'un de ceux qui étaient ressuscités d'entre les morts, ils lui dirent : « Quel est ton nom? — Celui qui était ressuscité d'entre les morts prit la parole en disant : « Joubînnem, voilà mon nom. » — Le roi lui dit : « Combien y a-t-il d'années que tu es mort? » — Il lui répondit : « Plus de deux cents années [2]. » Le roi lui dit : « Est-ce que dans ce temps-là le Christ était venu au monde, oui ou non? » — Celui qui était ressuscité d'entre les morts dit : « Je ne le pense

1. Le texte doit être corrompu, car ce qui suit est contradictoire.

2. Il y a ici corruption du texte dans un mss. car il porte six ans, le même chiffre se trouve répété plus loin et l'autre mss. donne deux cents ans.

pas, car je n'ai jamais entendu dire qu'il était venu. » — Tatien lui dit : « En quel dieu croyais-tu? » — Celui qui était ressuscité lui dit : « Ne me force pas à le dire, ô roi, car je rougis de dire en quel dieu je croyais. Je croyais en un dieu qu'on nommait Apollon, un insensé, sourd, muet, aveugle. Lorsque j'eus abandonné l'existence mauvaise de cette vie, je vécus dans ces chemins qui conduisent au fleuve du feu, jusqu'à ce que j'y fusse parvenu; c'est là que se trouve le ver qui ne se repose jamais. Est-ce que tu n'as pas entendu lire les Écritures des chrétiens où il est dit : Tu as pensé à moi dans ce jour de crainte, dans ce lieu où il n'y a nul secours, mais la stupéfaction et la terreur, où il n'y a nulle miséricorde, où l'on ne persuade pas le cœur du juge, mais où les choses qu'on a faites sont placées devant les yeux de chacun. Alors le juge prend la parole et dit : « Apprends à chacun de nous cette chose, afin que je donne à chacun selon ses œuvres. » Écoute ce que je te vais dire, ô roi! Tout homme qui viendra sur la terre et qui confessera celui qu'on a crucifié, c'est-à-dire le Christ, quand il aurait sur son corps[1]

1. Comme nous disons : avoir sur la conscience.

une foule de péchés, quand il sort de ce monde mauvais, on le met dans les fers à cause de ses péchés ; mais le dimanche on lui donne repos, car le Seigneur Jésus inspecte les supplices le jour du dimanche. Mais à moi, l'on ne me donne aucun repos, pas même le dimanche, parce que je n'ai pas confessé sa Seigneurie pendant que j'étais sur la terre. Comment en effet l'aurions-nous confessé lorsque nous honorions des idoles et des statues sans le moindre mouvement? » — Le roi prit la parole et lui dit : « Ton cœur n'a-t-il jamais été traité avec indulgence pendant ces deux cents années entières? » — Alors celui qui était ressuscité d'entre les morts regarda le saint Georges, il lui dit : « Mon seigneur, ô saint martyr du Christ, nous t'en prions, donne-nous le saint baptême du Christ, afin qu'on ne nous jette pas de nouveau dans les tourments où nous sommes. » Lorsque le saint Georges vit leur foi, il frappa la terre du pied ; il en jaillit de l'eau et il leur conféra le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il leur dit : « Allez en paix au Paradis. » Aussitôt ils disparurent, personne ne les vit plus, et le roi resta stupéfait une heure environ. Les rois qui étaient avec lui prirent la parole et lui dirent : « Cet

homme est un enchanteur. Par ses sortilèges il a fait se tenir debout des démons en notre présence et il a dit : « J'ai ressuscité des morts. Moi aussi désormais[1] je mépriserai toute la race des chrétiens. »

Le roi donna un ordre et dit : « Choisissez-moi une veuve si pauvre qu'il n'y en ait point d'aussi pauvre qu'elle. » On chercha par la ville, on lui trouva une femme veuve et pauvre, on fit entrer de force le juste chez elle, car le roi voulait déshonorer les chrétiens. Lorsqu'on eut fait entrer le saint dans la maison de la veuve, il lui dit : « Donne-moi un peu de pain, car en vérité j'ai faim. » — La pauvre femme veuve prit la parole et dit : « Il n'y a point de pain dans ma maison à moi, mon seigneur. » — Le saint lui dit : « En quel dieu crois-tu donc, qu'il n'y a point de pain dans ta maison ? » — La femme lui dit : « Je crois en Apollon et en Héraclès, les grands dieux des rois. » — Le saint Georges lui dit : « Vraiment! alors ce ne sont pas de vrais Dieux, s'il n'y a point de pain en ta

1. Il faut croire que chacun des rois parle en son nom personnel, puisque la première personne du singulier se trouve ici au lieu de la première personne du pluriel que l'on attend.

maison. » Lorsque la femme l'eut regardé au visage, elle vit que [sa figure ressemblait à celle d'un ange du Seigneur, elle se dit en elle-même : « J'irai chercher du pain chez mes seigneur et mes voisins pour le placer devant cet homme de Dieu : peut-être, comme il est entré dans ma mison, trouverai-je grâce près de mes voisins! » Or, il arriva, comme la pauvre femme était sortie, que le saint s'assit à la base d'une colonne de bois qui se trouvait en la maison. Aussitôt la colonne prit racine, poussa des branches et devint un grand arbre; l'arbre dépassa de quinze coudées la hauteur de la maison. Puis voici que l'archange Michel lui apporta une table couverte de toutes les bonnes choses. Le saint Georges mangea et se réconforta. La table était encore couverte de pain et de toutes les bonnes choses, lorsque la pauvre femme veuve rentra dans sa maison : elle vit de grands prodiges, une table dressée et couverte de toutes les bonnes choses, une colonne qui avait pris racine, quoiqu'elle ne fût qu'un morceau de bois desséché. Elle se dit en son cœur: « Le Dieu des chrétiens s'est souvenu de ma pauvreté, à moi qui suis veuve; il a envoyé son martyr en ma maison à moi qui suis qu'une

malheureuse veuve, afin que ce saint vînt à mon secours. » Aussitôt elle tomba aux pieds du saint, elle l'adora. Le saint Georges lui adressa la parole en disant : « Lève-toi, tiens-toi debout sur tes pieds : je ne suis pas le Dieu des chrétiens, je ne suis que son serviteur. J'ai souffert pour son saint nom. » — La femme lui dit encore : « Mon Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant toi, accorde-moi d'oser prononcer une parole en ta présence. — Le saint Georges lui dit : « Parle. » — La femme lui dit : « Mon Seigneur, j'ai un jeune garçon qui est en ses neuf ans : il est aveugle, sourd, muet et boiteux. J'ai honte de le faire voir à mes voisins. Si tu fais qu'il voie, qu'il entende et qu'il parle, je croirai moi aussi en ton Dieu. » — Le saint répondit en disant : « Amène-moi l'enfant ici. » Alors du troisième étage de sa maison, elle lui amena l'enfant et le fit asseoir sur les genoux du juste. Le saint Georges restait tranquille et l'enfant était sur ses genoux. Le saint lui souffla au visage; des yeux de l'enfant, il tomba des écailles et il vit aussitôt de ses propres yeux. La femme dit au saint : « Mon Seigneur, je t'en supplie qu'il parle,

qu'il entende de ses oreilles, qu'il se lève, qu'il marche sur ses pieds. » — Le saint Georges lui dit : « Femme, cela suffit pour le moment; quand j'aurai besoin de lui pour me faire servir, je l'appellerai, il entendra ma voix, il marchera, il me répondra. » La femme ne put lui répondre une seule parole, car elle voyait que son visage était comme le visage d'un ange de Dieu.

Alors le roi infidèle et impie, Tatien, et les soixante-dix-neuf autres rois qui étaient avec lui, lorsqu'ils furent sortis de leur souper, se promenèrent par les places de la ville. Lorsque le dragon de l'abîme, le roi Tatien, leva les yeux, il vit l'arbre qui avait poussé, grâce au juste; il dit à ses officiers : « Voici un spectacle nouveau! cet arbre n'est-il pas un figuier? « — Ils lui racontèrent la chose et lui dirent : « C'est ainsi que l'a fait pousser le saint Georges, le grand serviteur du Galiléen. » Le roi ordonna qu'on allât le chercher, qu'on l'amenât en sa présence, qu'on le frappât à coups de nerfs de bœuf, sans pitié, de manière à faire tomber ses chairs en lambeaux, qu'on lui brûlat les flancs avec une grande quantité de feu, qu'on lui mit un casque de feu sur la tête.

Ensuite il ordonna de le mettre à nu, de le fouetter, de remplir de feu des pots de fer, de les lui placer sur les flancs, de telle sorte qu'il rendit l'esprit. Le roi donna aussi l'ordre de prendre son corps, de le jeter sur une montagne élevée. Le dragon disait en son cœur : « Les oiseaux du ciel viendront manger ses chairs. » Lors donc qu'on eut mené le corps du bienheureux sur la montagne que l'on appelait Siris, on le jeta en ce lieu et les serviteurs s'en retournèrent. Lorsque les serviteurs du diable se furent éloignés de la montagne d'environ trente stades, il y eut du tonnerre et des éclairs dans le ciel, si bien que la montagne entière trembla. Voici que le Seigneur arriva, monté sur une nuée; il dit au saint Georges : « Mon bon élu, lève-toi du sommeil. » Aussitôt le martyr du Christ se leva, il courut derrière les serviteurs, leur criant et leur disant : « Attendez-moi un peu, que j'aille avec vous. » Les serviteurs, ayant regardé en arrière, virent le saint Georges qui courait après eux, ils rendirent gloire à Dieu, ils se jetèrent à ses pieds, ils le prièrent en disant : Donne-nous à nous aussi, le sceau du Christ. » Le juste bienheureux, le saint



Georges, leur donna le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ils se présentèrent devant les rois impies, en criant tous . « Nous sommes chrétiens publiquement. » Alors les rois en furent remplis de stupéfaction et de crainte. Le roi Tatien ordonna d'aller chercher les serviteurs, de les lui amener. L'un d'eux se nommait Claudien; le roi ordonna qu'on le crucifiât et qu'on exécutât sa sentence; un autre que l'on appelait Laciri et Lacirien, le roi ordonna qu'on le fît mourir par l'épée; on livra Glykon aux bêtes.

Après cela, les rois ordonnèrent d'amener le saint Georges. Le roi Tatien prit la parole, il lui dit : « Georges, par mon seigneur le soleil, par la lune, par les dieux et par leur mère Artémis, je te pardonne comme à mon fils bien-aimé; tout ce que tu me demanderas, je te l'accorderai; seulement, obéis-moi comme à un père et consens simplement à adorer les dieux. » — Le saint Georges lui répondit et lui dit : « Je suis étonné des paroles que tu m'adresse maintenant. Ne les aviez-vous point avant ce jour? Pourquoi ne me les as-tu pas dites dès la première fois? Voici sept années en-

tières que tu me tourmentes, tu m'as tué trois fois, je suis mort et mon Seigneur Jésus le Christ m'a ressuscité; cependant ce n'est qu'aujourd'hui que je viens d'entendre de semblables paroles de ta bouche. Ne sais-tu pas, ô roi, que cette race des chrétiens est une race de gens qui aiment la contradiction, qui résistent à ceux qui les protègent. Mais maintenant que ta grandeur me donne allégresse, j'offrirai un sacrifice à ton grand dieu Apollon, celui que tu aimes. »

Lorsque le roi Tatien entendit ces paroles, il se réjouit grandement, il saisit la tête du saint Georges pour la baiser. Le saint Georges l'arrêta de la main en disant : « Non, ô roi, ce n'est pas l'habitude des Galiléens, s'ils n'ont pas d'abord adoré les dieux ; mais donne maintenant l'ordre qu'on me mette en prison jusqu'à demain. » — Le roi prit la parole, il lui dit : « Au ciel ne plaise, que je te fasse maintenant endurer quelque châtiment; quant aux tourments que je t'ai fait souffrir, pardonne-les moi, car j'ai agi envers toi par ignorance. Traite-moi comme un père. Viens maintenant, je t'introduirai dans la partie du palais où se trouve la reine Alexandra, dans la chambre où elle repose. » Lorsque

le roi l'eut emmené, il le fit entrer près de la reine Alexandra ; il ferma la porte sur eux. Le roi se retira, car c'était le soir. Alors le saint Georges, ploya les genoux, il se mit à prier Dieu en disant : « O Dieu, mon Dieu, il n'y a point de Dieu qui te ressemble : tu es le Dieu qui fait les prodiges. Pourquoi les nations ont-elles élevé la voix contre toi, et les peuples médité de vaines paroles ? Tous les rois de la terre avec leurs magistrats se sont réunis à la fois dans un même lieu, ils ont parlé contre le Seigneur et son Christ. » — La reine Alexandra prit la parole et dit au saint : « Mon Seigneur Georges, je t'entends avec plaisir et je désire que tu parles. Quels sont ceux qui ont élevé la voix ? Quels sont ceux qui ont médité ? Quel est le Christ ? Enseigne-le moi, afin que je le connaisse. » — Le saint Georges prit la parole en disant : « Puisque tu demandes à connaître le Christ, écoute, ô Alexandra. Lorsque le Seigneur créa le ciel et la terre, lorsqu'il eut pris de la terre argileuse, il créa l'homme semblable à lui, à son image et à sa ressemblance. Comme il avait fait de la chair avec de la terre, de même il en fit des nerfs, il en fit de la peau, les organes de la vision, tous les

autres membres de l'homme. Il fit les yeux et les paupières, il fit une langue et une gorge, il fit des mains et tout ce qui entoure l'homme. Ce qui meurt n'est-il pas de la terre ? Dieu le Christ s'est revêtu de chair en la vierge sainte, Marie, et il s'est fait homme. C'est Dieu qui m'a ressuscité d'entre les morts pendant que j'endurais ces souffrances pour son saint nom, ainsi que pour son Père plein de bonté et l'Esprit-Saint. C'est pour Adam, ô reine, que Dieu a fait le ciel, le soleil et la lune qui éclairent, les étoiles et tout le reste. » — La reine répondit : « Explique-moi ces paroles. » — Le saint Georges lui dit : « C'est l'idolâtrie qui règne aujourd'hui dans le monde ; on rend un culte aux idoles et non à Dieu ; on adore les œuvres des mains humaines, les idoles sans âme, on injurie le Créateur de toutes choses. » — La reine lui dit : « Les démons ne sont donc pas dieux ? » — Le saint Georges lui dit : « Oui, ce sont des démons. » — La reine lui dit : « De quelle manière a été créé le monde ? » — Le saint Georges prit la parole, il lui dit : « Écoute-moi, ô reine Alexandra. Le prophète David dit : « O toi qui est assis sur les Chérubins, révèle-toi, montre ta puissance,

viens nous sauver; » il dit encore : « Il est descendu comme la pluie sur une toison, » c'est-à-dire en la bienheureuse vierge Marie. D'un autre côté le prophète Habacuc, s'écrie en disant : « Seigneur, j'ai entendu ta voix et j'ai été rempli de crainte; j'ai considéré tes œuvres et j'ai été dans la stupéfaction. » Lorsque le prophète disait ces paroles, en vérité il savait que le Seigneur Jésus le Christ descendrait dans le monde ; il craignit, il vit que Dieu s'était fait homme pour notre salut, pour nous sauver du diable, l'ennemi de toute vérité, qui a séduit ces quatre-vingts rois. » — La reine lui répondit : « Vraiment tu parles bien ; tu as persuadé à mon cœur que le Christ est le Dieu de toutes choses. Je t'en supplie, prie pour moi afin que du même coup l'erreur des idoles et celle des démons soient enlevées de mon cœur. » — Le saint Georges lui répondit et lui dit : « Si tu crois en celui que l'on a crucifié, Jésus le Christ, est-ce que quelque souillure des démons ne s'est point approchée de toi ? » — Elle répondit : « Je crois, mon Seigneur ; mais j'ai peur en présence du roi, car il est très méchant et dévore la chair comme les bêtes féroces. Garde ce secret, ne le dis à personne jusqu'à

ce que j'aie ceint la couronne du martyre dans le royaume du Christ, mon roi. Laisse-moi maintenant me reposer et dormir jusqu'à l'aurore. »

Lorsque le matin fut venu, le roi ordonna au héraut de crier par toute la ville en disant : « Assemblez-vous tous pour voir ce grand chef des Galiléens qui doit adorer Apollon. » Le roi donna l'ordre de conduire le saint Georges au temple avec honneur, afin, dit-il, qu'un sacrifice fût offert par lui à Apollon. Le saint Georges prit la parole, il dit aux serviteurs qui étaient allés le chercher : « Allez vers le roi ; quant à moi, ainsi que les prêtres et les stratéges du temple, nous nous rendrons devant Apollon pour l'adorer. » Le héraut continuait de crier encore davantage, pendant que les habitants de la ville, petits et grands, se rassemblaient pour voir ce speccle. Lorsque la pauvre femme veuve, celle dont le saint avait guéri le fils qui avait recouvré la vue, entendit cette nouvelle, aussitôt elle se découvrit la tête, elle déchira ses vêtements, et se rendit à l'endroit où le saint se trouvait. Elle lui dit : « Toi qui ressuscites les morts, qui fais voir les aveugles de naissance, qui fais que des arbres desséchés et

corrompus deviennent des arbres produisant des fruits et qu'ils poussent bellement ; toi qui as fait que la colonne de ma maison a pris racine et est devenue un arbre élevé ; toi qui as couvert la table de pain et de toutes les bonnes choses, qui as opéré une foule de prodiges qui ont couvert le diable de honte, tu vas maintenant te présenter devant Apollon pour l'adorer et faire rougir toute la race des chrétiens ! » — Lorsque le saint Georges entendit ces paroles, il sourit à la femme et lui dit : « Descends maintenant ton petit garçon d'entre tes mains. » Aussitôt elle le descendit. Le saint Georges dit au petit garçon : « Je veux au nom de mon Seigneur Jésus le Christ que tu marches, que tu me serves en ceci. » Aussitôt le petit garçon entendit de ses oreilles et alla baiser les pieds du saint Georges. Le saint Georges lui dit : « Viens, va vers le temple d'Apollon, dis à sa statue : Georges, le serviteur du Christ, t'appelle. » Le petit garçon se rendit en toute hâte au temple ; il dit à la statue : « Je te le dis à toi, aveugle, sourd, ignorant, viens vite, car le serviteur du Christ, le saint Georges, t'appelle. » L'esprit mauvais qui habitait dans la statue s'écria du dedans : « O

Jésus le Nazaréen, tu attires tout le monde à toi, même ce petit garçon que tu as envoyé vers moi pour m'insulter. » Aussitôt la statue d'Apollon s'arracha de son piédestal et se rendit vers le saint Georges. Le saint Georges prit la parole, il lui dit : « C'est donc toi le dieu des nations ? » — Le démon qui habitait dans la statue lui dit : « Sois patient envers moi et je t'apprendrai tout avant que tu ne l'apprennes. » — Le saint Georges lui dit : « Parle. » — Il commença de parler et de raconter toute chose en sa présence, disant : « Mon Seigneur, le saint de Dieu, ne sais-tu pas que dès le commencement Dieu a créé un paradis dans l'Éden qui était situé à l'Orient ? Il y plaça l'homme créé par Dieu à sa ressemblance. Le Seigneur dit : « Que les anges aillent l'adorer ! » Aussitôt Michel alla suivi de toute son armée d'anges, ils l'adorèrent; mais moi, je n'adorai pas l'homme créé par Dieu, je résistai à la parole de Dieu, disant : « O juge de vérité, moi j'existe avant lui, comment adorerais-je plus petit que moi ? Les ailes des chérubins couverts d'yeux me donnent de l'ombrage et m'abritent. » Alors Dieu s'irrita contre moi, il me chassa de la gloire où je me trouvais, il me lança du ciel

comme un aigle sur un rocher et je me trouvai dans les fers. Maintenant j'habite en cette statue pour séduire les enfants des hommes. Je vole, je me suspends au firmament du ciel, j'écoute les anges chanter le Seigneur. Lorsque j'entends prononcer la sentence de quelqu'un, c'est-à-dire lorsqu'il va mourir et sortir de ce monde, je me rends vers lui et je le tourmente jusqu'à ce qu'il ait blasphémé Dieu. » — Le saint Georges prit la parole, il lui dit : « Tu n'as pas dit la vérité, ô toi qui as une apparence d'or [1] ; mais on t'a chassé du ciel à cause de ton orgueil, lorsque tu te préparais un trône pout t'asseoir dessus et t'égaler au Très-Haut. Il te parla soudain, il te lança du ciel dans les profondeurs de la mer avec toute ton armée. »

Lorsque le démon entendit cela, il se tut ; il ne put trouver aucune parole à dire. Aussitôt le saint Georges frappa la terre du pied et il dit à la statue : « Descends maintenant dans l'abîme, ô esprit impur, afin de rendre compte de toutes les âmes que tu as perdues. » Aussitôt il descendit dans l'abîme ainsi que la statue où habitait l'esprit impur.

1. C'est-à-dire que la statue était en or ou dorée.

Le saint Georges frappa de nouveau la terre du pied et la terre redevint unie comme elle était auparavant. Après cela, le saint Georges détacha sa ceinture, il s'approcha de la statue d'Héraclès, il la traîna à terre, il la mit en pièces. Il dit au reste des idoles : « Allez-vous-en dans l'abîme, ô dieux des nations, car je suis venu vers vous avec colère et courroux. » Lorsque les prêtres, les stratéges du temple, les serviteurs qui prenaient soin des idoles, virent la perte qui était arrivée à leurs dieux, ils se saisirent du saint Georges, ils lui lièrent les mains derrière le dos, ils le conduisirent au roi qu'ils informèrent de tout ce qui était arrivé aux dieux, surtout au grand dieu Apollon, disant qu'il avait été précipité dans l'abîme. Lorsque le roi apprit cela, il advint qu'il fut rempli d'une folle furie ; il dit au saint Georges : « O toi, qui es digne que l'on te consume par le feu, ne m'avais-tu pas dit : « Je ferai un sacrifice aux dieux glorieux ? » Au lieu d'adorer les dieux et de leur offrir de l'encens, voilà que tu as fait de pareilles œuvres magiques ! Ne sais-tu pas que ton esprit [1] est entre mes mains ? » —

1. C'est-à-dire ta vie.

Le saint Georges prit la parole et lui dit : « Va, amène-moi Apollon, je l'adorerai en ta présence. » — Tatien lui dit : « Selon ce que m'ont raconté les prêtres, tu l'as précipité dans l'abîme, et maintenant tu veux que je l'amène ici pendant que je suis vivant! » — Le saint Georges dit au roi : « Apollon est ton grand dieu, comment n'a-t-il pu se protéger lui-même? au contraire, il est allé à la perdition avant tous les autres dieux qui étaient au nombre de soixante-dix. Et c'est lui qui, comme tu l'espères, te sauvera dans les jours mauvais! Lorsque le Seigneur mon Dieu viendra pour renouveler le ciel et la terre, que feras-tu, toi, ainsi que celui dans lequel tu as mis ta confiance? »

Alors le roi, dans une grande tristesse de cœur causée par la perte de son dieu Apollon, alla trouver la reine Alexandra et lui dit : « Cette race des chrétiens me fait souffrir, mais surtout Georges le Galiléen. » — La reine Alexandra prit la parole et dit au roi : « Ne t'ai-je pas dit souvent : Tiens-toi éloigné de cette race de chrétiens, car leur Dieu est le vrai Dieu et il humiliera ton orgueil? » — Le roi répondit et dit à la reine : « Malheur à moi, ô Alexandra, je crains que

les sortilèges des chrétiens ne t'aient aussi atteinte! » Il la prit par les cheveux de sa tête, il l'a traîna jusqu'à ce qu'il l'eût amenée devant les soixante-dix-neuf rois qui étaient avec lui, et il se mit à leur apprendre tout ce qui était arrivé. Les rois donnèrent alors l'ordre de l'emmener, de la suspendre sur le chevalet, de la torturer; pour elle, elle ne disait rien, mais regardait le ciel. Lorsqu'elle eut regardé le visage du saint Georges, elle lui dit : « Prie pour moi, car je souffre de cruels tourments. » — Le saint Georges lui répondit et dit : « Souffre encore un peu, ô reine, et tu recevras la couronne de la main de Notre-Seigneur Jésus le Christ. » — Pour elle, elle lui dit : « Mon Seigneur Georges, que ferai-je puisque je n'ai pas reçu le baptême? » Le saint lui dit : « Va, tu recevras le baptême en versant ton sang généreux. » Comme on l'emmenait pour la tuer, elle s'écria et dit : « Mon Seigneur Jésus le Christ, voici que j'ai laissé la porte du palais ouverte, je ne l'ai point fermée; toi de même, mon Seigneur, ne me ferme pas la porte du Paradis de l'allégresse. » Lorsqu'elle eut achevé ces paroles, la reine Alexandra termina son

martyre le quinzième jour de Pharmouti [1], à la troisième heure du jour, avec vaillance; elle reçut la couronne impérissable.

Après cela, les rois appelèrent le saint Georges, ils lui dirent : « Voici que tu nous as fait perdre aussi la reine Alexandra ; maintenant nous allons nous occuper de toi. » L'un d'entre eux, le roi Magnence, prit la parole et dit : « Rendons sa sentence. » La chose leur plut à tous. Le roi s'assit, il écrivit la sentence en ces termes : « Georges, le grand chef des Galiléens, qui a désobéi aux décrets des rois, je le livre au tranchant du glaive. Sache donc, ô peuple, que nous sommes tous purs de son sang en ce jour! » Les soixante-dix-neuf autres rois qui étaient avec lui souscrivirent la lettre [2]. Alors le saint Georges se mit en marche avec joie vers le lieu où il devait recevoir la couronne. Lorsqu'il y fut arrivé, il dit aux soldats qui l'avaient conduit : « Ayez un peu de patience à mon égard, ô mes frères, car voici sept ans que je suis tourmenté par ces quatre-

1. C'est-à-dire le 11 avril.

2. C'est-à-dire la sentence. Les Coptes désignaient tout écrit sous le nom générique de lettre.

vingts rois et je veux prier pour eux. » Alors le saint Georges leva les yeux au ciel, il pria ainsi. « Mon Seigneur Jésus le Christ, qui as fait descendre le feu du ciel en faveur du saint Elie et qui lui as fait dévorer les deux cinquanteniers et leurs cent soldats, que le feu du ciel descende maintenant d'auprès de toi; qu'il brûle ces quatre-vingts rois et ceux qui les entourent. Qu'il n'en reste pas un seul, car c'est à toi qu'appartient la gloire jusqu'aux siècles de tous les siècles : *Amen.* » Comme le saint Georges priait encore, un feu descendit du ciel, dévora les quatre-vingts rois et toute leur multitude au nombre de cinquante mille. Derechef, le saint Georges dit aux soldats d'attendre encore un peu, et il pria en disant : « Mon Seigneur Jésus le Christ, j'ai vu se tenir ici une grande multitude qui voulait emporter mon corps; mais mon corps ne suffira pas au monde entier. Je t'en prie, accorde à mon corps que quiconque sera tourmenté par l'esprit impur et fera souvenir de ton serviteur Georges, mon nom soit en bonne chose. Mon Seigneur Dieu, que quiconque se trouvera rempli de crainte dans le lieu où l'on rend la justice et fera souvenir de mon nom,

s'en aille en paix. Quiconque écrira mon martyre et les souffrances que j'ai endurées, écris son nom dans le livre de vie. Lorsque le ciel retiendra ses pluies loin de la terre et qu'on prononcera le nom du Dieu de Georges, je t'en prie, que ton secours leur arrive promptement [1]. Dieu de vérité, pour le saint nom duquel j'ai enduré ces souffrances, souviens-toi de quiconque aura pitié d'un pauvre en mon nom, pardonne-leur les péchés qu'ils auront commis. » Comme le saint Georges disait ces paroles dans l'ardeur de son cœur, voici que le Seigneur Jésus le Christ lui apparut et lui dit : « Viens maintenant, monte au ciel te reposer dans l'habitation qui t'a été préparée dans le royaume de ton Père qui est dans les cieux. O mon élu Georges, je ferai tout ce que tu m'as demandé, et une foule d'autres choses encore. » — Le saint Georges dit aux bourreaux : « Venez maintenant, accomplissez l'ordre qui vous a été donné. » Il leur tendit son cou saint, on lui enleva sa tête sainte ; il en sortit de l'eau et du lait [2]. Le

1. C'est-à-dire à ceux qui invoqueront. L'idée plurielle se trouve dans le collectif indéfini *quiconque*.

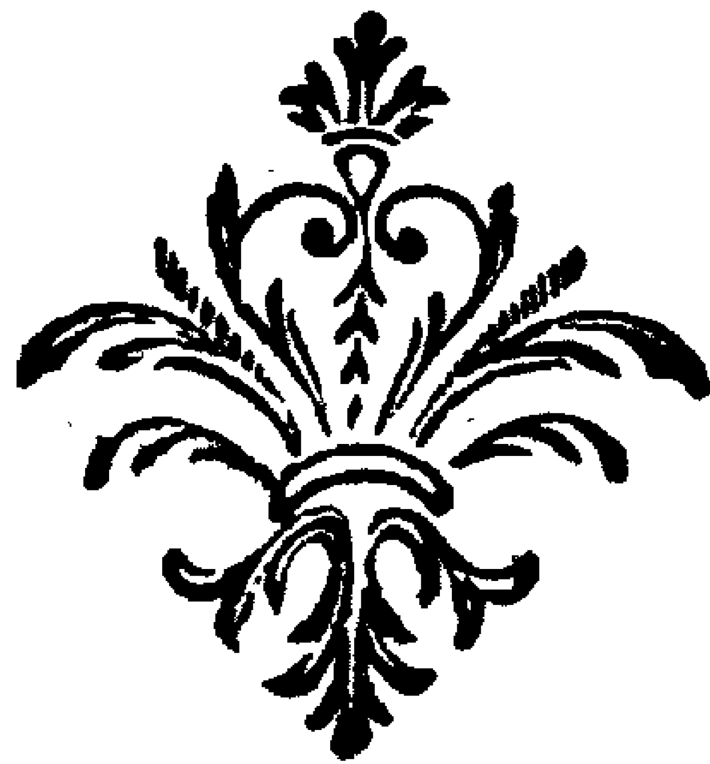
2. Je ne sais pourquoi les Coptes font ainsi sortir du

Christ Jésus prit son âme sainte, il l'embrassa, il l'emmena avec lui en haut des cieux, il en fit présent à son Père plein de bonté et au Saint-Esprit.

Aussitôt la terre trembla jusque dans ses fondements, il y eut des tonnerres et des éclairs terribles, épouvantables, de sorte que personne n'osa quitter ce lieu à cause de la grande terreur qu'on avait. Tous ceux qui furent martyrs, grâce au saint Georges, sont au nombre de huit mille six cent quatre-vingt-dix-neuf, plus la reine Alexandra. Le saint Georges acheva son martyre le vingt-troisième jour de Pharmouti, un jour de dimanche, à la neuvième heure du jour. Moi Syncratos, le serviteur du saint Georges, je restai avec mon maître jusqu'à l'achèvement de son combat selon les sentences des rois impies. Ainsi je l'ai écrit sans y rien ajouter, ni rien y retrancher, avec l'aide de mon Seigneur Jésus le Christ, à qui la gloire

sang, de l'eau et du lait des corps dont on a enlevé la tête, mais la chose est générale chez eux et doit par conséquent provenir des idées qu'ils avaient sur la composition du corps humain.

ainsi qu'à son Père plein de bonté et au Saint-Esprit, dans les siècles de tous les siècles. *Amen*





XVI

MERVEILLLES DU SAINT GEORGES [1]

AU NOM DE DIEU.

Voici les vertus et les prodiges que le Seigneur a opérés par le saint Georges après son martyre et la translation de son corps à Diospolis [2] sa ville, la construction de son église, la déposition de son corps en cette église. On la consacra le septième jour du mois de Hathor [3]. C'est le saint Théodose, l'évêque de Jérusalem, qui raconta les vertus et les prodiges opérés par Dieu en faveur du saint Georges et la grâce qui

1. Ces *merveilles* sont la suite du *martyre* précédent et se trouvent dans le même manuscrit.

2. Ce nom est sans doute une désignation de Lydda ; il pourrait être aussi le nom d'une ville égyptienne, mais c'est peu probable.

3. C'est-à-dire le 5 novembre.

fut accordée au saint martyr : c'est lui qui prononça cet éloge au jour de sa commémoraison sainte, le septième jour de Hathor, devant une grande foule d'orthodoxes réunis pour célébrer la fête dans l'église du saint Georges, pour la gloire de Notre-Seigneur le Christ.

J'ouvrirai ma bouche en des paraboles pour dire ce qui est caché dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous savons, ce que nos pères nous ont raconté, comme le Saint-Esprit l'a dit par la bouche du saint roi David. De même, je vous ferai aussi connaître les gloires et les prodiges qui se sont opérés par le saint Georges, par le martyr puissant du Christ, ainsi ce qui arriva dans la ville de Sar [1], lorsqu'il y acheva sa vie par l'ordre de Tatien, le roi impie des Perses ; c'est la ville du roi Nabuchodonosor qui régna sur tous les Chaldéens, qui abandonna sa ville de Sar, alla à

1. Il doit s'agir de la ville de Tyr, sans doute. Le récit est peu conforme à l'histoire ; mais cela importe peu. Si l'auteur avait su l'histoire, il aurait écrit Ninive et supprimé Nabuchodonosor.

Babylone, la bâtit bellement, la fortifia et en fit la capitale de son royaume.

Or, il arriva, lorsqu'on eut enlevé la tête du saint Georges, qu'il resta gîsant à terre depuis la neuvième heure du jour jusqu'au coucher du soleil. Syncratos, le serviteur du saint Georges, était assis à l'écart, le pleurant et le gardant. Voici que Dieu mit au cœur de deux autres de ses compagnons de service la pensée d'aller à la ville pour rendre visite à leur maître et savoir si c'était réalité que tout ce qui lui était arrivé. On leur apprit que ce jour là même il avait été mis à mort. Alors ils pleurèrent, déchirèrent leurs vêtements; ils cherchèrent et trouvèrent son corps. Ils trouvèrent aussi Syncratos qui était assis et pleurait. Ils s'assirent aussi et pleurèrent avec lui. Ensuite ils se levèrent, ils réunirent sa tête à son corps, et elle s'y adapta comme si on ne l'en avait jamais détachée. Ils prirent de quelqu'un un suaire, dont ils le revêtirent; ils en entourèrent son corps saint après avoir lavé le sang; ils trouvèrent un tombeau neuf tout près d'eux : ils y placèrent le corps du saint jusqu'au lever de l'aurore et ils s'assirent à la porte.

Le lendemain, ils se levèrent, se rendirent à la ville, achetèrent des parfums et des suaires; ils les apportèrent, en revêtirent le corps du saint Georges, ils trouvèrent la tête adhérente au corps comme chez un vivant, sans qu'il y eût aucune trace du coup d'épée. Les serviteurs furent dans un grand étonnement; ils crurent de tout leur cœur que Dieu l'avait reçu à lui et que tout ce que Dieu lui avait dit pendant sa vie s'accomplirait en réalité; ils l'enveloppèrent de parfums; ils préparèrent le cadavre comme il faut, selon la coutume des gens de leur pays; ils en prirent grand soin, ils le placèrent dans le tombeau qu'ils scellèrent en y apposant des sceaux. Syncratos fut laissé au dehors pour veiller; les deux autres entrèrent à la ville et travaillèrent pour gagner leur vie et amasser le prix du passage, afin d'embarquer le corps saint et de retourner dans leur pays. Après deux mois, il arriva que, comme ils travaillaient, Dieu leur envoya une barque de Joppé; ils s'y rendirent avec de la marchandise et le corps du saint Georges. Grâce au secours de Dieu, ils arrivèrent vite à Joppé. Lorsque les matelots et le marchands apprirent que c'était le

corps de Georges, le soldat de Diospolis, qui était allé au pays des Perses, ils admirèrent grandement la manière dont il était devenu martyr; ils se levèrent tous, ils l'adorèrent, rendant gloire à Dieu d'avoir été jugé dignes d'embarquer avec eux le saint Georges. L'un d'entre eux, nommé Léontinos, originaire de Joppé, qui connaissait le saint Georges, amena une bête de somme, y chargea le corps du saint pour le conduire à sa maison. Lorsqu'on l'eut introduit en sa maison, on trouva que la mère et la sœur du saint étaient mortes. La nouvelle se répandit bientôt qu'on avait amené en sa maison le corps du saint Georges, qui avait été martyr et que l'on n'avait pas vu depuis sept ans; car c'étaient des gens chrétiens. Ils se prosternèrent pour l'adorer, pleurant, admirant ce qui lui était arrivé. Ils se réjouirent ensuite, rendant gloire à Dieu d'avoir été jugés dignes d'un tel présent. Syncratos et les deux autres serviteurs, dont l'un se nommait Lucios et l'autre Cyrinneos, racontèrent aux hommes de la ville tout ce qui était arrivé à leur maître, et tous étaient dans l'admiration. On laissa le corps du saint Georges dans l'une des chambres de

sa maison pendant une semaine de jours : tous venaient et l'y adoraient. Lorsqu'arriva un grand jour de fête, ils se réunirent tous à l'église, on lut son martyre au peuple entier des fidèles. Alors ils admirèrent encore davantage tout ce qui lui était arrivé, ils rendirent gloire à Dieu et à son saint martyr.

Et voici qu'un grand et très riche personnage de la ville, nommé André, de la même famille que la mère du saint Georges, ayant entendu le martyre qu'on lisait, Dieu lui ouvrit le cœur ; il réfléchit au passage où Dieu avait apparu au saint et lui avait parlé en disant : « Je le jure par moi-même, à tout homme qui confessera tes souffrances, il n'arrivera aucun mal, car je sais qu'ils sont chair et sang ; à tout homme qui se trouvera dans une détresse quelconque, il n'arrivera aucun mal, soit dans le lieu terrible de la justice, soit dans des eaux nombreuses, soit sur une montagne, soit en toute tribulation ; s'il fait souvenir de mon nom, du nom de mon Père qui est dans les cieux et du Saint-Esprit, s'il fait souvenir de mon serviteur Georges, je le sauverai de toute tribulation. Quiconque écrira ton martyre et tes prodiges, afin de manifester ta gloire et les souf-

frances que tu as endurées pour mon nom, j'écrirai son nom dans le livre de vie. Celui qui fera une offrande ou une aumône en ton nom, qui écrira un livre à ses propres dépens pour le donner à ton église, on le comptera au nombre de mes saints et je ne le laisserai manquer d'aucun bien en ce monde, tant qu'il vivra : c'est moi le Seigneur Dieu ; ce que j'ai dit, je le ferai. Celui qui bâtira une église en ton nom, je le ferai entrer dans mon royaume, je ne l'oublierai jamais. Je ferai que de grands prodiges aient lieu en l'endroit où l'on aura déposé ton corps. Je ferai que les peuples de la terre aillent en ton église, qu'ils t'apportent des présents ; toutes les nations de la terre, les Juifs et les Samaritains, les Perses et les enfants d'Esaü, jusqu'aux barbares, je les ferai toutes venir à ton église et te porter des présents. »

Or, André, l'homme fidèle et aimant Dieu en vérité, lorsqu'il entendit énumérer toutes ces grâces que Dieu accordait au saint, il en conçut une grande joie, comme Jacob lorsqu'il vit le visage de son fils Jacob qui régnait sur l'Égypte. Il se leva en hâte, il écrivit le martyre du saint, il le plaça dans sa maison disant : « Je placerai aussi en

ma maison le souvenir de mon frère, afin que sa faveur et sa bénédiction soient continuellement avec moi pour l'éternité. » Puis il adressa la parole à une grande foule en disant : « Mes frères, puisque nous avons éprouvé une grande peine au sujet de notre frère que l'on a mis à mort par l'épée, réjouissons-nous maintenant encore davantage, car il a reçu de grands honneurs dans le ciel. Vraiment, il peut intercéder pour nous près de Dieu, celui qui en toute franchise a parlé face-à-face avec Dieu, afin que miséricorde nous soit faite et que secours nous soit donné en ce monde et dans l'autre. Maintenant, mes frères, allons, écoutez-moi : bâtissons en son nom une petite église, plaçons-y son corps afin que sa bénédiction et sa faveur soient éternellement avec nous. » — Tout le peuple répondit d'une seule voix : « Puisse être ce que tu dis! Si tu mets la main à l'ouvrage, nous la mettrons aussi afin que la bénédiction du saint Georges soit avec nos enfants et qu'il bénisse notre ville à jamais. » Lorsqu'André entendit ces paroles, il arriva qu'il se réjouit grandement, il se leva dès le matin, il fit venir tous ses serviteurs et ses ouvriers ainsi que les servi-

teurs du saint Georges, il démolit les murs et les maisons du saint Georges, il dit : « Je ne laisserai point le corps de mon frère sur une terre étrangère qui n'est pas la sienne. » D'autres gens de la ville lui donnèrent la main pour travailler au lieu saint. Il fit porter le corps du saint Georges dans l'église, jusqu'à ce qu'il eût déblayé l'endroit pour y jeter les fondements de l'église. Il fit répandre de la paille [1] selon les dimensions d'une petite église qu'il devait bâtir d'après ses moyens.

Son martyre [2] fut achevé lorsqu'il eut construit l'église, le sixième jour du mois d'Athar. Que le Seigneur ait pitié du pécheur qui a écrit : *Amen*

Premier prodige du saint Georges.

André, celui qui avait entrepris d'élever un monument en l'honneur du martyre du

1. Pour marquer les dimensions de l'église. J'ignore si c'est encore la coutume en Égypte. Je ne l'ai jamais vu faire, quoique j'aie vu commencer bien des construtions.

2. Le texte doit être fautif : il devait y avoir le mot *martyrion*, monument martyrial

saint Georges était couché en cette nuit, pensant en lui-même : ses pensées étaient diverses en lui-même [1], et il se disait : « J'ai fait trop grande cette construction. Jusqu'à présent je n'ai vu personne qui me donnât la main. Je ne sais pas si je pourrai l'achever, oui ou non. Je crains que les gens ne se moquent de moi en disant : Cet homme à commencé une construction et n'a pu l'achever, ainsi que l'a dit Notre-Seigneur. » Comme il pensait ces choses en son cœur, couché sur son lit, le sommeil le saisit, il perdit connaissance. Le saint Georges lui apparut dans une vision et lui dit : « André, André, reconnais-moi. » — Mais lui, il dit : « Qu'y a-t-il, mon Seigneur ? » — Il lui dit : « Ne sais-tu pas qui je suis ? » — André dit : « Non. » Mais lorsqu'il le reconnut en la vision, il fut troublé, il se leva, se jeta à ses pieds, l'adora en disant : « Es-tu vivant toi aussi, Georges mon seigneur ? » — Le saint Georges lui dit : « Grâces soient rendues à Dieu ! mon corps est près de vous ; mais je vis en Dieu par le Saint-Esprit. Maintenant j'ai vu que tu étais dé-

1. C'est-à-dire qu'il était troublé.

couragé, que tu pensais à l'église que tu as entrepris de bâtir en mon nom pour y placer mon corps, je suis venu à toi pour t'apprendre où se trouve un trésor de nos pères, afin que tu le dépenses pour l'église. Prends courage, ne sois pas découragé, j'inspirerai aux hommes de ta ville la résolution de te prêter la main. Lève-toi, suis-moi afin que je fasse une marque sur la terre, dans la chambre de ma maison que tu as détruite et où tu avais déposé mon corps en premier lieu avant de le placer dans l'église. » André fit comme s'il se levait et s'il le suivait. Le saint Georges fit comme s'il l'introduisait en la chambre de sa maison, il lui montra l'endroit qu'il avait marqué de son doigt; il lui dit : « Demain matin, lorsque tu te seras levé, viens en ce lieu, fais-y un trou profond d'une coudée; tu trouveras la bénédiction que le Seigneur t'a destinée.

Lorsqu'il fut éveillé de ce songe, André réveilla sa femme, il lui raconta tout ce qu'il venait de voir dans sa vision. Ils furent dans un grand étonnement. Sa femme lui dit : « Lève-toi dès cette nuit, allumons une lampe, allons à l'endroit qu'il t'a dit, afin que tu voies si nous trouverons

la marque, ou non. Si nous trouvons la marque telle que tu l'as vue dans ta vision, c'est vraiment le saint Georges qui t'est apparu face-à-face et nous serons assurés de trouver ce trésor, comme il te l'a dit. » Ils se levèrent tous les deux, ils allumèrent une lampe : la femme la tint élevée ; quant à lui, il prit une pioche dans sa main. Ils se rendirent à l'endroit dit, au milieu de la nuit. Lorsqu'il regarda la terre, il trouva la marque faite par le doigt du saint pendant la vision ; ils crurent de tout leur cœur que c'était le saint Georges qui l'avait faite. Le courageux André se leva, il ceignit un linge autour de ses reins [1], il prit une pioche dans sa main, il creusa la terre. Lorsqu'il eut creusé un peu profondément, il trouva un vase dont l'ouverture était couverte de rouille ; il creusa, il le tira sans l'avoir cassé. Cependant ils se jetèrent sur leur visage, ils adorèrent Dieu et le saint Georges. Ensuite ils se levèrent, ils se chargèrent du vase, ils se rendirent à leur maison en glorifiant

1. C'est encore la coutume des fellahs qui piochent ; ils quittent d'abord leurs habits et se ceignent d'une sorte de pagne.

Dieu. Ils allumèrent une lampe. Pour lui, il déboucha le vase, il le trouva rempli d'or jusqu'à l'ouverture. Ils se levèrent, se jetèrent sur leur visage, adorèrent Dieu et le saint Georges, pour la grande grâce qu'il leur avait faite.

Mais l'homme tira environ les deux tiers des pièces d'or pour achever l'église ; il referma le vase, il le cacha dans sa maison. Lorsque le jour parut, il voulut donner une fête à la ville entière en l'honneur du saint Georges ; il se dit en son cœur : « Ce qu'il faut, c'est de donner tout d'abord les prémices au Seigneur. » Il fit un grand festin à tous les pauvres de la ville, aux infirmes, aux veuves et aux orphelins ; il se mit à les servir, il se réjouit avec eux tous. Le lendemain il invita tous les grands personnages de la ville, il leur fit une autre grande fête en l'honneur du saint Georges ; il se mit à table avec eux pour se réjouir en leur compagnie de la faveur que le Seigneur lui avait accordée. Lorsqu'ils furent au milieu du repas, il se leva, il leur parla en disant : « Mes frères, est-ce que Dieu n'a pas mis en votre cœur le désir de m'aider, de me donner quelque chose, chacun selon ses moyens,

afin que nous fassions élever en notre ville cette grande bénédiction dont Dieu nous a rendu dignes en notre génération, que nous bâtissions le monument commémoratif du martyre du saint Georges en notre ville? » — Ils répondirent tous d'une seule voix : « Nous te répétons et te disons que nous ferons selon nos moyens; avec la volonté de Dieu, nous irons te trouver et ce que chacun croira dans ses moyens, il te le fera. » Alors tous, depuis les plus petits d'entre eux jusqu'aux plus grands, ils payèrent quelque chose entre les mains de celui qui était venu au nom du Seigneur, ils trouvèrent deux mille pièces d'or et mille deniers d'argent, le tout selon les ressources de chacun.

Ensuite André se rendit à l'endroit où l'on devait bâtir en l'honneur du saint Georges; on posa les fondements au nom de Dieu et du saint Georges; on bâtit bellement l'église pendant trois mois entiers; on alla chercher le saint évêque de Jérusalem, qui la consacra. O que de prodiges il y eut en ce moment! Combien d'hommes furent guéris de leurs maladies! Quelles foules d'esprits impurs sortirent au nom du saint Georges, le martyr du Christ!

Deuxième prodige du saint Georges, le saint martyr.

Il arriva, lorsque le saint évêque eut consacré l'église du saint Georges, comme il élevait l'offrande, qu'un homme dans lequel depuis son enfance se trouvait un esprit impur, entra aussi dans l'église : le démon le jetait à terre, le faisait grandement souffrir et se rouler : sa bouche écumait. Cet homme entra donc aussi; il se tint debout au milieu du peuple, voulant lui aussi être béni avec la foule. Mais il advint qu'au moment où l'on chantait le *trisagion* [1], il fut précipité à terre, il se roula et sa bouche écumait. Il se leva, se tint debout en présence de la foule ; il s'écria en disant : « Qu'as-tu à faire avec moi, ô saint de Dieu? Je sais qui tu es ; tu ne me feras pas sortir de cet homme, car moi, je suis un *lunatique* [2] et tu n'as aucune

1. C'est le *sanctus* que l'on répète par trois fois ; mais le *trisagion* grec est plus développé que le *sanctus* latin.

2. Il est évident par ce passage que parmi les diverses manières dont on pouvait être possédé, être *lunatique* était

force contre moi, ô saint Georges. » Puis il commença de proférer des blasphèmes contre Dieu et le saint Georges, pendant que le saint Georges lui faisait endurer de grands tourments. Il arriva au pied d'une colonne. Alors le saint Georges lui attacha les mains derrière le dos et l'enleva au sommet de la colonne : les mains du possédé étaient attachées de bas en haut, de son dos à sa tête ; il se tenait en haut du chapiteau de la colonne : chacun le regardait avec étonnement et disait : « Nous n'avons jamais rien vu de semblable ; car le dos de cet homme touche à la colonne et ses mains sont attachées derrière son dos sans aucune corde ; par deux fois, il s'est suspendu à la colonne sans aucun soutien. Nous n'avons jamais vu semblable miracle de la part d'aucun martyr ; mais c'est le saint Georges qui a saisi le corps de cet homme pour le torturer. » Et chacun le regardait, rempli d'étonnement à son sujet, rendant gloire à Dieu et au saint Geor-

l'une des plus nobles. Je ne sais pas quelles prérogatives étaient attachées à cette dignité ; mais le sens du mot est certain ; c'est le mot employé dans saint Matth., IV, 24 et XVII, 15.

ges, le vaillant martyr de notre Seigneur Jésus le Christ.

Après cela, le saint Georges le mit à terre : l'homme tomba du sommet du chapiteau de la colonne; il tomba à terre, perdit connaissance, si bien que chacun disait qu'il était mort. Lorsqu'on eût donné la paix, tout le peuple se précipita vers lui, rempli d'étonnement à son sujet; car il ressemblait à un mort. Il y avait un homme boîteux dès le ventre de sa mère; il ne marchait jamais, mais il restait assis demandant l'aumône à la porte de l'église ; en ce moment il entra avec la foule, en rampant sur ses mains et ses genoux : ses pieds traînaient derrière lui. Il se traîna donc sur ses genoux, ce boîteux, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de l'homme démoniaque. Celui-ci étendit sa main, il saisit le cou du boîteux; on se précipita pour l'arracher des mains du démoniaque. Les pieds du boîteux firent entendre un fort craquement : ils furent redressés sur le champ. D'autres gens firent lâcher son cou au démoniaque; ils voulaient le faire s'en aller et lui disaient : « Dépêche-toi, va-t-en. » Il se leva tout troublé, il se tint debout : ses pieds étaient consolidés. Il se hâta de sortir

et s'en alla. Ceux qui le connaissaient lui faisaient signe; personne ne le soutint jusqu'à ce qu'il fût sorti sur la place de l'église. L'évêque ordonna de le lui amener, ainsi que l'homme possédé du démon. Le démoniaque prit la parole en disant : « Accorde-moi, mon père saint, la permission de dire ce que j'ai vu. Depuis mon enfance jusqu'à ce jour, il y a eu en moi un démon : je ne l'avais jamais vu de mes yeux avant ce jour; mais chaque fois qu'il était sur le point de me saisir, je voyais devant moi un feu, je tremblais, je tombais à terre, je perdais connaissance jusqu'à ce que le démon s'en allât, qu'on vînt à moi et qu'on me relevât Il est advenu cette fois que, lorsqu'il s'est emparé de moi, j'ai perdu connaissance, j'ai vu le saint Georges, entrer dans le sanctuaire, il m'a pris par la main et m'a encouragé. Aujourd'hui j'ai vu ce démon de mes propres yeux, sous la forme d'un homme qui se tenait debout devant moi : le saint Georges lui faisait endurer de grands tourments. Il l'a saisi, il l'a fait monter sur la colonne jusqu'à ce que ce démon fût parvenu au sommet du chapiteau, et il lui a fait endurer de grandes souffrances. Enfin le démon s'est

écrié d'une grande voix, en lui faisant des serments et en lui disant : « Je m'en irai, je ne reviendrai jamais ! » J'ai vu alors le saint Georges, qui l'a saisi, l'a porté en haut, puis l'a lancé en bas sur les dalles, et le démon a poussé un grand cri en tombant ; il est sorti de moi, il s'en est allé. Quant à moi, j'ai connu que j'étais soulagé dans mon corps ; je me suis endormi, je me suis réveillé et je n'ai vu personne jusqu'au moment où cet homme boîteux m'a regardé. Lorsque j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le saint Georges qui a saisi mes mains et les a liées autour du cou du boîteux ; il m'a fait signe en me disant : « Tiens-le comme il faut. » Et moi, je lui ai saisi le cou, je lui ai secoué la tête. Le saint Georges a saisi ses pieds, les a tirés et les pieds du boîteux ont craqué fortement, ils se sont étendus ; le saint m'a fait signe, j'ai lâché le cou et le boîteux s'est levé, s'en est allé en courant, puis le saint Georges est monté dans les cieux pendant que je le regardais. »

Lorsque l'archevêque et toute la foule qui l'entourait eurent entendu ces paroles, ils furent dans un grand étonnement d'une aussi grande merveille ; ils rendirent gloire à Dieu

et au saint Georges car elle était grande, sa puissance, ainsi que la faveur que Dieu leur avait faite par son entremise. Les hommes qui avaient été guéris devinrent serviteurs dans l'église du saint Georges, y servant nuit et jour, jusqu'au jour de leur mort. Des foules d'hommes, de femmes, de petits enfants, malades d'une foule de manières, de la fièvre, de fraîcheurs, d'esprits impurs, furent guéris en ce jour dans l'églisedu saint Georges au nom de Notre-Seigneur Jésus le Christ.

Troisième prodige du saint Georges, le saint martyr.

Il advint que lorsque l'archevêque s'en alla avec ceux qui l'accompagnaient, ils parlèrent des miracles et des prodiges qui avaient été opérés par le saint Georges au milieu du peuple. Or, voici qu'il y avait un homme juif, un magicien, un voleur, qui faisait boire des boissons magiques aux hommes pour les endormir et leur prendre ce qui leur appartenait. Lorsqu'il entendit parler des vertus et des prodiges que le saint Geor-

ges opérait, il ne les crut pas et il disait aux foules : « Les chrétiens se laissent séduire par cet homme de terre comme nous, ils vont et lui disent : Viens à notre secours, guéris-nous de nos maladies. » Et une foule de chrétiens disputaient avec lui souventes fois ; mais lui, il continuait de proférer ainsi grande quantité de blasphèmes. Un chrétien pusillanime l'entendit, il se mit en grande colère, le combattant et lui disant : « Dieu ne supportera pas que tu injuries ainsi son saint martyr ; mais le saint tirera vengeance de toi et te perdra. » Et ils se dirent de grandes injures l'un à l'autre. Ensuite l'homme juif prit la parole en disant : « Gage avec moi maintenant que j'entrerai dans cette église, que je la pillerai, que j'en apporterai ici les vases sans que personne le sache ; je verrai ce que Georges me fera. » — Le chrétien lui répondit : « Gageons ces trois pièces d'or ; si tu prends quelque chose en l'église du saint Georges, si tu l'apportes ici, nous nous rendrons à l'église, nous ferons une enquête, nous saurons si vraiment tu as enlevée quelque chose à l'église. Si tu restes un mois de jours sans qu'il t'arrive de mal, j'en croirai ta bouche et je te donnerai

trois autres pièces d'or. Mais si tu ne peux emporter quelque chose de l'église, sans qu'il ne t'arrive malheur, tu me donnes trois pièces d'or et tu te fais chrétien. » La chose fut ainsi réglée entre eux et ils prirent des témoins.

Le magicien se leva, il se rendit à l'église, il y vola quelques vases; il sortit du milieu de l'église à l'insu de tous, personne ne le vit. Lorsqu'il fut hors de la porte extérieure de l'église il se dit en lui-même : « Rougis maintenant de toi-même, ô Georges, ainsi que l'autre qui a parié avec moi! » Tout en marchant, il formait des projets en se disant : « Je vendrai ces vases un bon prix sans compter que l'autre me donnera aussi trois pièces d'or : je le ferai renoncer à sa foi, renier son baptême et je verrai ce que Georges, ce mort, me fera. » Pendant qu'il se livrait à ces pensées tout en marchant, voici que le vaillant martyr, le saint Georges, vint à lui habillé comme un soldat et tenant une grande lance à la main. Il dit à l'homme : « Frère, qu'est-ce qui brille dans ta main? dis-moi ce que c'est. » Le Juif se tut; il dit enfin : « Camarade, je ne te cacherai pas que ces vases, je les ai volés; mais comme

Dieu t'a mis sur mon chemin, viens en prendre aussi ta part avec moi, et tu ne le diras à personne. » — Le saint Georges lui dit : « Puisqu'il en est ainsi viens à l'église, afin que, selon ta parole, nous les partagions entre nous. » Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de l'église, le saint Georges donna un coup de fouet sur la tête du Juif, en disant : « Sais-tu qui je suis ? » — Le Juif dit : « Non, mon Seigneur! je suis mort, je suis mort, et je ne sais pas qui tu es. » — Le saint Georges lui dit : « Je suis Georges. » Et quand l'autre eut entendu, il fut troublé et tomba à terre. Le saint Georges le saisit, il l'entraîna en disant : « Pourquoi dis-tu : je suis mort, je suis mort ? tu n'es pas encore mort. Mais viens ici afin que je te fasse connaître qui je suis. » Il le lia au milieu de l'église, il le pendit à une grande poutre ; il lia tout ce que l'homme avait volé, il le suspendit à trois coudées de terre et il donna au Juif de grands coups de fouet qu'il tenait à la main. Oh ! que de merveilles eurent lieu en ce moment! que de cris le Juif poussa! ceux qui étaient couchés en furent éveillés, ils se levèrent, vinrent à lui et furent stupéfaits de ce qui lui était arrivé. Ils se demandaient les uns

les autres qui avait ainsi pendu cet homme, et ils se disaient : « Qui pourra atteindre cet homme à une pareille hauteur? » Alors le Juif confessa ce qu'il avait fait, il apprit à chacun ce qui lui était arrivé. Pour eux, ils furent dans l'étonnement et dirent : « Apportons une échelle, que nous le fassions descendre. » — L'économe prit la parole en disant : « Personne ne le mettra à terre avant que celui qui l'a pendu ne le fasse descendre. » Ils le laissèrent ainsi pendu jusqu'à ce que la lumière parût, afin que tout le monde le vît. Quant à lui, il confessa comment il avait fait un pari avec le chrétien, habitant de Jérusalem; il pleurait en disant : « Aie pitié de moi, mon Seigneur Georges : à partir de ce jour, je ne recommencerai plus à voler qui que ce soit; dès ce moment je me ferai chrétien, je ne ferai plus de boisson magique comme auparavant. » Il pleura tout le jour, jusqu'à ce que le soir fût venu, pendant que tout le monde le regardait. Lorsque saint Georges vit la fermeté de son cœur, il vint la nuit, il le mit à terre. Quant au Juif, il remit les vases entre les mains de l'économe.

Le lendemain, il advint qu'il écrivit une

lettre, la remit à l'un des serviteurs de l'église qu'il envoya à Jérusalem vers ses parents et sa femme, afin de les informer de ce qui lui était arrivé et de leur apprendre aussi qu'il voulait se faire chrétien Lorsque ses parents eurent reçu la lettre, ils la lurent, ils admirèrent les grands prodiges que le saint Georges opérait. Le chrétien qui avait parié avec le Juif, ayant appris ce qui s'était passé, se réjouit et publia dans la ville entière de Jérusalem ce qui était arrivé au Juif dans l'église du saint Georges. Quiconque l'entendit rendit gloire à Dieu. Les frères du Juif, sa femme, ses enfants, ses amis se levèrent tous, ainsi qu'une foule de Juifs ; ils allèrent le trouver et il leur raconta tout ce qui lui était advenu. Pour eux, ils furent remplis de frayeur ; ils reçurent tous le baptême en ce jour dans l'église du saint Georges, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour la gloire de Dieu à jamais.

Quatrième prodige du saint Georges, le saint martyr.

Le nom du saint Georges et sa renommée se répandirent en tout lieu. On disait qu'il

opérait de grandes vertus, des miracles, des prodiges, des guérisons nombreuses, qu'il chassait les démons. Il y avait au pays des Perses un homme nommé Nicanor : c'était un commandant de treize *Titer* [1] des Perses. Il avait un fils nommé Anatolius dont une lèpre couvrait le corps et une autre le visage. Il entendit parler des vertus et des prodiges que Dieu opérait par le saint Georges, il fit un vœu en ces termes, disant : « Si Dieu et le saint Georges guérissent cette lèpre du visage de mon fils, je donnerai à son église un *Kantar* d'or et je me ferai chrétien avec toute ma maison. » Il arriva que lorsqu'il eut ainsi fait cette promesse et qu'il se fut levé le lendemain matin, le visage de son fils était sain, sans aucune trace de lèpre sur la figure. Lorsque Nicanor, le grand chef des Perses, vit le grand prodige qui avait eu lieu en faveur de son fils, il se leva, il prit les présents qu'il avait promis, ainsi qu'une foule de vases, son fils Anatolius, tous ses frères et une foule de

1. Je mets ici le mot du texte copte : je ne sais pas ce qu'il signifie, parce que c'est la première fois que je le rencontre. Peut-être faut-il entendre *gouvernement*, *province*, *satrapie*.

chrétiens persans qui l'accompagnèrent. Ils se levèrent, montèrent sur des barques, ils se rendirent à l'église du saint Georges. On lava son fils dans le bassin des purifications, on l'oignit de l'huile de la lampe et son corps devint sain. Aussitôt Nicanor offrit ses présents ; il reçut le baptême avec tous ses compagnons au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, rendant gloire à Dieu et au saint Georges de la grâce qui leur avait été faite.

Il arriva qu'après être retournés dans leur pays, ils bâtirent une grande église à laquelle ils donnèrent le nom du saint Georges ; puis Nicanor envoya quelqu'un à Antioche. Il fit venir un évêque aimant Dieu qui consacra l'église au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi qu'au nom du saint Georges. Une foule de Persans reçurent le baptême saint en ce jour, hommes, femmes, petits enfants, lorsqu'ils eurent vu le jeune garçon qui avait été guéri de la lèpre dans l'église du saint Georges. Une foule de Persans malades crurent après être allés dans cette église et avoir été guéris ; ils rendirent gloire à Dieu et au saint Georges, à jamais.

Cinquième prodige du saint Georges, le saint martyre.

Il y avait deux Samaritains associés ensemble dans le commerce. Ayant pris cent pièces d'or, ils préparèrent leurs bêtes de somme, ils prirent leur or avec eux et montèrent leurs bêtes dans le dessein d'aller à Damas acheter leurs marchandises. Le soir arriva sur eux pendant qu'il étaient en marche, parlant des vertus et des merveilles que le saint Georges opérait. Il advint que, tout en parlant ainsi l'un avec l'autre, ils approchèrent d'un village à la distance d'environ deux ou trois milles. Voici que deux lions sortirent de la forêt, affamés, rugissant, ravageant tout, ainsi qu'il est écrit : « Tu as lâché les ténèbres et la nuit s'est faite, toutes les bêtes de la terre se mettront en marche, lionceaux affamés, pillant et cherchant leur nourriture. » Lorsque les marchands virent les bêtes féroces s'avancer vers eux, ils tombèrent à terre demi-morts. Les bêtes féroces s'arrêtèrent au-dessus d'eux dans le dessein de les manger. Elles n'allèrent point

du côté des bêtes de somme et ne les touchèrent point; mais elles s'arrêtèrent au-dessus des hommes, les yeux tout injectés de sang. Les hommes se dirent l'un à l'autre : « Si Dieu et le saint Georges nous sauvent de la gueule de ces bêtes féroces, nous donnerons ces cent pièces d'or à son église et nous nous ferons chrétiens. » Il arriva que lorsqu'ils eurent fait cette promesse à Dieu, le Dieu de bonté qui veut le salut de tous les hommes et rendit les lions pacifiques envers le prophète Daniel, mit aussi la paix au cœur de ces autres lions qui baissèrent la tête, rentrèrent dans la forêt et s'en allèrent. Lorsque le cœur des marchands se fut raffermi, ils reconnurent que la faveur qui leur avait été faite leur venait du saint Georges; ils rendirent gloire à Dieu et au saint martyr, et lorsqu'ils eurent marché un peu, ils trouvèrent les bêtes de somme paissant, n'ayant éprouvé aucun mal. Alors ils les montèrent et se rendirent au village, se racontant l'un à l'autre et racontant à tous ce qui leur était arrivé. Quiconque les entendit admira les vertus du saint Georges. Les hommes de ce village leur dirent : « Ces bêtes féroces ont fait périr une foule d'hom-

mes et une foule d'animaux de ce pays; mais gloire soit au saint Georges qui vous a délivrés de ce fléau! »

Ensuite les deux marchands tinrent conseil l'un avec l'autre, disant : « Ce que nous avons dit, nous le ferons à l'église du saint Georges avec actions de grâces et en glorifiant Dieu, nous deviendrons chrétiens; mais puisque nous sommes venus jusqu'ici, ne retournons pas en arrière, allons à Damas pour y acheter des marchandises où nous trouverons quelque bénéfice pour nous en toute droiture. » Lorsqu'ils furent arrivés à Damas, ils trouvèrent que l'on vendait des pierres précieuses, de celles que l'on nomme diamants; ils en achetèrent pour leur cent pièces d'or. Arrivés à Jérusalem, ils les vendirent pour trois cents pièces d'or. Avant même d'être rentrés dans leur ville de Samarie, les deux hommes se parlèrent l'un à l'autre et se dirent : « Grâces soient à Dieu de ce que le saint Georges nous a rendus dignes de cette grande faveur. » Il arriva que rendu dans leur ville, ils annoncèrent à tout le monde et à leurs parents les vertus et les prodiges que Dieu avait opérés en leur faveur. Ils se levèrent ensuite, ils

prirent les cent pièces d'or qu'ils avaient promis de donner à l'église du saint Georges, ils allèrent par toute la ville en criant : « Que celui qui désire Dieu vienne avec nous à l'église du saint Georges! » Une foule d'hommes et de femmes sortirent avec eux de Samarie. Arrivés à l'église sainte, ils offrirent leurs présents ; ils virent de grands prodiges, des guérisons nombreuses de malades et une foule de démons que le saint chassait. Ils se levèrent tous, reçurent le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; ils se firent chrétiens au nombre de cent cinquante-trois personnes, en ce jour là, dans l'église du saint Georges. En la paix de Dieu : *Amen.*

Sixième prodige du saint Georges, le saint martyr.

Il y avait à Jérusalem un chrétien nommé Zocrator ; il avait un fils qui était lunatique et lui-même il était podagre. Cet homme était très riche ; il possédait une foule de biens, de l'or, de l'argent, des bestiaux nombreux. Il arriva qu'ayant entendu parler des

vertus et des merveilles du saint Georges, il fit un vœu en ces termes, disant : « Si Dieu et le saint Georges guérissent mes pieds de cette souffrance, je donnerai chaque mois à son église le prix de trois offrandes et de trois setiers de vin [1]. Si je marche tout seul sur mes pieds lorsque je serai arrivé au vingt-troisième jour de Pharmouthi, qui est le jour de sa grande fête, je me rendrai à pied à son église pour y offrir un *Kantar* d'or. » Lorsqu'il eut fait cette promesse, ses pieds se murent peu à peu ; au bout de quelques jours son corps fut guéri, il marcha, il entra dans sa maison et dans l'église ; il fit monter une prière vers Dieu en disant : « Grâce te soient rendues, ô Dieu du saint Georges ! » Deux jours après, tout son corps fut guéri.

Lorsque la fête du saint martyr fut proche, c'est-à-dire le vingt-troisième jour de Pharmouthi, il prépara tout ce qu'il devait emporter avec lui ; ses serviteurs allèrent le trouver et lui dirent : « Quelle bête de somme veux-tu que nous te préparions afin que tu la montes ? » — Zocrator prit la parole en

1. Il doit s'agir ici des offrandes faites pour la Messe, offrandes de blé ou pain et de vin.

disant : « Vive Dieu! je marcherai de mes pieds depuis Jérusalem jusqu'à l'église du saint Georges, le saint martyr. » — Ils se levèrent, ils se rendirent à l'église du saint Georges, ils trouvèrent d'autres foules réunies, admirant les vertus et les grâces de guérison qui s'opéraient par l'entremise du saint Georges, de sorte que Zocrator fut dans l'admiration à la vue de ces prodiges et de ces guérisons opérées par le saint Georges. Il offrit ses présents en toute allégresse de cœur.

Il advint que l'économe voyant les grands présents que Zocrator avait faits, le prit chez lui pendant deux mois, mangeant et buvant avec lui dans la joie. Le troisième mois, par une providence de Dieu, le fils de Zocrator se leva, il se mit en marche pour savoir ce qui était arrivé à son père; car celui-ci n'était point retourné avec ceux qui s'étaient rendus à la fête. En effet, Zocrator était absent; il parlait de son fils à l'économe et disait : « J'ai un fils qui est possédé par un démon très méchant. Ce démon le fait beaucoup souffrir, si bien que souventes fois on a dit qu'il vaudrait mieux pour lui être mort que vivre au milieu de ces souffrances. Si

Dieu et le saint Georges le guérissent pour pareil jour en un an, je l'amènerai, je viendrai vers toi en ce lieu, afin de donner à l'église du saint des présents encore plus honorables que ceux-ci. » — L'économe lui dit : « Tu crois que tout est possible à Dieu ; je crois aussi qu'on obtient tout ce que les saints lui demandent et que rien n'est impossible pour nous en leur nom. Il est encore écrit dans l'Évangile selon Jean : « Celui qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera, et de plus grandes encore. »

Il advint que pendant qu'ils parlaient ainsi, le fils de Zocrator et une foule de serviteurs arrivèrent montés sur des chevaux. Ils s'arrêtèrent près de la porte de l'église. Le fils s'informa de son père, il apprit que celui-ci était près de l'économe, il alla le trouver et ils se mirent à parler ensemble. Pendant qu'ils parlaient l'un avec l'autre, voici que le démon entra dans le jeune garçon avec une terrible frayeur, il le fit souffrir une grande heure et sa bouche écumait. Il se leva, il s'écria d'une voix forte, disant : « Qu'as-tu à faire avec moi, ô Georges ! pourquoi me fais-tu souffrir, ô violence ! Moi, oui, moi, je suis un lunatique ; per-

sonne ne me fera sortir. » Il proférait de grands blasphèmes, disant : « O violence ! tu ne me chasseras pas Georges ! » — Le saint Georges lui donna un grand coup. De nouveau il s'écria d'une voix forte : « O Georges, tu me fais souffrir. » Et il jura de grands serments, disant : « Si tu me laisses aller, je ne retournerai jamais plus en lui. » Et lorsque le démon l'eut jeté à terre, il sortit du jeune garçon et ne retourna plus jamais en lui. Ainsi, il fut guéri sur le champ.

Il arriva que Zocrator, ayant vu que le démon était sorti de son fils, fit de grands présents en l'église du saint Georges, rendant grâces à Dieu. Tous les ans, quand arriva la fête du saint, il fit un grand banquet aux pauvres, aux veuves et aux orphelins : son fils se tenait debout près d'eux avec joie, rendant gloire à Dieu et au saint Georges jusqu'au jour de sa mort.

Le septième prodige du saint Georges, le saint martyr.

Il advint que les serviteurs de l'église s'étant multipliés, l'économe les envoya au de-

hors afin de rassembler les prémices et les dons que l'on faisait à l'église sainte du saint Georges, car une foule de gens faisaient vœu en leur pays d'offrir des présents pour leurs garçons, pour leurs filles, ou pour leurs bestiaux, de les donner [1] à l'église du saint Georges, à cause des prodiges qu'il opérait. Une foule de femmes stériles enfantaient, si elles promettaient de donner des bestiaux; une foule de vaisseaux naviguant sur la mer, si quelque tempête se levait contre eux et qu'ils fussent en danger, dès qu'on faisait un vœu en disant : « Que Dieu et saint Georges nous secourent! » Aussitôt le secours de Dieu leur arrivait en toute hâte, les vaisseaux se trouvaient solides jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port. Une foule d'animaux, si leur possesseur faisait vœu de ne pas les laisser aller seuls, soit à cause d'un mal (?), soit à cause des bestiaux mêmes, se rendaient seuls à l'église. Je ne mentionnerai pas ces grands prodiges, ces bois sans âme, ces pierres, ces livres, ces vases qui traversaient les airs comme des oiseaux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'église du saint Georges avec le

1. Il faut entendre ce don des seuls animaux.

secours du Dieu vivant, de sorte que si ces vaisseaux, les bois, les lances, l'or ou les choses que l'on transportait par mer se trouvaient en péril, par la foi dans le nom du saint Georges, toute chose allait seule à travers les airs jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans l'église du saint.

Ces grandes vertus, ces prodiges nombreux, chacun les croyait; mais quelques-uns aussi ne les croyaient pas. L'un des serviteurs de l'église se mit à en voler les biens; ils les emportait dans sa maison. Le saint martyr patienta à son sujet pendant cinq années entières, dans l'espoir que peut-être le serviteur se repentirait de son péché qui lui serait pardonné. Mais le serviteur ne cessa point d'agir de la sorte. Tout ce qu'on lui donnait en disant : « Porte-le à l'église, » il le portait à sa femme en sa maison, comme autrefois Judas qui volait la bourse du Sauveur et portait ce qu'il volait à sa méchante femme en sa maison [1]; car tout ce que l'on donnait au Sauveur, celui-ci le mettait dans la bourse entre les mains de Judas et Judas

1. Il va sans dire que ces détails sur les vols de Judas sont de l'invention de l'auteur copte.

le volait pour le porter à sa méchante femme. C'est pourquoi il fut saisit par cette grande tentation et il se pendit tout seul. Tous les autres apôtres, dès que le Seigneur les eut choisis pour l'apostolat, abandonnèrent leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants pour suivre le Fils du Dieu vivant, excepté le seul Judas qui ne suivit pas le Seigneur, mais qui allait trouver sa femme et restait seul avec elle dans cette souillure. C'est pourquoi le diable prévalut si bien contre lui qu'il le rendit étranger à Dieu. Ainsi quiconque obéira à sa méchante femme deviendra étranger au Dieu qui l'a créé. Cet homme était de même serviteur dans l'église du saint Georges; on lui donnait, ainsi qu'à ses compagnons, tout ce dont il avait besoin, et il portait les offrandes en sa maison.

Cependant le saint martyr fit entrer en lui un démon très méchant qui lui fit endurer de très grandes souffrances, le jour et la nuit. Le démon le conduisit dans l'église, il parla par sa bouche, disant : « C'est moi qui ai volé une foule de choses appartenant à cette église et les ai emportées dans ma maison. Allez en ma maison vous les y trouverez. »

Lorsqu'on y fut allé, on les y trouva comme il l'avait dit. Deux mois après de semblables souffrances, le saint Georges eut pitié de lui et le guérit. L'économe le chassa de l'église. Quiconque entendit raconter cela rendit gloire à Dieu et au saint Georges.

Huitième prodige du saint Georges, le saint martyr.

Il y avait à Antioche un homme riche, nommé Eulogios. Il avait un vaisseau qui naviguait sur la mer, chargé d'une grande quantité de marchandises. Cet homme était charitable, il faisait de grandes aumônes aux pauvres et aux infirmes; il donnait des offrandes et des prémices à toutes les églises de la ville d'Antioche, faisait un grand banquet deux fois par an pour tous les clercs de sa ville, mangeant et buvant souvent avec l'archevêque, priant Dieu à toute heure, visitant les prisons. Il avait une foule de richesses et se rendait souvent à l'église du saint Georges, surtout en ce grand jour de fête qui est le vingt-troisième jour de Pharmouthi; il priait dans l'église et lui faisait

don d'un quart de pièce d'or [1], mangeait et buvait avec l'économe, puis s'en retournait en paix dans sa maison.

Il advint qu'après douze ans de cette vie, le diable, l'ennemi de quiconque croit en le Christ, lui porta envie à cause des charités qu'il faisait. Il souleva un noir tourbillon de tempête sur la mer. Le vaisseau d'Eulogios se trouvait dans le port ; les matelots craignirent que le vaisseau ne se perdît sous eux et qu'ils ne fussent emportés en mer. Ils se levèrent, ils transportèrent sur le rivage les vases et tous les vêtements qui leur étaient nécessaires ; ils se rendirent eux-mêmes sur le rivage et passèrent la nuit dans le deuil. Alors le vent emporta le vaisseau, sans qu'ils pussent savoir où il était allé. Ils se fatiguèrent à le chercher, mais ne le trouvèrent point ; ils se rendirent près d'Eulogios et l'informèrent de tout ce qui était arrivé. Quant à lui et à sa femme, ils pleurèrent et furent dans la tristesse. Ensuite ils rendirent grâces à Dieu, disant : « Qu'il soit fait selon

1. Il peut sembler étonnant d'après ce qui précède que l'aumône fut relativement si petite ; cependant le sens du mot employé en cette occasion ne peut être mis en doute.

la volonté du Seigneur! que le nom du Seigneur soit béni à jamais! Si le Seigneur veut nous faire miséricorde, nous ferons un autre vaisseau comme celui que nous avons perdu. » Ils se parlèrent ainsi pour s'encourager l'un l'autre dans le Seigneur; ils comptaient sur les biens qui se trouvaient encore entre leurs mains. Or voici que le diable leur envoya une autre épreuve plus forte encore que la première.

Il y avait un homme du pays d'Égypte qui était un très grand voleur. Comme on le poursuivait pour le mettre à mort, il se leva, s'enfuit et, par une providence de Satan, il arriva sur le bord de la mer. Il trouva une barque naviguant vers Antioche, il y monta et arriva dans cette ville. Il habita près de la maison d'Eulogios. Quelques jours après, se trouvant près de la maison d'Eulogios, il devint l'un de ses ouvriers pendant deux ans; il exécuta tout ouvrage pour Eulogios. Comme on ne savait pas que c'était un voleur, on eut confiance en lui. Mais lui, il trouva deux autres brigands comme lui, il devint leur compagnon, comme le dit l'Écriture : Chacun se joint à celui qui lui ressemble. Ils prirent alors de concert la résolution de piller la maison d'Eulogios.

Lorsque le jour de la fête du martyr fut proche, c'est-à-dire le vingt-troisième jour de Pharmouthi, il advint qu'Eulogios s'apprêta, et uue foule d'autres hommes avec lui, à se rendre à l'église. Pendant qu'ils y étaient, il arriva aussi, par la volonté de Dieu, que la belle-mère d'Eulogios devint malade et mourut. Sa femme se leva avec ses frères, ils allèrent, ils la pleurèrent, ils laissèrent l'homme d'Égypte dans la maison. Alors il se leva, il entra à la hâte dans la maison avec ses compagnons ; lorsqu'il les eut fait entrer avec lui, ils mangèrent, ils burent, ils passèrent la nuit entière à piller la maison d'Eulogios. Ils enlevèrent l'or, l'argent, tout ce qu'il y avait de bon. Ils trouvèrent une barque d'Alexandrie, ils y montèrent, ils se rendirent à Alexandrie. Ils exposèrent tous les vases d'Eulogios, il les vendirent pour un grand nombre de pièces d'or ; ils les ajoutèrent aux autres de sorte qu'ils firent une somme de trois mille pièces d'or.

Il advint qu'à son retour de l'église du saint Georges, Eulogios trouva sa femme et tous les siens dans le deuil ; on lui apprit ce qui avait eu lieu. Il fut grandement affligé pendant nombre de jours. Ensuite il prit

courage dans le Seigneur, il rendit gloire à Dieu en disant : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Quant à ceux qui lui avaient volé ses biens, ils s'en allèrent en Égypte [1] du côté du Péluse. Ils y habitèrent. Tout d'abord l'un d'eux devint démoniaque, il s'en alla et l'on ne sut pas où il était allé Quelques jours après, une querelle s'éleva entre les deux autres, ils se battirent; l'homme d'Égypte se leva au milieu de la nuit, prit une épée et tua son compagnon sans que celui-ci s'en aperçût. Alors il se leva, prit tout l'or et s'en alla au pays de Palestine; il fit des profits dans le commerce, mangeant et buvant avec les biens d'Eulogios pendant longtemps.

Quant à Eulogios, le vrai chrétien, et à sa femme Euphémie, vraiment sa femme selon Dieu, ils ne cessèrent ni les offrandes, ni les prémices, ni les aumônes qu'ils faisaient dans les jours de fête aux pauvres et aux infirmes; ils continuèrent d'agir comme auparavant.

1. Ce passage est très curieux et montre bien que tous ces récits sont égyptiens. Alexandrie fut toujours réputée parmi les Coptes pour une ville étrangère à l'Égypte : on disait : Quitter l'Égypte pour aller à Alexandrie; ici on dit : Quitter Alexandrie pour aller en Égypte.

Eulogios vendit son mobilier et tout ce qui lui appartenait. Quand il eut vendu tout ce qui lui appartenait, le jour de la fête du saint martyr approcha et Eulogios adressa la parole à sa femme en disant : « Voici que tous les hommes de la ville se rendent à l'église du saint Georges. Il ne nous est pas possible de faire une offrande cette année-ci, car voici que Dieu et le saint Georges voient notre tribulation. » — Sa pieuse femme prit la parole et lui dit avec humilité : « Je sais, mon frère, que nous n'avons rien et qu'il n'y a personne qui veuille nous prêter, parce que nous sommes pauvres; mais voici, j'ai deux robes ; laisse-moi celle-ci pour m'en revêtir, prends celle-la et vends-la pour un quart de pièce d'or : ne cesse pas de faire une offrande à l'église. » Lorsqu'il eut entendu ces paroles de sa femme, ses yeux versèrent des larmes : ils pleurèrent tous les deux. De nouveau Eulogios parla avec sa femme du prix du passage pour faire la route. La bienheureuse Euphémie prit la parole et lui dit : « Mon bon frère, lève-toi, va trouver tes amis ; peut-être Dieu te fera-t-il trouver grâce devant eux et te prêteront-ils un quart de pièce d'or afin que tu manges ce

dont tu as besoin et que tu arrives à l'église en paix. S'ils ne te donnent rien, prends le quart de pièce d'or pour lequel cette robe a été vendue, donne-le à ceux qui se rendent à l'église et que la volonté de Dieu soit faite ! »

Il lui obéit, se leva, alla trouver un de ses amis; il lui dit : « Je veux te dire quelque chose en secret. » — Celui-ci répondit : « Parle, mon frère bien-aimé. » — Eulogios lui dit : « Voici la fête du saint Georges qui approche, je ne veux pas cesser de faire le petit présent que chaque année je fais à l'église; mais, cette année, nous n'avons rien à donner : tu sais, toi aussi, tout ce qui nous est arrivé. Maintenant, mon frère, peut-être trouverai-je à emprunter de toi un quart de pièce d'or : je travaillerai comme manœuvre pour l'amasser et te le rendre. » Pendant qu'il parlait, les yeux de son ami versaient des larmes; il dit à Eulogios : « O mon bon frère, pourquoi me parler ainsi? Est-ce que jusqu'à ce jour tu n'as pas trouvé des hommes pour te servir [1] ? Maintenant donc pourquoi

1. Ces paroles doivent s'entendre en ce sens que l'ami repousse loin de lui l'idée qu'Eulogios qui a toujours fait travailler, puisse se faire manœuvre à son tour.

me parler ainsi pour un quart de pièce d'or? Vive Dieu ! Quand même tu me demanderais dix pièces d'or, je te les donnerais pour que tu reçoives la bénédiction du martyr. Pour le moment, voici trois pièces d'or, prends-les et si tu as besoin de quelques autres, je te les donnerai. » — Pour lui, il les prit, il les porta à sa femme et dit : « Je crois que Dieu et le saint Georges, en qui nous avons mis toute notre confiance, nous feront miséricorde une autre fois. » — Sa femme lui dit : « Dieu t'a-t-il accordé le quart de pièce d'or ? » — Il lui dit : « Grâces soient rendues à Dieu et à son saint martyr. Lorsque je me suis rendu vers cet homme, je lui ai tout dit ; il m'a répondu : « Si tu es dans le besoin, viens me trouver ici et je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire. » — Pour elle, elle se réjouit grandement ; ils rendirent grâces à Dieu. Eulogios se leva, il s'embarqua avec tous ceux qui l'accompagnaient pour se rendre à l'église du saint Georges.

Voici de même que l'homme qui avait volé les biens d'Eulogios réfléchit en son cœur et se dit : « Je sais que j'ai péché depuis mon enfance jusqu'à ce jour, sans compter le grand péché que j'ai commis lorsque je me

suis levé contre mon compagnon, que je l'ai tué par ruse à cause de ces richesses d'autrui qui me causeront des tourments éternels. Maintenant voici le jour de la fête du martyr qui approche, je me lèverai, je me rendrai là-bas et je ferai une offrande; peut-être me fera-t-il trouver grâce près de Dieu qui fera miséricorde à ma pauvre âme. » Or il advint qu'à son arrivée en l'église du saint Georges, Eulogios pria avec ceux qui l'accompagnaient; ils allèrent ensuite trouver l'économe et lui firent leurs présents. L'économe connaissait Eulogios, car celui-ci se rendait chaque année à l'église, mangeait et buvait avec lui. Lorsque le matin fut arrivé, ils entrèrent à l'église, ils prièrent, ils se tinrent debout jusqu'à la fin de la synaxe. Eulogios sortit alors et marcha avec ses concitoyens pour se rendre sur la place. Voici que l'homme d'Egypte qui avait volé les biens d'Eulogios se rencontra avec eux sous la porte de l'église : il était revêtu des habits d'Eulogios et les pièces d'or était cousues en dedans de ses habits. Ils le reconnurent aussitôt, coururent après lui et le saisirent. Il voulut s'enfuir, mais on le lia et on le mena à l'économe.

L'économe lui dit : « Qu'as-tu fais des vases que tu as volés? » — Il dit : « Je n'ai rien volé; mon seigneur Eulogios sait que j'ai passé deux ans à travailler pour lui et que je n'ai jamais rien volé. Quant à mon habit, je l'ai acheté sur la place publique. » — L'économe lui dit : « Tu vas venir avec moi dans le sanctuaire du saint Georges, tu me feras serment au nom de Dieu et du saint Georges en disant : « Ce n'est pas moi qui ai commis ce vol, » puis tu t'en iras. » Pour lui, il se réjouit comme s'il était sur le point d'être relâché et de s'en aller; il s'écria disant : « Je jurerai tout ce que tu voudras et comme tu le voudras. » On l'emmena pour le faire jurer. L'économe dit : « Amenez-le derrière moi, cet homme a choisi la mort au lieu de la vie. Je vous le dis, si un homme fait trois pas pour jurer, son serment est déjà monté en présence de Dieu. Cette nuit, le saint Georges vient de m'apprendre tout dans une vision et m'a dit : « On t'amènera demain un homme qui a volé ce qui m'appartient; ne le laisse pas aller, châtie-le jusqu'à ce qu'il ait rendu ce qu'il a volé. » Ce n'est que maintenant que j'ai compris la vision. » Il ordonna d'apporter deux fouets tout neufs.

Lorsqu'on les eut apportés, on en donna de grands coups au voleur; mais il n'ouvrit pas la bouche et ne parla pas. L'économe fit serment et dit : « Ton corps n'échappera pas à ce fouet jusqu'à ce que tu meures ou que tu rendes ce que tu as volé. « Il ordonna de le dépouiller de ses vêtements malgré lui et de lui donner force coups. Lorsqu'on lui eut ôté ses vêtements, on trouva l'or en dedans. On lui dit : « Qu'est-ce que cela? » — Mais lui, il les adora, disant : « J'ai péché, seigneurs! » Puis il avoua tout en présence de la foule entière au milieu de l'église du saint Georges, il confessa tout ce qui lui était arrivé. Lorsqu'on lui eut donné force coups, on le jeta dans une cellule obscure, on l'y laissa sans boire ni manger jusqu'à ce que mort s'en suivît. Lorsqu'Eulogios eut pris l'or, il en donna soixante pièces à l'église, il fit un grand festin aux pauvres et aux infirmes, plein de joie, rendant grâce à Dieu et au saint Georges qui avait opéré cette vertu et ce prodige.

Ensuite Eulogios pria l'économe qui relâcha cet homme; il lui fit don de trois pièces d'or et de l'habit que cet homme portait, il le laissa aller en paix. Mais, à la vue de la

bonté d'Eulogios, des vertus et des merveilles du saint Georges qui avait informé l'économe dans une vision, cet homme donna aussi les trois pièces d'or à l'église; il se mit à servir ceux qui étaient malades jusqu'au jour de sa mort. Le saint Georges lui fit grâce et ses péchés lui furent pardonnés. Ensuite le saint Georges apparut à Eulogios pendant la nuit, il lui dit : « Le Seigneur a exaucé tes prières et tes miséricordes; comme je sais que tu as en toi de la pitié pour les pauvres et les infirmes, j'aurai pitié de toi dans cette vie et dans l'autre. Si tu veux t'en retourner dans ta maison, tu trouveras aussi le grand vaisseau qui t'appartient, chargé de biens et de bois. Porte-les en ta ville, afin d'y faire bâtir une église en mon nom. Je te bénirai, tu ne manqueras d'aucun bien en cette vie. »

Il advint que la lumière ayant paru, Eulogios dit aux gens tout ce que le saint Georges lui avait dit en cette nuit. Ils s'étonnèrent grandement; ils montèrent dans une barque et naviguèrent vers Antioche. Voici que le saint Georges amena devant eux le vaisseau d'Eulogios, ce vaisseau était chargé de nombreuses bonnes choses et de bois de

cyprès. Eulogios ainsi que ses compagnons le reconnurent; ils se levèrent, ils montèrent sur le vaisseau avec joie, ils l'amenèrent à Antioche et publièrent la nouvelle dans toute la ville. Lorsqu'on l'eut apprise, on rendit gloire à Dieu et au saint Georges. Eulogios fit de grandes aumônes aux pauvres, aux infirmes et aux orphelins le jour de la fête du saint Georges. Ses prières, ses prémices, ses offrandes étaient continuelles dans les églises, en tout temps. Il bâtit une église magnifique au nom du saint Georges, le saint martyr, il s'en fit le serviteur, lui, sa femme et ses enfants, jusqu'au jour de sa mort. Le saint Georges lui fit trouver grâce près de Dieu, Eulogios devint son compagnon dans le royaume de la Jérusalem céleste, séjour qu'il avait désiré; il célébra des fêtes avec tous les saints.

Neuvième prodige du saint Georges.

Il advint sous le règne de Dioclétien, l'impie adorateur des idoles, qui fit du mal à la terre entière, qu'il y avait en son royaume un général nommé Evhius; il était sauvage

d'aspect et c'était un homme très méchant. Le roi Dioclétien lui confia trente mille soldats et les envoya en Égypte pour détruire toutes les églises et bâtir en tout lieu des temples aux idoles impures. Lorsque le général fut arrivé au pays d'Égypte, il établit des gouverneurs sur chaque ville, des comtes et des ducs ; il ordonna d'enchaîner les chrétiens dans chaque gouvernement, il leur fit endurer de grands supplices et des tourments douloureux. On leur tranchait enfin la tête d'un coup d'épée. Les gens étaient martyrs, ils mouraient pour le nom de Notre-Seigneur Jésus le Christ. Evhius envoya un édit dans tout le pays d'Égypte : on détruisit toutes les églises, on éleva des temples aux idoles, on y servit les démons.

Il arriva après tout cela que Dieu se souvint de tous les maux qu'avait faits le roi impie Dioclétien et du sang innocent des saints martyrs qu'il avait répandu. Lorsque sa fin approcha, Dioclétien manda le général Evhius, il lui dit : « Je sais que tu es un homme sage, que tu exécutes les édits et les commandements des rois. Maintenant lève-toi, prends avec toi une escorte de soldats et le décret royal, va en toute hâte en Syrie

de Palestine. Rends-toi tout d'abord à l'église de celui qu'on appelle Georges, détruis-la jusqu'aux fondements; car vraiment je ne puis supporter d'entendre parler des vertus magiques opérées au nom de celui auquel le roi Tatien, le Persan, fit trancher la tête, il y a un grand nombre d'années. On a bâti une église en son nom, il s'y trouve des chrétiens qui opèrent des vertus et des prodiges par des œuvres magiques, de sorte que son nom est devenu grand en tous les pays. Une foule d'hommes abandonnent les dieux glorieux, s'attachent aux vertus de ce martyr et se font chrétiens. » Evhius, le général, adora le roi, reçut l'édit de sa main. Le roi lui donna trois mille soldats et les envoya en Syrie ; il lui donna l'ordre suivant : « Lorsque tu auras détruit tout d'abord l'église du saint Georges, tu détruiras de même en ce pays toutes les églises, tu enchaîneras tous les chrétiens, tu les jetteras en prison et tu leur feras endurer de grands supplices. Ceux qui n'adoreront pas les dieux, tranche-leur la tête avec l'épée, ne les épargne pas. »

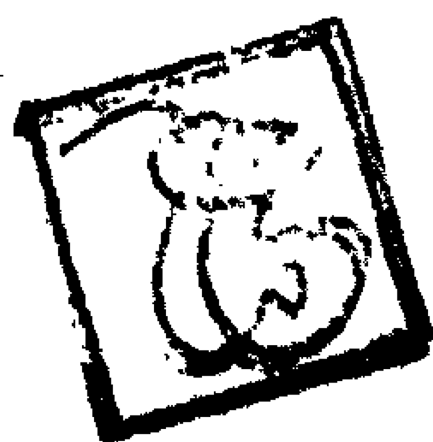
Alors le général et ceux qui l'accompagnaient s'embarquèrent et naviguèrent vers la Syrie. Lorsqu'ils furent arrivés au port du

saint Georges, ils entrèrent dans la ville; leurs mains étaient armées d'épées et d'arcs, comme autrefois Holopherne. Toute la ville fut dans le trouble à cause du nombre des soldats. Evhius, le général, se rendit à l'église du saint Georges; il tenait à la main un bâton, marchait avec orgueil; la foule des soldats l'entourait et le suivait. Lorsqu'il fut entré dans l'église, il vit la lampe allumée en l'honneur du saint Georges. Il dit : « Voyez cet impie de Georges! » — Il disait encore : « Je vois quelle est l'impiété des chrétiens; ils ont des dieux aveugles; ou le soleil qui donne la lumière a besoin de dix mille lampes pour éclairer. » Il prit le bâton qu'il avait à la main [1], il en donna un coup sur la lampe en disant : « Qu'est-ce que cela? » La lampe se brisa : des gouttes d'huile tombèrent sur lui, et aussi sur quelques soldats; un petit morceau de verre lui entra dans la tête sans qu'il s'en aperçût. Tout endroit de son corps que l'huile avait touché devint lépreux. Il pensa que rien autre chose ne lui

1. L'expression est singulière, mais elle ne doit pas étonner en Égypte où l'on disait dès la vingtième dynastie que le *cœur réfléchissait en son cœur*. Il faut entendre qu'Evhius leva le bâton qu'il tenait.

arriverait, il dit aux soldats : « Jusqu'à ce jour nous avions entendu dire qu'il y avait ici des magiciens; aujourd'hui nous les voyons de nos yeux. Regardez mes pieds et mes mains, voyez ce qu'il leur est arrivé. » Pendant que la foule des soldats admirait la vertu du saint martyr qui l'avait rendu lépreux, sa tête le fit souffrir grandement. Il dit aux soldats : « Allons nous reposer jusqu'à l'aurore. Il était couvert de honte à cause du grand nombre de soldats qui l'entouraient. Comme toute la ville était chrétienne, personne parmi les habitants ne le reçut dans sa maison, car ils étaient irrités à cause de la lampe de l'église qu'il avait brisée. Ils s'en allèrent et le laissèrent. Pour lui, il se leva et sortit de l'église avec honte.

Il advint que lorsqu'il fut arrivé à la porte de l'église pour sortir, sa tête fut privée de lumière et il tomba à terre : tout son corps tremblait, il ne pouvait se tenir debout. Les soldats l'entourèrent, l'emportèrent et le conduisirent dans une maison. Ils mangèrent et burent; pour lui, il ne put rien goûter, sa tête souffrait de grandes tortures. Lorsque le soir fut arrivé, ils se couchèrent et dormirent. Quant à lui, il eut cette vision.



Il vit un soldat nommé Georges qui, du haut des airs, lançait des flèches ; l'une de ces flèches entra dans sa tête et il s'écria disant : « Georges, Georges! » Aussitôt il s'éveilla. Ceux qui étaient avec lui dans la maison, ayant entendu le cri, lui dirent : « Avec qui parles-tu, notre seigneur? » Mais lui, il eut honte de leur raconter la vision, il garda le silence et ne voulut pas du tout prononcer de sa bouche le nom du saint Georges. Le matin venu, il souffrit beaucoup du morceau de verre entré dans sa tête ; il s'écria d'une forte voix, disant aux soldats qu'il remplissait d'épouvante : « Embarquons-nous, allons-nous-en dans notre pays, car nous mourrions sur cette terre étrangère. » Les soldats se levèrent tous avec joie, ils s'embarquèrent et naviguèrent vers Antioche, tout couverts de honte. La tête du général devint empoisonnée, elle se corrompit grandement ; le troisième jour, le Seigneur le frappa et il mourut.

Il arriva que, cinq jours après, les vers pullulèrent, le corps devint corrompu grandement ; les soldats le prirent et le jetèrent dans la mer. Lorsqu'ils furent parvenus à Antioche, ils apprirent au roi tout ce qui

leur était arrivé; ils lui racontèrent les vertus et les prodiges qu'ils avaient vus dans l'église du saint Georges. L'impie Dioclétien, cet apostat digne de haine, n'eut pas assez de tout cela, car Dieu voulait le perdre de mâle perte à cause de tous les maux qu'il avait faits aux saints; mais il endurcit son cœur, comme autrefois Pharaon. Il dit aux soldats : « Vous avez tué le plus grand général du royaume et vous dites ces mensonges abominables, à savoir que Georges le Galiléen a fait des vertus et des prodiges. Lorsque je saurai avec certitude vos abominables mensonges, je vous enlèverai à tous la tête du tranchant de l'épée. J'emmènerai l'armée avec moi là-bas, je passerai toute la ville au fil de l'épée, je détruirai cette église jusqu'aux fondements et au milieu je ferai que les chrétiens adorent les idoles. » Après ces paroles, Dioclétien se leva, il rassembla tous ses soldats, il fit préparer des barques pour les embarquer et les faire naviguer vers la Syrie. Il fit crier par le héraut dans toute la ville : « Préparez-vous, soldats; nous allons nous rendre en Syrie pour détruire l'église de ce grand magicien, Georges le Galiléen. »

La parole était encore dans la bouche du roi, lorsque les grenades d'or qui étaient en haut du trône sur lequel il était assis (voici que l'archange Michel et le saint Georges étaient descendus et avaient renversé le trône), lorsque les grenades qui étaient en haut du trône tombèrent dans ses yeux, lui arrachèrent les prunelles. Il s'écria d'une grande voix pleurant et disant : « Malheur à moi, mon Seigneur! Malheur à moi, mon Seigneur! Dieu bon, j'ai péché, pardonne-moi ; car j'ai commis de grandes méchancetés contre tes serviteurs sur la terre. Dieu, pardonne-moi, je suis un pécheur ! » Aussitôt la voix de l'archange Michel se fit entendre à lui, disant : « Il n'y aura point de pardon pour toi, ni dans cette vie, ni dans l'autre. Maintenant on va t'enlever ton royaume, on l'a donné à Constantin qui sera dix mille fois plus glorieux que toi. » Une foule de soldats, le sénat tout entier réuni dans le palais royal, entendirent aussi la voix de l'archange Michel qui parlait ; ils furent dans l'étonnement de ce qui arrivait de la part du ciel, ils craignirent d'une grande crainte. Aussitôt ils se levèrent, ils chassèrent Dioclétien du palais royal, ils amenè-

rent Constantin à sa place et le revêtirent des vêtements royaux. C'était un homme aimant Dieu, aimant l'aumône, aimant les hommes, aimant tout ce qu'il est bon de faire et tout le monde. Il allait à l'église chaque jour, matin et soir, il faisait de grandes synaxes, faisait monter sa prière vers Dieu avec dévotion, donnait de grandes aumônes et de grandes offrandes, rempli de la crainte de Dieu en tout temps, lui et toute sa maison, ainsi que sa pieuse mère la reine Hélène. Ils chantaient, bénissaient, remerciaient le Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur, Jésus le Christ à qui conviennent toute gloire, tout honneur et toute adoration, ainsi qu'à son Père, au Fils [1] et au Saint-Esprit vivificateur et consubstantiel à lui, maintenant et dans les siècles de tous les siècles : *Amen*.

1. Ce mot est de trop. Le scribe a oublié qu'il parlait déjà du Fils fait homme. En conservant ce mot, il semblerait qu'on eût quatre personnes dans la Trinité. D'autre part, Jésus-Christ considéré comme un Dieu à part, comme celui qu'on peut prier et adorer sans crainte, est une idée tout à fait conforme aux idées *égyptiennes* des chrétiens d'Égypte.

FIN

9

